PAIX
INTERIEUR

45005

Res 45005

TRAITÉ DE LA PAIX INTÉRIEURE,

EN QUATRE PARTIES.

QUATRIEME EDITION

Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur, & mise dans un meilleur ordre.



BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DÉPÔT ... TOULOUSE

A PARIS,
Chez CLAUDE HERISSANT Libraire Imprimeur rue Neuve Notre Dame, à la Croix d'or & aux trois Vertus.
Et chez VAN-COSTENOBLE, Libraire, rue des Malades, à Lille en Flandre.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

PETIT SEMINAIRE DE TOULOUSE

AVIS.

On trouve chez les mêmes Libraires les 12. Volumes des Principes discutés, pour faciliter l'intelligence des Livres Prophétiques & spécialement des Psaumes.

Les versions Latine & Françoise de ces divins Cantiques faites sur l'Hébreu par les Auteurs des Principes discutés sont actuellement sous presse.

A

LA REINE.

MADAME,

LORSQUE je prens la liberté d'offrir à VOTRE MAJESTE' *le Livre de la Paix intérieure, je remplis deux objets des plus importans. Sous vos auguſtes auſpices, je fais paſſer dans les mains de vos Sujets les principes ſolides du vrai bonheur ; & je leur en préſente l'application dans*

l'assemblage de vos vertus. Quel plus puissant attrait, MADAME, pour les porter à entrer dans les voies que je leur trace! Leur fidélité à y marcher sera également, & le fruit & la récompense du zèle qui anime VOTRE MAJESTE' *pour la gloire de Dieu, & pour la félicité des Peuples qui vous sont soumis. Je suis avec le respect le plus profond,*

MADAME,

De Votre Majesté

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur & très-fidèle Sujet,

F. AMBROISE DE LOMBEZ, Capucin.

PREFACE.

ON écrit sans fin, dit le Sage : mais si on se bornoit à ce qui intéresse véritablement l'homme ; ses besoins sont si étendus, son goût est si varié, la vérité est si féconde, qu'il n'y auroit plus d'inutilité dans la multiplicité des Livres.

Le Traité qui va suivre cette courte Préface, est assurément du nombre des Livres utiles, par rapport à son sujet. S'il l'est aussi dans la manière dont on le dévelope, c'est au Lecteur d'en juger. On l'avertit seulement qu'il est divisé en quatre Parties. La première renferme les excellences de la Paix intérieure : dans la seconde, on détaille les obstacles qui

s'oppoſent à cette paix, & les moyens de les vaincre : dans la troiſième, on donne les moyens les plus propres à procurer cette paix ; & dans la quatrième, on en enſeigne la pratique. S'il ſemble au Lecteur exact, qu'on pouvoit faire une diviſion plus ſimple, ſavoir, en théorie & en pratique ; il peut ſe donner le plaiſir innocent de cette méthode, & rapporter tout à ces deux objets : l'Ouvrage rentre de lui-même dans cette diviſion. On trouvera la théorie mêlée de pratique, & l'on découvrira que dans la pratique la ſpéculation revient ſouvent : ſoit mêlange utile, ſoit confuſion d'idées, le jugement du Public & le

ſuccès du Livre en décideront.

On voit tous les jours des perſonnes pieuſes & pleines de bonne volonté, mais troublées par une trop grande activité, dévorées par les ſcrupules, inégales dans leur conduite, emportées par leur imagination, toujours hors d'elles-mêmes, & toujours privées de la vraie paix de l'ame, qui eſt le fondement de la ſolide piété. Le déſir de leur affermiſſement, & de leur progrès dans la vertu, a déterminé l'Auteur à faire part à ces Dévots troublés, de ce qu'il pouvoit avoir appris de cette Paix intérieure dans la retraite, par ſes lectures & par ſes réfléxions. Peut-être dira-t-on que les maximes ſont bon-

nes, mais que quelque-unes ſont déplacées. Si elles peuvent être utiles aux ames, falloit-il les ſupprimer; parce qu'elles ne viennent pas ſe placer d'elles-mêmes, quoiqu'elles ne ſoient pas étrangères à l'Ouvrage?

Avertiſſement ſur cette quatrième Edition.

Les corrections & les augmentations que l'on a faites de nouveau à cette quatrième Edition, la rendent encore ſupérieure aux trois précédentes. On a pris un ſoin particulier que la beauté des caractères & du papier y correſpondiſſent. Nous croyons devoir prévenir le Public que cet Ouvrage a été contrefait. Mais, outre que les éditions furtives ont été faites ſur la première Edition, beaucoup inférieure aux trois autres, & ſur-tout à celle-ci, elle eſt encore très-informe en elle-même, & tout-à-fait méconnoiſſable. On y a changé le Titre, & l'on y a inſéré un nombre infini de fautes, dont la plûpart ſont plus que des contre-ſens. Pour faire éviter cette ſupercherie qui ne peut être que préjudiciable au Public, nous continuerons de ſigner de notre main tous les éxemplaires de cette quatrième Edition, comme nous avons fait ceux de la ſeconde & de la troiſième. A Paris ce 15. Octobre 1761.

TRAITÉ

TRAITÉ
DE
LA PAIX INTÉRIEURE.

PREMIERE PARTIE.

EXCELLENCE DE CETTE PAIX.

CHAPITRE PREMIER.

La paix intérieure affermit en nous le règne de Dieu.

TOUTE notre piété ne doit tendre qu'à nous unir à Dieu par la connoissance & par l'amour, à le faire règner en nous par notre dépendance absolue & continuelle, par une fidèle correspondance à son attrait intérieur, & à tous ses mouvemens, en attendant qu'il nous fasse règner avec lui dans sa gloire. Or, sans la paix intérieure, nous ne pou-

vons goûter tous ces avantages que très-imparfaitement : le trouble interrompt nos méditations : alors notre ame affoiblie ne s'élève à Dieu qu'avec peine ; & les violentes secousses qu'elle souffre, altèrent beaucoup en nous la tranquillité & la solidité de son règne. Notre cœur est toujours son thrône ; mais c'est un thrône chancelant, qui menace d'une ruine prochaine : c'est son siége ; mais un siége mal assuré, où il ne peut trouver le repos. Aussi le Prophète dit que Dieu habite dans la paix * : ce n'est pas qu'il n'habite aussi dans l'ame du juste agité, mais il n'y est que comme étranger ; parce que la confusion qui y règne, ne lui permet pas de s'entretenir familièrement avec elle, & que l'agitation qu'elle souffre, annonce que son séjour y sera de peu de durée. Car une ame qui est encore violemment agitée, n'est pas pour l'ordinaire solidement établie dans la justice : mais celle qui s'est long-tems soûtenue dans la paix, est comme une maison établie sur le roc, à l'épreuve des orages & des vents ; Dieu y fait sa demeure avec plaisir & avec assurance.

* Factus est in pace locus ejus. *Ps.* 75. ℣. 2.

C'eſt cette maiſon qu'il veut qu'on lui bâtiſſe, (*a*) où il puiſſe avoir une demeure fixe & permanente, peu ſatisfait d'habiter dans ces pavillons qu'on tend le ſoir, & qu'on enlève le matin ; qui flottent à tout vent, & qui n'ont rien de ſolide : vrais ſymboles d'une ame que le trouble fait varier à l'infini partoutes les paſſions qui le cauſent, & qui la rendent toujours inégale & différente d'elle-même.

Les Saints ſouffrent auſſi quelquefois des tribulations dont les eaux pénètrent juſqu'à leur cœur : leurs peines ſont accompagnées de troubles & de divers mouvemens : mais toutes ces épreuves ne ſont, pour ainſi dire, que dans l'extérieur de leur ame : la partie la plus intime jouit toujours de la paix ; Dieu n'eſt point agité dans l'intérieur de ſon tabernacle. (*b*)

(*a*) Liv. II. des Rois, ch. 7.

(*b*) Sanctificavit tabernaculum ſuum Altiſſimus : Deus in medio ejus non commovebitur. *Pſ.* 45. ℣. 5 & 6.

CHAPITRE II.

La paix intérieure nous dispose aux communications divines.

CEtte paix laisse à Dieu toute la liberté d'opérer dans nos ames, de les éclairer, de les enflammer de son amour, de les conduire comme il veut. Au lieu que le trouble forme une espèce de nuage qui nous dérobe une partie de sa lumière, & un bruit confus qui nous empêche d'entendre sa voix. C'est pourquoi il dit par son Prophète, qu'il nous conduira dans la solitude, pour parler à notre cœur. * Cette solitude, nécessaire à un entretien doux & familier avec Dieu, consiste plutôt dans le silence de l'ame que dans la séparation d'avec les hommes, qui seule n'est pas capable de nous donner le recueillement. Le bruit qui nous est propre, qui se fait au fond de nous-mêmes, & qui affecte les puissances où Dieu veut opérer, nous distrait bien plus que celui qui nous est étranger, & qui ne frappe que nos oreilles. On peut être fort recueilli

* Osée, II. v. 14.

& vivement touché de Dieu au milieu du tumulte des créatures ; & en effet Ezéchiel l'eſt au milieu d'une troupe confuſe d'eſclaves gémiſſans. (*a*) Mais on ne ſauroit guères être recueilli dans la multitude des penſées, dans l'émeute des paſſions, & dans la confuſion de l'ame. Auſſi Dieu ne dit pas qu'il nous conduira dans la ſolitude pour parler à nos oreilles, mais pour parler à notre cœur : il demande donc de nous la ſolitude intérieure. Sans ce ſilence de l'ame, on ſera ſeul ſans être ſolitaire ; & comme, dit ſaint Bernard, une cellule religieuſe ſera moins une ſainte retraite qu'une honorable priſon. (*b*) Pour entendre, comme Magdeleine, les paroles de vie qui ſortent de la bouche de Jéſus, il faut être, comme elle, dans un profond ſilence & dans un parfait repos.

Afin donc que Dieu ſoit avec nous, & qu'il ſe communique à notre ame, il faut nous tenir en paix. *Soyez humble & en*

(*a*) Cùm eſſem in medio captivorum .... vidi viſiones Dei. *Ezech.* 1. & 1.

(*b*) Non ſolitarius, ſed ſolus dicendus eſt : nec cella ei cella, ſed recluſio & carcer eſt. *Bern. de vitâ ſolit. ad Fratres de monte Dei.*

paix, dit l'Imitation de Jésus-Christ : (*a*) soyez dévot & tranquille, & Jésus restera avec vous. En quittant ce monde, il nous a assurés qu'il seroit avec nous jusqu'à la consommation des siècles ; mais aussi il a voulu que nous fussions en paix. Il la laisse à ses Apôtres comme un gage de son amour & un sentiment de sa présence ; & il leur ordonne de la porter dans tout le monde avec la lumière de la foi. En quelque maison que vous entriez, leur dit-il, dites d'abord : Que la paix soit dans cette maison. (*b*) Il leur en donna lui-même l'exemple, en les saluant par ces paroles : La paix soit avec vous. (*c*) Saint François qui ne se servoit point d'autre forme de salutation, assure que Dieu la lui a révélée. C'est en effet l'abrégé de tous les souhaits heureux : aussi *l'Eglise* termine tous ses Offices par la demande de la paix pour cette vie, & de la gloire pour l'autre ; parce qu'après la gloire du Ciel, la paix de l'ame est ce qu'il y a de plus excellent.

(*a*) Liv. II. chap. 8.
(*b*) Luc. 10. ℣. 5.
(*c*) Luc. 24. ℣. 36.

CHAPITRE III.

La paix intérieure eſt très-propre à nous faire diſcerner les mouvemens de Dieu.

UN autre grand avantage de cette paix, c'eſt qu'elle nous fait diſcerner les mouvemens de Dieu, de ceux du Démon, ou de notre amour propre. L'Eſprit de Dieu nous met en recueillement & en paix; au lieu que le mauvais eſprit porte en nous la diſſipation & le trouble. J'écouterai ce que Dieu me dira au fond du cœur, dit le Roi Prophète; car ſes divines paroles ne ſont que des paroles de paix. * Le Démon peut bien produire en nous quelqu'apparence de cette paix intérieure, & notre amour propre ſatisfait nous fait reſſentir quelque choſe qui ſemble en approcher: mais les ames expérimentées ne s'y méprendront pas; com-

* Audiam quid loquatur in me Dominus Deus; quoniam loquetur pacem. *Pſ.* 84. ℣. 9.

me celui qui a vû le jour, ne prendra jamais la lueur d'une lampe pour le plein midi.

De quelle utilité n'eſt-il pas pour tout le détail de la vie, de ſavoir ainſi diſcerner les mouvemens de Dieu d'avec ceux qui ne ſont pas de lui? A combien d'égaremens ne ſe livre-t-on pas, pour ne ſavoir point faire ce diſcernement? Et combien cette paix, qui après la foi, la ſaine doctrine, & l'obéiſſance, eſt un des plus grands moyens de ne s'y pas méprendre, ne doit-elle pas nous être précieuſe? Que de ſcrupules levés! Que d'illuſions diſſipées! Que d'entrepriſes imprudentes mieux dirigées! Que de fauſſes dévotions rectifiées, ſi l'on ne ſortoit jamais de cette paix qui nous porte à Dieu ſans bruit & ſans trouble, & ſi l'on tenoit du moins pour ſuſpect tout ce qui peut en altérer la douceur!

Je dis pour ſuſpect, & non pas toujours pour faux; parce que ſouvent un mouvement de Dieu eſt accompagné d'un autre qui naît de notre fonds: & c'eſt ce dernier qui nous agite, & qui nous trouble. C'eſt le défaut ordinaire des naturels actifs, qui font entrer leur propre ardeur dans toutes leurs actions.

Leur imagination s'enflamme aisément; & ils ne peuvent en venir au point d'agir long-tems d'une manière paisible, que par un long usage du recueillement & de la paix, & qu'à force de modérer leur naturel & d'amortir leur activité. Mais pour ceux-là même la paix est un moyen de discerner les mouvemens de Dieu d'avec ceux qui naissent du fond de leur naturel. Car, si au moment qu'ils se sentent animés d'une ardeur empressée pour le bien qu'ils se proposent de faire, ils savent s'arrêter tout court, invoquer le Seigneur, se donner le tems de réfléchir, ils verront bientôt l'empressement tomber, & le trouble se calmer: & si leur dessein vient de Dieu, la paix restera seule au fond de leur cœur, avec la bonne volonté à laquelle il l'a promise; au lieu que cette épreuve fera tout évaporer, s'il n'y a que du naturel & de l'humain. Tant que durera ce mouvement empressé & cette espèce de fermentation intérieure, ils doivent être persuadés qu'il y a dans leur conduite beaucoup d'humain, beaucoup de leur propre activité; & que c'est peut-être tout ce qui s'y trouve.

La paix intérieure est donc une marque qui nous fait reconnoître les mouve-

mens de Dieu : & non seulement elle nous les fait discerner dans leur naissance, mais encore dans leurs effets. Plus ils deviennent forts, plus la paix augmente : les travaux même qu'ils nous font entreprendre, ne nous troublent point ; parce qu'ils tiennent de la pureté de leur principe, qui est d'une activité infinie & d'une paix inaltérable. Il faut pourtant avouer qu'il est rare qu'on ne se dissipe un peu, même dans un travail de véritable & pur attrait ; & que ce profond calme ne souffre quelque altération, sur-tout dans le commerce avec les hommes. Les Saints eux-mêmes l'ont reconnu par leur expérience ; & le repos que le Seigneur fit prendre à ses Disciples, en les tirant de la foule au retour de leurs courses Apostoliques, (*a*) nous fait assez comprendre qu'il est bien rare qu'on se trouve aussi recueilli en quittant le travail qu'on l'étoit en s'y mettant ; qu'il est difficile que la société des hommes n'altère un peu la douceur du commerce que l'on goûtoit en ne conversant qu'avec Dieu. (*b*) Mais l'émotion inté-

(*a*) Marc. 6. ℣. 31.

(*b*) Quoties inter homines fui, minor homo redii. *De imitat. Christi, Lib.* 1. *c.* 2.

rieure n'eſt pas conſidérable, & encore ne vient-elle qu'inſenſiblement, lorſqu'on eſt attentif à ne ſe communiquer qu'autant qu'il eſt néceſſaire ; le même mouvement divin, qui nous porte à agir, nous inſpire toujours cette circonſpection. Il eſt tout enſemble un aiguillon qui nous preſſe, & un frein qui nous retient au lieu que le faux attrait nous paſſionne d'abord, ne nous donne pas un moment de relâche, ne nous laiſſe pas le tems de nous recueillir ; & bien-loin de nous inſpirer de la circonſpection, il ne nous permet pas même de penſer qu'elle puiſſe être néceſſaire, dès qu'il ne nous préſente que du bien. Néanmoins ce mouvement qui nous vient du Démon, ou de nous mêmes, quelque louable que paroiſſe le travail où il nous porte, commence toujours par le trouble, & finit aſſez ſouvent par le crime.

CHAPITRE IV.

La paix intérieure nous est d'un grand secours contre les tentations.

QUels secours cette paix ne nous fournit-elle pas contre les tentations ! Dans cet état de recueillement, d'attention sur notre intérieur, de possession de nous-mêmes, rien ne se passe en nous que nous n'appercevions d'abord. Nous voyons la tentation dès sa naissance, lorsqu'elle est encore sans force, & qu'il est facile d'en arrêter les progrès. Dans ce silence intérieur on entend d'abord le mouvement de la flèche qui vole légèrement durant le jour, & de l'ennemi qui se glisse sourdement dans les ténèbres : mille traits tombent à notre gauche, & dix mille à notre droite ; & pas un seul ne nous atteint. * Notre force & notre salut sont dans le

* A sagittâ volante in die, à negotio perambulante in tenebris.

Cadent à latere tuo mille, & decem millia à dextris tuis ; ad te autem non appropinquabit. *Ps.* 90. ℣. 6 & 7.

repos & dans le silence. * Notre ame recueillie & concentrée en elle-même, fortifiée d'ailleurs par les graces singulières dont Dieu la soûtient, acquiert une solidité que les plus vives secousses de l'ennemi ne peuvent ébranler.

Le trouble au contraire nous ouvre de toutes parts, nous déconcerte, & nous rend aussi faciles à être vaincus qu'une armée en désordre, où on ne distingue point ses frères d'avec ses ennemis, où l'ordre est mal donné, & encore plus mal exécuté; & où le nombre des combattans qui devroit en faire la force, ne fait qu'en augmenter la confusion. Le grand secret dans les périls est de se posséder. Celui à qui la tête tourne sur le penchant d'un précipice, y tombera infailliblement. A l'aspect du danger, il tremble, il est saisi d'effroi, sa vuë se trouble, son sang se glace, le discernement & la force l'abandonnent en même tems; il n'est plus en état, ni de choisir les moyens propres à se retirer du péril, ni de les mettre en œuvre: figure

* Si . . . quieſcatis, ſalvi eritis: in ſilentio . . erit fortitudo veſtra. *Iſ.* 30. ℣. 15.

bien naturelle de la ſituation d'une ame troublée par la crainte exceſſive de ſuccomber à la tentation. Depuis que mon cœur eſt dans le trouble, dit le Prophète Roi, mes forces ſe ſont retirées de moi: tous les objets capables de me conſoler & de me ſoûtenir ont diſparu à mes yeux; & je me vois enſeveli dans une nuit profonde. *

Si cette ame ſe ſoûtient, ce ne peut être que par une eſpèce de miracle, & par le ſecours d'une grace toute particulière, que Dieu ne manque point de donner à celle qui ne s'en eſt point rendue indigne, & dont le trouble vient plus de crainte exceſſive, que d'infidélité. Mais n'en ſeroit-ce pas une, que de ſe livrer à cette inquiétude toujours mêlée d'une ſecrette défiance du ſecours de Dieu, auſſi-bien que de ſa propte foibleſſe; de négliger les avis d'un Directeur qui preſcrit dans ces occaſions une contenance plus ferme, & enfin de perdre la paix intérieure contre l'attrait qui nous y porte?

---

* Cor meum conturbatum eſt, dereliquit me virtus mea, & lumen oculorum meorum & ipſum non eſt mecum. *Pſ.* 37. ℣. 11.

Outre les tentations que la paix de l'ame nous aide à surmonter, elle nous en épargne un grand nombre, que la légèreté, la dissipation, & la facilité à suivre nos penchans nous occasionnent ordinairement.

CHAPITRE V.

La paix intérieure nous aide beaucoup à nous connoître nous-mêmes.

UN autre grand bien que cette paix nous procure, est la connoissance de nous-mêmes incompatible avec le trouble intérieur. Dans une eau bien tranquille on distingue les plus petits grains de sable ; & dans la paix de l'ame on apperçoit ses plus légères fautes : on se voit tel que l'on est, on se connoît & on se mépriſe : car se connoître & se mépriser sont deux choses inséparables ; de-là naît l'humilité, qui est le fondement de tout l'édifice intérieur. Il est vrai que cette paix même pourroit bien nous enfler le cœur, si nous nous arrêtions à nous considérer avec complaisance dans cette égalité & dans ce calme, au lieu de porter nos regards sur les défauts qui

nous défigurent. Mais cet inconvénient est commun à la paix intérieure & à tous les autres biens. Hé! de quoi l'orgueil ne se nourrit-il pas, lui qui vit quelquefois de sa propre destruction, & qui renaît de ses cendres? Pour éviter cet écueil, il ne faut pas craindre d'être en paix, ni même de l'appercevoir. Les brebis ne quittent point leur peau, parce que les loups s'en couvrent quelquefois, dit saint Augustin. Abandonner le bien pour fuir la vanité qui en pourroit naître, ce seroit se rendre méchant par la crainte de le devenir.

Si vous ne vous regardez dans cette paix que par pure nécessité: si vous vous envisagez d'un œil simple & modeste, comme une personne parfaitement désabusée des graces dont la nature l'a favorisée, se présente devant le miroir, pour s'arranger d'une manière honnête, sans s'y laisser amuser par la vanité, & aussi-tôt oublie sa figure, comme dit l'Apôtre S. Jacques, (*) jusqu'à ce que le besoin l'y ramène: si vous vous considérez en esprit de désappropriation,

(*) Ch. 1. ℣. 24.

comme vous considereriez les autres : si vous regardez en vous le don de Dieu, & non vous-même dans le don de Dieu : si vous vous perdez de vuë autant qu'il le faut pour ne voir que Dieu opérant en vous & avec vous, vous ne deviendrez pas admirateur de vous-même, en vous contemplant dans cette tranquillité; parce que vous verrez qu'elle ne vient pas de votre fonds, & qu'au contraire vos passions & votre légèreté la troubleroient sans cesse, si le frein de la grace ne les retenoit. Les réfléxions de complaisance sur vous-même seront écartées par des retours simples vers Dieu. Se rendissent-elles toujours plus importunes, vous n'en devriez être que plus vigilant à la conservation de votre paix : elles ne sauroient la troubler, si vous ne vous en alarmez pas ; & elles l'affermiront même, si, en vous tentant de vaine gloire, elles vous portent à vous mépriser.

CHAPITRE VI.

La paix intérieure entretient en nous la simplicité.

LA paix intérieure nous humilie encore, par la piété simple & modeste qu'elle nous inspire. Elle n'affecte rien de singulier ; parce que tout ce qui n'est pas commun, & qu'elle ne trouve pas en elle-même, la gêneroit & la mettroit dans un état violent. On ne voit en elle, ni ces enthousiasmes d'une ferveur sensible, qui emportent bien-loin une ame, sans l'approcher beaucoup de Dieu ; ni les peintures animées qui charment notre imagination, & qui nous donnent une si haute idée de nous-mêmes ; ni cette douceur trompeuse d'une imagination échauffée, qui affoiblit notre tempérament, & encore plus notre humilité. Un commençant est enchanté de ces attraits équivoques, & il n'est point d'effort qu'il ne fasse pour se les procurer, tandis qu'il néglige la paix de l'ame, qui n'a rien d'éclatant, mais qui est d'autant plus utile à notre sanctification, qu'elle est moins flatteuse pour notre vanité.

CHAPITRE VII.

La paix intérieure aide beaucoup au recueillement.

ON ſait aſſez la néceſſité du recueillement pour la vie intérieure. Tous les livres ſpirituels en parlent fort au long, & preſcrivent pour cela différentes pratiques, les bonnes penſées, l'attention à la préſence de Dieu, &c. Mais pour moi, je crois que le moyen le plus neceſſaire, le moins ſujet aux inconvéniens, & ſans lequel les autres ne peuvent guères être d'un grand uſage, c'eſt la paix intérieure. Les autres pratiques peuvent nous appliquer trop, quelquefois nous amuſer, & ſouvent nous diſtraire juſqu'à interrompre en nous l'opération de Dieu : elles ne vont pas directement juſqu'à la ſource la plus ordinaire de nos diſſipations, qui eſt dans nos paſſions & dans notre activité ; & quelquefois elles n'ont d'autre effet que de trop échauffer l'imagination. Si elles n'occupent que l'eſprit, c'eſt une perte de tems : ſi elles vont au cœur par l'eſ-

prit, c'eſt un détour. Ne pourroit-on pas aller directement à celui qui eſt le ſiége du bien & du mal ? C'eſt au cœur de Jéruſalem que Dieu veut que l'on parle. (*a*) Le moyen le plus court d'éloigner les penſées inutiles & volages, de n'en avoir que de pieuſes & de touchantes, c'eſt de faire ceſſer tous les mouvemens des paſſions. On doit même ſe défier de ceux qui ſemblent produits par la grace & par la vertu, dès qu'ils altèrent notre tranquillité. Règlons le cœur, & tout ſera règlé en nous : ſoyons en paix ; & nos penſées, comme celles de Dieu, ne ſeront que des penſées de paix. (*b*) Celles qui nous troublent, ont leur ſource dans le cœur plutôt que dans l'eſprit. (*c*) Le cœur dirige l'eſprit comme il veut : il le règle, s'il eſt règlé lui-même; mais s'il ſe paſſionne, il obſcurcira les lumières de l'eſprit. Le cœur eſt toujours le maître

(*a*) Loquimini ad cor Jeruſalem. *Iſ.* 40. ℣. 2.

(*b*) Ego cogito cogitationes pacis. *Jerem.* 29. ℣. 11.

(*c*) Quid turbati eſtis, & cogitationes aſcendunt in corda veſtra? *Luc.* 24. ℣. 38.

au dedans de nous : s'il se livre à l'humeur, au caprice, à l'emportement, il trouble & déconcerte tout l'intérieur, il s'assujettit tout ; & il est rare que l'esprit, même le plus raisonnable, n'éprouve la tyrannie d'un cœur passionné. Or est-ce à l'esclave, ou au maître, qu'il faut s'adresser pour traiter de paix ? Tandis que celui-ci ne sera pas tranquille, l'autre pourra-t-il être recueilli ? Et si, par impossible, il l'étoit, quel seroit ce recueillement, qu'une oisiveté intérieure, & une espèce de stupidité, où l'esprit seroit, non pas proprement sans distractions, mais en quelque manière sans pensées ; & où il s'occuperoit secrettement de son inaction, en attendant que le cœur tranquillisé lui fournît, ou lui permît quelque réfléxion suivie ? Ainsi, quand le recueillement ne seroit qu'une application de l'esprit, on n'y réussiroit jamais ni aussi-bien, ni aussitôt, que par la paix du cœur.

Mais si le recueillement a son principe encore plus dans le cœur que dans l'esprit, comme il paroît certain, on s'efforcera en vain de se le procurer, si l'on ne travaille sur le fond de la paix intérieure.

L'expérience nous apprend tous les

jours que la plus dangereuſe diſſipation part du cœur, & que la multitude des penſées ne nous nuit que médiocrement, ſi les affections déréglées ne s'y mêlent. Que votre eſprit voltige ſur différens objets, ou par néceſſité, ou par légèreté; ſi votre cœur ne ne ſort point avec lui, vous vous trouverez dans une facilité à revenir à Dieu, qui eſt une eſpèce de recueillement habituel, à la vérité moins parfait que l'actuel, mais qui dans la néceſſité peut tenir ſa place. Si la diſſipation au contraire part du cœur, ou ſi elle s'y eſt établie, le mal ſera grand, & le remède difficile : vous ſerez tout dérangé, vous ne vous retrouverez plus en vous-même; & ce ne ſera qu'à force de tems, d'oraiſon, de retraite & de mortifications, que vous parviendrez à vous recueillir.

CHAPITRE VIII.

Pluſieurs autres avantages.

JE ne finirois jamais, ſi je voulois faire l'énumération de tous les biens qui nous reviennent de cette paix. Elle

produit dans nos cœurs des délices inexprimables; & par là elle nous dégoûte des plaisirs sensibles, qui deviennent fades & insipides pour ceux qui ont goûté cette paix délicieuse qui surpasse tout sentiment. (*a*) C'est par ces douceurs que Dieu nous attire à son service (*b*), & qu'il prémunit nos cœurs contre les attraits de la volupté. (*c*) Elle nous forme un caractère uni & une conduite égale, qui charment les hommes, & qui plaisent beaucoup à Dieu; au-lieu que sans elle on est souvent d'un moment à l'autre si peu ressemblant à soi-même, qu'on déplaît à Dieu & aux hommes. Elle nous donne un air modeste, doux, paisible, simple, ingénu, accommodant qui fait honneur à la piété & qui lui concilie l'estime & l'affection des personnes les plus prévenues contre lui.

Enfin on peut dire de cette paix ce que l'Apôtre dit de la piété dont elle

---

(*a*) Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum. *Philip.* 4. ℣. 7.

(*b*) Pax Christi... in quâ vocati estis. *Col.* 3. ℣. 15.

(*c*) Pax Dei.... custodiat corda vestra. *Philip.* 4. ℣. 7.

eſt comme l'ame & la vie, qu'elle eſt bonne à tout, & qu'elle nous procure toutes ſortes de biens pour la vie préſente & pour la vie future. (*a*) Si vous voulez vous entretenir avec Dieu, il faut vous mettre en paix, puiſqu'il ne parle que le langage de la paix, qui ne peut être bien entendu que de ceux qui ſe renferment tranquillement dans leur propre cœur. (*b*) Tandis que vous êtes dans le trouble, vous parlez un autre langage que lui, vous n'entendez pas le ſien; &, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, il n'entend point le vôtre: vous êtes pour lui un étranger qu'il ne connoît pas, & un barbare qu'il n'entend pas. Si vous voulez vous unir à lui par la ſainte Communion, préparez à ce Roi pacifique une demeure de paix. C'eſt dans la retraite intérieure, & dans le ſilence de l'ame, qu'il veut que vous jouiſſiez de lui (*c*).

(*a*) Pietas.... ad omnia utilis eſt; promiſſionem habens vitæ quæ nunc eſt, & futuræ. 1. *Epiſt. ad Timot.* 4. ℣. 8.

(*b*) *Pſ.* 48. ℣. 9.

(*c*) Mane in ſecreto, & fruere Deo tuo. *Imitatio Chriſti*, *Lib.* 4. *c.* 12.

L'ancien

L'ancien agneau paſchal ſe mangeoit debout, à la hâte, les reins ceints, & dans une entière diſpoſition au mouvement & à la marche ; mais le nouveau ſe mange dans le repos du Cénacle, & dans la ſituation la plus tranquille. * Voulez-vous rendre au prochain quelque aſſiſtance corporelle ? Agiſſez en paix ; ſans quoi vous ſerez dur, impatient, & déſobligeant, même avec la meilleure intention & dans les ſervices les plus capables d'obliger. Voulez-vous le ſervir utilement dans ſes beſoins ſpirituels ? Obſervez-vous encore plus ſoigneuſement : car ſi l'impreſſion de votre zèle vient à troubler l'économie de votre paix, vous parlerez trop, vous agirez ſans réflexion : au lieu d'attendre le moment de Dieu, vous ſaiſirez celui de votre ardeur impatiente, vous vous épuiſerez d'onction & de recueillement ; & ſans pouvoir réuſſir au bien que vous projettez pour les autres, vous vous ferez à vous-même le mal que vous ne penſez pas. Enfin ſi vous voulez travail-

* Les Hébreux mangeoient couchés ſur de petits lits : c'eſt dans cette ſituation que Jéſus-Chriſt inſtitua l'Euchariſtie, après le repas ordinaire qu'il prit avec ſes Apôtres.

ler à votre sanctification, souvenez-vous qu'elle est l'ouvrage du silence & de la paix: (*a*) & si vous voulez travailler aussi à celle des autres, n'oubliez pas que pour se rendre maître des esprits, & pour leur faire goûter les plus saintes maximes, il faut être homme de paix, & la posséder à un tel dégré, qu'elle se répande au-dehors sur tout ce qui nous environne. (*b*)

Voilà en abrégé les grands biens qui résultent de la paix intérieure, & qui doivent nous la faire regarder comme une des plus signalées faveurs du Ciel. Elle est quelque chose de si précieux, que Dieu n'en fait point part aux méchans, à qui il n'ôte ni les talens, ni la foi, ni l'espérance, ni les graces prévenantes. (*c*) Elle a toujours été si reconnue comme un bienfait singulier de sa bonté, & une marque de sa présence, que les faux Prophètes ne par-

---

(*a*) In silentio & quiete proficit anima devota. *Imit. Christi*, *L.* 1. *c.* 2.

(*b*) Imperantes in præsenti populo, & virtute prudentiæ populis sanctissima verba.... pacificantes in domibus suis. *Eccli.* 44. ℣. 4. & 6.

(*c*) Non est pax impiis, dicit Dominus. *Is.* 48. ℣. 22.

loient que de paix, pour faire accroire qu'ils parloient de sa part : mais il ne pouvoit y avoir de véritable paix là où Dieu n'étoit pas. Il est ce Dieu de paix au milieu de ses Saints, comme un père dans sa famille. Ceux qui gardent le plus soigneusement la paix de leur cœur, sont ses plus chers enfans.

Bienheureux les pacifiques ; parce qu'ils seront appellés les enfans de Dieu. Il les aime tendrement, il les porte entre ses bras ; ils reposent tranquillement dans son sein. Je goûterai en Dieu une paix délicieuse, dit le Prophète ; & mon repos en lui sera semblable à un doux sommeil. *

Si l'acquisition de ce repos intérieur est un peu difficile, notre désir n'en doit être que plus ardent : cette difficulté est une nouvelle preuve de son excellence. Ce qui ne coute pas beaucoup à acquérir, n'est pas ordinairement d'un grand prix. Il n'est pas surprenant que le Démon & la nature, que cette paix gêne, la troublent par tous les moyens que nous allons détailler.

---

* In pace in idipsum dormiam & requiescam. *Ps.* 4. ℣. 9.

SECONDE PARTIE.

Où l'on traite des obstacles à cette paix, & des moyens de les vaincre.

CHAPITRE PREMIER.

La vaine joie, & la noire tristesse.

LA joie excessive est une des choses qui nous dérangent le plus communément au-dedans. On ne sait point se méfier de ses approches, parce qu'elle ne présente que du plaisir, & un plaisir qui souvent n'est point criminel : & l'on ne sent guères les plaies qu'elle fait ; parce que la première de toutes, qui est l'inattention sur nous, nous empêche de sentir les autres, & de la sentir elle-même. * Joie inconsidérée, qui

* Propter levitatem cordis, non sentimus

nous diſſipe au-dedans, qui nous attire au-dehors, qui nous donne une eſpèce de raréfaction, par laquelle nous nous répandons de toutes parts, comme une eau qui bout, & comme une cire fondue qui ne laiſſe au fond du vaſe aride que des reſtes deſſéchés.* Joie ennemie de la retenuë & de la mortification, qui nous fait quelquefois oublier juſqu'aux règles de la modeſtie. Joie folâtre, qui ouvre toutes les portes de nos ſens, pour donner entrée à tous les objets extérieurs; & qui, à leur aide, mettant tout en mouvement au-dedans de nous, y excite un tumulte qui ne nous laiſſe point jouir d'un moment de repos. Joie effrénée, qui nous fait parler haut, rire avec éclat, & nous livrer à toutes les ſaillies inconſidérées de notre imagination. Elle ne ſe porte pas toujours juſques aux derniers excès; mais le mal qu'elle nous fait, n'eſt preſque jamais peu important : un quart-

---

animæ noſtræ dolores: ſed ſæpè vanè ridemus, quandò meritò flere deberemus. *Imit. Chriſti, L.* 1. *c.* 2.

* Sicut aqua effuſus ſum .... factum eſt cor meum tanquam cera liqueſcens .... aruit tanquam teſta virtus mea. *Pſ.* 21. ℣. 15.

d'heure de badinage dissipe tout le fruit de plusieurs jours de recueillement: toute l'onction intérieure s'évapore dans cette espèce d'ébullition: il s'en élève une épaisse vapeur qui obscurcit notre ame, & qui en ternit tout l'éclat. *Fascinatio nugacitatis obscurat bona*; & il nous faut bien du tems & de la componction, pour regagner la ferveur & la paix que la dissipation nous a fait perdre.*

La tristesse fait sur nous des impressions toutes opposées; mais elle ne nous en fait pas moins perdre la paix. La joie nous dissipe, la tristesse nous concentre: la paix est au milieu, mais bien-loin de l'une & de l'autre. Inutilement nous représenterions ici tous les mauvais effets de cette humeur sombre & chagrine. Tout le monde sait qu'elle nous fait d'abord perdre tout le calme intérieur, & que se répandant au-dehors, elle nous rend ombrageux, timides, impatiens, insupportables aux autres & à nous-mêmes. Dans cet état on semble avoir perdu tous les talens de

---

* Multa bona compunctio aperit, quæ dissolutio citò perdere consuevit. *Imit. Christi*, *L.* 1. *c.* 21.

la nature & de la grace ; ils ſont comme enſevelis ſous les ruines de l'édifice intérieur. On ne peut former preſque aucune bonne penſée ; rien ne ſe préſente à l'eſprit que d'affligeant & ſouvent d'obſcène. On fuit les hommes, & on ne s'approche pas de Dieu : on n'a ni le mérite du recueillement, ni le ſoulagement de la diſſipation.

Il y a une triſteſſe qui eſt ſelon Dieu, (*a*) comme une joie qu'on goûte en Dieu (*b*). L'Apôtre nous exhorte à goûter toujours celle-ci, & il ſe réjouit de ce que les Corinthiens ont reſſenti celle-là. C'eſt la joie de Marie entre les bras de ſainte Elizabeth, & ſa triſteſſe au pied de la Croix. L'une & l'autre concourent à nous procurer la paix de l'ame, bien-loin de la troubler. L'une eſt un frein pour notre légèreté, & l'autre un ſoulagement pour notre foibleſſe. Elles n'ont rien de vicieux que dans leurs excès, & ces excès ne commencent qu'avec le trouble intérieur. Ce n'eſt qu'alors qu'on doit dire avec le Sage, que cette joie

(*a*) Quæ ſecundùm Deum triſtitia eſt, 2. *Cor.* 7. ℣. 10.

(*b*) Gaudete in Domino ſemper. *Phil.* 4. ℣. 4.

eſt une folie (*a*), & que cette triſteſſe eſt une ſource de mille maux (*b*).

Il faut donc modérer la joie exceſſive & la noire triſteſſe, ſur-tout dès leur naiſſance : car ſi on leur laiſſe faire du progrès, il ſera difficile de recouvrer la tranquillité de ſon ame. Ce ſont deux oppoſés qui ſe détruiſent mutuellement : on peut utilement ſe ſervir de l'un contre l'autre; s'exciter à une ſainte joie, lorſqu'on ſe ſent porté à la triſteſſe, & arrêter par le frein d'une ſalutaire triſteſſe les ſaillies de la vaine joie. Il faut éviter ces deux extrêmités : une joie tranquille & modeſte tient le juſte milieu. Si la crainte de l'un de ces défauts faiſoit donner dans l'oppoſé, ce ſeroit ſe jetter contre un écueil, pour ſe trop éloigner de l'autre ; il faut paſſer entre les deux. On penche le corps du côté oppoſé à celui où l'on eſt prêt de tomber : ce n'eſt pas pour tomber de ce côté plutôt que de l'autre, mais pour ne pas tomber du tout : on ſe jetteroit de nouveau, ſi l'on s'étoit trop penché.

(*a*) Cor ſtultorum ubi lætitia eſt. *Eccleſ.* 7. ℣. 5.

(*b*) Omnis plaga triſtitia cordis eſt. *Eccli.* 25. ℣. 17.

Ainſi une ame doit, pour ainſi dire, ſe balancer entre ces deux paſſions, juſqu'à ce qu'elle ait trouvé l'équilibre.

CHAPITRE II.

Le zèle impétueux.

UN zèle trop vif trouble encore cette paix. Celui qui eſt animé de ce zèle, ſaiſit tout avec force & avec chaleur, & ſemble ſe faire un point de conſcience de s'écarter toujours de la modération ſi néceſſaire à la tranquillité de l'ame : il eſt prompt à entreprendre tout ce qui eſt bon, ou qui paroît l'être ; ardent à l'exécuter, impatient d'en voir la fin. La prudence qui réfléchit avant que de ſe déterminer, eſt à ſes yeux négligence, ou politique : la modération qui opère avec retenuë, eſt peſanteur & indolence, & la modeſtie qui voit tranquillement, & ſans un plaiſir trop ſenſible, la bonne iſſuë de ſes pieux projets, eſt indifférence pour le bien. S'il prend le parti de la ſolitude, c'eſt un hibou qu'on ne voit jamais, & qui ſemble avoir en horreur la lumière : c'eſt un vrai miſanthrope dont il faut ſoi-

gneuſement éviter la rencontre, & qu'on n'aborde pas impunément. S'il prend le goût de ſe produire pour faire du bien, il court çà & là, il s'agite ſans ceſſe, & ne ſe donne pas un moment de repos. S'adonne-t-il à la mortification ? Il n'y met point de bornes, & dans peu de tems il ruine ſa ſanté ; & quand il penſe à la rétablir, il ſe ménage juſqu'à la molleſſe. Veut-il rompre une liaiſon trop naturelle, un commerce qui le diſſipe ? Il ne ſe donne pas la patience de dénouer inſenſiblement, il rompt ſans aucun égard ; en un mot, il eſt extrême en tout, & ennemi déclaré de la diſcrétion.

Les fautes d'autrui allument d'abord ſon zèle, toujours prêt à prendre feu : c'eſt un enfant du tonnerre, qui voudroit foudroyer tous les Samaritains. Zèle indiſcret & imprudent, ſans reſpect pour ſes ſupérieurs, ſans ménagement pour ſes égaux, ſans condeſcendance pour ſes inférieurs, il voudroit que tout le monde fût parfait ; & il ne s'apperçoit pas que ce déſir impatient eſt lui-même une grande imperfection. Ce n'eſt pas qu'il ſe néglige lui-même : non, ſon zèle n'eſt pas celui des Phariſiens ; il exige encore plus de lui-même que des

autres. Il ſe preſſe pour avancer dans la vertu, il ſe tourmente, il épuiſe ſon corps & ſon eſprit. Ses fautes le mettent au déſeſpoir : triſte, confus, abattu, il n'a plus la confiance de reprendre la route dont il s'eſt écarté ; peu s'en faut qu'il n'abandonne tout. On ne poſſédera jamais la paix, tandis qu'on ſera le jouet des ſaillies, des caprices, des dépits de ce zèle, comme une plume l'eſt du vent qui l'agite.

Ce zèle empreſſé eſt peut-être ce qui trouble le plus la paix intérieure des ames dévotes, c'eſt du moins ce qui la traverſe le plus ſouvent. Les occaſions de ſe paſſionner & de ſe diſſiper ne reviennent que rarement pour les perſonnes retirées ; mais la matière du zèle ne manque jamais. Eh ! quels beaux prétextes l'activité naturelle n'en prend-elle pas pour ſe livrer à toute ſon ardeur ! Dieu eſt offenſé : ceux qui font le mal, ſe perdent ; ceux qui en ſont les témoins, s'en ſcandaliſent : il faut arrêter le progrès du déſordre, & l'arrêter d'abord. Ainſi parloient les ouvriers empreſſés & imprudens de l'Evangile. De ce pas nous allons arracher cette maudite yvraie : *Imus & colligimus.* Mais le Père de famille

plus prudent & plus tranquille, sans être moins zèlé, les arrête ; & donne à leur activité, depuis la naissance du froment jusqu'à la moisson, tout le tems de se calmer. Zélateurs impatiens, savez-vous bien ce que vous allez faire ? Dans le premier accès de cette dévote passion qui vous enflamme, votre précipitation vous empêchera de faire le juste discernement : vous confondrez tout, vous foulerez le bon grain, en courant au mauvais ; ou enfin vous les arracherez tous les deux à la fois, parce qu'ils tiennent l'un à l'autre. Eh ! si vous êtes si empressés d'ôter tout le mal, portez-vous d'abord sur celui qui est le plus près, & qui sûrement n'est pas le moins pressant : tournez votre empressement contre lui-même ; par-là vous vous assurerez un premier fruit de votre zèle, qui vous disposera au second. Autrement, il est à craindre que vous ne perdiez tous vos soins, & que vous ne fassiez qu'ajoûter au mal qui vous révolte, l'empressement qui vous aveugle.

Pour modérer ce zèle impatient, il faut en considérer à loisir les inconvéniens, qui sont la précipitation, le trouble & le scandale ; en réprimer les saillies, en écarter même pour un tems

les réfléxions ; &, avant que d'agir, attendre, autant qu'il ſe peut ſans inconvénient, qu'un mouvement plus tranquille caractériſe en nous le zèle qui vient de Dieu.

CHAPITRE III.

L'activité naturelle.

L'Ardeur du naturel qui fait qu'on s'empreſſe & qu'on ſe paſſionne facilement, a preſque les mêmes caractère que ce zèle impétueux, & la même oppoſition à la paix intérieure. J'oſe même dire qu'elle en eſt ordinairement la ſource ; & que le plus ſouvent on n'eſt actif & impatient par zèle, que parce qu'on l'eſt par tempérament. Suivez ces perſonnes d'un zèle trop ardent, vous les trouverez toujours les mêmes, dans les actions ordinaires de la vie humaine, comme dans celles de la piété. Elles s'empreſſent pour tout, juſqu'à s'embarraſſer elles-mêmes ; & jamais rien n'eſt aſſez tôt fait à leur gré. Elles prennent un ton de voix élevé & déciſif ; elles ne louent ni ne blâment rien modérément ; tout eſt ex-

cellent, ou déteſtable. Ces dévots inconſidérés accompagnent tout ce qu'ils font, & tout ce qu'ils diſent, d'un regard vif & d'une action animée; ils courent toujours, & ne ſavent pas marcher. Cette activité eſt comme un feu dévorant, qui deſſéche & qui conſume autant l'ame que le corps; toujours dans le mouvement, toujours changeant, & irrégulier dans ſa figure. C'eſt un mercure ſans conſiſtance, auſſi peu fixé que celui qu'on tire des mines. On ne ſera jamais dans une aſſiette tranquille, qu'on n'ait auparavant amorti cet excès de vivacité, & qu'on ne ſe ſoit bien rendu maître de ſoi-même.

Je ne prétends point reſſuſciter ici l'apathie des anciens Philoſophes, ni anéantir les puiſſances de l'ame avec les faux Contemplatifs du dernier ſiécle. Agiſſons, & agiſſons même avec force autant qu'il nous eſt donné de pouvoir agir ainſi: mais agiſſons avec ſuavité; car ce n'eſt que par notre faute que nous perdons cet avantage. Soyons vifs, ſi nous ſommes nés tels: nous pourrions être plus mal partagés; mais loin de nous laiſſer emporter par notre vivacité, ſoyons-en toujours les

maîtres, & ſachons la contenir dans les bornes qu'une juſte modération lui preſcrit.

Pour y réuſſir, il faut éviter tout ce qui paſſionne. Je ne parle pas ici des paſſions groſſières & criminelles qui déchirent le cœur : ceux qui en ſont poſſédés, n'aſpirent point à cette paix ; ils ne la connoiſſent pas même. Il ſeroit auſſi ridicule de leur parler de ſilence intérieur & de repos en Dieu, que ſi on eût exhorté les parricides à la tranquillité & au ſommeil, lorſqu'ils étoient renfermés dans un ſac avec un chien & un aſpic en punition de leur crime. Mais je parle de certaines paſſions délicates, qui, ſans être criminelles, ne laiſſent pas, en attirant l'ame au-dehors d'elle-même, de l'éloigner de Dieu qu'il faut chercher au-dedans de ſoi, comme dit ſaint Auguſtin. *

Ce ſont ces paſſions qui lui donnent des ébranlemens & des ſecouſſes qui la tirent de cette aſſiette où elle doit être, pour ſe poſſéder elle-même, & pour s'unir à Dieu : aſſiette d'eſprit, calme intérieur

* Intùs eras, & ego foris quærebam te. *Aug. Confeſſ.*

si délicat, que la moindre chose l'altère, comme le moindre vent agite & trouble la surface d'une eau tranquille. C'est ce qui faisoit gémir saint Bernard, & qui le faisoit se plaindre malgré son profond recueillement & l'austérité de sa mortification intérieure, que rien n'étoit tranquille en lui, & qu'il éprouvoit de l'agitation dans toutes les puissances de son ame, * parce que les passions subtiles s'insinuent par-tout. Telles sont celles de l'amitié même innocente, du plaisir même légitime, du savoir même nécessaire : tels sont certains désirs même permis.

Le calme de notre cœur est troublé par l'excessive vivacité de notre naturel : il faut la ralentir. Ce moyen est facile à trouver ; mais on ne le pratique pas aussi facilement, & avec un succès bien sensible. Ce n'est qu'à la longue qu'on amortit son activité. Plus l'ouvrage est difficile, plus la récompense en est grande ; & plus par conséquent elle doit ranimer notre zèle, appliquer notre vigilance, encourager notre foiblesse, & nous consoler de nos peines. Si S. François de Sales employa

* In me nihil sedet. *Bernard.*

tant d'années à modérer ſa vivacité, & ſe vainquit enfin parfaitement ; devons-nous, ou faire peu de cas de ce travail, ou déſeſpérer du ſuccès ?

Un naturel plein de feu peut nous porter loin : mais afin qu'il ne nous précipite, ni ne nous fatigue, il faut lui tenir les rênes courtes.

Conduiſons-nous nous-mêmes comme nous conduiſons un enfant d'une vivacité extrême, à qui nous voulons faire prendre la gravité de l'âge mûr : dès qu'il commence à parler haut & précipitamment, à s'empreſſer dans ſes actions, à marcher trop vîte, nous jettons ſur lui des regards ſévères pour l'avertir de ſe modérer.

Notre imagination eſt ordinairement ce qui nous donne cet empreſſement. Le principe de cette activité n'eſt pas toujours dans notre imagination trop vive, ou dans notre cœur paſſionné ; il eſt quelquefois en partie dans notre tempérament : dans ce cas, la médecine peut venir à propos au ſecours de la vertu.

CHAPITRE IV.

L'indolence.

POur amortir l'activité, il ne faut pas tomber dans l'indolence ; le remède ſeroit pis que le mal. De tous les défauts que j'attaque ici, c'eſt le plus oppoſé à la paix intérieure, qui eſt le partage des ames courageuſes, & le fruit de leur ferveur. On s'en feroit une idée bien fauſſe, ſi on la prenoit pour une certaine indifférence ſtupide que rien n'émeut, parce que rien ne la touche ; qui eſt tranquille, non par poſſeſſion de ſoi-même, mais par averſion du mouvement ; & en qui l'égalité d'humeur n'eſt qu'une égalité de pareſſe. Cette paix au contraire eſt un équilibre acquis à force de ſoins ; un repos en Dieu, & non un enſeveliſſement dans la matière ; une régularité de mouvement que les paſſions domptées n'altèrent pas, & non une profonde léthargie que rien ne pique & ne réveille ; une nourriture délicieuſe tirée du lion abattu, & non un ſommeil honteux dans le ſein de la vo-

lupté. Cette manne cachée dans le cœur eſt le prix de notre victoire, & d'une victoire univerſelle que nous n'obtiendrons qu'après bien des combats par un courage prudent & par une patience laborieuſe : *Conſilio & patientiâ.*

Ceux qui ſe ſentent portés à l'indolence, doivent ſans ceſſe ſe réveiller eux-mêmes, comme on réveille un léthargique; & ſe ranimer par l'action & par le travail manuel, comme on ranime par le mouvement des membres engourdis. Un des grands Maîtres de la vie ſpirituelle * conſeille dans ce cas les auſtérités corporelles, qui ſont comme un aiguillon qui fait ſortir l'ame de ſa lenteur; mais il faut en cela beaucoup de modération.

CHAPITRE. V.

La violence des tentations & de la réſiſtance.

LEs efforts exceſſifs avec leſquels on repouſſe les tentations, altèrent beaucoup la paix de l'ame. Dans ces occaſions, on s'agite, on ſe débat, on

* Le Père Seurin.

ſe tourmente, & l'on entre dans une eſpèce de fureur. Tout eſt alors en mouvement & en combuſtion dans celui que le Démon tente, & que ſa propre activité tente peut-être encore plus. Son eſprit eſt fortement appliqué, ſon ſang eſt dans une agitation violente, ſon pouls eſt convulſif, ſa reſpiration eſt forte & précipitée, ſon imagination s'enflamme, ſa tête s'échauffe, ſa poitrine s'épuiſe. La tranquillité & le ſilence régneroient auſſi-tôt ſur une bréche, où l'aſſaut eſt donné & repouſſé avec une égale vivacité. Ce n'eſt pas là ſans doute une bonne manière de rejetter les tentations : ces violens efforts ne font ſouvent qu'augmenter le danger, & toujours ils produiſent le trouble.

Je ne dis pas qu'il faille reſter dans l'inaction, lors même qu'on eſt vivement tenté ; c'eſt l'excès oppoſé à celui que je combats, & infiniment plus condamnable : il vaut mieux ſans doute ſe défendre en furieux, lorſqu'on eſt attaqué de même, que de reſter dans l'état paſſif des Sectateurs de Molinos. Entre ces deux extrémités, la réſiſtance forte & réſolue, mais ferme & tranquille, tient le juſte milieu ; & c'eſt celle-là que je vous conſeille. Sans elle vous

ſeriez facile à déconcerter, il vous faudroit du tems pour vous remettre : & le Démon auroit toujours dans la tentation une reſſource aſſurée pour vous faire perdre la paix du cœur, le recueillement de l'ame & l'onction de la piété. La patience, la vigilance, la prière, la confiance en Dieu, la défiance de vous-même, l'éloignement des occaſions du péché, le déſaveu des impreſſions de la tentation, quand elle vient, l'oubli, quand elle a diſparu, doivent être alors toute notre reſſource.

CHAPITRE. VI.

Quelques autres obſtacles à cette paix.

IL y a encore pluſieurs choſes qui troublent la paix intérieure ; je ne les toucherai ici que légèrement, pour n'être pas trop diffus. Ce ſont les adreſſes, les intrigues ſourdes de la Politique, toujours gênée & toujours ſur les épines, toujours occupée à ſe maſquer & à ſe donner pour ce qu'elle n'eſt pas, toujours inégale, & ſans conſiſ-

tance : * les amitiés trop humaines qui nous attachent, nous dissipent & nous assujettissent à des égards excessifs contre l'attrait intérieur, souvent même contre la conscience ; le petit amour propre, (car il ne s'agit pas ici de passions grossières) cet attachement à son sens, à ses commodités, à sa réputation, à sa propre volonté, qui remplit de pensées importunes, de désirs impatiens, de tristes réfléxions, de délicatesses outrées ; la secrète vanité sur le savoir, l'esprit, la naissance ; que sais-je ? sur la dévotion même, & la bonne idée qu'on en a, ou le nom qu'on s'en est fait ; & enfin sur tous les autres talens de la Nature ou de la Grace : vanité qui nous élève ou nous abat, selon qu'on nous loue ou qu'on nous blâme ; qui nous tire souvent du recueillement, & qui nous assujettit à toutes les alternatives des caprices d'autrui & des nôtres, comme une outre enflée donne plus de prise à tous les vents ; la légèreté qui nous fait souvent sortir de nous-mêmes ; l'imagination qui nous séduit, ou qui

* Vir duplex animo inconstans est in omnibus viis suis. *Ep. B. Jacob. c. 1.*

nous diſtrait ; les longs entretiens qui diſſipent l'eſprit ; l'amuſement qui énerve le cœur ; l'attachement à quelque créature que ce ſoit, toujours incompatible avec la liberté de l'ame ; & généralement tout ce qui paſſionne, & qui nous tire du repos que nous goûtons en Dieu ſeul.

Tous ces mouvemens irréguliers troublent la ſérénité de notre ame ; ſérénité qui épure toutes ſes idées, qui ajoute un nouveau mérite à toutes ſes actions, & qui dans mille occaſions nous raſſure, & diſſipe nos ſcrupules ; ſérénité qui après la Loi de Dieu, & les devoirs de chaque état, décide de preſque toute notre conduite, &, *pour ainſi* dire, de notre ſalut éternel. La paix intime qui nous la procure, eſt comme la matière première de toutes les vertus & de toutes les bonnes œuvres : c'eſt cette paix intime & de tous les jours, qui honore Dieu, & qui nous diſpoſe à la contemplation & à l'union divine : c'eſt ce calme divin, qui eſt ſur la terre une imitation du repos qu'on goûte dans le Ciel : nous devons nous le procurer par toutes ſortes de moyens.

Pour le poſſéder ſans altération, il faut être ſimple & ingénu, ſans être im-

prudent ; penſer de tout, & en parler d'une manière noble & élevée, mais ſans hauteur ; éviter les amitiés humaines, ſans être incivil : il faut voir tout ſans rien regarder, entendre tout ſans rien écouter, qu'autant que la néceſſité le demande ; garder toujours une conduite grave & ſérieuſe digne du Dieu qu'on ſert, & de la bienheureuſe éternité à laquelle on aſpire. On doit éviter l'amuſement, comme une foibleſſe du plus bas âge, couper court aux entretiens inutiles, & dans ceux qui ſont néceſſaires n'y rien faire entrer qui ne le ſoit. Il faut encore modérer ſes plaiſirs & ſes peines, prendre les uns avec retenuë, lorſqu'on ne peut s'en paſſer ; & recevoir les autres avec une tranquille ſoumiſſion, lorſqu'on ne le peut faire avec joie.

CHAPITRE VII.

Le ſcrupule.

§. I.

Rien ne trouble ſi fréquemment la paix dans une ame timorée, que le ſcrupule qui la dévore. Elle ne doit pas

pas plus s'attendre à goûter cette douce paix, que l'eſclave d'un maître intraitable. Ses plus légères fautes ſeront des crimes, ſes meilleures actions ſeront mal faites, ſes devoirs ne ſeront pas remplis; & après qu'elle y ſera revenue cent & cent fois, ce tyran du repos ne ſera pas plus ſatisfait qu'à la première. Il pourſuivra en furieux cette ame timide & tremblante: il l'inquiétera dans ſon ſommeil, par des ſonges effrayans; dans ſes oraiſons, par la crainte des images indécentes, qu'il ſuffit de craindre pour n'en être pas éxempt; dans ſes Communions, par les aridités inſéparables de ces violens combats, qu'il lui préſentera comme une preuve du mauvais état de ſa conſcience; dans ſes Confeſſions, oui, dans la Confeſſion même, ſource des plus douces conſolations pour les plus grands pécheurs, cette ame innocente ſouffrira un cruel tourment. Héſitante & incertaine par la crainte de diminuer ſes fautes, ou de les éxagérer, de tromper le Confeſſeur, ou de ſe tromper elle-même, de manquer quelque circonſtance des minuties que le ſcrupule groſſit à ſes yeux, elle s'accuſera en tremblant; & l'Abſolution qu'on lui donnera, ne fera qu'augmenter ſes

peines. C'eſt ainſi que le cruel ſcrupule tourne à ſon profit juſqu'aux exercices de piété, dont on peut ſe ſervir pour le combatre. Le déſir de s'en bien acquitter, quelque grand qu'il ſoit, ne l'affoiblit pas; il en tire au contraire un nouvel avantage. Le grand déſir d'exactitude qui devroit conſoler cette ame, ſe tourne, à ſon inſtigation, en une crainte de manquer, toujours affligeante; & les petits manquemens inſéparables de cette crainte exceſſive lui ſont repréſentés, non comme des excès de zèle, mais comme des négligences horribles, & comme des effets d'une indifférence outrageante pour Dieu.

Cette ame infortunée ira-t-elle dans des compagnies honnêtes, pour ſe diſtraire un peu, & chercher quelque ſoulagement à ce qu'elle ſouffre vis-à-vis d'elle-même? Les images importunes, les diſcours ſur le prochain, les penſées qu'elle aura laiſſé paſſer dans ſa diſtraction, ſans les arrêter à ſon ordinaire, pour leur crier de toutes ſes forces qu'elle les déteſte; tout ſe réunira pour lui changer en poiſon le plaiſir innocent de la plus douce & de la plus honnête ſociété; plaiſir ſi propre à la ſoulager, & ſi néceſſaire à ſon état. S'en-

foncera-t-elle dans une profonde ſolitude? Ah! c'eſt là que ſon ennemi l'attend, pour aſſouvir ſur elle toute ſa rage: la tenant libre & déſoccupée, ſans conſeil & ſans appui, ſeule avec lui ſeul, il réparera avec avantage ce qu'il aura perdu dans les momens d'une heureuſe diſtraction; les accuſations ſeront capitales, les preuves ſpécieuſes, & la condamnation certaine. Se jettera-t-elle entre les bras miſéricordieux de ſon Dieu? C'eſt la reſſource de tous les autres malheureux; mais ce n'en eſt pas une pour elle. Le cruel ſcrupule la lui a ôtée, cette reſſource, par les vives peintures de ſes offenſes chimériques contre Dieu, & de la colère de Dieu encore plus chimérique contre ſes offenſes. Le ſein tendre & paternel de ce Dieu, dans lequel elle ſe jette quelquefois par une eſpèce de tranſport, &, ſi je l'oſe dire, de déſeſpoir, plutôt que par le mouvement affectueux d'un amour plein de confiance: ce ſein, dis-je, paternel & divin, dont elle croit ſe voir repouſſée avec indignation, devient pour elle un lieu de tourment & d'horreur. Enfin triſte, accablée, & hors d'elle-même, elle s'abandonne aux larmes. Eh! quel moyen de les retenir dans cette déſeſpérante ſitua-

tion ! L'homme le plus barbare, témoin de son malheur, ne pourroit lui refuser les siennes. Mais ces larmes ne guérissent pas son mal ; au contraire, l'ennemi qui l'obsède, s'enorgueillit de sa foiblesse. Pourra-t-on goûter quelque paix dans cet état ? On la goûteroit presque aussi facilement dans les tourmens d'une cruelle torture.

§ II.

L'Etat des scrupuleux est digne de compassion. Ils craignent Dieu ; mais *cette crainte fait* leur supplice : ils l'aiment ; mais cet amour n'est point pour eux une consolation : ils le servent ; mais ils le servent en esclaves : ils sont accablés sous le poids de son joug, qui fait le soulagement & le repos du reste de ses enfans : la plûpart ont les plus belles dispositions pour cette heureuse paix de l'ame, solitude, recueillement, mortification, &c. Le seul scrupule rend toutes ces vertus inutiles, & souvent même les leur fait perdre. Enfin ce sont des justes dignes d'envie par leur vertu, & de compassion par leurs souffrances ; puisqu'ils endurent dès cette vie une partie des tourmens de l'autre. Si leur mal est si affligeant, il n'est pas

moins difficile à guérir. Eh ! de quels remèdes peut-on eſpérer du ſuccès en faveur de ceux que, ni leurs propres réfléxions, ni tout ce qu'ils ont eu à ſouffrir de leur ſcrupule, ni l'expérience de leur facilité à ſe laiſſer troubler pour des riens, ni la connoiſſance de la ſubtilité de leur imagination dont cent fois on leur a fait appercevoir le ridicule, ni la patience & l'autorité de leurs Confeſſeurs, n'ont jamais pu ſoulager ? Cependant plus leur mal eſt grand, plus il doit animer notre zèle, puiſqu'il n'eſt pas tout-à-fait ſans remède ; que, faute d'en appliquer, il augmente tous les jours ; & que les ſuites en ſont funeſtes. La perte de la paix de l'ame n'en eſt pas la moindre ; mais toute grande qu'elle eſt, elle n'eſt pas toujours la plus conſidérable. Hélas ! dans quels déſordres ne peuvent pas ſe laiſſer emporter par des paſſions fougueuſes & effrénées, & par un naturel ardent & impétueux, ceux pour qui le ſervice de Dieu eſt devenu un continuel ſupplice ? On a vû des ſcrupuleux à exciter la compaſſion, devenir des libertins à faire horreur. D'ailleurs leur piété mérite ſingulièrement nos ſoins, & il ne faut plus que leur docilité pour en aſſurer tout le fruit poſ-

sible. Ce n'eſt pas ici le lieu de traiter à fond cette matière. Elle a déja été développée par de ſavans Auteurs; & nous paſſerions les bornes que nous nous ſommes preſcrites, ſi nous entrions dans un grand détail. Pour en dire autant que notre ſujet le demande, ſans donner dans une exceſſive prolixité, nous reſſerrerons nos réfléxions dans de courtes maximes.

§. III.

LE ſcrupule vient, ou du défaut de diſcernement entre le péché mortel & le véniel, entre la penſée & la réfléxion, entre le penchant & la volonté, entre la négligence & le conſentement; ou d'une affection mélancholique, qui remplit l'eſprit de penſées triſtes, & qui rend le cœur acceſſible à tout ce qui peut l'affliger; ou d'un grand échauffement de tête, qui donne une tenſion forte aux fibres du cerveau, & qui les rend par-là ſuſceptibles de divers mouvemens, comme les cordes d'un inſtrument bien tendues, d'où naît une confuſion de penſées qu'on ne peut démêler; ou de la timidité naturelle qui prend facilement l'alarme; ou de la vivacité de l'imagination qui peint vivement tout ce que

l'on craint, & qui le rend ſi préſent à l'ame, qu'il lui eſt difficile de ne pas s'en occuper; ou d'un déſir exceſſif de certitude en ce qui regarde le ſalut; ou d'une conduite miſéricordieuſe de Dieu qui veut purifier une ame par ces peines d'eſprit bien plus affligeantes que les douleurs du corps; ou de la malice du Démon, qui veut affliger une ame innocente qu'il ne peut corrompre; ou enfin d'un orgueil ſecret qui veut exceller en tout & s'en aſſurer, ſe conduire & ſe ſuffire à lui-même.

Dans le premier cas, on n'a beſoin que des inſtructions d'un homme éclairé; dans le ſecond, que des ſecours d'un bon Médecin; dans le troiſième, que de repos, de ſommeil, d'une honnête récréation, de prendre ſuffiſament de bonne nouriture, & de reſpirer un air pur. Dans le quatrième, il faut s'animer ſoi-même, s'armer de courage & de réſolution, ne s'occuper que rarement des penſées triſtes qui nous abattent, comme de la corruption extrême de notre nature, de l'empire des paſſions ſur notre cœur, de la difficulté & de la délicateſſe de l'affaire du ſalut, de la profondeur des jugemens de Dieu dans le choix de ſes élus, de la ſévérité de

ſa juſtice, &c. mais penſer ſouvent à tout ce qui peut exciter notre confiance, & nous remplir le cœur d'un courage ferme & généreux. Il faut, par exemple, enviſager la force que nous donne la grace pour combattre & pour vaincre nos plus terribles ennemis, la bonté infinie de Dieu, ſon amour pour nous, le déſir ardent & éternel qu'il a de notre ſalut, ce qu'il a fait pour nous le procurer, juſqu'à livrer ſon propre Fils à une mort cruelle & honteuſe, la nobleſſe divine & la haute deſtinée de nos ames formées à l'image de Dieu, gardées continuellement par ſes Anges, & héritières de ſa gloire. Ce conſeil ne convient pas ſeulement à ceux qui ſont ſcrupuleux par timidité : car, ſi l'on en excepte ceux qui le ſont par préſomption, & par la permiſſion de Dieu qui veut abattre leur orgueil, il eſt utile à tous. Ceux mêmes qui ne ſont pas naturellement timides, le deviennent dès qu'ils ſont livrés aux ſcrupules. C'eſt une maladie qui les rend ſuſceptibles des plus triſtes perpléxités. Lorſque le vice eſt dans le tempérament, il ne peut-être guéri qu'à la longue : les impreſſions qui viennent du naturel, ſe repréſentent obſtinément à notre imagination ; mais un

travail ſoûtenu par la patience & par la réſolution, nous en rend enfin les maîtres.

§. IV.

SI le mal vient de l'imagination, il faut écarter avec ſoin les phantômes qu'elle nous préſente, ne ſe ſervir d'elle que dans le vrai beſoin, & avec beaucoup de précaution, comme d'un couteau à deux tranchans qui nous ſert d'un côté, tandis qu'il nous bleſſe de l'autre; ſur-tout ne l'écouter jamais, quand il eſt queſtion de juger de ſoi, & de décider ſes peines & ſes doutes. C'eſt un Avocat paſſionné, ſéduiſant, déciſif, qui fait pencher le Juge du côté qu'il veut, ou qui du moins l'éblouit par ſa fauſſe éloquence, & l'empêche de faire un juſte diſcernement. Dépouillez-vous donc de toutes préventions, ne conſultez que la raiſon, renfermez-vous avec elle ſeule, écoutez tout ce qu'elle vous dira pour & contre: vous la trouverez ſage, déſintéreſſée, équitable, judicieuſe, préciſe, uniforme; & le jugement ſera auſſi ſûr que le conſeil ſera prudent.

§. V.

UN ſcrupuleux jugera aſſez ſainement de lui-même, du premier coup d'œil. Si, pour calmer une inquiétude naiſſante, il continue de ſe regarder fixement, ſon imagination s'enflammera malgré lui, ſa raiſon en ſera offuſquée, il ne ſe verra plus que confuſément, il doutera de ce qui lui avoit paru certain; & ſouvent ſon habitude de ſe condamner lui-même changera ſon doute en jugement fixe & arrêté. Un ſcrupuleux doit juger de lui, comme on juge de certaines couleurs vives, en promenant légèrement les yeux deſſus: ſi on les regarde fixement, la vuë ſe trouble.

§. VI.

ON doit chercher juſqu'à un certain point à s'aſſurer que l'on eſt dans la voie du ſalut; mais il faut que cette recherche ſoit règlée par la prudence. Vouloir aller au delà de ce qu'elle dicte, c'eſt une ſageſſe intempérante qui paſſe les bornes de la ſobriété. Il reſtera toujours en nous des obſcurités qui nous humilieront; mais qui ne doivent ni abattre notre courage, ni tenter notre curioſité. Demander l'évidence ſur l'état de notre

ame par rapport au salut, c'est tenter Dieu, c'est vouloir qu'il nous découvre ce qu'il a résolu de nous cacher, ce qu'il ne peut nous découvrir que par une lumière surnaturelle & hors de la voie ordinaire, ce qu'il n'a découvert qu'aux plus grands Saints rarement & par une lumière subite & fugitive, & enfin ce qu'il nous est même utile d'ignorer.

§. VII.

DIeu vous assure que vous pouvez marcher sans crainte sous la direction de ceux qu'il a chargés de votre conduite ; qu'en les écoutant c'est lui-même que vous écoutez ; qu'il se regarde comme obéi dans l'obéissance que vous rendez à leurs ordres, & mépriſé dans le mépris que vous en faites ; qu'il les a chargés de veiller sur vous, & que vous pouvez vous reposer sur eux, comme on se repose sur de bonnes sentinelles ; qu'à votre décharge ils lui répondront de votre ame, si vos voies sont l'ouvrage de leurs préceptes, & non celui de votre indocilité. Et après toutes ces assurances vous demandez le grand jour, & vous voulez obstinément voir où vous mettez le pied ? C'est man-

que de foi, ou préſomption : manque de foi, ſi vous ne croyez point à la parole de Dieu : préſomption, ſi vous ne voulez pas vous aſſujettir à l'ordre qu'il a établi. Attendre le jour pour marcher, c'eſt ou ſe méfier de ſon guide, ou n'en vouloir point.

§. VIII.

NOn, dites-vous, je ne veux point me conduire moi-même, j'obéis à celui qui eſt chargé du ſoin de mon ame ; & mon obéiſſance ſeroit entière, ſi ſa conduite étoit irréprochable. Ce ſont des riens qui vous choquent dans ſes mœurs, & que la crainte d'une mauvaiſe direction vous exagère extrêmement. Mais je veux qu'il ſoit tel que vous vous l'imaginez. Il peut avoir le cœur un peu altéré, mais il a l'eſprit bon. Ce n'eſt pas un fervent Prêtre, mais c'eſt un bon Confeſſeur : il n'eſt peut-être pas de cette piété recueillie, tendre & onctueuſe que vous ſouhaiteriez trouver en lui ; mais il ne la mépriſe pas, au contraire il vous y porte : fût-il indigne de la grace pour lui-même, il n'en ſera pas moins le canal pour vous. C'eſt une grace d'état qui ne lui ſera point ôtée pour ſes fautes perſonnelles.

Les meilleurs Médecins ne ſont pas toujours ceux qui ſe portent le mieux, ni ceux qui vivent avec le plus de régime. Choiſiſſez votre Confeſſeur avec beaucoup de diſcernement, & laiſſez-vous conduire.

§. IX.

SOyez encore moins difficile ſur les talens que ſur les mœurs. Prenez-les, lorſqu'ils ſe préſentent ; cherchez-les même & attachez-vous-y, lorſque vous les trouverez unis avec la probité & avec la prudence Mais ſi vous ne les trouvez pas, paſſez-vous-en; ou ſi vous les trouvez ſeuls, paſſez-vous du reſte ; & ſouvenez vous que ce n'eſt pas ce qui vous plaît, mais la promeſſe de Dieu, & l'autorité du miniſtère qui ſont votre ſûreté. Prenez ce que vous pourrez trouver de mieux à votre portée, & obéiſſez aveuglément. Dieu veut faire ſon ouvrage en chacun de nous par les moyens qu'il lui préſente. Qu'il vous nouriſſe, comme le Prophète Elie, ou par le miniſtère des oiſeaux, ou par celui des Anges ; cela doit vous être égal, parce que c'eſt en lui ſeul que vous devez mettre votre confiance.

§. X.

UN ſcrupuleux ſe figure qu'il aime beaucoup Dieu, lorſqu'il ſubtiliſe en ce qui eſt de ſon ſervice : mais peut-être s'aime-t-il encore plus lui-même. Cette façon de penſer délicate, cette éxactitude géométrique, ſont fort du goût de la vanité, & ſouvent elles n'ont point d'autre ſource. On veut être, & encore plus ſe voir éxact, arrangé, & plein d'ordre : les fautes qu'on commet, jettent dans le dépit, le dépit dans le trouble, & celui-ci dans le ſcrupule. Vous ne voulez rien vous pardonner, dites-vous. Commencez par attaquer la bonne idée que vous avez de vous-même : ſi vous l'épargnez, vous méritez bien qu'elle ſe tourne contre vous. Celui qui entretient ſon amour propre, nourrit ſon plus cruel tyran.

§. XI.

JE ne ſais ſi le ſcrupule ne ſe forme pas ainſi en pluſieurs. Dans les commencemens ils s'occupent beaucoup d'eux-mêmes, ils en entretiennent leurs Directeurs, ils ſont ſouvent bien-aiſes

d'avoir des doutes, quelquefois même ils en font naître pour les plus petits ſujets, afin d'avoir occaſion de produire leurs idées. Inſenſiblement l'habitude ſe forme, l'eſprit ſubtiliſe de plus en plus, & les réfléxions que l'on fait ſur ſoi & ſur ſes actions reviennent à tout moment ; ce ne ſont plus des doutes de choix, ce ſont des perpléxités cruelles & inévitables ; & pour s'être trop occupé de ſoi avec complaiſance, on ſe voit dans la dure neceſſité de s'en occuper avec chagrin.

§. XII.

LE doute ſur le paſſé fait le tourment des ſcrupuleux ; & c'eſt ce qui devroit faire leur tranquillité. Pour les perſonnes qui ne ſont point attaquées de cette maladie, un doute eſt un doute : pour celles qui le ſont, un doute eſt un fort préjugé & preſque une certitude. Eh ! que ne trouve point douteux un ſcrupuleux dans ſes perpléxités continuelles ? Il douteroit de ſon doute même, s'il y vouloit trop réfléchir. Il n'eſt rien de ſi confus que ſes idées, ni de ſi embarraſſé que ſes diſcours ſur ſes peines peu fondées ; mais ſur celles qui le ſont véritablement,

personne n'eſt plus précis, plus net, plus déciſif que lui. C'eſt que l'erreur n'eſt que trouble & confuſion, & que la vérité n'eſt que lumière & certitude. Quand un ſcrupuleux dit ſans héſiter qu'il a manqué de remplir un devoir, on doit l'en croire; mais ce n'eſt qu'alors qu'on le doit.

§. XIII.

S'Efforcer de calmer ſes ſcrupules par le raiſonnement, c'eſt vouloir laver de l'argile juſqu'à ce qu'elle rende de l'eau claire. Il faut couper court avec ſon imagination comme avec une folle, qu'on ne fera jamais taire en répondant à ſes extravagances. Mais un ſcrupuleux veut répondre à ſes ſcrupules ſeulement pour cette fois, bien réſolu de n'y plus revenir. Hé! pourquoi fait-il maintenant ce qu'il ne veut plus faire en ſemblable occaſion? C'eſt un hydropique qui ne veut boire qu'un verre d'eau. Il ſe ſatisfait, & il ſe borne pour un moment; mais ſa maladie empire, ſa ſoif augmente, & il boit toujours.

§. XIV.

IL en eſt d'un ſcrupuleux comme d'un hypocondriaque, il eſt en même tems

malade imaginaire & vrai malade : il réfléchit ſans ceſſe, il conſulte, il fait des remèdes à l'infini pour les maux qu'il n'a pas, & il ne penſe nullement à guérir celui dont il eſt atteint ; il regarde même en pitié ceux qui l'en avertiſſent. L'obéiſſance à des Médecins experts, la déférence pour des amis prudens, & s'il eſt permis de le dire, la déſoccupation de ſoi-même ſont les moyens de guérir l'un & l'autre.

§. XV.

QUe les ſcrupuleux ne s'entretiennent-ils beaucoup de Dieu & avec Dieu, & peu d'eux-mêmes & avec eux-mêmes ? Le goût de Dieu, le ſentiment de ſa préſence, l'éclat de ſa lumière, leur dilateroient le cœur, & diſſiperoient les ténèbres qu'une ſombre timidité répand ſur leur eſprit. Dieu eſt tout lumière, & l'homme n'eſt que ténèbres. Ne conſidérer que ſoi, & être ſurpris de ne voir que de la confuſion, c'eſt demander pourquoi on ne voit pas clair dans un profond abyſme. Si vous voulez vous regarder vous-même, (& il le faut ſans doute, mais avec diſcrétion,) conſidérez-vous en Dieu, approchez de lui,

& vous ſerez éclairé, environné, pénétré de ſa lumière ; & vous ne deviendrez ténébreux, que lorſque vous vous retournerez vers vous-même. La colomne qui éclaire les Iſraëlites, aveugle les Egyptiens ; l'aſpect divin en fait la différence.

§. XVI.

JE ne ſais, ames ſcrupuleuſes, pourquoi vous ne tournez pas la délicateſſe de votre conſcience contre vos ſcrupules même qui vous ont été ſi nuiſibles. Ils vous ont ſouvent fait abandonner la Communion, & plus ſouvent encore ils vous l'ont rendue sèche & preſque entièrement infructueuſe. Vous en avez perdu la confiance en vos Directeurs, ou vous n'y avez eu recours qu'avec les dernières alarmes : la Confeſſion eſt devenue pour vous une torture ; vous n'en approchez qu'en tremblant, & vous n'en ſortez que comme un criminel ſort de ſon interrogatoire. Tandis que les autres font des progrès dans la vertu, vous conſumez un tems précieux à grimacer dans la prière, à vous tourmenter ſur tous vos devoirs, à peſer des atômes, & à vous faire des monſtres des plus petites bagatelles. Preſque tout

le fruit que vous avez retiré de votre piété, eſt d'avoir fait gémir vos Confeſſeurs, affligé vos amis, contriſté l'Eſprit-Saint en vous, ruiné votre ſanté, & affoibli votre eſprit. Outre le mal que vous vous êtes fait à vous-même, vous en avez fait beaucoup aux autres: vous avez rendu la piété ridicule & rebutante à un grand nombre de perſonnes, qui, ne la connoiſſant pas, ont cru que vos incertitudes, vos troubles, vos tourmens, & comme ils diſent, vos riſibles petiteſſes en étoient tout le fruit. Si vous vouliez encore juſtifier vos ſcrupules, je n'aurois qu'à vous demander ſi la vertu ſe détruit elle-même.

§. XVII.

MAis le ſcrupule produit de bien plus grands maux encore: & c'eſt ici, hommes ſcrupuleux, que je vous prie de redoubler d'attention, pour conſidérer les plus funeſtes effets de vos perplexités continuelles. J'en remarque trois ſur-tout qui doivent bien vous alarmer ſur vos alarmes mêmes, & vous faire prendre les plus puiſſans moyens de les ſurmonter, pour ne pas expoſer votre ſalut.

Le premier de ces effets, c'eſt que

ne vous conduisant que par la crainte ; étant toujours saisis, consternés, abattus par ces sortes d'impressions, vous vous accoutumez à ne regarder dans le péché que votre mal, & non le mal absolu & l'offense de Dieu : ce qui vous abat le sentiment, vous rend tout mercénaires, affoiblit beaucoup l'amour divin : & plaise à Dieu qu'il n'en soit qu'affoibli !

Le second effet, c'est qu'à force de douter & d'agir, vous vous exposez extrêmement à réunir ces deux choses, & à agir dans le vrai doute du péché mortel, ce qui est inconteſtablement s'en rendre coupable. Pour éviter ce malheur, vous devez toujours, avant que d'agir, oppoſer à ces doutes déraisonnables un jugement de la raison, ou un mépris plus raisonnable encore de vos craintes peu fondées ; & vous bien garder d'agir dans l'incertitude, si vous péchez ou non. Cependant pour ne pas trop vous alarmer sur ces actions faites dans un prétendu doute, je veux bien vous faire remarquer que souvent vous les levez, sans vous en appercevoir ; & que vous n'avez agi que dans la crainte & dans le scrupule, lorsque vous croyiez avoir agi

dans le doute. Mais comme la choſe eſt très-délicate, faites-vous une loi, en attendant que vous puiſſiez-vous défaire de vos ſcrupules, de leur oppoſer toujours, non un raiſonnement, mais une vuë ſimple & un jugement ſubit & pratique de la raiſon. J'appelle un jugement pratique de la raiſon celui qui, ſans s'arrêter à une ſpéculation éloignée, nous décide dans le moment ſur des maximes qui nous ſont propres.

Le troiſième effet de vos ſcrupules, c'eſt qu'à force de douter ſi vous avez péché mortellement dans les actions que vous avez faites, vous vous familiariſez avec le péché mortel, dont vous devriez rejetter l'idée au plus loin & avec la dernière horreur; & par-là vous en affoibliſſez en vous la crainte: ainſi vous vous expoſez à y tomber ſans un grand combat, à y croupir ſans beaucoup de remors, & à vous en confeſſer ſans aſſez de douleur. Et voilà le fruit de vos prétendues délicateſſes de conſcience, mais en effet de vos vrais égaremens.

§. XVIII.

AVez-vous toujours trouvé raisonnables & solides les reproches & les incertitudes de votre conscience ? Cent & cent fois vous les avez reconnus chimériques. Ne seroit-ce donc pas une souveraine imprudence de suivre un guide aussi sujet à s'égarer, & à vous faire égarer avec lui, par préférence à ceux qui ne vous ont jamais fait faire une fausse démarche ?

§. XIX.

VOs Directeurs ont la grace & l'autorité pour vous conduire, & votre conscience scrupuleuse manque de toutes les deux. Toute son autorité se borne à vous faire une loi de lui résister ; & la grace que vous devez demander à Dieu, c'est de vous préserver de ses surprises.

§. XX.

VOus dites que vos Confesseurs ne peuvent voir ce qui se passe en vous, ni entendre le témoignage que votre conscience vous rend ? Que n'ajoûtez-vous qu'il est surprenant que Dieu les ait établis juges de ce qu'ils ne peuvent

connoître? Penſez-vous bien vous connoître vous-mêmes? ce ſeroit vous abuſer. Vous êtes trop près de votre propre cœur. Vos Directeurs ſont à votre égard dans la juſte diſtance. Un Médecin ne ſent pas le mal de ſon malade, il en juge cependant par les ſymptômes plus ſainement que le malade n'en jugeroit lui-même.

Mais encore, ce témoignage de la conſcience qui vous fait tant de peur, & qui vous fait réſiſter à ceux qui vous dirigent, eſt-il précis, net, & ſans incertitude? Vous *n'oſeriez le dire. La* déciſion de vos Directeurs n'a-t-elle pas tous ſes caractères? Vous ne pouvez en diſconvenir. Il ne vous reſte plus qu'à dire pourquoi vous déférez à un témoignage confus & incertain, préférablement à celui qui eſt clair & aſſuré.

§. XXI.

JE l'ai déja dit; mais je ne ſaurois trop le répéter. L'obéiſſance eſt le grand & preſque l'unique remède des ſcrupuleux. Elle doit être prompte, réſolue, & conſtante: elle doit être le fruit d'une entière confiance, & non d'une autorité deſpotique. Elle doit ſoumettre l'eſprit auſſi bien que le cœur; autrement le

remède ſeroit pire que le mal. Ce n'eſt pas qu'il faille leur faire beaucoup de raiſonnemens pour les convaincre. On doit rarement leur faire ſentir qu'on a raiſon de leur commander, il ſuffit qu'ils ſoient toujours perſuadés qu'ils ont raiſon d'obéir. Vouloir toujours, ou le plus ſouvent, lever leurs doutes par la voie du raiſonnement, ſeroit un travail auſſi ſtérile que pénible & long; il augmenteroit même le mal, en les entretenant & en les fortifiant de plus en plus dans le goût de diſcourir & de ſubtiliſer, & de ſe conduire par la conviction plutôt que par l'obéiſſance. Celle-ci doit être leur pain de tous les jours: le raiſonnement ne doit être employé que rarement & à propos, comme un aſſaiſonnement à leur nourriture, afin qu'ils ne s'en dégoûtent pas. La patience à les écouter, la condeſcendance à leur prouver qu'on les entend, autant qu'ils peuvent être entendus, & ſouvent mieux qu'ils ne s'entendent eux-mêmes; la douceur compatiſſante, leur conviction du zèle ſuffiſamment éclairé de ceux qui les conduiſent, leur doivent tenir lieu des raiſonnemens les plus éxacts & les plus concluans.

§. XXII.

§. XXII.

LA ſoumiſſion d'eſprit que les ſcrupuleux doivent avoir pour leurs Directeurs, doit aller non ſeulement juſqu'à croire qu'ils décident bien leurs doutes, mais encore juſqu'à ſe croire eux-mêmes capables de les décider dans les occaſions où on leur ordonnera de le faire, & ſur les principes qu'on leur preſcrira. C'eſt un moyen d'abréger beaucoup le travail des Confeſſeurs, de ménager un temps précieux que bien des pénitens reclament, tandis qu'un ſeul le leur ravit; de ſoulager beaucoup le malade, & en même tems de le conduire bientôt à une entière guériſon, s'il continue l'uſage du remède, malgré les répugnances & les dégoûts. Pour abréger toujours davantage le travail, & pour parvenir à une plus promte guériſon, on pourroit défendre aux ſcrupuleux de porter jamais en confeſſion aucune des peines qu'ils auroient décidées eux-mêmes, même en leur faveur, par ſoumiſſion aux ordres de leurs Confeſſeurs, & conformément aux maximes qu'ils leur auroient données. Ceux-ci ſavent aſſez quand il ſera tems d'éxiger de leurs pénitens

une obéissance si pénible dans sa pratique, mais si utile dans ses effets, après qu'il les auront fait passer par des épreuves moins fortes, qu'ils les auront bien connus, & qu'ils se seront fait connoître eux-mêmes.

§. XXIII.

POur vous rendre l'obéissance toujours plus consolante & plus utile, persuadez-vous fortement qu'elle vous est nécessaire; que Dieu veut que vous vous y assujettissiez, & que par une conséquence nécessaire il ne vous imputera jamais à blâme ce que vous aurez fait par une obéissance toute chrétienne à un sage Directeur. Développons cette maxime qui est fondamentale en cette matière. Le scrupule est un mal, & un grand mal. C'est le vôtre: Dieu veut que vous en guérissiez, & l'obéissance en est le plus sûr remède. Ces principes sont incontestablement établis par tous les Auteurs qui ont traité cette matière, dont plusieurs sont reconnus pour Saints; & ils ne demandent plus aucune discussion. De-là je raisonne ainsi: Si Dieu veut que vous guérissiez du scrupule, & si l'obéissance en est le plus sûr moyen, Dieu veut que vous vous y assujettissiez;

& tout ce que vous ferez par obéiſſance à vos Confeſſeurs éclairés, ſera un accompliſſement de ſa volonté; par conſéquent, quand vos Confeſſeurs, par une mépriſe perſonnelle, erreroient dans la déciſion de vos doutes, vous n'erreriez pas; & il eſt de la bonté de Dieu, & même de ſa ſouveraine équité, de ne pas vous imputer les mépriſes où pourroit vous induire cette religieuſe déférence à leur autorité, puiſque ce ſeroit en vous une erreur bien innocente, & non une malice; qu'en le faiſant, vous auriez ſuivi l'ordre que Dieu a établi; & qu'ainſi vous n'auriez pas fait votre volonté propre, en quoi conſiſte le péché, mais la ſienne qui eſt la régle ſouveraine de toute juſtice; que ce ne ſeroit pas votre penchant que vous auriez ſuivi, mais la raiſon & la prudence; qu'il vous en auroit bien moins coûté de ſuivre vos ſcrupules, que de leur réſiſter; & que ce n'eſt pas pour vous flatter, que vous auriez obéi, mais pour vous vaincre.

§. XXIV.

QUoique le raisonnement que nous venons de faire, paroisse clair & concluant, mettons-le dans un autre jour, pour le faire pénétrer, s'il est possible, dans l'esprit des scrupuleux, à qui les choses les plus évidentes ne le paroissent aucunement, dès qu'elles ne sont point conformes à leurs idées. Les loix de Dieu & des hommes obligent par elles-mêmes; mais il faut dans la pratique qu'elles nous soient appliquées par la conscience, qui est le jugement pratique de la raison, qui nous dicte dans le moment, quand nous sommes bien disposés, ce que nous devons faire. Les loix sont toujours les mêmes, mais elles n'obligent pas également; & on ne péche pas également en les transgressant, parce qu'elles ne sont pas également appliquées par une conscience droite. L'ignorance invincible, la véritable bonne foi, excusent de péché ceux qui transgressent quelque loi divine ou humaine; parce que la conscience ne leur propose pas alors cette loi. Aussi, comme dit saint Bonaventure, *la conscience large sauve souvent celui qui*

mériteroit d'être damné, * c'eſt-à-dire, qui fait des œuvres en elles-mêmes dignes de la damnation éternelle ; parce qu'elle ne lui dicte pas que la loi qu'il tranſgreſſe, l'oblige dans ce moment: *& au contraire la conſcience trop rigide damne quelquefois celui qui mériteroit d'être ſauvé ;* parce qu'il ne fait rien qui l'en rende indigne, que de ne pas faire ce que la conſcience lui propoſe comme une obligation, mais qui dans le fond n'en eſt pas une pour lui. Si donc une perſonne ſcrupuleuſe, agitée de quelque perpléxité au ſujet de certains devoirs qu'elle *craint de n'avoir* pas remplis, après avoir propoſé ſon doute à ſon Directeur ſage & éclairé, fait ce qu'il lui preſcrit ſans aucun égard à ce doute, ſur ce principe univerſellement reçu, qu'un ſcrupuleux doit toujours obéir dans ſes doutes, elle fait ce que la conſcience lui propoſe comme le mieux qu'elle peut faire ; & par conſéquent, quand le Confeſſeur ſe trom-

* Conſcientia nimis larga ſæpè ſalvat damnandum. Conſcientia nimis ſtricta è contrà ſæpè damnat ſalvandum. *Bonavent. Compend. Theol. verit. Lib. 2. c. 52.*

peroit, elle eſt exempte de tout péché, parce qu'elle agit ſelon ſa conſcience.

Il ſeroit inutile de dire que la conſcience lui propoſoit ce devoir à remplir. Car elle ne le lui propoſoit pas comme une obligation certaine, mais comme une ſimple crainte ; & cette crainte, dit S. Bonaventure, n'eſt pas le jugement de la conſcience, qui eſt la régle immédiate de nos actions.* Cette crainte, bien loin d'être un jugement, n'eſt pas même un vrai doute : car le doute dit le pour & le contre, avec des raiſons égales de part & d'autre ; au-lieu que cette crainte n'eſt qu'une incertitude de l'ame, dont on ne ſauroit ſouvent donner aucune raiſon, ou du moins dont les raiſons ſont ſenſiblement détruites par celles de l'oppoſé : c'eſt à quoi les ſcrupuleux doivent bien faire attention, pour bien diſtinguer ces deux choſes, qu'ils confondent, & qui ſont ſi différentes ; car le plus ſouvent ils croient douter, lorſqu'ils ne font que craindre. J'oſe

* Aliud eſt conſcientia ; aliud timor conſcientiæ. *Bonavent. in Compend. Theolog. verit. Lib. 2, c. 52.*

même dire que ſouvent ce n'eſt pas une crainte de leur eſprit, qui doit toujours avoir quelque motif au moins léger, mais une peur de pure impreſſion, ſemblable à celle des enfans dans les ténèbres, de laquelle ils ne ſavent donner d'autres raiſons que la peur même & l'obſcurité. Ainſi on peut dire qu'ils tremblent de crainte, ſans avoir une crainte véritable. * On en voit craindre avec les dernières alarmes, ſans ſavoir pourquoi. Alors, pour peu qu'ils ſoient raiſonnables, on leur fera aiſément entendre qu'une crainte ſans fondement n'eſt qu'une crainte puérile, plus digne de leur pitié que de leur réfléxion ; & pour peu qu'ils ſoient dociles, on les fera d'abord réſiſter à cette impreſſion, & bientôt l'oublier.

Quand ce ſeroit une crainte véritable, & qu'elle iroit même juſqu'au doute, le ſcrupuleux devroit toujours obéir, & en obéiſſant il ſeroit ſans reproche, quand même le devoir ſur lequel roule ſa peine ne ſeroit pas rempli ; parce que ce doute eſt une incertitude de la raiſon, & non un ju-

* Illîc trepidaverunt timore, ubi non erat timor. *Pſ.* 13. ℣. 5.

gement de la conſcience, & que c'eſt le jugement qui eſt la règle de nos actions. La raiſon lui préſente ce doute, non comme une lumière pour ſa conduite, mais comme une matière à ſon obéiſſance. Il obéit : il ſuit donc le dernier jugement de ſa conſcience, qui doit immédiatement le déterminer; & en prenant le parti qui lui eſt propoſé par ceux qui le dirigent, ce n'eſt pas ſeulement par obéiſſance, mais véritablement par conſcience, qu'il le prend. S'il ſemble réſiſter à celle-ci, ce n'eſt qu'en apparence qu'il lui réſiſte, mais en effet il ſe conduit par ſa lumière. C'eſt par conſcience qu'il réſiſte à ſa conſcience, par une conſcience raiſonnable & décidée, à une conſcience ſcrupuleuſe & incertaine.

§. XXV.

TOurnons encore ce raiſonnement d'une autre manière, pour le rendre de plus en plus ſenſible. Nous ne ſommes pas toujours obligés de faire ce qui eſt le plus ſûr, ce qui nous approche le plus de la Loi de Dieu, & qui nous éloigne le plus du péché; mais ſeulement ce qui paroît le mieux fondé, le plus raiſonnable, & que la pru-

dence chrétienne nous dit que nous devons faire. Cette vertu a ſur nous un empire ſi abſolu, quoiqu'extrêmement doux, qu'elle aſſujettit la conſcience même, qui n'eſt la règle de nos actions, qu'autant que la prudence la dirige. Or la raiſon & la prudence diſent aux ſcrupuleux d'après les Saints & les Auteurs moraux, qu'ils ne peuvent rien faire de mieux que d'obéir, malgré leurs craintes & leurs doutes : donc en obéiſſant ils agiſſent ſagement, prudemment & d'une manière irréprochable, quand même au fond par une mépriſe de leur Confeſſeur, & par la pureté de leur obéiſſance, ils s'écarteroient de la Loi. Abrégeons tout ce raiſonnement, afin qu'il puiſſe entrer dans les eſprits prévenus des ſcrupuleux.

Tout ce que l'on fait dans une véritable & entière bonne foi, quand ce ſeroit matériellement contre la Loi de Dieu, n'eſt pas un péché, mais plutôt une bonne œuvre, ſi on le fait par de bons motifs. Or en ſuivant dans vos perpléxités & dans vos doutes l'avis d'un ſage Directeur, vous êtes dans une véritable & entière bonne foi, puiſque vous faites ce que vous dictent, non une igno-

rance coupable, non une inadvertance de dissipation, non une erreur de penchant, mais ce qu'une reflexion sérieuse, un jugement éclairé, une maxime incontestable vous proposent comme le mieux, & ce qu'en effet vous pouvez faire de mieux, selon la doctrine de tous les Auteurs, & selon les régles de la prudence : donc vous ne péchez pas, mais au contraire vous méritez devant Dieu par votre obéissance, quand vous donneriez matériellement quelqu'atteinte à sa Loi par votre action.

Ce raisonnement est si commun aux Docteurs moraux, qu'il est inutile d'en citer aucun; & il est d'ailleurs si lumineux par lui même, qu'il n'a pas besoin d'être autorisé. Une personne qui ne pensant prendre que sur son propre sens & sur sa propre volonté, auroit pris innocemment sur la Loi de Dieu ce qu'elle auroit donné à une légitime soumission, pourroit dire confidemment à Dieu : Seigneur, voudriez-vous frapper une ame droite, à cause de son ignorance, & d'une ignorance, qui vient de sa simplicité & de son obéissance, & non de sa négligence & de sa dissipation ? *

* Domine, nùm gentem ignorantem &

§. XXVI.

SOyez donc obéiſſant : mais ce n'eſt pas tout ; c'eſt même peu, ſi vous n'êtes encore tranquile ſur votre obéiſſance, ſi vous n'obéiſſez autant de l'eſprit que de la volonté, ſi vous n'oubliez vos doutes en les ſoumettant, ſi vous ne les laiſſez aux pieds du Confeſſeur : mais ſi vous les emportez avec vous, pour les lui préſenter aux confeſſions ſuivantes ; ou ſi, ſans les porter de nouveau au ſacré tribunal, parce qu'on ne veut point les y écouter ; vous les écoutez vous-même, & ſoupirez en ſecret après une certitude de lumière, tandis que le Seigneur vous préſente celle de l'autorité qui eſt bien plus aſſurée : enfin ſi vous obéiſſez en eſclave, moins par goût que par néceſſité, moins par déférence & par acquieſcement à l'autorite ſacrée qui vous décide, quepar crainte des derniers excès du ſcrupule qui vous tourmente ; outre que vous n'obéiſſez que très-imparfaitement, vous nourriſſez de toutes vos réfléxions le ver qui vous dévore, & vous reſtez toujours dans une diſpoſition prochaine à

juſtam interficies ? *Geneſ.* 20 ℣. 4.

tomber dans les triſtes excès du ſcrupule le plus outré. Soyez donc d'une ſoumiſſion tranquille, & non d'un aſſujettiſſement inquiet. Oubliez ces doutes qui deſſéchent votre ame, & qui troublent tout l'eſprit intérieur. N'éxaminez plus ce qui a été décidé par une prudence éclairée : *marchez toujours devant vous.* Revenir ſans ceſſe ſur ſes pas, c'eſt le moyen de ne jamais avancer : ſe renfermer dans un cercle de perplexités, c'eſt renoncer à toute iſſuë, & augmenter toujours ſes peines. Repoſez-vous paiſiblement en celui qui vous offre tant de confiance & de ſûreté ſous la conduite de ſes fidèles Miniſtres.

§. XXVII.

ON ne vous permet pas de répéter des confeſſions paſſées, ni de vous étendre à votre gré dans les préſentes ? On ne fait qu'abréger vos peines, & on vous offre autant de ſûreté de conſcience que de repos d'eſprit. Quand il en ſeroit de ces confeſſions tout ce que vous vous figurez, & que vous tâchez en vain de perſuader à votre Confeſſeur ; quand elles ſeroient nulles, dès-lors que vous ſouhaitez ſincèrement

& même ardemment les renouveller, & que c'eſt par une religieuſe déférence à un Confeſſeur éclairé que vous ne les renouvellez pas, celle que vous faites maintenant, fût-elle encore mutilée par la même autorité, les renferme toutes, & en eſt un renouvellement virtuel, quoique vous ne vous y accuſiez que de quelques fautes vénielles ; & tous vos péchés vous ſont remis. Tout bon Théologien en ſait la raiſon : c'eſt que l'intégrité néceſſaire à une confeſſion ne conſiſte pas à s'accuſer dans le plus exact détail de tous ſes péchés, mais ſeulement de ceux dont la diſcrétion & la prudence, *deſquelles* les Confeſſeurs éclairés connoiſſent l'étenduë, nous permettent de nous confeſſer. Tous les autres ſont virtuellement renfermés dans la confeſſion qu'on fait de ceux-ci, & ſont remis en même tems. Or la diſcrétion & la prudence vous diſent ſur-tout d'obéir, & de ne point paſſer les bornes qu'une autorité légitime a miſes à vos inquiétes recherches & à vos pénibles déclarations.

§. XXVIII.

JE porte encore la chose plus loin ; & je suppose qu'après une confession ordinaire, où vous ne vous reconnoissez coupable depuis la dernière, que de quelques péchés véniels, mais où, sans rappeller bien clairement de vrais péchés omis, vous déclarez votre peine sur les précédentes, votre Confesseur vous envoie communier sans absolution; vous voilà extrêmement combattu par la nécessité de l'obéissance & par la crainte du sacrilége. Mais quel seroit votre embarras & votre trouble, si vous vous trouviez dans cette conjoncture à l'heure de la mort, si dans les transes de l'agonie vous voyez refuser la ressource de l'absolution à vos plus tristes perpléxités? Ce coup terrible seroit capable de hâter votre dernière heure, & peut-être de vous jetter dans le désespoir ; mais ce ne seroit que votre timidité, & peut-être un défaut d'instruction qui feroit votre peine. Celui qui uniroit le courage avec le savoir, recevroit avec confiance le Sacrement des mourans, & passeroit confidemment au jugement de Dieu sans y être préparé par l'absolution du Prêtre ;

sachant que le Sacrement de l'Extrême-Onction, dans cette circonstance, opère le même effet que celui de la Pénitence. Ce que je dis du Sacrement de l'Extrême-Onction, plusieurs graves Théologiens le disent aussi de celui de l'Eucharistie d'après S. Thomas.* Ainsi, quoiqu'ordinairement ce Sacrement suppose l'état de grace en celui qui le reçoit, il le produit cependant quelquefois, & il efface le péché mortel en celui qui ne s'en croyant pas coupable le reçoit dans la bonne foi. Or il ne paroît pas y avoir de plus grande bonne foi, que celle que forme dans une ame scrupuleuse la décision de son Confesseur. C'est donc à tort qu'elle se tourmente par la crainte de faire des sacriléges, lorsque par son ordre, & sans certitude de son mauvais état, elle communie sans absolution ; puisque dans la bonne foi, où la mettent la décision du Confesseur, & sa propre déférence, le Sacrement qu'elle reçoit, bien loin d'être un nouveau péché, lui efface tous ceux, même mortels, dont elle pourroit être coupable,

* 3. Part. Quest. 79. Art. 4.

§. XXIX.

LEs ſcrupuleux trouveroient encore une ſource abondante de paix & un moyen ſûr de s'épargner bien des peines, s'ils s'occupoient plus de l'amour du bien que de la crainte du mal, s'ils étoient plus attentifs aux vertus qu'ils doivent pratiquer qu'aux fautes qu'ils commettent. Je ſais que chacun de ces deux objets a ſon tems & ſes droits; je conviens qu'on cultiveroit infructueuſement les vertus, ſi l'on ne travailloit en même tems à déraciner les vices: mais les ſcrupuleux n'en ſont pas moins condamnables de s'occuper trop ſouvent & trop long-tems du ſentiment & de la confeſſion de leurs fautes, trop rarement & trop ſuperficiellement de leurs remèdes, & preſque jamais des moyens d'acquérir les vertus oppoſées. On doit ordinairement mettre plus de tems à l'acquiſition de la vertu, qu'à la deſtruction du vice. C'eſt abréger le travail, & en aſſurer le ſuccès. La bonne habitude détruit toujours la mauvaiſe; mais la deſtruction de la mauvaiſe ne ſuffit pas pour former la bonne. Cette maxime convient ſingulièrement aux ſcrupuleux. La vuë

& l'amour du bien réjouiſſent le cœur, le rempliſſent d'une ardeur courageuſe, & le mettent en paix; au-lieu que la vuë trop fréquente de ſes fautes ne produit que la timidité, la triſteſſe & le trouble.

§. XXX.

DE l'amour du bien ſuit néceſſairement l'averſion pour le mal, & l'éloignement du péché, même véniel. Dans cette averſion & cet éloignement, une ame ſcrupuleuſe trouve un grand fonds de déciſion pour tous ſes doutes de péché mortel. Car pour les véniels, elle doit ordinairement les déteſter, ſans les décider; & s'en humilier, ſans beaucoup éxaminer ſi elle en eſt coupable. Les éxamens rigoureux ſur des fautes légères marquent ſouvent beaucoup d'amour propre, & cauſent ordinairement plus d'embarras de conſcience, qu'ils ne procurent de progrès dans la vertu. Ce travail exceſſif qu'on ſe donne pour éclaircir des doutes, & des doutes qui reviennent ſouvent, ralentit la dévotion dont la ferveur effaceroit en un moment, & ſans éxamen, des fautes réelles, & tourneroit, même à ſon profit, les fautes dou-

teuſes. C'eſt d'ailleurs une maxime qui me paroît ſûre, & que je crois être de ſaint François de Sales, qu'il ne faut pas trop craindre les péchés véniels dont les occaſions ſont ſi fréquentes; que la timidité nous jetteroit dans des perpléxités continuelles qui ne nous retarderoient pas peu dans le chemin de la vertu. Un voyageur qui marche à grand pas, & qui fait beaucoup de chemin, quoiqu'il bronche quelquefois, & que quelquefois auſſi il s'écarte de ſa route, eſt ſans doute préférable à celui qui marche avec tant de précaution, qu'il ne fait point de faux pas, mais qui auſſi fait peu de chemin; qui poſe le pied avec la dernière circonſpection, dans la crainte de rencontrer quelque petite pierre qui le bleſſe, ou de faire lever quelque pouſſière qui l'offuſque; qui s'arrête à tous les ſentiers, & qui y perd beaucoup de tems à éxaminer & à ſe tourmenter par la crainte de s'écarter un peu. Il faut donc appréhender moins de faire des fautes, mais être beaucoup plus réſolu de n'en commettre aucune de propos délibéré.

Une ame qui eſt dans cette ferme réſolution de ne commettre aucun pé-

ché, même véniel, avec une pleine connoiſſance, peut donc & doit ſe dire à elle-même avec beaucoup de courage & de confiance, pour ſe tranquilliſer dans ſes doutes accablans : Je hais le péché, & j'en évite les occaſions : ma diſpoſition ordinaire eſt de n'en commettre aucun, même des plus légers ; & ſi j'y tombe par foibleſſe, du moins je n'y croupis point par habitude. Pour le péché mortel, il me ſemble que je le hais plus que tous les maux du monde ; & la grande peine que je ſens maintenant, par la ſeule crainte d'y être tombé, m'en eſt une preuve. Quel mal ai-je donc fait dans cette occaſion qui fait le ſujet de mon trouble ? Si je ſuis coupable, ce ne peut être que de quelque négligence, ou de quelque foibleſſe peu réfléchie. Que j'aie entièrement conſenti au crime, c'eſt contre toute apparence. L'homme ne paſſe point en un inſtant, & ſans milieu, d'une extrémité à l'autre ; du ſoin de ſon ſalut, & même de ſa perfection, à la révolte contre Dieu & au péché mortel. Ce n'eſt que par dégrés qu'on tombe juſqu'au fond de cet abyſme. On roule quelquefois bien rapidement, il eſt vrai ; mais enfin on roule : on ne ſe précipite pas, mais

on descend de Jérusalem à Jéricho. Pour pécher mortellement, il faut un consentement parfait ; & j'ai tout lieu de croire que, si j'eusse eu toute ma liberté & toute ma réflexion dans l'occasion qui fait ma peine, le péché mortel m'auroit fait autant d'horreur qu'il m'en fait maintenant.

§. XXXI.

CEtte réfléxion peut beaucoup tranquilliser une ame dans les scrupules qui regardent uniquement le passé ; mais pour ceux qui regardent le tems présent par rapport au passé, comme sont les doutes que l'on pourroit avoir si on a suffisamment rempli certains devoirs, & si on ne doit pas y revenir, ce qui fait le plus grand tourment des scrupuleux, ils pourront se décider eux-mêmes, à peu-près de cette manière : Il n'est rien que je ne sois prêt à souffrir plutôt que d'offenser le Seigneur, surtout mortellement. Fallût-il revenir, non une fois, mais plusieurs, au devoir que je crains de n'avoir pas rempli, je n'hésiterois pas entre cette petite peine & le plus grand de tous les malheurs, qui est la perte de Dieu. Si donc je n'y reviens pas, ce n'est pas la peine que

j'appréhende, mais c'eſt le ſcrupule que je veux éviter. Ce n'eſt point pareſſe, puiſque je fais des œuvres de ſurérogation bien plus pénibles que celle-ci ; c'eſt prudence, puiſque la raiſon me l'inſpire Ce n'eſt donc pas indifférence pour Dieu, puiſque mon grand, mon ſouverain, mon unique deſir eſt d'être tout à lui : c'eſt zèle pour ſon ſervice & pour ſon amour, puiſque rien ne m'empêche tant de le contempler, de le goûter, de l'aimer, & de me repoſer en lui, que ces peines intérieures que je veux ſurmonter. Ces craintes de n'avoir pas bien fait mon devoir, dont je ſuis maintenant agité, ne ſont pas des alarmes nouvelles, mais d'anciennes impreſſions ; ce ne ſont pas des lumières, mais ce ſont des troubles : cent & cent fois on me les a fait mépriſer, & plus ſouvent encore j'aurois dû les mépriſer de moi-même, puiſque je n'y vois que le oui & le non, qui ne ſont pas de la ſimplicité de Dieu & de l'invariabilité de ſa lumière, mais de l'ignorance & de l'inſtabilité de la chair *. Mais

(a) Numquid levitate uſus ſum, aut quæ cogito ſecundùm carnem cogito, ut ſit apud me eſt & non? *Corinth.* 2. ℣. 17.

la raison qui m'inspire, & l'autorité qui m'ordonne de l'écouter, me disent ce oui immuable, qui peut seul fixer mes incertitudes, & m'unir à Jésus-Christ par l'uniformité de la paix de l'ame *. Je suppose donc ce devoir rempli, & je m'en fais un encore plus essentiel de n'y pas revenir, pour n'être pas toujours comme un enfant, le jouet de mille idées vagues & de vaines imaginations, mais pour acquérir la solidité de l'âge parfait. Les fautes que j'ai faites en satisfaisant à cette obligation, sont pour la plûpart des effets du desir ordinaire & excessif que j'ai de n'en point faire ; & ainsi ce qui les a causées, les justifie : plus je les crains ordinairement, plus j'ai lieu maintenant de ne les point craindre : assurément je n'eusse point fait par réfléxion ce que je crains tant tous les jours, ce que je craignois en commençant cette action, & en la continuant, de faire par fragilité. Et, après tout, si je l'eusse fait avec réfléxion, je verrois maintenant sans nuage, & ce que j'aurois fait, & la réflexion qui me l'auroit fait faire.

(*b*) Jesus-Christus .... non fuit est & non : sed est in illo fuit. *Ib.* V. 19.

§. XXXII.

CEs raiſonnemens ne doivent pas ſe faire dans toutes les occaſions, ni même dans la plûpart. Les ſcrupuleux entretiendroient par-là leur habitude de raiſonner avec leurs craintes & leurs doutes, ce qui eſt la ſource de leur mal : il ſuffit de les faire, lorſqu'on ſe ſent le plus agité. L'impreſſion qu'ils feront dans l'ame, influera, lors même qu'elle n'y penſera point, dans tout le détail de ſa conduite, qui en deviendra toujours plus ferme, plus raiſonnable, & plus ſûre. Hors ces occaſions des plus vives alarmes, il faut couper court, & ſans raiſonner avec ſes peines ordinaires, dès qu'on reconnoît du premier coup d'œil qu'on a fait ſon devoir, du moins pour l'eſſentiel. Je dis du premier coup d'œil, & non du premier mouvement ; car c'eſt par la lumière de la raiſon, & non par un ſentiment d'impreſſion, que nous devons nous conduire.

En faiſant ces raiſonnemens, il ne faut pas vous arrêter à répondre à toutes les objections qu'une conſcience alarmée forme contre votre éloignement du péché : il faut le ſuppoſer ſans conteſtation, ſur le gros de votre conduite.

L'éloignement du péché ne consiste pas à n'en commettre plus aucun, mais à avoir un desir sincère de n'en plus commettre, à gémir de ceux qu'on commet par foiblesse, & à se précautionner contre tous. Jouir de Dieu, & ne plus l'offenser, n'est le propre que des Saints qui sont dans le Ciel : le servir & faire pénitence de ses fautes, l'est de ceux qui sont sur la terre.

Ce qui doit vous encourager à vous décider sur ces raisonnemens, lorsque vous vous trouvez accablé des plus fortes craintes, c'est que, quand vous en tireriez quelquefois des conséquences trop favorables, & quand, ne croyant que mépriser des craintes frivoles, vous passeriez par-dessus des doutes fondés, ce ne seroit pas en vous une malice coupable, mais une innocente erreur. La droiture de vos intentions, la bonne foi dans laquelle vous agiriez, la nécessité de vaincre vos scrupules, l'obéissance que vous rendriez à votre Directeur en vous décidant vous-même, le trouble intérieur qui vous empêcheroit de discerner l'éclat des raisons pour & contre, vous excuseroient devant Dieu : & si jamais la conscience large peut sauver, comme je l'ai déja dit d'après

saint

ſaint Bonaventure, c'eſt dans cette occaſion. Jéſus-Chriſt, bien loin de vous faire un crime de l'avoir pris pour un phantôme au travers des ténèbres, vous tendroit la main pour vous préſerver du naufrage. Rempliſſez-vous donc de courage & de réſolution; car il en faut beaucoup pour vaincre des ſcrupules invétérés. Mais auſſi la lumière, la joie & la paix que vous verrez ſenſiblement renaître à meſure que diſparoîtront ces ténèbres, ces chagrins, & ces inquiétudes, ſeront le ſoutien de votre foibleſſe comme le fruit de votre travail.

§. XXXIII.

UN ſcrupuleux qui lira ces réfléxions, dira d'abord : Ce n'eſt pas moi qu'elles regardent. Hé ! qui donc regarderont-elles ? car tous diront comme vous. Ceci eſt fait pour des gens le plus ſouvent occupés de l'état de leur conſcience, rarement tranquilles devant Dieu, & preſque jamais ſatisfaits ſur l'accompliſſement de leurs devoirs ; gens d'une façon de penſer toute ſingulière, du moins en ce qui fait le ſujet de leurs perpléxités ; que tout le monde condamne, juſqu'à leurs ſemblables ; qui tournent contre eux-mêmes tout ce qu'on

peut leur dire pour les tranquilliſer, parce qu'ils prennent toujours les choſes du côté qui leur eſt le moins favorable; & qui ne croient jamais s'être aſſez expliqués, quoiqu'ils ayent été infinis ſur des choſes que les plus timorés regardent comme des minuties : gens qui, faiſant ce que font les gens de bien, ne croient jamais le faire comme eux ; & qui, ne péchant pas dans leurs actions, croient toujours pécher par penſée : gens que leurs Confeſſeurs, leurs amis, & généralement tous ceux à qui ils s'ouvrent, regardent comme des ſcrupuleux, & qui ne veulent point ſe perſuader qu'ils le ſont ; ou qui, s'ils le croient en général, n'en conviennent jamais lorſque l'on entre dans le détail de leurs actions : gens enfin peu égaux, toujours indécis, & dont l'humeur & les idées varient d'un moment à l'autre. Si vous refuſez obſtinément de vous reconnoître à ce portrait, quoique tout le monde vous y reconnoiſſe, ceci en effet ne ſera point pour vous.

§. XXXIV.

LA jalouſie de Dieu, qui pourſuit une ame infidelle par ſes miſéricordieuſes rigueurs, eſt quelquefois la ſource de

nos ténèbres intérieures & de nos doutes affligeans. Alors le mal eſt utile, pourvu que nous en reconnoiſſions la cauſe, & que nous n'en négligions point le remède. Ces ſcrupules ſont la punition de nos infidélités : la ceſſation de nos infidélités en eſt le remède. Ce ſont comme des épines dont Dieu borde notre chemin, parce qu'il voit notre grande facilité à nous écarter. * Si nous allons droit à lui, & ſi nous le cherchons de tout notre cœur, comme le Roi Prophète, il nous fera marcher dans des chemins ſpacieux & ſemés des fleurs que produit l'amour parfait. On voit tous les jours des gens que ces peines rendent ſérieux, appliqués, exacts ; de légers, diſſipés, & peu ſoigneux qu'ils étoient. Heureuſes peines, qui font en peu de tems ce que l'oraiſon, les ſaintes lectures, l'attrait intérieur, & les Sacremens n'avoient pu faire en pluſieurs années ! Le remède eſt violent, mais néceſſaire, quand les autres n'ont point réuſſi. Que ceux que Dieu attire fortement à lui, prennent bien garde de le mettre dans la dure néceſſité d'en uſer. Que ceux à

* Sepiam viam tuam ſpinis .... & ſemitas ſuas non inveniet. *Oſée*, 2. ℣. 6.

qui il l'applique, ne s'arrêtent point à chercher le repos dans la seule exactitude à leurs devoirs essentiels : ils ne feroient que prolonger leur peine. Le moyen d'en voir la fin, c'est de ne se rien pardonner. Dieu sera toujours irrité, tandis qu'Achan retiendra une partie de ce qui est dévoué à l'anathême (*a*). Interrogez devant Dieu votre propre cœur, comme le saint Conducteur du peuple de Dieu interrogea ce méchant Israëlite : obligez-le à ne rien dissimuler de tout ce que l'Esprit de Dieu lui reproche, *Confitere, ne absconda*; & sacrifiez sans ménagement toutes ces infidélités secrettes qui sont la cause de votre trouble (*b*).

Il arrive souvent que des ames que Dieu poursuit miséricordieusement par des peines intérieures, pour les faire mourir à elles-mêmes, faute de discerner la voix de Dieu, se tourmentent sur la validité de leurs confessions passées, & par la crainte de quelque péché secret qu'elles croient exciter contre elles la colère de Dieu ; alors elles se tourmentent pour découvrir ce péché

(*a*) Josue, 7. ℣. 19.

(*b*) Quia turbasti nos, exturbet te Dominus. *Josue*, 7. ℣. 25.

& pour réparer le défaut de leurs confeſſions, en les réitérant. Elles ſe donnent beaucoup de peine & ſans fruit, parce qu'elles cherchent la cauſe de leur mal là où il n'eſt pas. Elles ſont comme le jeune Samuël que Dieu appelle, & qui court à Héli. Cette erreur étoit pardonnable à un enfant qui n'étoit pas encore inſtruit dans les voies de Dieu, & qui ne ſavoit pas diſcerner ſa voix (*). Mais des gens déja éxercés dans la vie intérieure ne devroient pas tomber dans ce défaut ; du moins doivent-ils ſavoir que, dans ces ſortes de perpléxités, dont on ne reconnoît pas la vraie cauſe, l'ouverture à un Directeur éclairé eſt le ſeul parti qu'il y a à prendre après la prière, & une réfléxion ſérieuſe ſur ſes infidélités envers Dieu.

§. XXXV.

QUelquefois ce ne ſont pas tant des défauts ſenſibles que Dieu châtie par ces peines intérieures, qu'un reſte d'amour-propre dont il nous purifie. C'eſt une rouille imperceptible, & un alliage délicat, que le feu de la tribulation le

* Porrò Samuel necdùm ſciebat Dominum. 1. *Rois* 3. ℣. 7.

plus actif & le plus pénétrant peut seul nous ôter *. Ce que nous pouvons faire alors de mieux, & ce que nous devons faire avant toute autre chose, c'est de baiser la main de Dieu qui fait sur nous ces rigoureuses, mais salutaires opérations, & de le prier de hâter son ouvrage, afin que nous puissions l'aimer d'un amour chaste, & jouir de la paix intime d'un cœur parfait.

§. XXXVI.

SAns préjudice de cette entière soumission aux coups de la main du Seigneur, nous devons employer les moyens ordinaires, pour surmonter les scrupules que nous jugeons qu'il nous ménage; car il le veut ainsi, comme il veut qu'on fasse des remèdes dans les maladies même qu'il nous envoie pour notre bien spirituel: & outre qu'on pourroit souvent s'y tromper, prenant pour un scrupule de Providence celui qui naîtroit d'un autre principe, les remèdes font le même effet que le mal, & entrent également dans la voie de notre sanctification; de même que les potions amères, le régime, & l'assujettissement

* Excoquam ad purum scoriam tuam, & auferam omne stannum tuum. *Is.* 1. ℣. 25.

aux Médecins ſont ſouvent autant & quelquefois plus ſouffrir un malade que la maladie même.

§. XXXVII.

SI le mal vient du vice ſéduiſant de l'amour-propre qui nous remplit d'une haute idée de nous-mêmes, & qui fait que tout ce qui nous humilie nous révolte & nous déconcerte, le remède eſt connu. N'ayez que des penſées déſavantageuſes de votre vertu & de votre capacité : que vos lumières diſparoiſſent devant celles d'autrui : que vos fautes journalières reconnues ingénuement abbatent l'enflure de votre cœur. Que vos anciens égaremens aſſiduement médités confondent votre préſomption : vous gagnerez ſur le ſcrupule autant que vous perdrez de la bonne idée de vous-même. Accoûtumé à conſidérer la corruption de votre cœur, ſon infection ne vous donnera plus cette agitation qui trouble ; ne cherchant point à briller à vos propres yeux, ni à ceux d'autrui, l'obſcurité de votre ame ne vous cauſera point cette horreur qui ſaiſit, ni cette confuſion qui chagrine : les incertitudes ſur votre état préſent, dès que vous les accepterez comme une

juſte punition de vos déſordres paſſés, ne vous jetteront plus dans de triſtes alarmes. Vous ne ſerez plus effrayé de votre petiteſſe, dès que vous ne voudrez plus vous meſurer avec perſonne, vous regardant comme inférieur à tous. Laiſſant aux autres les faveurs ſignalées du Ciel, les vertus héroïques, les grandes conſolations; alors la médiocrité de votre grace, la multitude de vos défauts, l'aridité de votre ame ne vous donneront point ce chagrin qui naît de l'ambition, & qui produit la triſteſſe. Sans avoir ces grandes graces dont vous vous eſtimerez indigne, vous poſſéderez un des plus grands biens qu'elles puiſſent produire, la paix du cœur; & vous ne vous expoſerez pas à un grand mal, qui en réſulte ſouvent par notre perverſité, la préſomption de l'ame. Vous jouirez ſans trouble, & vous vous enrichirez ſans riſque, de votre pauvreté, non avec le pareſſeux qui hait le travail, mais avec l'humble qui craint le faſte.

Peut-être ne penſez-vous pas que ce remède ſoit celui qu'il vous faut, ni que votre mal ſoit celui qu'il attaque: mais outre que cela même prouve qu'il vous eſt néceſſaire, ce qui doit

vous donner un grand déſir d'en uſer, c'eſt qu'il ne peut jamais que vous être utile. Les regards de Dieu s'arrêtent ſur l'humble, & ces regards tout lumineux diſſipent nos ténèbres, & avec elles diſparoiſſent nos doutes & nos perpléxités.

§. XXXVIII.

QUand le Démon ſeroit l'unique cauſe de vos ſcrupules, (& je crois que du moins il y entre toujours pour beaucoup) le remède dont nous venons de parler ſeroit encore très-ſalutaire. Les principales forces que nous devons oppoſer au Prince des orgueilleux, ſont l'humilité qui le confond, l'obéiſſance qui le déconcerte, & la prière qui le met en fuite. Et puiſqu'il a beaucoup de part à toutes les différentes eſpèces de ſcrupules qu'il excite ou qu'il fomente, ces trois moyens de le combattre doivent être employés par-tout.

§. XXXIX.

FIniſſons par un avis néceſſaire à ceux qui ſe trouvent fort ſoulagés après de longues & extrêmes ſouffrances, c'eſt de ne point donner dans un

piége subtil, où plusieurs ont été pris; lorsqu'ils n'avoient plus que quelques pas à faire pour sortir entièrement de l'abîme. Ils ont comparé leur liberté présente avec leur ancien esclavage, & ils ont trouvé une si grande différence, qu'ils en ont été saisis de crainte : & comme ils voyoient moins de danger dans la sévérité que dans le relâchement, ils sont revenus à se tourmenter comme auparavant sur tout ce qui avoit fait autrefois le sujet de leurs peines. Leur dernier état a été pire que le premier, parce qu'ils n'étoient plus scrupuleux par tentation & par une première foiblesse, mais par rechute & par réfléxion. Le grand secret pour éviter ce piége, c'est de regarder toujours devant soi, & de ne point juger de son éxactitude présente, par comparaison aux scrupules passés, mais par rapport à la Loi de Dieu & à la doctrine de ceux qui tiennent sa place à notre égard. La tête tourne à celui qui regarde l'abîme d'où il sort, & il risque beaucoup d'y retomber : il doit le perdre de vuë, tandis qu'il est encore sur le penchant : lorsqu'il sera hors du danger, il pourra y jetter les yeux;

pour eſtimer, comme il doit, le bonheur de ſa délivrance, en remercier le Seigneur, & ſe précautionner pour l'avenir.

Priére pour les perſonnes peinées par des troubles intérieurs.

DIeu d'amour, Dieu de paix, qui prenez plaiſir à vous communiquer à des ames paiſibles & tranquilles qui vous écoutent dans le ſilence, & non leur foible imagination; qui ſe livrent à l'*attrait de votre* amour, & non à leur penchant pour le ſcrupule; qui ſuivent vos inſpirations toujours douces, & non celles de leurs ennemis toujours turbulentes; qui ſont remplies de confiance en votre bonté toute paternelle, & & non d'exceſſives frayeurs dont elle ſe tient offenſée : mon Seigneur & mon Dieu, qui voyez combien le Démon ennemi de mon bonheur, & plus encore de votre gloire, réuſſit maintenant à me troubler, & à vous contriſter vous-même dans mon cœur, autant qu'il le peut, par mes vaines alarmes, par mes débats intérieurs, par mon activité effrénée; faites, Dieu tout-

puiſſant, que le calme ſuccède en moi à l'agitation, la lumière aux ténèbres, & la paix au trouble. Commandez maintenant aux Démons comme vous leur commandiez autrefois, en les chaſſant des corps des énergumènes avec un empire abſolu : commandez à mon imagination & à toutes les puiſſances de mon ame qu'ils ſoulèvent, comme vous commandiez aux vents déchaînés & à la mer agitée. Paroiſſez, Seigneur, au milieu de moi ; & que tous mes ennemis ſoient diſſipés comme la fumée. Que l'éclat de votre divine préſence, perçant le nuage qui m'environne, porte en moi la ſérénité de l'ame, & cette paix intime qui ſurpaſſe tout ſentiment. Je la déſire, ô mon Dieu, cette paix, non pour mon plaiſir, mais pour votre gloire ; non pour me complaire en moi-même par vanité, mais pour vous contempler, vous adorer, vous louer ſans obſtacle ; afin que vous régniez tranquillement en moi durant cette vie, & que vous me faſſiez régner heureuſement avec vous pendant l'éternité de l'autre. Ainſi ſoit-il.

Fin de la ſeconde Partie.

TROISIEME PARTIE.

Où l'on traite des moyens propres à acquérir cette paix.

CHAPITRE PREMIER.

L'humilité.

§. I.

CEtte vertu qui eſt le fondement de toutes les autres, eſt ſur-tout néceſſaire pour acquérir la paix intérieure, parce qu'elle mortifie les paſſions, qu'elle les affoiblit inſenſiblement, & qu'enfin elles les détruit, autant qu'elles doivent & peuvent être détruites : moyen court qui les attaque preſque toutes à la fois, moyen doux qui les abat, pour ainſi dire, ſans les combattre ; qui les aſſujettit ſans effort, & qui les réduit, moins en réſiſtant à leur force, qu'en la leur ôtant, par la ſouſtraction de leur aliment qui eſt la bonne

idée qu'on a de soi-même, & qu'on veut en donner aux autres; comme on subjugue des ennemis formidables, en leur coupant les vivres sans en venir aux mains. Une ame véritablement humble est toujours tranquille : & qu'est-ce qui pourroit la troubler? Les louanges qu'on lui donne la surprennent, bien loin de l'élever : le blâme & les reproches la réjouissent, bien-loin de l'abattre : elle voit avec plaisir qu'on pense d'elle ce qu'elle en pense elle-même. La calomnie qui lui fait horreur par l'atteinte qu'elle donne à la vérité & à la justice, ne la déconcerte pas par l'atteinte qu'elle donne à sa réputation qu'elle ne croit point mérirer. Les prospérités ne lui enflent point le cœur, les adversités ne lui affoiblissent point le courage. Elle reçoit, dit saint François de Sales, (*) les peines avec douceur, sachant qu'elle les mérite, les biens avec modestie, sachant qu'elle ne les mérite pas. Elle voit les fautes d'autrui avec regret, mais sans trouble, se souvenant des siennes: elle voit les siennes avec douleur, mais sans impatience, connoissant sa fragi-

* Epit. 48. liv. 5.

lité. Les préférences qu'on fait des autres à elle, ne l'affligent pas ; elle eſt toujours trop élevée à ſon gré, tandis qu'il reſte une place au deſſous d'elle. Eſt-elle à la dernière ? Elle ſe croit encore trop favoriſée de ce qu'on lui permet de l'occuper. Elle s'écarte ſi loin des honneurs & des dignités, qu'elle ne peut être heurtée par les ambitieux qui y courent : elle ſe met d'ailleurs ſi bas, qu'ils la fouleroient aux pieds, ſans s'en appercevoir, & ſans qu'elle s'en appercût elle-même. Elle prend tant de ſoins de ſe cacher, que ſes talens n'irritent point l'*envie* ; & elle s'éloigne ſi fort, qu'elle ſe met hors de la portée de ſes traits. Si on la dévoile malgré ſa modeſtie, ſi on la produit malgré ſa répugnance, ſi on l'élève malgré ſes efforts, les envieux pourront vomir contre elle tout leur venin, mais ils ne ſauroient nuire à ſon repos : bien-loin de s'animer contre leur malice, elle les louera de leur diſcernement; elle ſe joindra à eux, mais ſincèrement, contre le mérite que le Public lui attribue, & elle les priera de ſe joindre à elle pour le détromper. Enfin plus elle s'abaiſſe,

moins elle est agitée ; (*a*) & elle trouve le parfait repos dans le centre immobile de son néant.

§. II.

HEureuse situation ! état sublime ! qui devroit bien plutôt faire le sujet de l'envie, si une passion aussi lâche étoit capable d'aspirer à un si grand bien. Ame vraiment humble, aussi basse à vos propres yeux, que vous êtes élevée aux yeux de celui qui prend un plaisir singulier à terrasser les orgueilleux, & à élever les humbles, votre justice est comme les montagnes de Dieu (*b*), dont la cime jouit d'une sérénité continuelle, étant au-dessus des nuages & des vents. Tandis que l'orgueilleux ne possède rien moins que le repos qu'il cherche, qu'ignorant même la route qui y conduit (*c*), il s'en écarte de tout ce qu'il fait de chemin pour y arriver ; tandis qu'il est déchiré au-dedans par la multitude & le combat de ses pensées ; qu'il est agité au-dehors & par les mouvemens qu'il se

(*a*) Quantò quis in se humilior fuerit, tantò erit pacatior. *Imit. Christi*, *L. 1. c. 4.*

(*b*) Justitia tua sicut montes Dei. *Ps.* 35. ℣. 7.

(*c*) Viam pacis non cognoverunt. *Ps.* 13. ℣. 3.

donne pour s'avancer, & par les efforts de ſes compétiteurs qui le repouſſent ; tandis que la réputation d'autrui enflamme ſa jalouſie, que la ſienne propre irrite ſa cupidité, que ſon faſte le fait mépriſer de ceux dont il cherche l'eſtime, & que ſa vanité le fait tomber dans des petiteſſes dont il rougit lui-même, en même tems qu'il mendie des applaudiſſemens; tandis que les plus grands honneurs & le plus petit mépris concourent également à le rendre malheureux, comme le favori d'Aſſuérus, qui, élevé juſqu'auprès du thrône & à la familiarité du Prince, ſoupire après l'hommage d'un Mardochée aſſis avec les Gardes à la porte du Palais : ne pouvant l'obtenir, il ſéche de triſteſſe, & ſon déſeſpoir lui fait verſer des larmes (*a*) : enfin, tandis que le cœur de l'orgueilleux eſt comme une mer agitée d'une horrible tempête, ſelon l'expreſſion du Saint-Eſprit (*b*), vous, humbles de cœur, vous jouiſſez d'un calme parfait, don précieux d'un Dieu fidèle à ſes promeſſes (*c*).

(*a*) Eſther 6. ℣. 12. (*b*) Iſ. 57. ℣. 20.

(*c*) Diſcite à me quia mitis ſum & humilis corde ; & invenietis requiem animabus veſtris. *Math.* 11. ℣. 29.

CHAPITRE II.

La Mortification.

§. I.

LA mortification eſt auſſi néceſſaire à la paix intérieure, que l'humilité ; peut-être l'eſt-elle davantage, les occaſions de la ſenſualité revenant plus ſouvent que celles de l'orgueil. La vie des ſens eſt entièrement oppoſée à la vie intérieure ; on prend ſur celle-ci tout ce qu'on donne à celle-là. Le corps & l'eſprit, la nature & la vertu, l'amour de Dieu & l'amour de ſoi-même ſe balancent, pour ainſi dire, mutuellement : à meſure qu'on abat l'un, l'autre s'élève ; ce ſont deux puiſſans ennemis dont chacun ſe fortifie de ce qui détruit l'autre *. Les ſens donnent bien de l'occupation à une ame qui veut les borner à la vraie néceſſité ; mais ils en donnent bien plus à celle qui les livre à leurs convoitiſes. L'œil n'eſt jamais raſſaſié de voir, ni

* Caro concupiſcit adversùs ſpiritum ; ſpiritus autem adversùs carnem : hæc enim ſibi invicem adverſantur. *Galat. 5. ℣. 17.*

l'oreille d'entendre (*a*). Ils nous attirent ſans ceſſe au-dehors, pour nous entretenir avec les objets extérieurs qui nous ſuivent en foule, lorſque nous voulons rentrer en nous-mêmes. Ainſi les ſens nous entretiennent dans un commerce continuel avec les créatures, qui interrompt beaucoup celui que nous voulons avoir avec Dieu.

Le plaiſir tient l'ame attachée à la terre, & l'empêche de s'élever au Ciel : il l'amollit d'ailleurs, il la rend foible & timide comme un enfant que la moindre choſe arrête, ébranle, & renverſe ; au lieu que la mortification nous rend vigoureux, fermes, inébranlables. Auſſi le Démon, dont les traits, redoutables aux foibles, s'émouſſent contre les forts, craint de ſe commettre avec une ame mortifiée (*b*), dont il eſt preſque toujours repouſſé avec perte ; mais il regarde avec mépris la piété même & les bonnes réſolutions d'une ame ſenſuelle, qu'il eſt comme aſſuré de renverſer entièrement quand il le voudra, ou dont au moins il arrêtera le progrès, ſi Dieu, par un

(*a*) Non ſaturatur oculus viſu, nec auris auditu impletur *Eccleſ.* 1. ℣. 8.

(*b*) Pertimeſcit Satanas piorum vigilias, jejunia, &c. *Athan. in vitâ S. Anton.*

secours qu'elle ne mérite pas, l'empêche de tomber dans le crime. Cet ennemi de notre salut a deux portes pour entrer dans notre ame, & pour y mettre le trouble ; ce sont la gloire & le plaisir : si nous les lui fermons soigneusement, il est réduit à roder autour de nous, *Circuit quærens*, &c. & nous pouvons nous moquer de lui, comme des gens renfermés dans une forte place se moquent des ennemis, qui ne font que tournoyer assez loin de ses murs sans oser l'insulter.

§. II.

Mais ce n'est pas assez de renoncer aux plaisirs, il faut encore aimer les souffrances : l'un ne fait que nous éloigner du vice; mais l'autre forme en nous la vertu,& nous donne proprement cette force, que le retranchement du plaisir ne nous donne point par lui-même. Les saints travaux fortifient l'ame, comme le travail du corps le rend sain & nerveux ; & une personne qui ne s'est point exercée à une vie austère & laborieuse, est aussi peu capable d'une solide vertu, qu'une femme délicate & élevée dans la mollesse est capable des travaux pénibles de la campagne. Tout l'incommo-

de, tout l'arrête, tout la rebute, le moindre exercice la met hors d'haleine, & elle court d'abord aux délaſſemens; vrai ſymbole d'une ame peu éxercée à ſouffrir : tout l'agite, tout la chagrine, tout la révolte, & lui fait perdre cette paix réſervée aux hommes de bonne volonté, (*a*) c'eſt-à-dire aux hommes d'une réſolution ferme & capable de tout entreprendre, parce qu'elle eſt capable de tout ſouffrir.

Cette paix, comme celle des Etats, eſt le fruit de la guerre : & ſi l'on ne veut ſupporter les travaux de celle-ci, on ne goûtera jamais les douceurs de celle-là. C'eſt l'onction du Saint-Eſprit, qui nous adoucit & qui nous tranquilliſe intérieurement; & c'eſt le couteau de la mortification, qui fait couler ce baume dans nos ames. Au défaut même de cette onction ſenſible, la mortification nous ſoutiendra, & nous fera combattre toute la nuit contre la mer & les vents, en attendant que le Sauveur ramène par ſa préſence le jour & le calme dans nos ames (*b*). Elle nous donnera

(*a*) Pax hominibus bonæ voluntatis. *Luc.* 2. ℣. 14.

(*b*) Matth. 14. ℣. 24.

une paix moins sensible, mais plus solide ; parce qu'elle sera dans le fond d'une ame résignée, contente de tout ce que Dieu veut, & véritablement paisible, quoique ses puissances soient agitées ; comme le fond d'un vaisseau est assez tranquille, quoique les mâts & les hunes soient dans un continuel mouvement. Dans cet état d'agitation affligeante & de paix insensible, nous nous croirons dans la dernière misère ; mais nous serons riches devant Dieu, qui comble de ses bénédictions cet homme caché au fond du cœur dans l'incorruptibilité d'un esprit tranquille & modeste *. Ceux qui se figurent qu'il n'y a que des consolations dans la pratique de la vertu, sont dans une illusion grossière. C'est ordinairement celle des commençans, qui, avec les enfans de Zébédée, ne demandent à Jésus-Christ que de jouir tranquillement avec lui des délices de son Royaume. Mais que leur répond le Sauveur ? Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ? C'est aussi ce que je vous dis : Pouvez-

* Qui absconditus est cordis homo in incorruptibilitate quieti & modesti spiritûs, qui est in conspectu Dei locuples. 1. *Ep. Petr.* 3. ℣. 4.

vous souffrir, & souffrir beaucoup, & souffrir de toutes les manières, au-dedans & au-dehors, dans le corps & dans l'ame, les maladies & les tentations, les contradictions des hommes & l'ennui de vous-même, la guerre des Démons & les épreuves du Seigneur? Si vous êtes résolu à souffrir tout cela, vous jouirez d'un fond de paix inépuisable comme les abîmes de la mer, ou comme les eaux d'un grand fleuve qui se renouvellent sans cesse, & qui ne tarissent jamais (*a*).

Peut-être ne cherchiez-vous autrefois dans la piété que les suavités qui l'accompagnent; & c'est ce qui la rendoit si inégale, parce que ces douceurs ne sont pas de tous les tems. Vous étiez dévot par intervalle, parce que vous l'étiez par sensualité. Vous vouliez, comme dit agréablement Saint François de Sales (*b*), prier dans l'eau de Nafe, &, dès que vos exercices spirituels n'étoient plus assaisonnés de ces douceurs, & que vous ne sentiez plus les parfums s'exhaler pendant votre prière, vous étiez

(*a*) Sicut flumen pax tua, & justitia tua sicut gurgites maris. *Is.* 48. ℣. 18.
(*b*) Epit. 48. liv. 5.

triſte & découragé, & votre amour propre ſenſuel vous faiſoit aller chercher dans les créatures le plaiſir que vous ne trouviez pas dans le commerce avec Dieu, vous en perdiez la paix intérieure & le recueillement. Pour vous rendre l'un & l'autre, il falloit, pour ainſi dire, que Dieu uſât de careſſes à votre égard. Peut-être encore qu'étant trop délicat, la moindre occaſion de ſouffrir vous faiſoit perdre la paix, & par le combat intérieur que vous cauſoient les ſouffrances, & par l'infidélité à vos exercices que vous abandonniez, ou dont vous vous acquitiez négligemment, les laiſſant un jour, comme dit ſainte Thérèſe, parce que la tête vous faiſoit mal; le jour d'après, parce qu'elle vous en avoit fait, & le troiſième, crainte qu'elle ne vous en fît. Toutes ces foibleſſes étoient ſupportables dans votre enfance ſpirituelle; mais il eſt tems de faire voir que vous avez grandi, & que vous vous êtes fortifié, que vous ne comptez plus de poſſéder votre ame que par la patience (*a*), & par une patience de tous les momens (*b*); parce que les

(*a*) In patientiâ veſtrâ poſſidebitis animas veſtras. *Luc.* 21. ℣. 19.

(*b*) Neceſſe eſt te ubique tenere patien-

croix

croix ſont ſemées par-tout (*a*) de la main miſéricordieuſe d'un Dieu, qui en ſait le prix & la néceſſité ; & que celui qui veut être un moment ſans ſouffrir, n'aura jamais une paix ſolide.

CHAPITRE III.

Fidélité à ſes éxercices.

JE viens d'inſinuer une choſe qui eſt trop eſſentielle pour n'être touchée qu'en paſſant, c'eſt la fidélité à ſes éxercices ſpirituels. Elle doit être grande, parce que la plus légère négligence cauſe un affoibliſſement de l'eſprit intérieur, & par conſéquent de la paix de l'ame (*b*). Il faut que cette éxactitude aille juſqu'à la rigidité, & à une rigidité qui paroît exceſſive, dit un grand Prélat : mais ſans elle tout tombe en confuſion. On ſe diſſipe; on ſe relâche; on perd ſes forces ; on s'éloigne inſenſiblement de Dieu ; on ſe livre à tous ſes goûts ; & on ne com-

tiam, ſi internam vis habere pacem. *Imit. Chr. lib. 2. c. 12.*

(*a*) Crux ſemper parata eſt, & ubique te expectat. *Imit. Chr. lib. 2. c. 12.*

(*b*) Non ſine diſpendio tranſit levis omiſſio exercitii. *Imit. Chr.*

mence à s'appercevoir de l'égarement où l'on tombe, que quand on y est déja tombé, jusqu'à n'oser plus espérer d'en pouvoir revenir. Ce que dit ici ce pieux & savant Evêque, est une des véritables & des grandes maximes des Saints, & sur-tout des anciens Pères du désert, qui ne recommandoient rien si fort, sur-tout aux commençans dont la vertu, encore foible & chancelante, a besoin d'être étayée par un corps de pratiques (*a*). On peut voir en effet, dans toutes les histoires de ces premiers Maîtres de la vie ascétique, que les plus parfaits même, bien-loin de se relâcher le moins du monde de cette exactitude, s'en faisoient un devoir essentiel (*b*), & quelquefois une nécessité par un saint esclavage (*c*). Ils regardoient toutes leurs pratiques de piété comme autant de remparts qui couvroient leurs grands devoirs, & qui mettoient leur salut en assurance. Et dans cette pensée, ils en augmentoient le nombre, au-

(a) *Voyez les vies des PP. par Arn. d'Andil. tom.* 3. *pag.* 50.

(b) *Vie de Saint Nathanaël, tom.* 2. *des PP. p.* 230. *& ailleurs.*

(c) *Saint Eusèbe, vie des PP. tom.* 2 *p.* 404.

tant qu'il leur étoit possible, pour écarter de plus en plus leur ennemi, & l'obliger de porter ses assauts plus loin d'eux, avec moins d'avantage pour lui, & moins de risque pour eux-mêmes. On a même vu des Saints s'acquitter publiquement de certaines pratiques austères qu'ils s'étoient prescrites, lorsque la foule qui les environnoit, les privoit de la solitude & du recueillement que demandent ordinairement ces sortes d'exercices; parce qu'ils craignoient moins l'éclat de l'austérité, que les mauvais effets de la négligence.

Cependant, sans un attrait particulier qui sort de la voie ordinaire, il ne faut point que cette rigidité aille jusqu'à la roideur; il faut savoir céder prudemment à la nécessité & aux bienséances. Cette inflexibilité sent le caprice & l'entêtement, déshonore la piété, la rend incommode au prochain, & est ordinairement une production de l'amour propre. Elle est directement opposée à la paix intérieure qui demande cette souplesse, contre laquelle toutes les forces extérieures s'amortissent sans éclat & sans violence. Il faut se plier sans résistance, sans dépit, sans chagrin, à ce que la charité, l'humanité, la raison

éxigent de nous, en prenant même, s'il le faut, sur notre régle de conduite. Mais donnons-nous garde de nous en relâcher trop facilement : ce ne seroit plus une condescendance, mais une vraie dissipation. Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté, & non le libertinage, dit fort bien l'illustre Evêque dont je viens de parler. Soyons souples & plians ; mais ayons de la force & de la consistance. Au reste, l'éxactitude aux pratiques personnelles & libres ne doit jamais gêner l'attrait intérieur de la paix & du recueillement, puisqu'elle n'est si nécessaire que pour les conserver.

CHAPITRE IV.

Ferveur modérée.

IL faut donc s'acquitter de ses pieux éxercices avec fidélité, mais non pas avec une ferveur procurée par de grands efforts, qui est moins une ferveur de l'ame, qu'une ardeur toute corporelle, c'est-à-dire, un échauffement de tête & de poitrine. Tout ce qu'on ajoûte au mouvement qui doit venir de Dieu, & à la fidélité qui doit être en nous, est

étranger à la dévotion, & contraire à la paix de l'ame. Rempliſſons nos devoirs de piété dans leur tems & dans leur étenduë, avec la modeſtie au-dehors, & le reſpect au-dedans, l'attention dans l'eſprit, la réſignation & la prompte obéiſſance dans le cœur; & laiſſons à Dieu le ſoin de tout le reſte. Encore ne faut-il pas nous inquiéter ſur toutes ces diſpoſitions par une recherche ſcrupuleuſe qui plairoit moins à Dieu qu'à notre amour propre. Joignons le zèle à la ſainte liberté: il en réſultera, non pas l'éxactitude d'un débiteur ſuperbe qui veut ſe libérer & ne rien devoir, ou d'un eſclave malheureux qui ſert un maître redoutable; mais l'attention toute aiſée d'un enfant docile qui ſert un père tendre.

La fidélité pour le tems & l'étenduë des devoirs ne doit pas être géométrique, mais ordinaire: le dehors doit être compoſé par la modeſtie, & non par la contrainte, ou par l'affectation. Le reſpect doit nous humilier tout ſimplement, & non pas nous abattre; l'attention de l'eſprit ne conſiſte pas à n'avoir point de diſtractions, mais à ne point s'y livrer quand on vient à y réfléchir; & les ſentimens du cœur ne

doivent pas être sensibles, mais effectifs. Ce que nous venons de dire, seroit suffisant pour exclure tout ce qui est capable de faire perdre le repos que l'on goûte dans les exercices spirituels: il rectifieroit le zèle déplacé & la ferveur mal-entendue, si le travail excessif qu'on se donne souvent pour arrêter les égaremens de l'esprit, & pour exciter les mouvemens du cœur, si l'inquiétude qu'on ressent de ne pouvoir y réussir, ne nous obligeoient de nous étendre un peu plus sur ces deux points qui sont d'un si grand usage dans la vie spirituelle.

CHAPITRE V.

Patience dans les distractions.

IL faut sans doute, autant qu'il dépend de nous, apporter l'attention de l'esprit à nos prières, à nos méditations, & au reste de nos pieux exercices qui demandent l'application intérieure, mais sans crainte des distractions qui pourroient venir, sans inquiétude pour celles qui viennent, sans alarme pour celles qui sont déja passées. Il en est à peu-près de l'attention comme de

l'intention ; elles ſubſiſtent dans la même action, juſqu'à ce qu'elles ſoient volontairement révoquées : quelques excurſions que l'eſprit ait faites, on a été toujours attentif, ſi on n'a jamais été diſtrait avec réfléxion. Appliquons-nous ſans croire que nous pourrons nous fixer, la mobilité de notre eſprit n'en eſt point capable ; il s'irrite au contraire, & s'égare ſouvent à proportion des efforts qu'on fait pour le captiver. Il reſte quelquefois aſſez tranquillement auprès de nous ; mais c'eſt le faire partir que de vouloir s'en aſſurer : ne nous occupons ni de lui, ni de ſes diſtractions, & nous ſerons attentifs. Tendre fortement ſon imagination, c'eſt ſe fatiguer inutilement la tête, c'eſt ruiner ſa ſanté ſans aucun avantage, mais plutôt avec perte du côté de la paix de l'ame : c'eſt tenter l'impoſſible, & même le ridicule, que de vouloir s'en rendre le maître par ſes efforts. On arrêteroit auſſi-tôt l'air dans ſa main à force de le ſerrer, qu'on fixeroit ſon imagination à force de la contraindre. Quand on réuſſiroit pour un moment à écarter tout autre objet, elle s'occuperoit de ſa contrainte même.

CHAPITRE VI.

Tranquillité dans les mouvemens.

§. I.

LE cœur eſt plus lent & plus capable d'être fixé, que l'eſprit & l'imagination; mais auſſi ſes mouvemens ſont plus imperceptibles : & c'eſt ce qui peine encore davantage ceux qui veulent fortement exciter ſes affections, & s'aſſurer de ſes diſpoſitions. C'eſt en connoître peu la nature, que de penſer lui donner la détermination par le mouvement du corps, & de croire qu'il aime parce qu'on s'attendrit : cet attendriſſement n'eſt que dans le ſang & dans les organes, qui ne ſont rien moins que le ſiége de l'amour ſacré. Tout eſt doux & modéré dans le ſervice de Dieu. Il n'éxige point que la tête ſe fatigue, ou que la poitrine s'épuiſe par des efforts déplacés; & l'on ne doit, par conſéquent, ni mettre ſon eſprit à la torture pour en aſſujettir l'inconſtance, ni ſon cœur, pour ainſi dire, ſous la preſſe pour en exprimer les affections. Ces mouvemens produiroient un effet tout contraire, parce que le cœur veut être libre & au large. Ce

qu'on croiroit quelquefois ressentir d'amour de Dieu & de zèle pour son service, ne seroit rien moins que l'un & l'autre, & ainsi ce seroit se procurer l'illusion de l'esprit par le tourment du corps & de l'ame.

Mais encore est-ce véritablement l'amour de Dieu que nous cherchons par tous ces efforts ? Non, c'est notre propre satisfaction. Dieu ne demande de nous que la solide préférence, la conduite uniforme, la tranquillité de l'ame, la paisible soumission aux ordres de sa Providence, le zèle attentif, sans être empressé, pour accomplir sa volonté connue ; & nous nous y bornerions, si nous ne recherchions que lui seul. Quand nous avons dit à un ami que nous l'aimons sincèrement, que nous n'avons rien qui ne soit à sa disposition, & que nous sommes prêts à nous sacrifier nous-mêmes pour lui, nous sommes satisfaits de nous, & nous croyons qu'il a sujet de l'être, quoique nous lui ayons donné cette assurance d'un ton simple, sans gestes animés, sans un regard plein de feu, sans mouvemens convulsifs, sans une respiration forte & précipitée ; & cela, parce que nous savons que les expressions na-

turelles & les manières ingénues ſont le vrai langage du cœur, & que ce n'eſt que le cœur que notre ami demande. Penſons-nous que Dieu en demande davantage ? Nous a-t-il jamais dit : Donnez-moi votre tête ou votre poitrine, vos mains ou vos yeux ? Donnons-lui notre cœur qu'il demande, & tenons-nous en repos.

§. II.

MAis il y a encore plus ; c'eſt que nous devons réprimer doucement ces mouvemens trop ſenſibles, lors même qu'ils viennent, ſans que nous les ayons excités. Ces bouillonnemens intérieurs d'une imagination échauffée, ces ſaillies d'un naturel actif, & ſouvent préſomptueux, ne font que nous remplir de nous-mêmes, & nous guinder dans la dévotion. C'eſt, dit l'Apôtre ſaint Pierre, une ferveur étrangère qui ne fait que nous égarer, & qui eſt une vraie tentation pour nous. (*a*) Notre joie dans ce monde doit être de participer aux ſouffrances de Jéſus-Chriſt (*b*), & notre conſolation d'éprouver les an-

(*a*) Nolite peregrinari in fervore, qui ad tentationem vobis fit. 1. *Petr. c.* 4. ℣. 12.

(*b*) Sed communicantes Chriſti paſſionibus gaudete. *Ibid.* ℣. 13.

goiſſes de ſon agonie. Il nous fera goûter pleinement les ardeurs ſaintes, les pieux tranſports, les délicieux épanchemens d'un cœur conſumé par le feu de la charité, lorſqu'il manifeſtera ſa gloire dans la céleſte Jéruſalem (*a*). S'il en verſe dans nos cœurs quelque léger écoulement dans cette vallée de larmes, ce n'eſt qu'en paſſant, & quand il le juge à propos; & il ne veut point que nous le déſirions juſqu'à l'inquiétude, ou ſeulement pour le goût. Tout ce que nous ferions pour l'attirer, ſeroit ſans fruit; & tout ce que produiroient nos efforts, n'en ſeroit qu'une trompeuſe imitation, qui nous donneroit une trop bonne idée de nous-mêmes. En effet, dans ces momens d'ardeur, nous nous épanouiſſons tout entiers; nous admirons imperceptiblement la beauté de nos penſées, la fermeté de notre courage, la vivacité de nos mouvemens, & nous ſommes tout orgueilleux de cette ſuperbe roue qui nous environne. Dès que nous nous en appercevons, il n'y a qu'une choſe à faire; c'eſt de laiſſer tomber d'eux-mêmes tous ces mouvemens, de nous renfermer en

(*a*) Ut & in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. *Ibid.*

nous-mêmes avec Dieu, nous tenant en sa présence dans une contenance modeste & un humble silence, jettant de tems en tems sur lui des regards pleins de respect.

§. III.

IL nous donnera ses mouvemens paisibles quand il le trouvera bon; & il ne veut point des nôtres, dès qu'ils sont opposés à la paix de l'ame qu'il désire si fort. Il faut l'attendre, & non pas le prévenir; & nous devons appliquer à cela toute notre force (*a*); il faut marcher à sa suite, & non pas le devancer, & nous devons faire consister en cela toute notre gloire (*b*). C'est en vain, dit le Prophète, que vous vous levez avant le jour, vous vous donnez d'inutiles mouvemens au milieu des ténèbres (*c*): tenez-vous en repos en attendant que le soleil paroisse, & ramène la lumière, la chaleur & l'action: nourrissez-vous cependant

(*a*) Expecta Dominum, viriliter age: & confortetur cor tuum, & sustine Dominum. *Ps.* 26. ℣. 14.

(*b*) Magna gloria est sequi Dominum. *Eccli.* 23. ℣. 38.

(*c*) Vanum est vobis ante lucem surgere. *Ps.* 126. ℣. 2.

du pain de la componction qui fortifie & qui soûtient, & de l'eau des pleurs qui assoupit & qui tranquillise (*a*). Au milieu de ce sommeil intérieur, & lorsque vous y penserez le moins, l'Epoux céleste viendra, vous introduira dans la salle du festin; & les délices qu'il vous fera goûter dans ce misérable éxil, vous feront comprendre & désirer celles qu'il vous prépare dans la céleste béatitude, qui sera l'héritage du Seigneur, & la récompense de ses enfans (*b*) : alors vous discernerez les mouvemens de la grace d'avec ceux que vous formez seul; vous comprendrez, vous sentirez la vérité de ce que vous croyez maintenant savoir, que personne ne peut aller à Jésus-Christ, s'il n'est attiré par son Père. Dieu fera plus en un moment que vous ne sauriez faire en toute votre vie. Vous marcherez, dit le Seigneur, dans les routes que vous ne connoissez pas, vous y avancerez jusqu'à vous étonner vous-même; & la rapidité de votre

(*a*) Surgite postquàm sederitis, qui manducatis panem doloris. *Ibid.*

(*b*) Cùm dederit dilectis suis somnum; ecce hæreditas Domini, filii merces. *Ibid.*

course sera semblable à la vélocité d'une fléche qu'un homme vigoureux a décochée de toute la force de son bras (*a*): voilà ce que Dieu fait quand il le veut, ce que nous pouvons espérer si nous sommes fidèles, & ce que nous ne devons ni prévenir par notre impatience, ni troubler par nos efforts. Nous ne devons cependant pas réprimer tous les mouvemens intérieurs, vifs & sensibles; il en est auxquels nous devons nous livrer sans réserve. Je donnerai ailleurs plusieurs marques auxquelles on peut les discerner; il me suffira de dire ici qu'ils tiennent de la tranquillité de Dieu même, qui en est l'auteur, & qui, nous ayant formés à son image, veut que nous l'imitions dans toute notre conduite (*b*), & que nous soyons comme lui, autant que peut le supporter notre foiblesse, dans une continuelle action & dans un profond repos (*c*).

(*a*) Sicut sagittæ in manu potentis, ita filii excussorum. *Ps.* 126. ℣. 4.

(*b*) Ideò novimus hominem ad imaginem Dei conditum, ut imitator sui esset auctoris. *Leo. Mag.*

(*c*) Semper agens, semper quietus. *Aug.*

CHAPITRE VII.

Souffrir sans inquiétude les aridités de l'ame.

§. I.

LOin de rechercher un goût sensible dans des affections excitées avec effort, il faut souffrir sans impatience les aridités & les dégoûts, & préférer toujours une paix solide, fondée sur la fermeté des résolutions, à des consolations passagères, souvent formées par notre tendre naturel, ou accordées comme à regret à notre excessive foiblesse. En effet, ce ne sont guères que les ames foibles & peu versées dans la vie intérieure, qui recherchent les consolations avec ardeur, & qui s'affligent à l'excès des sécheresses. Dès que Dieu cesse de les caresser, comme une tendre mère caresse un petit enfant attaché à son sein, elles croient qu'il les a abandonnées; elles sont tentées de l'abandonner à leur tour; ordinairement elles négligent son service, & toujours elles perdent la paix du cœur. C'est un mal si commun, qu'il n'est pas de Livre spirituel où il n'en soit traité : & je me

diſpenſerois volontiers d'en parler, ſi le peu que j'en vais dire & que je tiens même de ces Auteurs, n'entroit néceſſairement dans mon ſujet.

D'abord je conviens qu'il eſt triſte de remplir les plus religieux devoirs avec un cœur froid & un eſprit diſſipé, d'y revenir toujours ſans zèle, & d'être obligé d'y traîner ſon cœur comme par force, de ſe trouver devant Dieu ſans ſentiment & avec une ſtupide indifférence, de prier ſans recueillement, de méditer ſans affection, de ſe confeſſer ſans douleur, de communier ſans goût, de manger le pain céleſte avec moins de ſatisfaction que le pain matériel, de ſouffrir au-dehors ſans être ſoulagé au-dedans, de porter de péſantes croix; & bien-loin d'y reſſentir cette onction ſecrette qui les adoucit, d'y trouver de nouvelles croix cachées beaucoup plus péſantes que celles qui paroiſſent. Cet état eſt ſans doute bien mortifiant, mais ménagé avec beaucoup de ſageſſe par la providence d'un Dieu qui connoît parfaitement ſes droits & nos beſoins. Vous êtes juſte, ô mon Dieu! & tous vos arrêts ſon dictés par l'équité même: mais votre miſéricorde entre auſſi toujours pour beaucoup dans

tous vos conseils ; elle dirige toutes vos voies de concert avec votre vérité infinie (*a*) : vous triompherez toujours de l'homme qui voudra entrer en jugement avec vous (*b*). Mais ici sur-tout votre conduite est si lumineuse, que l'homme même qui entreprend de défendre votre cause auprès de ces serviteurs tristes & presque mécontens, peut en peu de mots vous justifier & les confondre.

§ II.

OU c'est pour vous punir de vos fautes que Dieu retire ses consolations, ou c'est pour augmenter vos mérites. Si c'est pour vous punir de vos fautes, que ne tournez-vous votre mécontentement contre vous-même ? Si c'est pour augmenter vos mérites, pourquoi vous plaindriez-vous de lui ? Sil vous traite comme vous le méritez, quel tort vous fait-il ? S'il veut vous donner plus que vous ne méritez, en vous faisant mériter davantage, quelle reconnoissance ne lui devez-vous pas ? Craindriez-vous, ou qu'il vous fît expier

(*a*) Universæ viæ Domini misericordia & veritas. *Ps.* 24. ℣. 10.

(*b*) Ut vincas cùm judicaris. *Ps.* 50. ℣. 6.

vos péchés trop facilement dans ce monde, ou que, par de légères souffrances, il vous rendît trop heureux dans l'autre ? Vous aurez beau raisonner : ce que vous appellez ses rigueurs, doit nécessairement avoir un de ces deux motifs. Dieu ne hait point son ouvrage (*a*), & il n'appelle point l'homme à son service pour le rendre malheureux : toujours heureux en lui-même, il ne l'a point créé à sa ressemblance, pour se donner la satisfaction ridicule de se voir misérable dans son portrait ; & lorsqu'il l'appelle à lui, ce n'est pas pour se jouer de sa foiblesse, en le repoussant d'une main, tandis qu'il l'attire de l'autre. Il se joue des cieux, de la terre, & des élemens qu'il meut & qu'il varie à son gré, sans pourtant changer l'ordre primitif de sa providence (*b*). Mais pour l'homme, il le conduit avec des ménagemens qui font voir qu'il respecte (*c*) en lui l'image de sa Divinité même : il envisage dans sa personne la fin glorieuse

(*a*) Diligis omnia quæ sunt, & nihil odisti eorum quæ fecisti. *Sap.* 11. ℣. 25.

(*b*) Ludens in orbe terrarum. *Prov.* 8. ℣. 31.

(*c*) Cum magnâ reverentiâ disponis nos. *Sap.* 12. ℣. 18.

pour laquelle il l'a créé, ſa parole qu'il lui a engagée, ſon adoption dont il l'a honoré, ſes faveurs dont il l'a comblé, ſon amour dont il l'a prévenu, le ſang de Jéſus-Chriſt dont il l'a couvert. Si donc il vous châtie, aimez-le, puiſqu'il ne vous hait pas; s'il vous perfectionne, aimez-le encore davantage, puiſqu'il vous témoigne un plus grand amour. S'il vous fait ſentir vos plus légers manquemens, ne vous troublez pas; c'eſt une marque qu'il ne veut pas vous perdre: s'il vous fait ſouffrir ſes plus rudes épreuves, troublez-vous encore moins, puiſque c'eſt une marque qu'il veut vous rendre Saint. Il n'y a donc rien dans ces aridités intérieures, qui doive vous jetter dans le trouble & dans l'abattement, & moins encore dans l'impatience & dans le murmure.

§. III.

C'En eſt aſſez pour arrêter les plaintes de ces Iſraëlites ſenſuels, rebutés de la ſtérilité du déſert, & tentés de retourner en Egypte: il faut maintenant tirer de l'erreur ceux qui ne croient pas être dans la terre promiſe, parce que la manne n'y tombe

pas. Ce qui m'afflige & ce qui me trouble, dit chacune de ces bonnes ames, plus timides qu'impatientes, ce n'eſt pas l'âpreté des voies dans leſquelles je marche ; je ſerois ſatisfaite, ſi je ſavois que j'y marche avec Dieu ; je reconnois ſa ſouveraineté & ma dépendance, ce qu'il mérite de pur amour, & ce qu'il a droit d'éxiger de pénibles ſervices : mais ce qui me fait perdre la confiance, & avec la confiance, la paix du cœur qui ne peut ſubſiſter ſans elle, c'eſt que je crains que Dieu ne ſe ſoit retiré de moi à cauſe de mes fautes, ou qu'il ne s'en retire enfin puiſque je le ſers ſi mal, ou qu'il ne m'aime plus puiſqu'il ne jette ſur moi que des regards ſévères, ou que je ne l'aime plus moi-même puiſque je le regarde avec tant de froideur.

Ames de peu de foi, & conſéquemment éloignées de la paix intérieure, (parce qu'on n'en trouve l'abondance que dans la nuit obſcure de la foi la plus vive ;) voilà vos craintes, voici mes réfléxions. Vous rendez juſtice à Dieu, mais vous ne vous la rendez pas à vous-mêmes ; ou plutôt vous ne la rendez ni à vous ni à Dieu. Vous vous ſoumettez à ſon empire ; mais vous n'êtes pas

assez pénétrées de sa bonté. Vous vous occupez beaucoup de ce qu'il a droit d'éxiger de votre fidélité, & non pas assez de ce qu'il veut supporter de votre foiblesse. Vous ne vous connoissez pas vous-mêmes ; vous ne connoissez ni votre infirmité, ni la grace que Dieu vous fait, ni ce que vous êtes de vous-mêmes, ni ce que vous êtes par les bienfaits de Dieu : vous voyez ce que vous devez faire pour lui, vous ne voyez pas ce qu'il fait en vous, & ce que vous faites avec son secours. Est-ce une humilité mal-entendue qui vous fait craindre d'appercevoir *en vous le* moindre don de Dieu ? Est-ce par humilité que vous vous faites un mérite de vous tourmenter toujours jusqu'au trouble sur l'accomplissement de vos devoirs, vous à qui la moindre apparence de repos suffit pour vous faire perdre tout le fruit de vos bonnes actions ? Est-ce une présomption secrette qui vous fait croire que vous pouvez beaucoup pour le service de Dieu, que la dévotion & la ferveur vous appartiennent en propre, & sont toujours à votre disposition ? Est-ce par présomption que vous vous occupez de vous-mêmes à l'excès, & que vous ne pou-

vez jamais réuſſir à vous ſatisfaire, parce que vous le déſirez trop ? Je ne décide pas lequel de ces deux ſentimens fait le ſujet de votre inquiétude, & il ſeroit auſſi difficile que peu néceſſaire de le décider. Peut-être que ce n'eſt ni l'un ni l'autre, mais ſeulement une erreur qui n'a beſoin que d'inſtruction. Je le ſuppoſe de même, & en laiſſant à vos réfléxions le ſoin de vous guérir de votre vaine enflure, ou de votre timide & toujours tremblante puſillanimité, je remplis mon deſſein en vous inſtruiſant.

§ IV.

CE que vous craignez en premier lieu, c'eſt que Dieu ne ſe ſoit retiré de vous à cauſe de vos fautes ; & qu'il ne vous aime plus, puiſqu'il ne jette ſur vous que de ſévères regards. Mais, je vous demande, n'eſt-ce que pour punir nos péchés que Dieu tient à notre égard cette conduite rigoureuſe ? N'eſt-ce pas quelquefois, & même ſouvent, pour perfectionner notre vertu ? Cette froideur apparente n'eſt-elle pas ménagée par la Providence, pour détruire notre amour propre juſqu'à la racine, & pour en faire jetter de plus profondes

à notre patience & à notre humilité, &c. pour épurer notre charité, nous rendre plus fervens dans la pratique des bonnes œuvres, & plus conformes à Jésus-Christ modèle de notre prédestination; pour nous faire mériter une plus riche couronne dans le Ciel, & dans ce monde attirer plus de graces sur nous & sur notre prochain? L'autorité de tous les Maîtres de la vie spirituelle qui le disent ainsi, & les exemples de tous les Saints qui l'ont éprouvé, ne suffisent-ils pas pour nous en convaincre?

Mais encore, je suppose que ce soit pour vous punir de vos fautes, que Dieu vous traite avec cette rigueur: je souhaite même que vous en soyez persuadé, pourvû que ce soit sans vous troubler; je crois de plus que très-souvent, du moins dans les commencemens, où le lait de la dévotion est plus nécessaire & la dissipation plus fréquente, vous penserez avec fondement que Dieu ne vous prive de ce lait précieux qu'à cause de vos infidélités, ou bien que ce sont vos négligences qui vous en privent directement & par elles-mêmes, en le laissant écouler par les ouvertures de vos

ſens diſſipés. * Je ne parle pas ici de ces abattemens & de ces dégoûts des éxercices ſpirituels, cauſés par la mauvaiſe diſpoſition du corps, par la péſanteur du tems, par la malignité du Démon : les perſonnes verſées dans la vie intérieure les diſcernent aſſez, & les ſouffrent en patience ; je me borne à ces aridités qui les troublent ſi fort, parce qu'elles ſont une punition de leurs fautes, & qu'elles les regardent comme une marque d'un entier abandon de Dieu.

Mais quelles ſont les fautes que la peine vous éxagère ſi fort ? Un ſimple badinage, mais trop ſoûtenu ; une converſation innocente, mais trop prolongée ; un épanchement de cœur légitime, mais exceſſif ; un plaiſir non défendu accordé à vos ſens, mais peu néceſſaire ; une infidélité à l'attrait de la grace ou à vos exercices ; un trop long retardement à vous tourner vers Dieu & à rentrer en vous-même ; une action faite hors de propos par goût naturel & avec trop d'activité, &c. Sont-ce-là de ces fautes pour leſquelles ce

* Pleni rimarum undequàque diffluimus. *Bernard.*

Dieu,

Dieu, qui eſt tout amour, *abandonne un pécheur à regret & comme par force ? En eſt-ce aſſez pour qu'il vous réprouve, ou pour que vous vous livriez au découragement & à une eſpéce de déſeſpoir ? Ah ! ſa bonté s'offenſe de ces idées. Quoi ! parce que c'eſt pour vos fautes que Dieu ſe retire ou ſe cache, vous penſez que c'eſt pour votre perte ? Eh ! ne ſavez-vous pas que ce Dieu de bonté fait, de la peine que nos fautes nous attirent, le ſujet de nos mérites, & la matière de notre vertu ? Il condamne les Iſraëlites à errer pendant quarante ans dans le déſert, à cauſe de leurs indocilités & de leurs révoltes : mais il met tout ce tems à profit pour leur perfection, en affermiſſant leur foi, en exerçant leur patience, en leur apprenant à eſtimer des biens, après leſquels il les fait long-tems ſoupirer, en leur enſeignant dans le dernier détail les cérémonies de ſon culte. Tandis qu'il les punit d'une manière qui ſemble un peu ſévère, il les protége d'une façon éclatante : il leur ſert de guide dans ce vaſte déſert, & marche toujours à leur tête : il les inſtruit par ſes oracles, & pourvoit à tous

* Deus charitas eſt. *Ep.* 1. *Joan.* 4. ℣. 16.

leurs besoins, le Ciel leur fournit journellement leur nourriture : les eaux coulent en abondance d'une roche aride, & leurs habits sont miraculeusement conservés. Voilà quel est le Dieu que nous servons : voilà combien il nous aime, lors même qu'il nous châtie.

Un exemple encore plus propre à mon sujet est celui d'une grande Sainte. En s'entretenant avec des personnes religieuses, elle leur parla de la douceur des exercices spirituels, & des grands biens qu'ils produisent ; & les y trouvant moins versées qu'elle, elle sent s'élever au fond de son cœur je ne sais quel mouvement de complaisance qu'elle ne réprime pas assez tôt. (Les Saints eux-mêmes n'ont pas toujours évité les surprises du subtil amour propre. Quel avertissement pour nous!) Pour cette faute Dieu la livre pendant plusieurs années à des aridités & à des désolations intérieures, plus pénibles que la mort. Une de vous, ames timides, à qui mon discours s'adresse maintenant, auroit cru que c'en étoit fait d'elle, & que Dieu l'avoit abandonnée sans retour ; mais la Sainte qui connoît le prix de ces miséricordieuses sévérités, en prend de nouveaux motifs

de ferveur & même de confiance, & met si bien sa peine à profit, que sa faute concourt beaucoup à sa sanctification. Comme l'Epouse des Cantiques, elle cherche l'Epoux avec d'autant plus de diligence, qu'il s'est retiré d'elle dans le tems qu'elle s'étoit laissée surprendre par le sommeil (*a*); & sa persévérante ferveur lui en assure une possession durable (*b*).

§. V.

En second lieu, vous craignez que Dieu ne se retire de vous, parce que vous le servez mal, & que vous ne vous portez qu'avec une pésanteur insupportable à tout ce qui est de son service: vous croyez avoir tout sujet de craindre qu'il ne vous vomisse à cause de votre tiédeur. A cela je réponds, que si c'est une véritable négligence, vous avez sujet de craindre; mais vous avez aussi de quoi vous tranquilliser. Renouvellez votre ferveur par l'exactitude & sans effort; réveillez-vous de cet assoupissement, & vous empêcherez que Dieu

(*a*) In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea; quæsivi illum, & non inveni. *Cant.* 3. ℣. 1.

(*b*) Inveni quem diligit anima mea: tenui eum, nec dimittam. *Ibid.* ℣. 4.

ne ſe retire, lorſqu'il eſt ſur le point de le faire. Mais ſi cette péſanteur eſt toute involontaire, ſi elle eſt encore plus affligeante pour vous, que déſagréable à Dieu; ſi vous en gémiſſez, & ſi vous ſouhaitez ſincérement de la voir changer en ferveur, votre crainte me raſſure ſur votre compte; & je verrois avec plaiſir les alarmes peu fondées qui vous humilient, ſi elles n'alloient pas juſqu'à vous troubler: modérez-les, & tout eſt fait. Cette péſanteur que vous reſſentez pour les ſaints exercices, eſt toute naturelle; & Dieu, après la grace du ſaint Baptême, ne nous punit pas de ce que nous apportons en naiſſant. La ferveur ſenſible nous eſt étrangère: Dieu ſeul peut nous la donner; & s'il ne la donne pas, vengera-t-il ſur nous ſa réſerve? Quand ce ſeroit même pour nos fautes qu'il l'auroit retirée; ſi nous en ſupportons la privation avec humilité & avec une patience laborieuſe, qui eſt une ferveur ſéche ſubſtituée à la ferveur de goût, notre peine ne ſera pas un nouveau crime, & nous ne ſerons pas coupables, parce que nous ſerons affligés. Dieu ſera au contraire touché de notre pénitence, & il ne tardera pas à nous conſoler. Nous n'avons donc point

ſujet de perdre la paix dans notre affliction, puiſque l'Auteur même de notre affliction n'a ſur nous que des penſées & des vuës de paix (*a*). Il déſire plus que nous de voir notre patience éprouvée, & nos péchés expiés, pour mettre fin à nos ſouffrances (*b*). Au reſte votre état n'eſt rien moins qu'une véritable tiédeur; puiſque vous ne vous négligez pas, que vous vous précautionnez contre les plus légères fautes, que vous gémiſſez de celles où vous tombez par fragilité, que vous rempliſſez les devoirs de votre état & de votre régle de conduite. S'y mêlât-il quelque négligence, l'œil tendre du Seigneur ne verroit en cela qu'un effet naturel de l'état ſouffrant, &, ſi je l'oſe dire, de l'état forcé où vous êtes. Eh! pourquoi y verriez-vous une tiédeur formée, capable de vous faire bannir de ſon cœur, & vomir de ſa bouche!

§. VI.

ACHevons votre apologie pour calmer votre cœur. Vous n'aimez point

(*a*) Ego cogito ſuper vos cogitationes pacis, & non afflictionis. *Jerem.* 29. ℣. 11.

(*b*) Ut dem vobis finem & patientiam. *Ibid.*

Dieu, dites vous ? Vous qui, pour lui, vous privez du commerce du monde, des plaisirs des sens, de mille commodités de votre condition, & des divertissemens de votre âge ? Vous qui l'adorez, le priez, méditez sa Loi & sa parole ? Vous qui voyez avec horreur ses ennemis & les outrages qu'ils lui font, & avec tant de plaisir ses vrais adorateurs, & les services qu'ils lui rendent ? Vous pour qui rien ne seroit aussi satisfaisant, que de savoir que vous êtes agréable à ses yeux; & qui ne vous alarmez si vivement de vos aridités, que parce que vous craignez de lui déplaire ? Vous qui servez votre prochain malgré vos répugnances, parce que Dieu le veut ; & qui le servez lui-même malgré vos dégoûts, parce qu'il le mérite ? Tout cela ne marque-t-il que de l'indifférence pour Dieu ? Son amour a-t-il d'autres caractères ? Il vous comble de ses graces; & au lieu de les reconnoître avec humilité, vous employez, à vous tourmenter, le tems que vous devriez donner à la reconnoissance. Vous qui craignez tant vos pésanteurs dans son service, ne devriez-vous pas bien plus craindre votre ingratitude ? Pensez-vous, ou

pouvoir le servir sans son assistance ; ou pouvoir soûtenir long-tems les travaux de son service sans l'aimer? Reconnoissez avec modestie les préfens de son amour, & livrez-vous sans inquiétude à l'impression de sa grace. Servez-le sans tant de réfléxions sur la manière dont vous le servez : ce sont les seules distractions que vous ne craignez pas, & ce sont pourtant celles qui vous nuisent le plus : occupez-vous beaucoup de Dieu, & peu de vous-même.

§. VII.

MAis vos sécheresses vous rappellent à vous-même comme malgré vous? Oui, & peut-être par amour-propre, plûtot que par zèle. Votre peine est que vous vous déplaisez, & vous vous faites accroire que vous craignez de déplaire à Dieu. Mais s'il veut vous conduire par cette voie, pourquoi en chercheriez-vous une autre? Ce que vous choisiriez, seroit-il plus agréable à Dieu, qui ne demande rien tant que la soumission à sa volonté ; ou plus utile pour vous, qui n'avez besoin de rien tant que de mourir à vous-même? Laissez, laissez-le faire, par ce qu'il sait mieux que vous ce qui vous convient. Rempliſſez

vos devoirs comme vous le pourrez ; & tenez-vous en paix : contentez-vous de ce qu'il vous donnera, puisqu'il veut bien se contenter de ce que vous pourrez faire.

CHAPITRE VIII.

Vie de foi.

ENtrez courageusement dans la voie de la foi à mesure que Dieu vous y attire, & marchez-y à grands pas, sans jamais souhaiter d'en sortir. Que son obscurité soit votre lumière, & que sa fermeté soit votre appui. Ces épaisses ténèbres vous feront horreur dans les commencemens ; vous serez dans des inquiétudes continuelles, vous souhaiterez de voir & de toucher comme saint Thomas : mais si vous êtes fidèle à calmer vos inquiétudes ; si, bien loin de demander des lumières, vous êtes content de voir toujours moins ; si vous fermez les yeux aux fausses lueurs de l'imagination, que vous seriez tenté de préférer aux plus utiles ténèbres ; si vous avancez toujours dans cette obscure carrière où rien ne réjouit votre vuë, & où rien ne console votre cœur que l'accompliſſement de la volonté de

Dieu & l'espérance en ses miséricordes, une paix intime & solide sera le fruit de votre travail & de votre patience. Cette vie de foi est très-humiliante : on voudroit s'occuper beaucoup de soi-même, remarquer les défauts du prochain, & en gémir sous une apparence de zèle pour lui, mais en effet par retour de complaisance sur soi : on voudroit se tâter sans cesse comme un malade impatient de recouvrer la santé, réfléchir souvent sur le bien qu'on a fait & sur celui qu'on veut faire, s'observer toujours avec satisfaction sous prétexte de vigilance, comme un homme vain observe sa démarche & son port ; & on se verroit presque réduit à se perdre de vuë, si l'on ne sentoit le besoin que l'on a de régler ses actions sur ses devoirs, de les épurer par les intentions, & de les élever à Dieu pour les rendre méritoires.

Cette vie de foi est encore très-mortifiante, parce qu'elle ôte tout appui sensible ; elle fait disparoître les vives peintures de l'imagination ausquelles, toutes fausses qu'elles sont, on aimeroit mieux s'attacher que de ne tenir à rien. Elle ôte l'attache que l'on avoit

pour les grandes austérités qui sont hors le cas de devoir & d'attrait, & dans lesquelles une ame que Dieu conduit au dépouillement, chercheroit une ressource : elle fait compter pour rien les goûts sensibles, qui sont en effet moins que rien dans ceux qui les estiment quelque chose. Une ame à qui, dans cette privation de tout appui sensible, il ne reste plus que la foi avec ses obscurités, l'espérance avec ses incertitudes, la charité encore plus enveloppée de ténèbres que l'espérance & la foi, l'accomplissement des devoirs communs qui n'a rien de personnel, la paix du cœur qui n'a rien de piquant qui nous rappelle & nous rende présens à nous mêmes, une méditation sèche des mystères de Jesus-Christ & de toutes les vérités de la Religion, & un profond oubli de toutes les choses du monde; cette ame, dis-je, se trouvant comme seule avec Dieu seul, frémit de cette vaste solitude : mais si elle se confie en Dieu, si elle est contente de n'avoir que lui seul, qu'elle intéressera ce Dieu d'amour à sa sanctification ! quelle fera de grands progrès dans les voies intérieures ! que la paix s'affermira dans son cœur ! Elle sera comme suspendue

en l'air, & soutenue par son seul abandon à la divine Providence, ainsi que le Prophète Habacuc n'étoit porté que par un de ses cheveux ; mais qu'elle sera en sûreté par un soutien si foible en apparence ! Qu'elle avancera rapidement dans ce chemin peu frayé ! Que ce cheveu blessera profondément le cœur de l'Epoux céleste ! * En effet, est-il rien de si touchant pour Dieu, que ce renoncement à tout appui sensible, pour n'être soutenu que de lui ? Est-il rien qui témoigne autant de foi en sa parole & de confiance en sa bonté ? Celui qui marche confidemment dans une route entiérement inconnue, & par une épaisse nuit, sans hésiter, sans sonder le chemin, sans soupirer après la lumiére, sans vouloir tenir par la main le guide qui le conduit, comptant autant sur sa parole que sur ses propres yeux, témoigne une entière confiance en lui, & mérite tous ses soins : de même nous ne pouvons mieux témoigner à Dieu notre amour, ni nous attirer plus puissamment le sien, qu'en vivant des ténèbres de la foi.

* Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui. *Cant.* 4. ℣. 9.

CHAPITRE IX.

L'amour de Dieu.

§. I.

C'Eſt ſur-tout dans ce divin amour, que nous trouvons la paix intérieure: c'eſt le grand moyen de l'acquérir, & tous les autres lui ſont ſubordonnés. L'ame qui poſſéde ſon Dieu par l'amour, ſe repoſe en lui comme dans ſon centre. En vain elle a cherché le repos par-tout ailleurs: (*a*) telle qu'un membre diſloqué, elle ſouffroit par-tout, parce qu'elle étoit par-tout hors de ſa place; mais elle trouve en Dieu ſon ſiége naturel: ce fond d'inquiétude qu'elle portoit toujours en elle-même, ſe change en fond de conſolation & de paix (*b*). Elle avoit cherché par de grands travaux ſes agitations & ſes peines, & elle trouve par de petits ſoins ſon repos & ſa félicité (*c*). A meſure que cet amour augmente, ſes paſſions

(*a*) In omnibus requiem quæſivi, & in hæreditate, &c. *Eccli.* 24. ℣. 11.

(*b*) Feciſti nos, Domine, ad te; & inquietum eſt cor noſtrum, donec requieſcat in te. *Auguſt.*

(*c*) Modicùm laboravi, & inveni mihi multam requiem. *Eccli.* 51. ℣. 35.

s'amortiſſent, & ſa paix devient toujours plus intime & plus ſolide. Elle ſe regarde dans ce monde comme dans un affreux éxil : tout lui paroît étranger, rien ne la touche, rien ne l'applique ; les plaiſirs des ſens lui deviennent inſipides & même inſupportables, les biens terreſtres lui paroiſſent frivoles & même onéreux ; les occupations des enfans des hommes ne ſont plus à ſes yeux que des amuſemens puérils, ſi ce ne ſont pas des actions coupables ; les intrigues du monde, loin de l'intéreſſer, lui font horreur ; l'oubli des hommes, loin de l'affliger, la conſole, parce qu'il la rend toute entière à elle-même, & qu'il lui procure la liberté de s'occuper de l'objet de ſon amour. Cette occupation qui ſeroit un travail fatiguant pour une ame tiéde, eſt pour celle-ci la ſource d'un ſaint & délicieux repos ; elle n'eſt plus fatiguée du poids de la chair, les miſéres de cette vie ne la plongent plus dans un triſte ennui ; elle n'eſt plus étourdie du tumulte de ſes penſées ; un ſilence profond & une tranquillité parfaite régnent dans tout ſon intérieur. *Silent cuncta, tranquilla ſunt omnia.* *

* Ecce dùm tibi, Deus meus, mens mea

§. II.

L'Amour des créatures passionne, enflamme, transporte. A voir cette ardeur avec laquelle l'homme les recherche, on diroit qu'il croit trouver en elles la fin de ses désirs, & le commencement de sa félicité. Mais il n'y trouve que l'agitation, l'inquiétude, l'illusion & le dépit. Son expérience ne le rend pas toujours plus sage : & il est souvent malheureux en pure perte. Ses désirs se multiplient & s'aigrissent à mesure qu'ils sont frustrés ; & une affliction est toujours pour lui le germe de plusieurs autres. Les biens créés sont hors de lui, il faut qu'il en sorte pour les chercher : ils sont rapidement entraînés vers le néant, il est forcé de courir pour les atteindre. S'il les saisit, ils lui échappent ; s'il en jouit quelques momens, outre la crainte de les perdre bientôt, il y trouve du vuide dans le tems même qu'il en jouit le plus. C'est que ces biens grossiers & bornés ne peuvent pénétrer jusqu'à son

---

suspirat, ipsa carnis sarcina minùs gravat, cogitationum tumultus cessat, pondus mortalitatis & miseriarum more solito non hebetat, silent cuncta, &c. *Aug. Manual.* 3.

cœur, ni remplir une ame qui est faite pour l'infini. Terrestres & périssables, ils ne peuvent être l'aliment d'une créature immortelle : elle peut bien dans l'oubli d'elle-même s'y amuser, mais non pas s'en nourrir ; comme l'air peut bien nous remplir, mais non pas nous rassasier, ni nous servir de nourriture. Mais pour Dieu, elle le trouve au fond d'elle-même, & elle est sûre de l'y trouver, toutes les fois qu'elle y rentrera. Elle trouve en lui son aliment, sa force & son tout. Infini, il remplit toute sa capacité ; & elle sent que rien ne lui manque. On auroit beau lui exagérer l'opulence des mondains & son indigence : tous les discours du monde ne prévaudroient jamais contre le sentiment qu'elle a de sa propre félicité. Il ne lui reste qu'un désir ; c'est de s'unir de plus en plus à son objet : mais ce désir n'est pas de la nature de ceux qui troublent : il porte au contraire le calme dans le cœur, & par l'espérance dont il est accompagné, & par la jouissance même qu'il suppose & qu'il augmente. *

* Hæc est vera cordis requies, cùm totum in amorem Dei per desiderium figitur. *Aug. Manual.* 29.

CHAPITRE X.

La conformité à la volonté de Dieu.

L'Amour de Dieu produit la soumission de notre volonté à toutes les dispositions de sa Providence, & cette soumission nous conserve dans une sainte tranquillité parmi les plus fâcheux revers, & dans une admirable égalité au milieu des grands mouvemens & des cruelles vicissitudes de cette vie. Si nous aimons Dieu, nous ne voudrons que ce qu'il voudra, & n'ayant d'autre volonté que la sienne, rien de ce qui paroît le plus affligeant ne sera opposé à la nôtre; parce que rien n'arrive dans ce monde, que ce qu'il ordonne, ou qu'il permet. Quel bonheur pour l'homme de s'unir à cette souveraine Providence, qui conserve, qui gouverne, qui arrange tout; de vouloir tout ce qu'elle veut, & de ne vouloir rien de plus; conséquemment d'être assuré d'avoir toujours tout ce qu'il souhaite, de ne souffrir jamais que ce qu'il veut souffrir, & de se rendre ainsi en quelque manière l'arbitre de son sort! Quelle élévation! quel calme! mais quelle merveille! Faire tou-

jours ſa volonté, parce qu'on ne veut jamais la faire : s'oublier entiérement & ſe retrouver tout entier, & ſe retrouver auſſi ſaintement qu'on s'eſt oublié ; ſe retrouver en Dieu, parce qu'on s'eſt oublié pour Dieu.

Eſt-ce une fiction de notre piété ? Eſt-ce une chimère de notre imagination ? Ah ! quand les divins oracles ne le diroient pas ; quand les exemples des Saints ne le prouveroient pas, vous le reſſentez aſſez, ames ſolidement pieuſes, vrais enfans de la Providence, qui ne mangez que de ſon pain, qui ne vous entretenez que de ſes penſés, qui n'agiſſez que par ſon mouvement. Elle vous porte, comme une mere porte un enfant qui n'a pas encore vû le jour (*a*). Quel repos ne goûtez-vous pas dans ſon ſein ! ſa vérité vous couvre de toutes parts comme un bouclier impénétrable aux traits du jour & à ceux de la nuit (*b*). Ou elle les repouſſera ; ou ſi elle s'ouvre pour leur laiſſer une iſſuë, vous les recevrez, non comme partant de la

(*a*) Qui portamini à meo utero, qui geſtamini à meâ vulvâ. *Iſ.* 46. ℣ 3.

(*b*) Scuto circumdabit te veritas ejus : non timebis à timore nocturno, à ſagittâ, &c. *Pſ.* 90. ℣. 5.

main ennemie qui les a lancés, mais comme ménagés par cette bonté paternelle, qui ne fait que des bleſſures utiles, & qui les guérit quand elle veut. Sachant qu'un ſeul de vos cheveux ne peut périr, vous poſſédez votre ame dans la patience. * Je ne parle pas ici de votre amour pour la Croix, fondé ſur ce que Jéſus-Chriſt l'aime, & qu'il y eſt attaché. Je ne dis pas que vous recevez les adverſités avec joie, mais avec une ſainte défiance de vous-même; parce que vous connoiſſez leur utilité & votre foibleſſe. Je ne dis pas que vous recevez les proſpérités avec reconnoiſſance, mais avec crainte; parce que ce ſont des ſoulagemens néceſſaires, mais dangereux. Je ne conſidère que votre parfaite tranquillité ſous l'œil de Dieu qui voit tout, ſous ſa puiſſance qui peut tout, ſous ſon action qui concourt à tout, & ſingulièrement dans les bras de ſon amour, qui veut tout ce qui eſt pour votre bien: mais votre repos eſt tout divin, & je ne ſaurois le peindre. J'aime mieux admirer en ſilence ce que la grace & la vertu font

* Capillus de capite veſtro non peribit: in patientiâ veſtrâ poſſidebitis animas veſtras. *Luc.* 21, ℣. 18, 19.

en vous ; ce que les Saints vous ont enseigné par leur doctrine & par leurs exemples ; ce que les bons Anges cultivent avec tant de soin, & ce que les mauvais regardent avec tant d'envie ; ce que les impies blasphèment, mais que toutes les ames justes s'efforcent d'imiter.

CHAPITRE XI.

La fréquente Communion.

LA sainte Communion est une source de paix, puisqu'elle nous unit à celui qui désire ardemment qu'elle règne en nous, & qui seul peut nous donner le bien qu'il nous demande. Il est rare qu'on n'y ressente pas le calme intérieur, & qu'on n'en rapporte pas une délicatesse de sentiment, qui nous avertit des mouvemens de nos passions dès leur naissance, une force sensible pour les réprimer. Les douceurs spirituelles qu'on y goûte dans leur source, adoucissent l'amertume du cœur, & en émoussent les désirs. Rarement on voit des personnes qui communient fréquemment, dominées par leurs passions, & sujettes au caprice & à l'humeur : elles sont ordinairement paisibles & maîtres-

ſes d'elles-mêmes, du moins juſqu'à un certain point. Et s'il en étoit qui ne viſſent point dans leur conduite ce fruit ordinaire des fréquentes Communions, du moins dans une habitude de réprimer les ſaillies conſidérables du naturel, qu'elles rentrent en elles-mêmes, pour reconnoître ce qui empêche le Sacrement divin d'opérer ſon effet. * Nous avons dit ailleurs que la paix intérieure eſt une diſpoſition à la Communion, & nous diſons ici qu'elle en eſt l'effet: ce qui ne doit point paroître un cercle vicieux; puiſqu'il en eſt de même de la pureté du cœur, de l'amour de Dieu, & de toutes les autres bonnes diſpoſitions, que la Communion éxige & qu'elle augmente. C'eſt ainſi qu'une bonne Communion eſt une préparation à l'autre; parce qu'elle diſpoſe encore mieux les cœurs bien diſpoſés, & qu'elle fait éclore en nous toutes les ſemences de vertu qu'elle y trouve.

* Perturbationes animi extinguit. *Cyrill. Alex. Lib. 4. in Joan. c. 17.*

CHAPITRE XII.

L'oraiſon mentale.

§. I.

MAis un des plus puiſſans moyens, & ſans lequel la plûpart des autres, ou ne peuvent ſubſiſter en nous, ou ne ſauroient produire qu'imparfaitement leur effet, qui eſt de tranquilliſer l'ame, c'eſt l'oraiſon. Dès que nous approchons de Dieu, nous ſommes éclairés (*a*). La paix & la ſérénité ſuccèdent bientôt aux ténébres qui confondent tout, & nos gémiſſemens devant lui diſſipent tous nos troubles (*b*). Fuſſions-nous émus, paſſionnés, inquiets, lorſque nous nous mettons en oraiſon; nous nous ſentons tranquilliſer peu-à-peu; & ſi à la fin il nous reſte quelque peine, c'eſt d'être obligés de nous éloigner de la ſource d'un ſi doux repos. Les exemples des Saints qui employoient les nuits entières à ce céleſte exercice,

(*a*) Accedite ad eum, & illuminamini. *Pſ.* 33. ℣. 6.

(*b*) Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum, & de omnibus tribulationibus ejus ſalvavit eum. *Ib.* ℣. 7.

ou plutôt qui semblolent ne l'interrompre jamais, prouvent assez le calme qu'il produit, sans quoi ils n'auroient pû y persévérer long-temps; une ame agitée étant comme un malade dévoré de la fièvre & privé du sommeil qui se tourne & retourne sans cesse, & pour qui l'assujettissement à une même situation seroit un tourment terrible. Et de même qu'on reconnoît à la tranquillité du malade l'effet des remèdes & la diminution du mal, on reconnoît aussi au repos d'une ame dans l'oraison l'affoiblissement de ses passions, & son progrès dans ce saint exercice.

Nous mettons ce moyen un des derniers, parce que nous souhaitons qu'il reste profondément imprimé dans les esprits; parce qu'il est un des plus puissans, & qu'il renferme même les autres. Si nous les avons expliqués en détail, ce n'est pas comme des pratiques indépendantes de celle-ci, mais comme des fruits sur lesquels il faut insister, lorsqu'on s'y applique. Quoi qu'on puisse dire de la paix intérieure, & des différentes voies pour l'acquérir, il faut toujours revenir à l'oraison; sans elle on n'en obtiendra jamais ni la fin ni les moyens. Si l'on voit des ames fort tran-

quilles, quoiqu'elles ne s'appliquent pas à la méditation, & qu'elles en ignorent même la théorie ; c'eſt que Dieu leur accorde une oraiſon qu'elles ne diſcernent pas, & quelquefois même très-ſublime.

§. II.

LA ſainte Communion même, qui renferme l'Auteur de toutes les graces, ne produit pas la paix de l'ame ſans l'oraiſon qui nous diſpoſe à ce Sacrement, dans la préparation prochaine & éloignée, & qui en reçoit les fruits dans l'action de graces & dans le recueillement qui la ſuit : & l'oraiſon qui nous unit à Dieu, qui nous nourrit de Dieu, qui nous transforme en Dieu, & qui par ces avantages eſt une eſpèce de Communion ſublime & Angélique, peut opérer notre ſanctification ſans la Communion Sacramentelle, comme on le voit dans pluſieurs Saints. * Nous n'avons garde de vouloir ralentir le zèle des fidèles pour la fréquente Communion, nous voudrions bien plutôt l'augmenter, & l'inſpirer à tout le monde

* *Sainte Magdelaine, ſaint Paul hermite, ſainte Marie l'Egyptienne, &c.*

avec les disposítions requises : nous souhaiterions avec le Concile de Trente, qu'ils pussent communier à toutes les Messes où ils assistent. Mais ceux qui sont empêchés de suivre leur attrait pour la divine Eucharistie, ont de quoi se consoler, puisqu'ils peuvent y suppléer par l'oraison, dont rien ne peut les priver que leur dissipation & leur négligence.

L'oraison peut donc tenir lieu de la fréquente Communion : mais seulement dans le besoin, lorsqu'on est involontairement privé de cette dernière Car ceux qui voudroient de leur chef, sans nécessité, substituer l'une à l'autre, donneroient dans l'illusion,* & sortiroient avec grand risque de l'ordre de la Providence, qui veut nous communiquer ses graces par ce Sacrement. Jésus-Christ semble l'avoir institué singulièrement sous les espèces des alimens journaliers, & nous avoir ordonné de nous en nourrir, pour nous apprendre les sentiers de notre intérieur, qui nous étoient inconnus ; & pour nous forcer, pour ainsi dire, d'y rentrer du moins avec lui, & de nous y tenir d'abord en sa présence, & ensuite, même en son absence, dans le recueillement & dans le

* Sess. 22. cap. 6.

repos.

repos. Une ame qui communie fréquemment, acquiert insensiblement une grande facilité à rentrer dans ce sanctuaire intérieur, & à se tenir en paix dans cette profonde solitude, où tantôt elle jouit de Jésus-Christ présent, tantôt elle l'adore dans le lieu où ses pieds se sont reposés à la Communion précédente, & tantôt elle le lui prépare de son mieux pour celle qui doit bientôt suivre.

CHAPITRE XIII.

Détachement universel.

IL faut sur-tout se dégager de tout attachement, même aux plus petites choses. Un cœur partagé n'aura jamais de paix. La jalousie de Dieu qui le poursuit, pour le purifier, le troublera sans cesse par des regards sévères, par des reproches secrets, ou par un silence affligeant. Il aura beau vouloir se faire accroire que ce n'est que par une délicatesse excessive de conscience, & par un rafinement de piété trop singulier & trop subtil, qu'il se tourmente sur des minuties, dont tant d'autres personnes d'une solide vertu ne se font aucune

peine ; il sentira toujours, malgré tous ses efforts pour se calmer, qu'il y a entre Dieu & lui comme un mur de séparation, & que c'est l'ouvrage de sa résistance à l'attrait intérieur & aux desseins de Dieu sur lui ; & jusqu'à ce qu'il dise du fond du cœur avec le jeune Prophète de Silo, *Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute, disposé à vous obéir sans réserve*, ce Dieu viendra toujours miséricordieusement troubler son repos. Les personnes de piété à qui il s'ouvre de sa peine, les Ministres même du Seigneur à qui il confie sa conduite, auront beau l'exhorter à se remettre en paix en assoupissant ces vaines alarmes d'une conscience trop timide, & en laissant effacer par l'oubli ces impressions d'une imagination trop susceptible, *Revertere & dormi* ; ils s'efforceront vainement de tranquilliser celui que Dieu trouble & réveille sans cesse ; &, si les doux accens de sa voix ne suffisent pas pour fléchir ce cœur rebelle, il employera contre lui la force de son bras, & il le renversera d'une manière éclatante & humiliante comme Saul, pour le forcer de dire à son exemple : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ?* jusqu'à ce que, sans rai-

sonner contre l'attrait intérieur qui le sollicite à un dénuement parfait, il se laisse conduire à son impression. C'est ainsi que l'on conduisoit par la main le nouvel Apôtre frappé d'aveuglement. Dieu est plus fort que nous ; il est impossible que nous ayons la paix, tandis que nous lui résisterons. *

CHAPITRE XIV.

Coucluſion de ces trois Parties.

§. I.

VOilà bien des moyens, & des moyens nécessaires pour acquérir cette paix & pour la conserver : peut-être paroîtront-ils difficiles à pratiquer. Que ne puis-je en adoucir les rigueurs en faveur de ces personnes lâches, à qui les plus grands biens coûtent toujours trop ! Quoi, disent-elles ! s'observer de près dans toutes les circonstances & dans tous les momens ; agir toujours par le mouvement de la grace, & jamais par celui de la nature ; réprimer toutes les passions, même les plus légi-

* Fortis est robore : quis restitit ei, & pacem habuit ? *Job.* 9. ℣. 4.

times ; posséder l'égalité d'ame au milieu des plus étonnantes révolutions ; & passer soudainement des plus éclatantes prospérités aux plus affligeans revers, sans que l'extérieur change le moins du monde ? Quel homme est capable d'une si haute perfection ? Si la paix intétieure en dépend absolument, on ne doit pas espérer de la posséder en cette vie.

Il est vrai : on ne doit pas espérer de posséder en ce monde une tranquillité si parfaite, qu'elle ne souffre pas la moindre altération. * Mais cette vertu, comme toutes les autres, n'a-t-elle pas ses différens dégrés ? Et parce qu'il n'en est aucune qu'on puisse acquérir ici-bas dans toute son étenduë, puisqu'on peut toujours y faire du progrès, doit-on en négliger la pratique ? Ames timides, qui vous éxagérez la perfection de la vertu pour couvrir la honte de votre négligence, la chose n'est pas aussi difficile que vous le pensez, ou que vous le dites. Chrétiens lâches, vous êtes dans l'erreur ; c'est votre pa-

* Nunquàm sentire aliquam turbationem, nec aliquam pati cordis ... molestiam, non est præsentis temporis, sed status æternæ quietis. *Imit. Christi*, L. 3. c. 25.

resse qui vous arrête, & c'est le Démon qui vous séduit. Il vous ôtoit autrefois l'idée des beautés de la vertu, de peur que vous n'en fussiez épris ; il vous en représente aujourd'hui toute la perfection, afin que vous en soyez effrayés. Tandis qu'à peine vous pouvez faire quelque pas dans les sentiers épineux de la sainteté, il vous propose, pour vous décourager, d'en atteindre tout-à-coup le sommet par un vol rapide. Mais vous déconcerterez son artificieuse malice par une résolution ferme & tranquille, soûtenue de la confiance en Dieu, (*a*) qui n'est pas seulement sur la sainte montagne pour vous y attendre & vous y recevoir, mais encore pour vous tendre la main & vous aider à y monter. (*b*) Gémissez à la bonne heure, & pleurez de vous voir encore au pied ; mais ne vous bornez pas à répandre des larmes stériles, remplissez votre cœur du généreux projet

(*a*) In Domino confido ; quomodò dicitis animæ meæ : Transmigra in montem sicut passer. *Ps.* 10. ℣. 1.

(*b*) Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi : auxilium meum à Domino. *Ps.* 120. ℣. 1.

de monter jusqu'à la cime ; (*a*) & celui qui vous exhorte d'avancer toujours de vertu en vertu, & qui vous fait même une loi, du moins de le désirer, vous remplira de forces par ses abondantes bénédictions. (*b*) Commencez avec son secours ; & de nouvelles forces seront le fruit de ces heureux, quoique foibles, commencemens. Réprimez du moins les plus violentes passions, aussi contraires à la santé de votre corps, qu'au repos de votre ame. Essayez-vous à faire quelque bien sans trop d'activité ; c'est ce qui vous sera le moins difficile : mais retirez du moins cet avantage de votre tiédeur. Désirez ardemment ce que vous ne pouvez pratiquer, vous pratiquerez insensiblement ce que vous désirerez toujours. Nourrissez ce désir par de fréquentes réfléxions sur les grands avantages de cette paix que le Démon s'efforce de vous cacher, & sur la facilité d'en surmonter les obstacles qu'il vous exagère.

(*a*) Ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrymarum. *Ps.* 83. ℣. 7.

(*b*) Etenim benedictionem dabit legislator : ibunt de virtute in virtutem. *Ibid.* ℣. 8.

§. II.

POur ce qui eſt des avantages, j'en ai déja parlé : mais ce ſeroit bien peu les connoître, que de croire avoir tout dit, ou pouvoir tout dire. Cette paix nous affranchit de la tyrannie du Démon, dont l'empire eſt dans le ſéjour du déſordre, de l'horreur & du trouble : (*a*) elle le chaſſe de notre cœur, lui en ferme les avenuës, & rend notre ame comme un mur inébranlable à l'épreuve de ſes attaques (*b*). Cette paix eſt le régne de Dieu en nous, que nous demandons tous les jours, & que nous devons déſirer ſur toutes choſes : cette paix eſt la félicité de cette vie, & un puiſſant moyen de nous procurer celle de l'autre : elle eſt comme un gage & un eſſai de la paix éternelle des Saints. Cette paix eſt l'abrégé de la perfection Chrétienne : elle eſt le nœud qui réunit toutes les

(*a*) De hujuſmodi regno pacatiſſimo miſſus eſt foràs princeps hujus ſeculi, qui perverſis inordinatiſque dominatur. *Aug. lib.* 1. *de Serm. Domini in monte.*

(*b*) Hâc pace intrinſecùs conſtitutâ, quaſcumque perſecutiones ille qui foràs miſſus eſt, forinſecùs concitaverit, auget gloriam, non aliquid in illo ædificio labefactans, ſed deficientibus machinis, &c. *Aug. ibid.*

vertus : sans elle on n'en acquerra jamais aucune véritablement ; mais la posséder, c'est les posséder toutes : elle en est comme le centre, ou plutôt la charité est le centre où elles aboutissent, & la paix est la régle qui les y conduit. Cette paix est quelque chose de tout divin ; divin dans son principe, Dieu seul peut la former en nous, & avec nous ; divin dans ses effets, elle nous unit à celui qui fait son séjour dans la paix (*a*) ; divin dans sa récompense, c'est le Dieu même de la paix ; divin dans son modèle, les pacifiques seront reconnus pour les enfans de Dieu à ce trait de ressemblance (*b*) ; divin dans celui qui nous l'offre, & dans le prix par lequel il nous l'a acquise : c'est un Dieu-homme (*c*) qui nous l'a méritée par son sang. (*S. François de Sales, Ep. 26. Liv. 4.*)

(*a*) Pacem habete, & Deus pacis erit vobiscum. *II. Corint.* 13. ℣. 2.

(*b*) *Beati pacifici, quoniam &c.* & utique filii similitudinem patris habere debent. *Aug. ubi suprà.*

(*c*) Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis. *Joan.* 14. ℣. 27.

§. III.

C'Est dans ce sanctuaire de paix, où régne un silence éternel, que Dieu entre avec plaisir, qu'il demeure avec sûreté, qu'il opére sans résistance. Il cherche des cœurs paisibles, il se communique à eux, il les remplit. Les pacifiques sont ses enfans de prédilection, les images de sa profonde paix; c'est à eux qu'il se communique avec une intime confiance. Ce repos intérieur n'est pas moins utile à l'homme, qu'agréable à Dieu, qui trouve sa gloire dans notre bonheur, & qui nous fait trouver notre bonheur dans sa gloire. Un homme tranquille, affranchi des cupidités insatiables, des noirs chagrins, des cuisans soucis, jouit d'un calme délicieux, qui est comme un essai de l'éternelle béatitude, qu'il préfére à tous les plaisirs des sens, & pour lequel les prétendus heureux de la terre sacrifieroient volontiers leur fortune, leur santé, leur vie même, s'ils étoient capables de le goûter. Elevée en Dieu, & approchant de la pureté des Anges, ne tenant qu'au Ciel par goût, & à la terre que par nécessité, ainsi placée entre l'un & l'autre, cette ame voit sous ses pieds toutes les créa-

tures emportées par le torrent des tems dans l'abyſme d'un éternel oubli : elle gémit ſur le malheur des hommes qui s'y laiſſent entraîner, & ſur l'illuſion qui les aveugle : elle eſt toujours égale à elle-même, parce que tout lui eſt égal ; & tout lui eſt égal, parce qu'elle ſent que tout n'eſt rien.

Rien n'altére la paix de cette ame, parce que rien ne la touche. On voit en elle une humeur douce, des manières affables, un caractère qui, s'accommodant à tout, eſt réglé en tout, qui travaille ſans empreſſement, qui ſe repoſe ſans indolence, qui s'éleve ſans hauteur, qui deſcend ſans baſſeſſe, qui hait ſans colère, qui aime ſans paſſion, qui ſupporte les défauts d'autrui ſans puſillanimité, les ſiens propres ſans négligence ; qui corrige les uns & les autres ſans emportement & ſans dépit.

§. IV.

POur ce qui regarde la facilité de l'acquérir, il n'en faut pas juger comme des choſes humaines, qui ſont rares & d'une acquiſition difficile, à meſure qu'elles ſont précieuſes ; ſi l'on n'aime mieux dire qu'on ne les eſtime précieu-

ſes qu'à proportion de ce qu'elles ſont rares, & qu'il en coûte plus pour les avoir. Il n'en eſt pas ainſi de cette paix, quoiqu'elle n'ait dans ce monde ni ſon prix ni ſa récompenſe, & que nous puiſſions lui appliquer tout ce que Salomon dit du mérite de la ſageſſe, puiſqu'elle en eſt la conſommation (*a*). Cependant tout le monde peut la poſſéder, s'il veut travailler à l'acquérir : & rien ne peut nous en priver, que notre négligence. On ne nous dit pas de l'aller chercher dans le Ciel, ou de deſcendre dans de profonds abyſmes, ou de paſſer les mers, pour la trouver (*b*) : elle eſt tout près de nous, au-dedans de nous, au fond de notre cœur (*c*). C'eſt là que l'ont trouvée ceux à qui tout l'enfer & tout le monde conjurés ſembloient devoir ôter toute eſpérance de repos ; & qui en effet n'en euſſent jamais goûté aucun, s'ils ne ſe fuſſent renfermés dans cette ſolitude intérieure, où les hommes

(*a*) Hæc eſt pax quæ datur in terra hominibus bonæ voluntatis : hæc vita conſummati perfectique ſapientis. *Auguſt. ubi ſuprà.*

(*b*) Non ſuprà te eſt, neque procùl poſitum, &c. *Deuteron.* 30. ℣. 11. *& Rom.* 10. ℣. 6.

(*c*) Juxtà te eſt valdè.... & in corde tuo. *Deuteron.* 30. ℣. 14.

ni les démons ne peuvent pénétrer. C'eſt là que l'ont trouvée ceux qui l'avoient cherchée en vain dans les déſerts les plus reculés ; parce qu'ils cherchoient au dehors & au loin ce qu'ils avoient tout près, & en eux-mêmes, comme un homme diſtrait cherche de toutes parts ce qu'il a dans ſes mains, ſans s'en appercevoir. C'eſt là que l'ont trouvée ceux qui avoient travaillé inutilement à ſe la procurer par les auſtérités & les autres éxercices extérieurs ; mais qui l'ont trouvée aſſiſe & les attendant à la porte de leur cœur, * dès qu'ils ont pris ſincérement le parti d'y rentrer. C'eſt là que l'ont trouvée les Philoſophes même profanes, quoique, n'étant entrés dans les routes ténébreuſes de leur ame, qu'à la lueur de la raiſon obſcurcie par le péché & par l'irréligion, & ne s'étant pas aſſez approfondis, ils n'ayent découvert de cette paix que la ſuperficie, & qu'ils ayent toujours conſervé un germe d'inquiétude & de trouble, fomenté ſans ceſſe par la vanité cachée dans les replis

* Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit : aſſidentem enim illam foribus ſuis inveniet. *Sap. 6. ℣. 15.*

de leur cœur. Et vous qui faites profeſſion de piété, ſeriez-vous moins ardens que les Payens même à vous procurer la paix intérieure ? Seriez-vous aſſez aveugles ou aſſez lâches, pour méconnoître ou pour négliger un ſi grand bien?

C'eſt un tréſor caché à la vérité, mais qui ne l'eſt que dans votre ame ſous une foule d'amuſemens & de bagatelles que vous pouvez diſſiper quand vous voudrez. Cela demande du ſoin, il eſt vrai: mais qu'eſt-ce qui n'en demande pas ? Les affaires, les divertiſſemens, les crimes même ne donnent-ils aucun ſouci ? Les mondains ſeroient moins à plaindre, ſi leurs intrigues & leurs déſordres ne les engageoient pas dans de plus pénibles travaux, que n'en exige la paix la plus profonde. Et dans l'ordre du ſalut eſt-il quelque choſe qui ne coûte ? La ſainteté & la gloire ſe donnent-elles pour rien ? La croix qu'il faut porter, la violence qu'il faut ſe faire, la guerre qu'il faut ſoutenir, & cela pendant toute ſa vie, ne ſont-ce que de grands mots qui ne ſignifient rien dans le fond ? Si vous ne voulez pas ſincèrement acquérir les vertus, pourquoi trompez-vous le monde, en vous revêtant de leurs apparences ? Et pourquoi vous

trompez-vous vous-même, en vous faisant accroire que vous les goûtez, & peut-être que vous les pratiquez, parce que vous lisez les Livres qui en traitent? Que si vous les souhaitez tout de bon, vous devez sçavoir qu'on ne les acquiert qu'à force de soins & de diligence. * Mais si vous prenez le chemin de la paix, vous y arriverez plutôt, & vous aurez moins à souffrir. Ne l'envisagez pas dans toute son étenduë, les obstacles & les moyens réunis effrayeroient peut-être votre peu de courage. Considérez-la par rapport à la pratique: ce n'est pas tout à la fois, mais en détail, que vous devez la pratiquer. Les obstacles ne reviennent pas toujours, & les moyens se rendent familiers par l'usage. Il faut deux choses pour cette paix; l'acquérir, & s'y maintenir. Le premier ne demande que quelques sacrifices: le second n'éxige qu'un peu d'attention. Une ame qui est en paix, s'y maintient facilement, pour peu qu'elle s'observe: c'est comme une machine qui va d'elle-même, dès qu'on l'a mise en mouvement; & qui ne demande,

* Sine sollicitudine & diligentiâ nunquàm acquires virtutes. Magnâ diligentiâ opus est benè proficere volenti. *Imit. Christi.*

pour ainſi dire, que l'œil de l'ouvrier, pour la régularité de l'ouvrage.

§. V.

JUſqu'ici nous n'avons donné que la théorie de la paix de l'ame. Il faut maintenant vous en donner la pratique, qui dirigera de plus près vos pas dans la voie de cette paix. Nous tomberons infailliblement dans des répétitions, puiſque la pratique n'eſt autre choſe que la théorie appliquée aux différentes circonſtances, mais répétitions utiles & même néceſſaires à la multitude : & c'eſt l'utilité des ames que nous cherchons uniquement. Les principes dans la pure ſpéculation ſont ſecs, métaphyſiques, peu intéreſſans, & inſuffiſans pour l'inſtruction du plus grand nombre ; mais la pratique les dépouille de leur ſéchereſſe, leur donne de la conſiſtance & du goût, & les met à la portée des plus ſimples, & pour ainſi dire ſous leurs yeux.

QUATRIEME PARTIE.

Où l'on enseigne la pratique de cette paix.

CHAPITRE PREMIER.

Il ne faut point rechercher cette paix avec trop d'ardeur.

§. I.

VOus voilà donc résolu de travailler sérieusement à acquérir la paix intérieure, & à mettre en pratique tous les moyens que nous vous en avons donnés. Vous voulez absolument vous posséder vous-même, pour posséder Jesus, qui est le Roi pacifique, dont l'empire est celui de la paix, & qui hait tant le trouble, qu'il sort des ames qui s'y abandonnent, & qu'il s'en sert comme d'un des plus terribles ministres de ses vengeances, pour punir leur infidélité. Vous voulez être dévot & tranquille,

afin que Jésus demeure en vous. * Projet bien louable, mais qui demande beaucoup de discrétion. Il faut chercher cette paix avec soin, mais sans empressement : c'est un ouvrage de votre patience plutôt que de vos efforts : le plus grand que vous feriez pour acquérir ce saint repos, seroit celui qui vous en éloigneroit le plus. Ce n'est point par l'activité qu'on obtient la tranquillité. Ce n'est pas à force d'exhorter un malade au sommeil, ce n'est pas en lui faisant de longs raisonnemens pour lui en prouver la nécessité, & en criant fort haut contre ceux qui font du bruit, qu'on réussit à le lui faire prendre, mais en lui donnant des remèdes propres à l'assoupir, & en gardant le silence. Lui-même il l'écarteroit, s'il vouloit trop l'attirer : c'est en bannissant tout souci, toute inquiétude, & toute réflexion qui lui est contraire, plutôt qu'en s'occupant du désir & des moyens de le prendre, qu'il le fera venir.

§. II.

VOus devez rentrer au-dedans de vous-même, si vous voulez trouver la

* Esto humilis & pacificus, & erit tecum Jesus : fis devotus & quietus, & manebit tecum Jesus. *Imit. Christi, L. 2. c. 8.*

paix qui eſt dans le plus intime de votre ame. Si vous ne la trouvez pas d'abord, c'eſt que vous ne pénétrez pas aſſez avant dans ce temple intérieur; & qu'au-lieu d'entrer dans le tabernacle où l'on ne voit que la lumière du Seigneur, & où l'on ne ſent que l'odeur des parfums; au lieu de pénétrer juſques dans le ſanctuaire où régne un éternel ſilence, & où l'on n'entend que les oracles divins, vous reſtez dans le parvis, où la foule vous preſſe, & où les victimes qu'il faut immoler ſe débattent & font du bruit. Vous vous arrêtez, pour ainſi dire, aux dehors de votre ame, où les paſſions dominent; & peut-être ignorez-vous encore qu'il y ait un lieu plus ſacré & plus reculé, qui leur ſoit inacceſſible. C'eſt la partie ſupérieure de cette ame, où régne ſouverainement la raiſon ſur les appétits, & la foi ſur la raiſon, & avec la raiſon & la foi toutes les vertus. Renfermez-vous dans ce cabinet intérieur, & tirez-en la porte ſur vous, en attendant que la tranquillité revienne.

§. III.

SOuffrez en patience ce que vous ne pouvez empêcher. Il y a du mérite pour vous à ſouffrir de vos propres défauts.

Ce désordre intérieur que causent les passions révoltées, est une suite du péché & du déréglement de la nature; mais il en est aussi le remède, parce qu'il excite notre vigilance, qu'il éxerce notre patience, & qu'il humilie notre orgueil. Le Fils de Dieu, en se revêtant de notre chair sans en prendre les foiblesses, les a tournées en remède les unes pour les autres. Priez-le, à la bonne heure, de vous délivrer de cette corruption qui vous infecte, d'amortir ce feu qui vous dévore, de faire cesser cette guerre intestine qui vous donne de si violentes agitations: car il ne faut point regarder avec indifférence des mouvemens qui nous portent au péché, ou qui nous jettent dans le trouble; ce seroit ou y consentir secrettement, ou s'y exposer par sa négligence. Nous ne souffrons ces révoltes avec fruit, que lorsqu'elles ne font qu'éxercer notre courage: & Dieu ne les voit avec complaisance, qu'autant qu'elles ne servent qu'à faire triompher son amour. Appellez-le à votre secours, puisque lui seul peut appaiser cette tempête; mais s'il semble toujours endormi, tandis que vous serez agité, ne perdez ni le courage ni la patience. C'est assez que Jésus soit avec vous.

Les pensées de votre esprit ébranlé ; les phantômes de votre imagination échauffée, les inquiétudes de votre cœur alarmé iront & viendront avec précipitation, se traverseront mutuellement, voleront en foule, bourdonneront autour de vous, comme un essain d'abeilles ; * mais, dit S. François de Sales, vous n'en souffrirez aucun dommage, si vous restez immobile au milieu de ce grand mouvement.

§. IV.

QUand le bruit seroit si grand que vous ne vous entendriez pas vous-même, vous ne devriez pas vous inquiéter : ce seroit le moyen de vous faire perdre ce que vous posséderiez encore, bien-loin de vous faire recouvrer ce que vous auriez déja perdu. *La souveraine paix* consiste à ne tenir à rien, non pas même à la paix sensible. Tandis qu'on tient encore à une paix apperçue, on n'en a tout au plus que quelques fruits qui se consument bientôt, & nullement le germe & la racine qui sont dans une volonté toute dénuée. C'est comme la paix mondaine qui consiste dans la jouis-

* Circumdederunt me sicut apes. *Ps.* 117.

ſance des biens dont on n'a pas en ſoi le principe, & qui par conſéquent ne peut long-tems durer, & non proprement la paix que Jéſus-Chriſt nous a laiſſée, dont l'auteur eſt l'Eſprit Saint qui habite en nous, & qui la forme en nous par un détachement univerſel, & par une entière déſappropriation de ſes dons même ſenſibles. Auſſi remarquez que Jéſus-Chriſt, en nous laiſſant la paix comme un riche héritage, dit qu'il nous la donne d'une manière toute différente de celle dont le monde donne la ſienne. * En effet, le monde nous offre ſa paix, en nous exhortant à jouir de ce qu'il nous préſente, & à nous y attacher : & Jéſus-Chriſt au contraire nous donne la ſienne, en nous détachant de tout, même de ſes dons ſenſibles.

§. V.

ASſûrez-vous, autant que vous le pourrez, de votre volonté & de votre réſolution de ſervir Dieu ; attachez-vous inviolablement à ſon amour : déteſtez de tout votre cœur tout ce que vous

* Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis : non quomodò mundus dat, ego do vobis. *Joan.* 14. ℣. 27.

éprouvez en vous qui lui eſt contraire; ſouhaitez le repos intérieur, & la ſainte joie qui l'accompagne, pour pouvoir adorer & bénir en toute liberté le Dieu infiniment digne de tous nos hommages & de toutes nos louanges. Mais s'il permet que le trouble continue, ne vous en alarmez point. Gardez-vous-bien de croire, comme il arrive aſſez ſouvent, même aux ames les plus pieuſes, que Dieu eſt ſans doute bien irrité contre vous, puiſqu'il permet que vous ſoyez battue d'une ſi furieuſe tempête, & que les eaux entrent à grands flots juſques dans votre ame.* Regardez au contraire votre état comme une épreuve qu'il veut faire de votre bonne volonté pour lui, & comme une peine qu'il veut que vous ſupportiez pour ſon ſervice. Bien-loin d'attendre, par une erreur aſſez commune, le retour du calme, pour pouvoir répandre votre cœur devant ſa divine Majeſté; c'eſt votre trouble même qui doit vous en inſpirer la plus pleine & la plus conſolante confiance, puiſque Dieu n'eſt jamais plus près de vous, que lorſque vous ſouffrez pour

* Intraverunt aquæ uſque ad animam meam. *Pſ.* 68. ℣. 1.

lui, non seulement les peines au dehors, mais encore le trouble au-dedans. (*a*) Dites-lui donc avec une tranquille simplicité : » Seigneur, vous êtes témoin de ma situation : mon ame est » triste & abbatue; mon esprit est dans un » égarement continuel; mon imagination m'emporte fort loin, si je veux la » suivre; elle m'agite & me fatigue, si » je veux l'arrêter; le trouble de mon » cœur est extrême; les noires vapeurs » que sa fermentation excite, m'offusquent & m'étourdissent; à peine suis-je présent à moi-même, je n'y suis » presque rappellé que par le sentiment » de ma douleur; les peines les plus sensibles, les craintes les plus vives, les » images les plus sombres, les réfléxions » les plus accablantes, m'obsèdent en » foule, & dérobent à ma vuë tout ce » qui pourroit me consoler. (*b*) Si vous » voulez me donner une situation plus » tranquille, vous le pouvez : une de » vos paroles suffit pour calmer cette » mer agitée : un rayon de votre lu-

(*a*) Juxtà est Dominus iis qui tribulato sunt corde. *Ps.* 33. ℣. 19.

(*b*) Circumdederunt me mala quorum non est numerus; & non potui ut viderem. *Ps.* 39. ℣. 13.

» mière peut en un instant dissiper les » ténébres, & ramener la sérénité dans » mon ame : si vous ne le voulez pas, » je me soumets sans réplique, & j'atten- » drai votre secours dans un humble si- » lence : * c'est cette assistance divine » qui fait ma sûreté & ma consolation : » je ne doute point que vous ne me » l'accordiez, puisque votre infinie mi- » séricorde la sollicite puissamment pour » moi. « Fussiez-vous même troublé au point de ne pouvoir faire cette prière, ni presque aucune autre, vous ne devriez point vous déconcerter, mais en baissant humblement les yeux devant le Seigneur, dire à l'exemple du Sauveur dans son agonie : Que votre volonté soit faite. Et sachez que vous seriez plus agréable à Dieu dans cet état d'agitation & de trouble, que dans la plus dévotre tranquillité.

---

* Bonum est præstolari cum silentio salutare Dei. *Thren.* 3. ℣. 26.

CHAPITRE.

CHAPITRE II.

Ne point rechercher la dévotion ſenſible avec trop d'empreſſement.

§. I.

IL faut ſe comporter à l'égard de la dévotion & de la ferveur ſenſible, comme à l'égard de la paix ; la déſirer ſans empreſſement, la demander ſans inquiétude, la poſſéder ſans attachement, la perdre ſans alarme : ne pas la regarder avec indifférence, puiſque c'eſt un frein pour nos paſſions, un délaſſement pour notre foibleſſe, un aſſaiſonnement pour la nourriture de notre ame : ne point perdre courage quand elle eſt ôtée, puiſque la grace du Seigneur eſt notre inviſible appui, & l'accompliſſement de ſa volonté notre aliment, * & puiſque Dieu veut tenir lieu de tout à ceux qui ne tiennent qu'à lui. Il faut conſerver précieuſement la ferveur intime & ſolide des réſolutions, mais ne pas s'occuper beaucoup de la ferveur variable des ſen-

* Meus cibus eſt ut faciam voluntatem ejus qui miſit me. *Joan.* 4. ℣. 34.

timens; la cultiver quand Dieu la donne, ſans y trop réfléchir ; s'en paſſer quand il l'ôte, ſans la trop regretter ; ne pas la perdre par ſa faute, puiſque c'eſt un vrai bien ; ne pas s'affliger juſqu'au trouble quand elle vient à manquer, de quelque manière que cela arrive, puiſque ce ſeroit un grand mal. Souhaitons le lait de la dévotion comme de jeunes enfans qui ſentent combien il leur eſt utile ; mais ſouhaitons-le auſſi comme des enfans déja raiſonnables, qui ſavent s'en paſſer (*a*). Si cet aliment nous fait croître pour notre ſanctification (*b*), l'attachement que nous y aurions, ne retarderoit pas peu ce grand ouvrage.

Nous pouvons & nous devons goûter la préſence de Jéſus, autant qu'il voudra reſter avec nous ; l'accompagner par-tout comme les Apôtres ; le ſuivre pas à pas, ſans le perdre d'un moment ; courir à lui à travers les vagues de la mer, comme ſaint Pierre ; nous repoſer ſur ſon cœur, comme ſaint Jean : mais s'il ſe retire, nous

(*a*) Sicut modò geniti infantes, rationabiles ſine dolo lac concupiſcite. *Ep.* 1. *Petr.* 2. ℣. 2.

(*b*) Ut in eo creſcatis in ſalutem. *Ibid.*

ne devons point nous livrer à la triſteſſe & au chagrin, puiſque ſon abſence doit nous être utile (*a*).

§. II.

SI l'abſence de Jéſus a été utile aux Apôtres, & nous l'eſt encore ; & ſi ſa préſence viſible peut être un obſtacle à la perfection des Saints ; quel eſt le bien, même ſpirituel, mais ſenſible, dont nous ne devions être entièrement détachés ? Vouloir abſolument ſuivre Jéſus dans ſon éloignement ; s'efforcer *de quitter la terre*, & de prendre ſon eſſor vers le Ciel, c'eſt renverſer l'ordre qu'il a établi, c'eſt troubler l'œconomie de ſa providence, c'eſt ſe fatiguer inutilement. Attendons en repos que nous ſoyons revêtus de la force d'en-haut.... (*b*) Vouloir être toujours à ſa droite ou à ſa gauche, c'eſt ne ſavoir pas ce qu'on demande (*c*) : ſouhaiter de ſe fixer avec lui ſur le Thabor,

(*a*) Triſtitia implevit cor veſtrum ; ſed ego veritatem dico vobis : expedit vobis ut ego vadam. *Joan.* 16. ℣. 6. & 7.

(*b*) Sedete donec induamini virtute ex alto. *Luc.* 24. ℣. 39.

(*c*) Neſcitis quid petatis. *Matth.* 20. ℣. 22.

c'eſt ne ſavoir pas ce qu'on dit *: & ſouvent, outre la ſenſualité ſpirituelle qui nous rend ſi avides des goûts de la piété, il y a encore quelque choſe de plus bas, de plus groſſier, de plus déſagréable à Dieu, & de plus nuiſible pour nous, qui nous porte ſi fort à déſirer les lumières & l'éclat de la dévotion; une vanité ſecréte qui veut briller en piété par la ferveur & par les enthouſiaſmes, comme le corps brille par les graces & par les parures, & l'eſprit par les ſaillies & par le ſavoir. Mais à quoi aboutit une ambition auſſi ſubtile & auſſi déplorable? A nous rendre guindés dans la dévotion, comme les gens pleins de vanité le ſont dans leurs diſcours & dans leurs manières, & à nous rendre plus inſupportables aux yeux de Dieu, que ne le ſont ces airs vains & ces manières affectées aux yeux des hommes un peu ſenſés. Beaucoup d'humilité & de ſimplicité avec Dieu, & non tant de ferveur & d'activité.

On prend ſon eſſor vers le Ciel, on veut obſtinément s'élever au-deſſus des

* Faciamus hîc tria tabernacula ... neſciens quid diceret. *Luc.* 9. ℣. 33.

astres, (*a*) sans faire attention qu'on y monte bien plus vîte par une humble prière que par un vol présomptueux (*b*). Mais qu'arrive-t-il ? On se fatigue par ses efforts, on est étourdi de son élévation, on tombe & on se précipite, on se brise en tombant de si haut ; & pour avoir entrepris avec orgueil de voler, on ne peut plus marcher à son ordinaire (*c*) : on roule quelquefois jusque dans l'abysme d'un désordre honteux : on se traîne, on se vautre dans le limon & dans l'ordure (*d*). Et c'est, hélas ! à quoi aboutit une dévotion mal réglée & une vaine ferveur. Mais ceci est d'une trop grande conséquence ; les peines qu'occasionne

(*a*) In cœlum conscendam, super astra Dei, &c. *Is.* 14. ℣. 13.

(*b*) Prior ascendit ad Dominum oratio, quàm volatus : & antè pervenit justa petitio, quàm iniqua præsumptio. *S. Maxim. hom.* 5. *de SS. Apost. Petro & Paulo.*

(*c*) Ut qui paulò antè volare tentaverat, subitò ambulare non posset ; & qui pennas assumpserat, plantas amitteret. *Id. ibid.*

(*d*) Detracta est ad inferos superbia tua, concidit cadaver tuum. Subter te sternetur tinea, & operimentum tuum erunt vermes. Quomodò cecidisti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris ? Corruisti in terram, &c. *Is.* 14. ℣. 11.

ce désir empressé de la ferveur, sont trop vives; les illusions qui en résultent, sont trop fréquentes; & la paix intérieure en est trop altérée pour nous borner à des maximes générales. Examinons les choses en détail.

Article premier.

Ne point trop s'efforcer de ressentir la ferveur, quand on se prépare à la Confession.

§. I.

Lorsque vous êtes sur le point de vous présenter au Tribunal de la Pénitence, vous vous donnez peut-être beaucoup de peine pour vous exciter à la contrition; vous multipliez vos réflexions, vous vous efforcez de vous faire les plus vives peintures de la majesté de Dieu que rien ne peut peindre, de l'infinité de son être que rien de sensible ne peut représenter, de la rigueur de ses jugemens, de la sévérité de ses vengeances, peut-être encore, mais rarement, de la multitude & de la grandeur de ses bienfaits, de la magnificence de sa gloire, de l'éternité de ses récompenses: mais votre esprit fatigué de vos réfléxions multipliées,

& votre cœur ſerré, à force d'en vouloir exprimer les affections, ne vous fourniſſent plus que du dégoût. Alarmé de cette diſpoſition, vous redoublez ce qui en eſt la cauſe, vous ajoûtez de nouvelles réfléxions aux premières, & vous faites de nouveaux efforts pour exciter ce que vous appellez dévotion; & le mal augmentant toujours, parce que la ſource fournit ſans ceſſe, le trouble ſe joint au dégoût, l'affoibliſſement & le découragement ſuivent le trouble; & approchant du Tribunal ſacré dans ces diſpoſitions, pour avoir trop voulu y apporter une contrition ſenſible, peut-être n'en rapportez-vous qu'une noire triſteſſe, un ſecret dépit, & une eſpèce de déſeſpoir. Votre zèle m'édifie; mais votre erreur me fait compaſſion. Le remède à ce mal eſt aſſuré dans un éclairciſſement tout ſimple.

§. II.

JE vous demande: Qu'eſt-ce que la contrition, ou l'attrition, ſur quoi vous êtes ſi fort en peine? C'eſt, me direz-vous, une douleur ſincère d'avoir offenſé Dieu, ou préciſément parce qu'on l'a offenſé, ou du moins parce qu'on l'a

perdu. Mais, ajoûté-je, eſt-ce une douleur de tête, ou de quelqu'autre partie du corps ? Non, répondrez-vous ; c'eſt une douleur du cœur. Mais encore (car en matière de piété nous ne ſçaurions jamais trop éclaircir les choſes, pour nous en former les idées les plus nettes) eſt-ce de ce cœur de chair, qui eſt en vous le centre de la vie corporelle ? Nullement. C'eſt, (pour ôter toute équivoque,) un regret de l'ame qui déteſte le péché, & qui ſe repent de l'avoir commis. Hé ! pourquoi donc tourmentez-vous votre corps, pour exciter en vous ce que l'ame ſeule prévenue & aidée de la grace peut produire ? Pourquoi fatiguez-vous votre vuë par un regard fixe de quelque objet touchant, votre tête par une forte application, tout votre corps par des ſituations gênantes ? Les réfléxions même de l'eſprit, qui ſont propres à exciter les ſentimens du cœur, ne doivent être ni trop multipliées, ni trop ſuivies : elles deviendroient un travail, au-lieu d'être un ſecours : l'ame épuiſée par cette contention ne ſentiroit plus que de la foibleſſe dans les mouvemens qui la portent à Dieu. Vous trouveriez ſans peine dans quelque penſée toute ſimple, dans quel-

que affection tranquille, dans des réſolutions conſolantes, par la vuë du bien qui réjouit toujours, & qui dilate le cœur de ceux qui l'aiment, ce que vous cherchez inutilement, & que vous éloignez même par des efforts qui ralentiſſent la dévotion, & qui détruiſent la ſanté.

§. III.

AU reſte, n'eſt-il pas vrai que vous vivez dans l'éloignement du péché & de ſes occaſions; que vous déteſtez non-ſeulement celui qui donne la mort à l'ame, mais encore celui qui l'affoiblit; que quand vous y êtes tombé, vous en avez du regret, & que vous vous précautionnez pour la ſuite? N'eſt-il pas vrai que, ſans attendre l'occaſion du Sacrement, vous vous excitez ſouvent à la douleur de vos égaremens paſſés & de vos fautes journalières? Vous poſſédez donc ce que vous cherchez; ou plutôt ce que vous cherchez, eſt de beaucoup inférieur à ce que vous poſſédez. Vous avez, autant que nous pouvons en juger, la véritable contrition; & vous en cherchez l'ombre ſéduiſante. Vous êtes dans une diſpoſition ſoûtenue de préférence pour Dieu ſur tous les

biens du monde, & vous déteſtez le péché plus que tous les maux, & principalement le péché mortel : c'eſt tout ce qu'il faut pour la véritable contrition. Tournez votre habitude en acte pour la matière du Sacrement, cela ſuffit. Vous aviez toutes les diſpoſitions néceſſaires pour recevoir le Sacrement avec fruit, avant de vous y exciter : en vous y excitant, vous n'avez fait qu'en perdre une partie & troubler la paix entière du cœur.

ARTICLE SECOND.

Eviter le trop grand empreſſement pour la ferveur dans la Communion.

§. I.

VOus allez approcher de la ſainte Table ; gardez-vous bien de la déshonorer par des contenances forcées, & des geſtes ridicules, preſqu'inſéparables des efforts qu'on fait pour attirer la dévotion ſenſible. Soyez ſérieux, grave, ſimple, modeſte, ſans affectation, ſans ſingularité, ſans empreſſement, & ſoyez au-dedans & aux yeux de Dieu ce que vous ſerez au-dehors & devant les hommes. Approchez du

Seigneur dans cette contenance modeſte & paiſible, adorez ſa majeſté, admirez ſa bonté, reconnoiſſez votre néant devant lui, déſirez de lui être uni, expoſez-lui votre miſére ; offrez-lui votre cœur d'une manière auſſi tranquille, que ſi vous ne faiſiez qu'un exercice ordinaire de Religion. Si vous vous efforcez, vous pourrez peut-être d'abord reſſentir quelque goût & quelque ferveur, mais qui ſe tournera bientôt en piége ; parce que cette ferveur ſenſible venant à manquer, ce qui arrivera infailliblement, (rien de forcé ne pouvant ſe ſoûtenir long-tems) cette contrainte intérieure empêchera l'onction divine de pénétrer dans l'ame, & en diſſipera même celle que le Seigneur y avoit répandue. Vous ne ſaurez plus comment aller à lui ; parce que vous n'êtes accoutumé d'en approcher, que lorſque vos goûts & vos pieuſes ſenſations vous y attirent. D'ailleurs, votre aridité vous jettera dans d'extrêmes alarmes ſur l'état de votre conſcience : vous craindrez que quelque péché ſecret ne vous ait privé de cette ferveur ſur laquelle vous comptiez ſi fort, & de cette onction qui avoit pour vous tant de charmes ; & alors, ou vous prendrez le parti de

vous priver des Sacremens, ce qui sera toujours un mal, mais qui peut-être par dégrés deviendra extrême; ou vous ne les recevrez qu'avec de tristes perplexités qui vous en feront perdre presque tout le fruit.

§. II.

ON a vû des personnes, qui, après avoir fréquenté long-tems les Sacremens avec succès, en sont venues jusqu'à s'en priver entièrement, parce qu'elles n'y ressentoient plus cette ferveur. Elles s'appuyoient trop sur le goût sensible, qui ne peut servir de fondement à l'édifice immortel: & ayant bâti sur cette molle argile, dès qu'elle a manqué, tout leur ouvrage est tombé en ruine, & les a entraînées elles-mêmes dans le précipice. Au scandale de leurs frères, & à la perte de leurs ames, on les a vues, plusieurs années de suite, séparées de la Table sacrée, vivre sans remors dans cette espèce d'excommunication prononcée par le tribunal de leur erreur; & ce qui est encore plus déplorable, finir une vie peu édifiante par une mort très-équivoque. On en a vû d'autres, qui dans les premières années de leur piété ne participoient jamais au Sacrement divin, que le

cœur plein de trouble ; & ne voyoient qu'avec une ſecrète horreur approcher les jours qui les ramenoient à la ſainte Table. Cette diſpoſition les alarmoit. Par une erreur aſſez ordinaire, ils en cherchoient la ſource dans leurs confeſſions ſur leſquelles ils n'étoient jamais ſatisfaits : ils ſe donnoient la torture pour ſe tranquilliſer: &, comme le Sacrement de la Pénitence précédoit toujours immédiatement celui de l'Euchariſtie, ce n'étoit que par un tourment, qu'ils ſe préparoient à un autre tourment ; & ainſi leurs Communions devenoient tous les jours plus pénibles, & par conſéquent plus pleines de dégoût. Dans cet état déplorable ils traînoient de triſtes jours ; ils s'épuiſoient de forces ; ils ſéchoient tout vivans ; ils faiſoient une funeſte épreuve de ce qu'on eſt expoſé à ſouffrir, & des écarts qu'on riſque de faire dans le chemin de la vertu, lorſqu'on eſt ſans expérience & ſans guide, ſans confiance ou ſans docilité. Mais dès qu'ils ſe ſont ouverts, & qu'ils ont bien voulu ſouffrir qu'on ſondât la plaie de leur cœur, on leur a découvert la ſource de leur peine, qui ne conſiſtoit qu'à vouloir ſentir celui qu'il ne faut qu'aimer ; & à s'efforcer, pour ainſi dire,

de lever le voile de la foi, malgré la main toute-puissante qui le tient abbatu. La lumière leur a rendu la paix : ils ont commencé d'attendre de Dieu ce qu'ils avoient cru pouvoir se procurer : ils ont substitué à leur empressement inquiet une diligence tranquille ; & leur cœur pacifié étant devenu susceptible des mouvemens délicats de la grace, que leurs troubles & leurs alarmes intérieures interrompoient, & Dieu bénissant leur docilité, ils ont été touchés de la présence de Jésus, dès qu'ils ont moins voulu l'être ; & ce qui faisoit le tourment de leur piété, est devenu la plus douce consolation de leur vie.

§. III.

J'Entends ici un de ces dévots actifs à qui la retenuë paroît une tiédeur. Quoi ! approcher froidement de son Dieu ? Faire la plus grande & la plus sainte de toutes les actions, comme une action ordinaire ? Ne se donner aucun soin pour se mettre dans les dispositions que l'Eglise nous ordonne d'y apporter, & que la sainteté de ce Sacrement éxige par elle-même ? Ne point s'éprouver comme l'Apôtre le prescrit, ou approuver tout ce qu'on est, quelque sec qu'on puisse être ?

S'unir à ſon Sauveur d'un air tranquille qui ſent l'indifférence & le mépris ?

Non, je ne veux point que vous approchiez froidement de ce Dieu d'amour. Mais eſt-ce de votre feu ou du ſien que vous devez brûler ? Certes le vôtre eſt tout-à-fait de trop, lorſque vous approchez de cette fournaiſe ardente & de ce feu conſumant. * Je ne craindrai point de vous dire, & vous ne devez pas craindre de penſer qu'il faut faire cette grande action avec la même tranquillité que le reſte des pieux exercices, quoiqu'avec des ſoins bien différens. Je ne veux point que vous vous négligiez ſur les diſpoſitions néceſſaires pour vous nourrir de ce pain du Ciel : mais je voudrois fort que vous comptaſſiez la paix du cœur pour une des principales ; & c'eſt la ſeule que vous ne vous mettez pas en peine d'acquérir, & que vous ſemblez même vous faire un devoir de détruire. Vous voulez vous éprouver vous-même ? Bien-loin de vous en détourner, je vous y exhorte : & vous ne ſauriez excéder en cela, tandis que votre épreuve ne fera

* Dominus Deus tuus ignis conſumens eſt. *Deuteron.* 4. ℣. 24.

qu'augmenter en vous l'humilité, l'amour de Dieu, la confiance en lui, & le désir de le recevoir, & non le trouble, les alarmes, & l'éloignement de ce souverain remède à tous nos maux. Je n'ai garde d'approuver la sécheresse de votre cœur : au contraire, je vous conseille de ne pas l'augmenter par la chaleur de vos désirs, & par la vivacité de vos mouvemens. Malheur à la tranquillité qui vient de l'indifférence pour Dieu : oui, mais aussi malheur à l'empressement qui vient de l'amour excessif de soi-même : la tranquillité que produit l'amour réglé de l'un & de l'autre, tient le juste milieu. Préparez-vous donc de votre mieux à cette grande action, sans trop compter sur vos soins : ranimez votre zèle, sans perdre votre repos : efforcez-vous doucement & sans trop d'ardeur, possédez-vous courageusement & sans indolence ; c'est tout ce que Dieu demande de vous.

§. IV.

S'Agiter, perdre la paix de l'ame, est-ce une bonne préparation à un Sacrement, dont un grand fruit est de nous mettre en paix ? Détruire la fin, pour mieux pratiquer les moyens ; quel ren-

verſement d'ordre ! C'eſt ſe mettre hors d'état d'avoir la paix qui eſt le fruit de la bonne Communion, & s'expoſer à en faire une peu utile, quoiqu'on s'épuiſe pour la bien faire, juſqu'à perdre la paix. Les ardens déſirs qu'on a des ſentimens de dévotion quand on doit communier, les ſoins empreſſés qu'on ſe donne pour les exciter, l'inquiétude qu'on reſſent quand on n'y peut point réuſſir, ne ſervent, dit l'Auteur de l'Imitation de Jeſus-Chriſt, * qu'à nous rendre moins diſpoſés pour la Communion à laquelle nous voulons exceſſivement nous préparer; à interrompre les effuſions de la grace que nous voulons déſordonnément attirer; & à détruire en nous toute la dévotion, au lieu de l'augmenter. Le Sacrement de l'Euchariſtie eſt ſans doute un puiſſant moyen de ſalut & de ſanctification, puiſqu'il contient la ſource de toutes les graces. J'oſe dire toutefois, que ſi vous ne pouviez vous nourrir de ce pain vivifiant, ſans altérer

* Sæpè etiam impedit nimia ſollicitudo pro devotione habendâ Age ſecundùm conſilium ſapientium, & depone anxietatem & ſcrupulum; quia gratiam Dei impedit, & devotionem mentis deſtruit. *Imit. Chriſti*, *L.* 4. *c.* 10.

considérablement cette paix qui est la vie même, il vaudroit mieux que vous en approchassiez rarement, & que vous possédassiez une paix constante & uniforme, que de lui donner de fréquentes atteintes par des communions réitérées. Je trouve bien des Saints qui n'ont communié que rarement : mais je n'en trouve aucun qui n'ait possédé la paix de l'ame. Hé ! comment auroient-ils été des Saints sans cette paix solide, intime, profonde, qui est la sainteté même, comme nous l'avons déja dit d'après saint Augustin ?

§. V.

En vérité, il y a un grand fond d'amour propre caché sous ce voile de la dévotion. On est tout confus de se voir peu fervent, parce qu'on a la présomption de croire qu'on peut l'être par ses propres forces. On se persuade qu'il n'est pas de moyen d'acquérir la ferveur sensible, qui puisse déplaire à Dieu. On n'a pas l'humilité de reconnoître ingénuement les fautes qui ont détruit ou affoibli en nous cette heureuse disposition, ou la confiance en celui qui peut seul nous la donner de nouveau. Pour peu qu'on y fasse réflexion, on peut com-

prendre que ce mouvement & cette agitation intérieure qu'on ſe donne, ne peuvent produire le feu de l'amour divin, mais ſeulement celui de l'imagination & de l'activité naturelle. N'importe: on veut être fervent de quelque manière que ce puiſſe être; parce qu'on veut être content de ſoi, ſans beaucoup éxaminer ſi c'eſt le moyen que Dieu le ſoit auſſi.

Je compare ces Communians animés d'un ſi grand zèle à certaines perſonnes du monde, j'y reconnois le même empreſſement qui part du même principe. Ces dernières qui aiment à être fort arrangées chez elles, qui ſe flattent de l'être, & qui veulent bien qu'on ſache qu'elles le ſont; ſurpriſes par une viſite dans un quart-d'heure de déſordre & de dérangement, ſe donnent beaucoup de mouvemens, crient contre leurs domeſtiques, s'inquiétent elles-mêmes, étourdiſſent leur monde, les font gémir en ſecret, & les reçoivent fort mal, pour vouloir trop bien les recevoir. Si un ami vous accueilloit de la ſorte, ne vous affligeroit il pas? Ne ſeriez-vous pas plus ſenſible à ſa préſence, qu'au grand ordre qu'il s'empreſſeroit de mettre dans ſa maiſon? Ne prendriez-vous pas peut-être la liberté de lui dire: C'eſt pour

vous que je suis venu, & non pour votre domestique, ou pour votre ameublement. De grace soyez avec moi, & faites-moi goûter tranquillement le plaisir de vous posséder, & cela me suffit. Jésus Christ vous dit à peu-près de même, tant il aime à se mettre à notre portée : mes délices sont d'être avec les enfans des hommes (*a*), & je me plais singulièrement avec les pauvres, s'ils ont en partage l'humilité qui est le premier apanage de leur état : c'est de boiteux, d'aveugles, de paralytiques que je remplis la sale de mon festin (*b*) : j'y appelle les petits, & ceux en qui la confiance d'approcher de moi semble une présomption & une folie (*c*), pourvû que je voye une résolution sincère dans les premiers de renoncer à la légéreté de l'enfance, & dans les seconds d'acquérir la véritable sagesse (*d*). C'est vous-même que je demande, & non vos pré-

(*a*) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. *Proverb.* 8. ℣. 31.

(*b*) Pauperes ac debiles, cæcos & claudos introduc hùc. *Luc.* 14. ℣. 21.

(*c*) Si quis est parvulus, veniat ad me. Et insipientibus locuta est : Venite, comedite, &c. *Proverb.* 9. ℣. 4.

(*d*) Relinquite infantiam, & vivite, & ambulate per vias prudentiæ. *Ibid.* ℣. 6.

sens (*a*). J'aime la pureté du cœur, l'éloignement du monde, le silence des passions, & une grande tranquillité d'ame (*b*). Des pensées sublimes me plaisent moins que l'humble connoissance de vos misères : celles-ci entrent dans mes desseins, elles en font éclater les miséricordes dans le Sacrement de mon amour. En vain vous penseriez pouvoir vous y préparer par vos efforts (*c*). L'amour qui vous invite, peut seul suppléer à l'indigence qui vous confond. Venez, recevez-moi ; & qu'il vous suffise que c'est moi qui vous l'ordonne (*d*).

§. VI.

REconnoissez les dispositions intérieures des Saints, lorsqu'ils ont reçu le Sauveur dans le Sacrement de son corps, à la manière dont se sont comportés au

(*a*) Non quæro datum tuum, sed te. *Imit. Christi. L.* 4. *c.* 8.

(*b*) Ego cor purum quæro : exclude totum seculum, & omnem vitiorum tumultum. *Imit. Christi*, *L.* 4. *c.* 12.

(*c*) Scito tamen te non posse satisfacere huic præparationi ex merito tuæ actionis. *Ibid.*

(*d*) Ego sum qui vocavi, ego jussi fieri, ego supplebo quod tibi deest : veni & suscipe me. *Ibid.*

dehors ceux qui ont eu le bonheur de le recevoir chez eux, ou d'approcher de lui pendant sa vie mortelle. Zachée le reçoit dans sa maison, lorsqu'il s'y attend le moins : il l'accueille avec autant d'affection que de respect : il le regarde avec des yeux pleins de simplicité & de candeur : pris au dépourvu il le traite comme il peut, sans troubler sa joie, ni celle des autres conviés, par son empressement & son inquiétude. Saint Pierre reçoit aussi le Sauveur dans sa pauvre maison, sans s'inquiéter de ce qui y manquoit pour le recevoir avec décence, persuadé que puisque rien ne lui est caché, & qu'il veut cependant loger dans cette pauvre demeure, telle qu'il la connoît, il voudra bien se contenter de ce qu'il y trouvera. Aussi bien-loin de se troubler, & de croire le Sauveur offensé de l'indigence de son accueil, il lui demande confidemment une grace : il lui présente sa belle-mère qui est malade, & il le prie de la guérir. Les deux sœurs de l'Evangile sont favorisées à leur tour de la visite de leur divin Maître : Marthe s'empresse pour le bien recevoir ; elle en est reprise : Marie le reçoit avec plus d'humlité que de soins, avec plus de repos que d'ar-

deur, l'ame assise aussi bien que le corps, *sedens* : elle écoute les paroles de vie qui sortent de sa bouche, & ne lui en dit pas une, *audiebat* ; elle en est hautement louée. Le Fils de Dieu va chez le Centenier, & il s'avance à grands pas, parce qu'on l'en presse. Celui-ci va à sa rencontre, & lui dit : Seigneur, ne vous hâtez pas : hélas ! je ne mérite pas même que vous entriez chez moi. Hé ! pourquoi vous donner une peine inutile : dès ce moment, & du lieu où nous sommes, vous pouvez ordonner à la maladie de mon serviteur, comme j'ordonne à mes soldats & à mes domestiques, qui partent à l'instant. Le Sauveur se présente au Baptême de saint Jean. Moi, Seigneur, que je vous baptise, lui dit le saint Précurseur ! je serai trop heureux, si je reçois de vous cette grace, bien-loin que j'ose exercer ce ministère d'autorité sur votre divine personne. Jésus insiste : Jean obéit. Il voit avec étonnement son Dieu à ses pieds, mais sans trouble, & tout occupé du soin d'accomplir sa volonté : après avoir reconnu devant lui son insuffisance, il le baptise, le cœur pénétré de respect & d'amour, mais l'esprit tranquille, & le corps dans une contenance grave. Venons au plus

grand de tous les exemples : c'eſt celui de la ſainte Vierge, au moment où elle eſt favoriſée de la plus haute dignité que Dieu puiſſe accorder à une pure créature, qui eſt celle de Mère de Dieu. A la vérité elle eſt d'abord un peu troublée, mais ce n'eſt que de s'entendre donner de grandes louanges qu'elle ne croit pas mériter. Dès que l'Ange ne lui parle plus d'elle, mais du myſtère divin qui doit s'opérer en elle, non-ſeulement elle acquieſce à ce qui lui eſt annoncé, *ecce ancilla Domini*, mais encore elle en déſire l'accompliſſement, & elle le témoigne avec ſimplicité, quoiqu'elle ſoit pénétrée de la ſublimité du myſtère, & de ſon propre néant. *Fiat mihi.*

Retrouvez-vous dans quelqu'un de ces exemples vos treſſaillemens forcés, les agitations qui vous épuiſent, & ce feu pris de votre propre foyer, & non de l'autel ; feu naturel pour vous, mais étranger pour le Seigneur ? Vous n'y voyez qu'humilité, que candeur, que regards ſimples, que ſentimens ingénus : & ſi vous pouviez pénétrer au-dedans de ces grands modèles, c'eſt tout ce que vous y verriez avec des mouvemens tranquilles qui coulent de leur cœur comme de ſource, proportionnés à leur dégré de

de grace & à l'impreſſion actuelle de l'Eſprit-Saint. Imitez-les, ſans y ajoûter votre prétendue ferveur. Ouvrez votre cœur à Jéſus-Chriſt avec ſimplicité, comme Zachée lui ouvre ſa maiſon : reconnoiſſez votre indignité devant lui, comme le Centenier : demandez-lui la guériſon de votre ame, comme ſaint Pierre lui demande celle de ſa belle-mère. Seul avec lui ſeul au fond de vous-même, écoutez, comme Magdeleine, les paroles qu'il dit à votre cœur dans cette profonde ſolitude : témoignez-lui une diſpoſition ſincère à obéir à toutes ſes volontés, comme ſaint Jean : déſirez de vous unir intimement à lui, comme Marie ; & que pour rendre cette union toujours plus étroite, il vienne ſouvent en vous.

Communiez donc, ſans vous mettre trop en peine pour avoir cette ferveur ſenſible, & cette vivacité de ſentimens, qui ne dépend pas de vous, & que Dieu ne regarde pas tant en vous, que l'humilité, la candeur, le repos, la confiance, & le ſoin de votre avancement dans la vertu, dont vous ſemblez faire peu de cas. Communiez ſouvent ; communiez pluſieurs fois la ſemaine, ſous la conduite d'un Direc-

teur pieux, prudent & éclairé, si l'attrait que vous avez pour ce Sacrement adorable, est accompagné du sentiment de votre indignité; si vous y joignez la pratique des bonnes œuvres, la fuite du monde, une vie de mortification & de recueillement déja long-tems soutenue, l'éloignement de tout péché, même véniel; je dis l'éloignement, & non l'éxemption qui est incompatible avec la fragilité humaine, le désir sincère d'avancer dans la vertu, l'attention sur vous-même, autant que votre état vous permet de l'avoir : communiez, dis-je, quoique vous ne paroissiez présenter à Jésus qu'un cœur sec & un esprit enveloppé de ténèbres. Souvenez-vous que ces ténèbres louent Dieu, aussi bien que la lumière (*a*); & qu'on peut confidemment se présenter devant lui, & entrer dans son Sanctuaire avec cette aridité, sur laquelle il se plaît à *faire éclater sa gloire* (*b*).

(*a*) Benedicite, lux & tenebræ, Domino. *Cantic.* 3. *pueror.*

(*b*) In terrâ desertâ & inviâ & & inaquosâ, sic in sancto apparui tibi, ut viderem virtutem tuam & gloriam tuam. *Ps.* 62. ℣. 3.

CHAPITRE III.

Ne point se troubler de ses dégoûts, ni de ses vicissitudes.

§. I.

APrès ce que nous avons dit sur les dégoûts & les aridités, en traitant des moyens d'acquérir la paix; il ne nous reste que de l'appliquer à la pratique. Ainsi quelque peu de goût que vous ressentiez pour les saints exercices, persévérez-y constamment, pour vous maintenir dans la paix par une conduite toujours égale. Si votre prière devient une pratique insipide & même un tourment, souffrez-le sans impatience, & joignez au sacrifice des lèvres celui de la privation des goûts sensibles: banissez soigneusement de votre esprit l'erreur trop commune, qui consiste à croire que Dieu n'agrée plus le sacrifice de louange, dès qu'on a le cœur resserré; puisqu'il veut au contraire qu'on le lui offre, lorsqu'on est affligé par la tribulation; * & que c'est le moyen

* Immola Deo sacrificium laudis, & invoca me in die tribulationis. *Ps. 49. ℣. 14. & 15.*

d'attirer, sur nous la grace, la lumière & la joie (*a*). Rempliſſez-vous de force, par la perſuaſion que plus la prière eſt laborieuſe, plus elle eſt ordinairement agréable à Dieu, & utile pour vous, ſuppoſez que vous ne vous négligiez pas. Uniſſez-la à celle du Sauveur agoniſant, que la triſteſſe mortelle dont elle étoit accompagnée, ne rendit pas moins méritoire : & à l'exemple de ce divin Maître, prolongez-la même quelquefois (*b*), pour mieux vaincre le Démon & l'amour propre, qui voudroient vous la faire ou abandonner ou abréger.

§. II.

L'Oraiſon devient-elle quelquefois pour vous un éxercice pénible & qui vous rebute ; un ſerrement de cœur, une déſoccupation qui égare votre eſprit, loin de le captiver ; un théatre où votre imagination ſe livre à toutes ſes chimères ? Humiliez-vous devant le Seigneur, de tout ce que vous éprouvez

(*a*) Sacrificium laudis honorificabit me ; & illîc iter quo oſtendam illi ſalutare Dei. *Ib.* ℣. 23.

(*b*) Factus in agoniâ prolixiùs orabat. *Luc.* 22. ℣. 44.

en vous-même : pensez que vos péchés méritent bien ces froideurs de sa part ; & que les vôtres en sa présence sont l'effet ou de vos infidélités envers lui, ou de ses sages desseins sur vous. S'il ne vous permet pas de vous asseoir avec ses enfans ; & de vous nourrir des mets délicieux qu'il leur sert, priez-le de vous accorder du moins les miettes qui tombent de la table (*a*). Estimez leur bonheur, désirez-le sans inquiétude : efforcez-vous sans vous fatiguer, demandez, soupirez, craignez ; espérez, méditez de ce que vous ne méditez pas : si vous ne pouvez gagner la hauteur des montagnes comme les cerfs, enfoncez-vous dans les antres des rochers, comme les hérissons (*b*) : enveloppez-vous dans votre propre néant, loin d'affecter une élévation violente, inutile, & même nuisible : tenez-vous assis dans vos ténèbres, & priez le Seigneur de vous éclairer (*c*) ;

(*a*) Si aridum te sentis, insiste orationi, ingemisce, & pulsa ; nec desistas, donec mereatis micam aut guttam gratiæ salutaris accipere. *Imit. Chr. Lib.* 4. *c.* 12.

(*b*) Montes excelsi cervis, petra refugium herinaciis. *Ps.* 130. ℣. 18.

(*c*) Illuminare his qui in tenebris sedent. *Luc.* 1. ℣. 79.

dites-lui du fond d'un cœur tranquille : » Seigneur, me voici devant vous sans » réflexion, sans sentiment, comme un » animal stupide ; & cependant je ne » me rebute pas, puisque vous ne vous » rebutez point vous-même : je veux » persévérer dans l'oraison ; & si je ne » puis faire beaucoup pour vous, du » moins je me tiendrai devant vous (*a*). » Je vous glorifierai par mes souffran- » ces, si je ne le puis par une ferveur » sensible. Je hais de tout mon cœur » les péchés & les négligences qui vous » éloignent de moi, mais j'en reçois » volontiers la peine. Quand je ne se- » rois point coupable, je voudrois tou- » jours être soumis : votre volonté tou- » jours adorable me rendra précieuses » jusqu'à vos rigueurs : j'adorerai votre » *souveraineté*, si je ne puis goûter vos » miséricordes ; mais je ne désespère pas » d'en ressentir enfin les douces effu- » sions. Vous avez beau me montrer » un visage sévère, quand vous me frap- » periez du dernier coup, mon der- » nier soupir seroit un mouvement de » ma confiance (*b*). Quand je serois

(*a* Ut jumentum factus sum apud te, & ego semper tecum. *Ps.* 72. ℣. 23.

(*b*) Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. *Job.* 13. ℣. 15.

» cette vigne que vous avez abandon-
» née, que vous avez défendu aux nuées
» d'arroſer, & que vous avez changée
» en une ſolitude inculte (*a*) ; j'eſpère
» que, dans votre plus grand éloigne-
» ment, vous vous tournerez vers moi ;
» que du haut du ciel vous jetterez un
» regard favorable ſur cette vigne que
» votre droite a plantée (*b*), & que
» vous la viſiterez par les influences de
» votre amour ; que le tems viendra,
» où le déſert le plus ſtérile & le plus
» affreux ſera changé en un champ fer-
» tile & riant (*c*), où vous vous plairez
» à faire éclater votre gloire & à
» peindre votre beauté (*d*). Vous aimez,
» Seigneur, à travailler ſur le néant :
» me voici ; & ſi je ſuis encore quelque
» choſe à mes propres yeux, hâtez mon
» anéantiſſement pour commencer votre
» ouvrage. «

(*a*) Ponam eam deſertam : non putabitur ; & nubibus mandabo ne pluant ſuper eam imbrem. *Iſ.* 5. ℣. 6.

(*b*) Reſpice de cœlo, & vide ; & viſita vineam iſtam. *Pſ.* 79. ℣. 15.

(*c*) Lætabitur deſerta, invia, & exultabit ſolitudo, & florebit quaſi lilium. *Iſ.* 35. ℣. 1.

(*d*) Ipſi videbunt gloriam Domini, & decorem Dei noſtri. *Ibid.* ℣. 2.

§. III.

COmportez-vous de même dans vos Communions, dans vos pratiques de mortification, dans le service que vous rendez à votre prochain, & généralement en tout ce qui est de la piété, sur cette maxime déja établie, que plus vos exercices vous coûtent de peines & de violences, plus il vous méritent de couronnes, & attirent sur vous les regards favorables de Dieu. La croix, la croix, c'est là votre partage, si vous voulez marcher à la suite de Jésus-Christ. Fondez votre édifice spirituel sur la vive roche du Calvaire, où Jésus, dans la plénitude de son âge, dévelope les plus profonds secrets de sa doctrine, & consomme l'ouvrage de votre salut, & non sur les terres grasses de l'Egypte, où il n'est que bégayant, foible & inconnu. Est-ce pour vous amuser avec quelque douceur puérile, que vous vous êtes engagé dans le service de Dieu, ou pour opérer la sanctification de votre ame par toutes sortes de travaux ? Malheur à vous, si après bien des années d'une vie dévote, vous n'étiez à votre mort qu'un enfant de cent ans ! & si, n'ayant semé pendant

vos jours que dans la sensualité de la dévotion, & non dans l'esprit de la solide vertu, vous ne pouviez moissonner à la fin que la foiblesse & l'imperfection ! Que les goûts dont les autres jouissent, ne vous fassent point porter impatiemment vos aridités : ils ont comme vous leurs jours tristes : leurs délices présentes sont, ou la récompense de leurs travaux pour Dieu, ou une effusion gratuite de ses miséricordes ; & vous ne devez ni comparer vos vertus à celles qu'ils pratiquent, ni être jaloux des faveurs dont ils sont comblés.

§. IV.

Il est vrai, direz-vous, Dieu ne fait pas les mêmes graces à tout le monde ; il en est le maître absolu, & je n'ai garde de murmurer contre la distribution qu'il en fait. C'est faveur, quand il les accorde ; & ce n'est jamais injustice, quand il les refuse : je reconnois même que je m'en rends toujours plus indigne ; & c'est ce qui m'afflige le plus. Je serois sans inquiétude, si j'étois sans infidélité. Si je cours jusqu'à me lasser, ce n'est pas pour ravir la couronne d'autrui, mais pour

ne pas perdre la mienne qui m'échape à tous momens. Hier j'étois fervent, aujourd'hui je suis tiéde, peut-être que demain je serai froid. Et moi, je vous dis que vous ne connoissez pas assez votre cœur & ses alternatives, la grace dont vous êtes favorisé & ses différentes formes ; * que vous serez peut-être demain ce que vous étiez hier. Parce que vous étiez fervent hier, il ne s'ensuit pas que vous deviez l'être aujourd'hui, & que ce soit par votre faute que vous ne le soyez pas. Qu'il seroit à souhaiter que ce que vous appellez une tiédeur qui vous confond, ne se tournât point par votre impatience en une ébullition qui vous évapore ! La vie de notre ame, comme celle de notre corps, est mêlée de jour & de nuit. Pendant le jour il faut travailler avec force, & pendant la nuit souffrir avec patience : c'est beaucoup alors de ne pas dissiper ce qu'on a acquis ; & il seroit aussi ridicule d'être surpris de la foiblesse qu'on ressent, que des ténèbres où l'on se trouve.

» Ne comptez pas beaucoup sur votre » dipoſition préſente, qui ſe change-

* Multiformis gratia Dei. 1. *Petr.* 4. ℣. 10.

» ra bientôt en une autre, dit l'Auteur » de l'Imitation de Jésus-Christ. Tant » que vous vivrez, vous serez, même » malgré vous, sujet au changement » & aux alternatives; de sorte que » vous vous verrez tantôt dans la joie, » tantôt dans la tristesse, tantôt tranquille, tantôt troublé, tantôt dévot, » tantôt sans dévotion, tantôt fervent, » tantôt lâche, tantôt serieux, tantôt léger. Mais un homme prudent, & bien » versé dans la spiritualité, se met au-» dessus de toutes ces vicissitudes; & sans » faire attention à ce qui se passe en » lui, ni de quel côté souffle le vent » de l'inconstance, il ne vise qu'à son » but, qui est son avancement dans la » vertu; & ne regardant que Dieu en » toutes choses, il rend sa conduite » égale, malgré ces alternatives, & sa » vertu ferme parmi toutes ces variations.'

§. V.

SAint François de Sales ne veut point que nous nous étonnions de ces vicissitudes, & que nous soyons alarmés de la foiblesse qui succédera à la plus courageuse résolution. Il nous assure * que

* Ep. 47. Liv. 4.

Dieu fera de nos misères le thrône de sa miséricorde, & de nos impuissances le siége de sa toute-puissance, si nous les supportons avec humilité, avec tranquillité, avec douceur; si nous ne perdons pas la confiance parmi ces foiblesses & ces obscurités; si nous évitons l'impatience, l'empressement & le trouble, qui ne feroit, dit-il, qu'entortiller le fil de notre ouvrage, & nous embarrasser de nous-mêmes dans nos pensées multipliées & dans nos désirs entrelacés, comme un oiseau s'enlace dans un filet. Assurément ce ne seroit pas le moyen d'aller plus vîte dans le chemin de la vertu, & de regagner bientôt la ferveur passée: il faudroit bien du tems pour se dégager, & pour se remettre dans la liberté dont on jouissoit avant que de se livrer à cette activité turbulente; & on en perdroit encore infailliblement beaucoup à suivre une ferveur artificielle, que le Démon profitant de notre disposition, ne manqueroit pas de nous présenter, pour nous faire abandonner la véritable.

Ces vicissitudes qui nous affligent, avoient plusieurs fois servi d'épreuve au Saint que nous venons de citer. Il les supportoit sans s'en allarmer, & sans

se livrer à l'inquiétude & à l'empressement qu'il condamne par-tout. » Sortant de ma retraite, dit-il dans une de » ses Lettres, je semblois revenir de » l'autre monde, & je ne savois presque » plus parler de celui-ci : la multitude » des affaires, & les distractions qu'elles » causent, ont insensiblement ralenti » cette vivacité de sentimens ; & il ne » me reste de cette retraite qu'une pra» tique séche des résolutions que j'y pris.« Imitez-le par votre fidélité, par une conduite toujours sérieuse & recueillie ; par une mortification continuelle de vos passions & de votre activité, par la patience à attendre tranquillement le Seigneur qui vous a long-tems attendu, qui s'est souvent présenté à la porte de votre cœur, sans jamais entreprendre de la rompre ; qui vous a sollicité sans vous troubler ; qui s'est offert sans empressement ; qui s'est retiré sans se rebuter ; qui est revenu sans cesse. Cette attente tranquille de la ferveur, jointe à un désir sincère & à des soins modérés, est le moyen le plus sûr de la rappeller plus vîte, de la posséder plus constamment, & de nous rendre supérieurs, par notre fidélité, à des alternatives qui ne dépendent pas de nous.

§. VI.

Sainte Thérèse ressentoit aussi ces vicissitudes, * se trouvant tantôt avec un courage que rien n'ébranloit, tantôt avec une timidité qui étoit effrayée de la moindre peine, tantôt avec une ferveur qui sembloit ne devoir jamais se ralentir, tantôt avec une langueur qui sembloit ne pouvoir jamais être ranimée, tantôt avec un dégagement qui s'élevoit sans peine au dessus de tout, tantôt avec des affections d'attachement qui l'abbaissoient, pour ainsi dire, au-dessous de tout. Néanmoins ces changemens étonnans qu'elle dit avoir non-seulement éprouvés en elle-même, mais encore remarqués en plusieurs autres saintes ames, ne servoient qu'à lui faire connoître la foiblesse de la nature, sans l'abattre, & la force de la grace, sans l'énorgueillir. Plus ces alternatives étoient fréquentes, plus elles lui rendoient présens ces deux objets, qui se balançans, pour ainsi dire, l'un l'autre, la tenoient dans le milieu, entre la crainte excessive & la trop grande confiance. Sachant que le jour & la nuit

* Voyez son *Chemin de la perfection*. Ch. 38.

se succèdent mutuellement, l'arrivée de l'un ne lui faisoit pas oublier le prochain retour de l'autre ; & accoutumée à passer alternativement de la lumière aux ténèbres, elle n'étoit ni effrayée de celles-ci, ni éblouie de celle-là.

Si ces grands Saints, & presque tous les autres, ont ressenti ces foiblesses, ces ténèbres, ces aridités, devons-nous être surpris de ne pas jouir sans interruption, de la force, de l'onction, de la lumière dont Dieu nous favorise en certains tems ? S'ils n'ont trouvé de ressource à ces infirmités que dans une humble prière, devons-nous en chercher dans de présomptueux efforts ? Si persuadés que leur naturel, quelque vif & quelque droit qu'il pût être, ne pouvoit produire que du naturel, ils se sont contentés d'agir doucement, selon la mesure de leur grace *présente* ; croyons-nous pouvoir ajoûter quelque chose de notre fonds à la force de notre grace ? ou voudrions-nous en interrompre le mouvement par nos propres efforts, plutôt que de renoncer à la vaine satisfaction que nous cherchons dans notre vivacité ? Si, avec les Vierges prudentes, ils ont attendus tranquille-

ment le retour de l'Epoux, se contentant de veiller & d'avoir leurs lampes en bon état ; serions-nous sages de sortir sans ordre, sans huile, à travers l'obscurité & les dangers de la nuit, pour prévenir celui dont il faut attendre les approches ? Attendons-le donc dans un grand repos, sans nous endormir & sans nous empresser. S'il tarde à venir, redoublons notre vigilance, persuadés qu'il ne manquera pas à sa promesse, & qu'il viendra sans délai.* Y a-t-il une contradiction à dire que différer n'est pas tarder ? Non, puisque ce sont les paroles de la Vérité même. Il semble quelquefois à notre amour propre impatient, ou à notre zèle peu éclairé, peut-être encore à nos pieux désirs, que le retour sensible du Seigneur est tardif, & ses absences bien longues : mais en effet il vient toujours sans délai ; parce qu'il vient précisément au moment que sa sagesse infinie a marqué, & que nos vrais besoins le demandent.

---

* Si moram fecerit, expecta illum ; quia veniens veniet, & non tardabit ... non mentietur. *Habac.* 2. ℣. 3.

CHAPITRE IV.

Pour se maintenir dans la paix intérieure, on doit désirer les vertus même avec modération, & les pratiquer sans trop d'ardeur.

ARTICLE PREMIER.

Modération dans les désirs de la vertu.

§. I.

ON seroit sans doute étonné de nous entendre dire qu'il faut être sobre en sagesse, si nous ne le disions d'après saint Paul, qui l'appuie de toute l'autorité que lui donne son Apostolat. * Quoiqu'il n'y ait jamais d'excès dans la vertu, il y en a souvent beaucoup dans les idées qu'on s'en forme, dans les désirs qu'on en conçoit, & dans les actions qu'on en pratique, parce que la vertu consiste dans un milieu, dont on s'écarte en allant au-delà, comme en restant au-dessous : milieu encore plus difficile à

* Dico enim per gratiam quæ data est mihi, non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. *Rom.* 12. ℣. 3.

trouver que le centre de la pésanteur des corps & le parfait équilibre. Et de même qu'une main tremblante & trop empressée ne trouveroit jamais cet équilibre; ainsi les désirs trop ardens qui jettent dans le chagrin & dans le trouble, ne feront jamais parvenir à la vertu qu'on se propose, ils feront au contraire perdre la paix de l'ame, qui est en même tems le principe & le fruit de toutes les vertus. Des commençans peu versés regardent ces désirs véhémens comme des coups de vents qui les poussent rapidement vers le port; mais en effet ils ne font que les faire tournoyer, ou les écarter de leur route. Aussi saint François de Sales qui étoit si éclairé sur la conduite intérieure, veut qu'on tienne son cœur au large, & qu'on ne le presse pas trop par de grands désirs de perfection.*

Puisque toutes les vertus sont unies, & qu'elles se donnent mutuellement du secours, il n'en est aucune qui puisse être opposée à une autre. Principe constant, règle invariable, sur laquelle on doit juger de certains mouvemens de piété & de certains attraits personnels,

* Epit. 59. liv. 3.

qui ne doivent pas être regardés comme des productions de la vertu, dès qu'ils sont opposés à l'obéissance & à la paix. La première de ces vertus est une règle vivante, sensible & parlante, qu'on peut facilement appliquer : la seconde est intérieure & cachée ; mais elle se fait assez discerner à une ame un peu attentive.

Nous ne devons désirer les vertus que pour la gloire de Dieu, & pour notre sanctification. La gloire de Dieu consiste dans l'accomplissement de sa volonté, & notre sanctification dans le renoncement à la nôtre. Or Dieu veut que la paix régne dans nos ames sur toutes les vertus, qu'elle en régle les désirs, qu'elle en dirige les pratiques : & notre volonté seroit une opposition formelle à celle de Dieu, si elle renversoit cet ordre.

§. II.

IL y a deux choses dans la vertu, qui peuvent exciter nos désirs · l'une est la vertu même, & les grands biens qu'elle nous procure ; l'autre est l'éclat de la vertu, & la gloire qui nous en revient. Les Saints qui n'avoient en vuë que le premier objet, cherchoient la perfec-

tion avec des désirs tranquilles & de paisibles mouvemens : mais nous qui enviſageons auſſi le ſecond, & qui peut-être par une ſuite de notre corruption lui donnons la première place, nous voulons être parfaits, juſquà nous impatienter de ce que nous ne le ſommes pas. Que l'éloignement des hommes dans lequel nous vivons peut-être, ne nous trompe pas, & ne nous faſſe pas accroire que notre vanité n'entre pour rien dans notre empreſſement ; on n'eſt jamais tout-à fait ſéparé du monde, & l'orgueil avide s'attache à tout : rempant malgré ſa hauteur, il mendie les applaudiſſemens de ceux-même qu'il mépriſe ; & ne fût-on que vis-à-vis de ſoi-même, on aimeroit à s'y mirer, ſans faire attention qu'il n'eſt pas pour notre vertu de regards plus meurtriers que les nôtres. La chute de ces anciens Anachorètes, qui ſe perdirent par la vanité, en eſt une forte preuve & un exemple formidable. *

Accoutumons-nous à regarder ſans ceſſe nos péchés & nos imperfections ; mais n'enviſageons que rarement, &

* *Vies des PP. des Déſerts, tom. 2. p. 49. & ailleurs.*

seulement pour le vrai besoin, nos progrès dans la vertu, & notre exemption de certains défauts. Souhaitons, autant que la charité peut le permettre, que les yeux du prochain ne tombent que sur le premier objet. Aimons à être mépriſés, & mépriſons-nous nous-mêmes encore davantage; & nos déſirs inquiets ſe ralentiront bientôt. Et plaiſe à Dieu que nos lampes ne s'éteignent pas, dès que l'huile de l'eſtime publique viendra à nous manquer, & que nous ne ſoyons pas dans la néceſſité de revenir à ce que nous avons quitté, pour ne pas tomber dans le dernier relâchement, & pour ſoûtenir un reſte de probité par le miſérable appui de l'honneur, qui eſt peut-être tout ce qui nous preſſe ſi fort de tendre à l'acquiſition de la vertu.

§. III.

VOus vous propoſez d'abord la perfection de la vertu; & vous la regardez, non comme un objet éloigné auquel vous devez tendre par des progrès, mais comme une élévation où vous voulez atteindre par les derniers efforts. Les dégrés vous ennuient : mais un autre plus prudent que vous en profite, &

arrive bientôt, sans se fatiguer, au lieu vers lequel vous vous élancez vainement. Tout l'ouvrage de notre sanctification est partagé en commencemens difficiles, en progrès insensibles, & en heureuse consommation. Dans l'ordre de la grace, comme dans celui de la nature, Dieu veut que les accroissemens soient imperceptibles; & vous voudriez joindre les deux extrémités, & anéantir la gradation. Le laboureur est plus patient que vous; & vous devriez profiter de son exemple, puisque c'est à lui que le Sauveur vous envoie pour votre instruction. * Il prépare d'abord les terres, il leur donne plusieurs façons; ensuite il jette son grain, qui disparoît aussi-tôt à ses yeux, sans qu'il s'alarme, & qu'il croye avoir perdu son tems, ses peines & son froment. Celui-ci reparoît après un peu de patience; mais il en faut encore beaucoup, avant de pouvoir recueillir quelque chose. Ce n'est d'abord qu'un tendre germe, l'herbe vient après, ensuite l'épi dans lequel le froment se

* Sic est regnum Dei, quemadmodùm si homo jaciat sementem in terram. *Marc.* 4. ℣. 26.

forme & mûrit peu-à-peu (*a*), ſans que le laboureur s'en apperçoive (*b*).

Le Seigneur a répandu ſur vous le grain de ſa parole, & mis dans votre cœur des ſemences de vertu ; & vous êtes impatient de les faire éclore ? Vous voulez hâter, par l'ardeur de vos mouvemens, des fruits que la ſeule patience conduit à maturité (*c*) ? Vous allez tout gâter & tout perdre, pour vouloir repaître les yeux de votre amour propre du fruit de votre travail, ou pour vouloir le recueillir à contre-tems, ſans patience & ſans diſcrétion. Vous dites, & vous penſez même que c'eſt zèle de la gloire de Dieu & de votre avancement ; mais en effet c'eſt amour déréglé de vous-même, & manque de confiance en Dieu, & de dépendance

(*a*) Ultrò enim terra fructificat primum herbam, deinde ſpicam, deinde plenum frumentum in ſpica. *Ibid.* ℣. 28.

(*b*) Et ſemen germinet, & increſcat, dùm neſcit ille. *Ibid.* ℣. 27.

(*c*) Fructum afferunt in patientiâ. *Luc.* 8. ℣. 15.

Patientes igitur eſtote, fratres, uſque ad adventum Domini. Ecce agricola expectat pretioſum fructum terræ, patienter ferens donec accipiat temporaneum & ſerotinum. Patientes igitur eſtote & vos. *Epiſt. Jacob.* 5. ℣. 7.

de sa grace. Vous attendez trop de vous-même ; & comme c'est sur vous seul que vous comptez, sans vous en appercevoir, au lieu de mettre dans les trésors de la Providence tout le bien que vous faites & de l'oublier, vous voudriez voir chaque jour votre progrès, comme un marchand compte son gain à la fin de la journée. Peu satisfait de l'espérance de la moisson, vous voudriez la voir croître à chaque moment d'une manière sensible, & en repaître vos yeux. Homme de peu de foi ! eh ! confiez-vous du moins autant au Seigneur qui reçoit dans ses mains tout ce que vous faites pour votre progrès, que le laboureur se confie à la terre sur laquelle il répand son grain. Dieu qui est trop juste pour oublier vos bonnes œuvres, formera en vous insensiblement les vertus, & sans que vous vous en apperceviez. S'il vous les montre quelquefois dans leur naissance pour vous encourager, gardez-vous bien d'exposer ces tendres germes à la rigueur des tems : n'ayant pas encore jetté de profondes racines, ils seroient déssséchés par les ardeurs du soleil. * La contradiction des méchans,

* Sole autem orto, æstuaverunt : & quia non

& la perſécution que le monde ne manqueroit pas d'exercer contre vous, étoufferoient dans ſa naiſſance cette eſpérance de moiſſon. *

Vous êtes foible : malheureux, ſi vous ne le ſentez pas ; & plus malheureux encore, ſi ſentant votre foibleſſe, vous vous expoſez imprudemment. Mais auſſi ne penſez pas que les progrès que vous ferez, doivent vous rendre immobile au milieu des vents & des orages. Peut-être en ſerez-vous agité davantage à meſure que vous vous éleverez : & peut-être éprouverez-vous de plus violens penchans vers la terre, lorſque vous ſerez le plus chargé de fruits. Ceux qui s'étonnent & qui s'inquiétent d'éprouver en eux-mêmes des inclinations terreſtres, & qui comme dit ſaint François de Sales, ne ſe contentent pas de ce que leur plante eſt ferme & bien enracinée, mais qui voudroient que le vent n'en fît pas même remuer une feuille, ne connoiſſent pas aſſez le caractère du cœur humain, la nature

non habebant radicem, aruerunt. *Matth.* 13. ℣. 6.

* Factâ autem tribulatione & perſecutione propter verbum, continuò ſcandalizantur. *Matth.* 13. ℣. 21.

de la vertu, ni l'économie de la grace.

Article II.

Modération dans l'imitation de la vertu.

Ne pas entreprendre d'imiter tout ce qu'on voit faire aux autres.

§. I.

PEnser qu'on doive imiter tout ce qu'on voit faire de bien, c'eſt une erreur, c'eſt une préſomption, qui ne produit que des diſtractions dangereuſes, des efforts inutiles, & le trouble du cœur. Dieu ne donne pas à tout le monde la même force pour pratiquer la vertu; parce que tous ne doivent pas avoir le même rang dans la gloire. Il donne cinq talens de grace à l'un, tandis qu'il n'en donne que deux à l'autre. Lui demanderez-vous pourquoi il ne les rend pas tous égaux; pourquoi il y a pluſieurs demeures dans ſa maiſon; ou d'où vient qu'il ne vous donne pas la première? Ce ſeroit une témérité qui entreprendroit ſur les droits de Dieu, en prétendant s'élever au-

dessus du rang qu'il a destiné à chacun, & s'y élever par ses propres forces, puisqu'elle n'attendroit pas le mouvement du Seigneur : au-lieu qu'une sagesse sobre attend tout de lui, & se contente de la mesure de graces qu'il lui a destinée *, bornant toute son attention à n'en laisser rien perdre, & toute sa ferveur à agir à chaque moment dans toute l'étenduë de cette même grace.

Où courez-vous ? & qu'est-ce qui vous presse si fort ? Vous avez vû faire une action héroïque de vertu, & vous ne voulez pas être un moment sans l'imiter ? Vous vous livrez sans fruit, & même avec perte de votre repos, à votre zèle bouillant & précipité. Avez-vous la grace de cette action, comme vous en avez la volonté ? Dieu demande-t-il de vous ce service ? En même tems que cette action de vertu s'est faite, combien ne s'en est-il pas fait d'autres ? Pouvez-vous imiter tout, & être par-tout ? Hé ! restez, restez dans la place où Dieu vous a mis, fût-elle la dernière ; & attendez avec modestie

* Sapere ad sobrietatem, & unicuique sicut Deus divisit mensuram. *Rom.* 12. ℣. 3.

qu'il vous dise de monter plus haut. Vous discernerez sa voix, à la paix qu'elle portera dans votre cœur, où une ambitieuse piété ne porte que le trouble. Vieillissez sans inquiétude dans un médiocre dégré de vertu proportionné à votre attrait & à vos forces (*a*). Ne perdez cependant pas le désir d'une plus grande perfection; Dieu vous y fera peut-être parvenir à la fin en très-peu de tems, après avoir affermi votre humilité, en vous faisant sentir long-tems votre indigence (*b*). Le moyen le plus propre à attirer ses faveurs, c'est de se confier en sa bonté, & de se tenir avec modestie dans le rang où l'on est appellé, sans envie & sans négligence (*c*). Il ne veut pas que tout le monde le serve de la même manière, mais les uns d'une façon, les autres d'une autre, selon la diversité des talens, des lumières & des forces qu'il leur communique (*d*). Et vouloir tout entrepren-

(*a*) Sta in testamento tuo, & in eo colloquere; & in opere mandatorum tuorum veterasce. *Eccli.* 11. ℣. 21.

(*b*) Facile est enim in oculis Dei subitò honestare pauperem. *Ibid.* ℣. 23.

(*c*) Confide in Deo, & mane in loco tuo. *Ibid.* ℣. 22.

(*d*) Unusquisque proprium donum habet ex

dre, ſans attendre ſon mouvement, ſans que ſa volonté ſe déclare, mais préciſément parce que c'eſt un bien, & que les autres le font, c'eſt imiter le zèle imprudent de ces Hébreux qui vouloient être les libérateurs de leur peuple, & les vainqueurs de ſes ennemis auſſi bien que les Machabées; mais dont Dieu ne bénit pas l'entrepriſe, parce qu'ils n'étoient pas les hommes de ſa droite, & qu'il les avoit deſtinés à gouverner le peuple, & non à dompter les nations. *

§. II.

LEs Saints eux-mêmes ont-ils pratiqué tout ce qu'ils ont remarqué de bien dans les autres ? Saint Louis Roi de France a-t-il imité la pauvreté réelle de ſaint François ? & les Pères du déſert ſe ſont-ils engagés dans les travaux Apoſtoliques ? Je ſais que chacun d'eux a réuni toutes les vertus dans ſa perſonne ; mais les ont-ils toujours pratiquées de la même manière & dans le

Deo; alius quidem ſic, alius verò ſic. 1. *Corinth.* 7. ℣. 7.

* Ipſi autem non erant de ſemine virorum illorum, per quos ſalus facta eſt in Iſrael. 1. *Mach.* 7. ℣. 62.

même dégré ? Ceux qui ont reconnu en quoi les autres excelloient & les surpassoient, se sont-ils livrés à l'empressement, à l'envie, & au chagrin ? S'ils eussent été susceptibles de ces impressions à la vuë de l'abondance d'autrui & de leur propre indigence, ils n'eussent jamais trouvé de repos : car ils ont toujours eu une haute idée de leur prochain, & une fort basse d'eux-mêmes. Et vous, si vous attendez que le sentiment de votre perfection vous mette dans le calme, vous devez renoncer entièrement ou à ce dernier, ou à l'humilité Chrétienne. Mais Jésus-Christ a dit : » Apprenez de moi que je suis » doux & humble de cœur. « C'est la maxime fondamentale de toute sa doctrine. En vain par une ambition & par une présomption qui se croiroit capable de tout, on s'efforceroit de bâtir son édifice spirituel sur un autre fondement que sur celui de cette humilité, ou le cimenter autrement que par cette douceur. Les ames justes sont comme autant de fleurs dans le jardin de l'Epoux céleste. Toutes n'ont pas la même beauté, & ne répandent pas la même odeur. C'est dans leur variété qu'éclate admirablement la sagesse divine

dont elles ſont l'ouvrage. La ſainteté a pluſieurs formes, comme la grace qui en eſt le germe. Portons notre fruit, portons-le dans ſon tems, & ne regardons celui des autres que pour l'admirer.

Que ferai-je, mon Père, * diſoit un Solitaire à un Ancien qu'il conſultoit ? Depuis que je ſuis dans le déſert, je n'ai pu parvenir à faire que trois cents oraiſons par jour ; & cependant j'apprends qu'une fille qui vit dans un village, en fait juſqu'à ſept cents : ſon exemple me confond & me trouble. Et moi, lui répondit le ſage Vieillard, je n'en fais que cent, & je n'en ai point de remors : ſi vous en ſentez, c'eſt que vous ne faites pas tout ce que vous pourriez faire. Que d'utiles réfléxions cet exemple ne nous fournit-il pas ? Un Solitaire ſouffre de grandes peines de conſcience, de ce qu'il ne fait que trois cents oraiſons par jour : quelle condamnation de notre lâcheté, de notre diſſipation, & de notre éloignement pour la prière ! Une fille en fait ſept cents : que ne peut pas notre foibleſſe, lorſqu'elle eſt animée

* *Vies des Pères des Déſerts, tome 2. p. 240.*

d'une vive foi, d'un grand courage, & d'une ardente ferveur ? Un homme d'une vertu consommée ne fait pas ce que fait une fille : la perfection est donc indépendante de la multitude des pratiques : Dieu ne donne donc pas la même force à tous, & n'éxige pas de tous les mêmes services : donc on peut être parfait dans son dégré par la fidélité à ce que Dieu éxige, sans imiter ce que les autres font ; & par conséquent nous ne devons pas nous faire un devoir d'imiter tout ce que nous voyons faire d'édifiant. Le jeune Solitaire est blâmé comme négligent par le Saint qui en fait moins que lui : profonde sagesse, solide instruction pour les Directeurs des ames, qui doivent discerner les forces & les attraits, conduire chacun selon la mesure du don de Jésus-Christ ; * se bien garder d'assujettir ceux qu'ils dirigent, à une routine de conduite invariable ; & ne craindre pas de les voir plus fervens qu'eux-mêmes, de leur prescrire des règles qu'ils n'observent pas, & de les reprendre des manquemens dont ils ne sont pas exempts eux-mêmes ; de leur propre aveu. Le Soli-

* Secundùm mensuram donationis Christi. *Eph.* 4. ℣. 7.

taire ainſi condamné par celui qui lui eſt inférieur en pratiques, ne ſe récrie point de ſon jugement. Modeſtie digne d'un Saint qui conſulte un autre Saint! Diſcernement judicieux, qui comprend qu'en faiſant plus que les hommes parfaits, on peut ne l'être pas, parce qu'on ne fait point tout ce que Dieu éxige! Utile inſtruction pour nous, d'écouter avec ſimplicité ce que diſent ceux qui ſont aſſis ſur la Chaire, ſans éxaminer avec malignité ce qu'ils font. Si le ſage Vieillard ne dit pas au jeune Solitaire qu'il ne devoit pas ſe piquer de faire autant d'oraiſons que cette fille, c'eſt que, comme il paroît aſſez par ſa réponſe, il comprit que le jeune Solitaire péchoit plus par négligence que par préſomption, & qu'il falloit plutôt exciter ſa ferveur, que travailler à la renfermer dans ſes juſtes bornes. D'ailleurs, en lui diſant qu'il faiſoit lui-même moins d'oraiſons, & qu'il étoit tranquille, il lui donnoit préciſément l'inſtruction que nous donnons ici.

§. III.

TEnez donc votre cœur en paix & toujours en état, par ſes forces ménagées, de faire un coup de vigueur, &

de soûtenir des travaux pour le service de Dieu ; mais n'entreprenez rien au-dessus de votre portée : approuvez tout ce que vous verrez faire de bien, regardez avec complaisance tout celui qui se présentera à votre esprit, sans pourtant imiter ceux qui s'amusent à contempler l'étenduë des cieux & la beauté des astres, perdant de vuë le chemin où ils marchent, & les précipices où ils risquent de tomber. Occupez-vous des devoirs de votre état & des besoins de votre ame. Admirez & louez les Saints sans avoir ni la vanité de vous croire tel, ni la présomption de vouloir les imiter. Tout ce que leurs exemples doivent vous inspirer, c'est d'être toujours plus fidèle & à vos devoirs & à la mesure de grace qui vous est donnée. Ne sortez point de votre sphère, vous ne feriez qu'errer au hazard. Quoique le soleil darde de fort loin ses rayons, la lune doit se tenir dans sa place, * pour en être éclairée : elle ne gagneroit rien à l'approcher. Ne vous piquez donc pas d'imiter en tout les actions des

---

* Elevatus est sol, & luna stetit in ordine suo. *Habac.* 3. *Ainsi cité par S. Grégoire le Grand, hom.* 29. *sur les Evangiles.*

Saints, n'imitez pas même en tout leur langage. Il étoit l'expression de leurs héroïques sentimens, & les vôtres ne sont que médiocres: si vous affectiez de parler comme les plus grands Saints, quoique vous ne soyez en effet qu'un homme foible, ce seroit, ou un mensonge si vous vouliez tromper autrui, ou une erreur si vous vous trompiez vous-même. Un langage toujours sublime, opposé à une conduite ordinaire, formeroit un contraste ridicule qui seroit nuisible à la piété.

ARTICLE III.

Modération dans l'exercice de la vertu.

§. I.

CE n'est qu'en combattant courageusement, & en remportant la victoire, qu'on mérite d'être couronné: mais il y a des couronnes de différent prix; & il y a du plus & du moins dans les combats. La prudence doit nous faire éviter ceux qui seroient dangereux pour notre foiblesse; & nous ne devons pas exposer sans nécessité la paix de notre

cœur. Vous aſpirez à la plus haute perfection, & le bien le plus difficile à pratiquer eſt le ſeul qui peut vous ſatisfaire. Réſolution louable, & même néceſſaire pour faire quelques progrès: mais ne commencez point par où vous devez finir, ne vous piquez pas d'abord d'un héroïſme, qui dans un commençant n'eſt qu'une préſomption. Votre vigne eſt encore en fleur; vous pouvez vous éxercer à prendre les petits renards qui s'y tiennent cachés, & qui y feroient du dégât (*a*) : mais n'allez pas chercher imprudemment les ſangliers retirés dans les forêts qui l'environnent, & qui après vous avoir renverſé, la ravageroient entièrement (*b*). Commencez par l'entourer d'une bonne muraille, & renfermez-vous-y pour la cultiver, & pour en écarter l'indiſcrétion des paſſans (*c*). Ne tentez pas au-deſſus de vos forces. Que le

(*a*) Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas; nam vinea noſtra floruit. *Cant.* 2. ℣. 15.

(*b*) Exterminavit eam aper de ſilva. *Pſ.* 79. ℣. 14.

(*c*) Deſtruxiſti maceriam ejus: & vindemiant eam omnes qui prætergrediuntur viam. *Ib.* 13.

ſentiment de votre foibleſſe ſoit un avertiſſement de ne point vous expoſer à voir le terme de votre vertu, ou la ruine de votre paix. Votre cœur eſt votre forteresſe : ſi vous y commandez en maître ; ſi vous y faites régner la tranquillité & la diſcipline ; ſi vous en tenez les portes bien fermées ; ſi vous repouſſez avec vigueur & en bon ordre les aſſauts qu'on y donnera : comptez cela pour beaucoup, & ne hazardez pas, comme les Prêtres d'Iſraël (*a*), une ſortie imprudente qui vous expoſeroit, ou à une défaite dans laquelle vous péririez, ou à une déroute dont vous ne vous remettriez pas aiſément.

§. II.

MAis il faut uſer en ceci d'un grand diſcernement. Il faut ſçavoir avancer & reculer à propos dans cette guerre ſpirituelle : & cela demande pour le moins autant de ſageſſe que de réſolution ; la retraite comme l'attaque étant toujours funeſtes, lorſqu'elles

(*a*) Ceciderunt Sacerdotes in bello, dùm volunt fortiter facere, dùm ſine conſilio exeunt in prælium. *I. Machab. 5. ℣. 67.*

ſont faites à contre-tems. Eviter l'ennemi quand on peut le battre, c'eſt manquer la victoire : vouloir le battre quand on doit l'éviter, c'eſt courir de grands riſques. Nous ne parlons pas ici de l'eſprit impur, avec lequel on ne doit jamais ſe commettre : il faut toujours tourner le dos à Sodome, & ne pas la regarder même de loin, & dans ſon embrâſement, pour en concevoir de l'horreur. Mais s'il faut fuir l'eſprit de fornication (*a*), il faut réſiſter aux autres (*b*), & il en eſt même qu'il faut provoquer au combat. Celui qui au-lieu de les vaincre, ne s'étudie qu'à n'en être pas vaincu, en évitant toutes les occaſions d'en venir aux priſes, n'acquiert jamais aucune vertu. » Nous avons beſoin d'une » grande diſcrétion, dit ſaint Jean Cly» maque (*c*), pour reconnoître, quand, » en quelles rencontres, & juſqu'à que » point nous devons combattre contre » le péché, dans les occaſions qui nous

(*a*) Fugite fornicationem. 1. *Corinth.* 6. ℣. 18.

(*b*) Reſiſtite diabolo. *Ep. B. Jacobi*, 4. ℣. 7.

(*c*) Echelle Sainte, *26. dégré*, *num.* 185.

» y exposent, & quand nous devons nous » retirer sagement de ce combat. «

Si le discernement est d'une grande conséquence, il n'est pas d'une moindre difficulté : & le Saint qui en enseigne la nécessité, n'en donne pas en même tems le moyen. Toutefois on peut dire qu'il l'a indiqué en quelque manière, en traitant presque tout de suite du saint repos *. En effet, ce repos intérieur est une règle intime & toujours présente, qui nous fait discerner les ennemis que nous devons combattre avec vigueur, d'avec ceux que nous devons éviter avec prudence. Si la tentation vous agite violemment; si vous en perdez la paix de l'ame; s'il vous faut beaucoup de tems & de soins pour la retrouver, ne vous exposez pas à ce choc, puisque vous en sortez toujours avec perte; éludez le autant qu'il dépendra de vous, jusqu'à ce qu'éxercé par de petits combats, vous soyez en état de remporter de grandes victoires.

S'il ne falloit consulter que vos intérêts, les grandes occasions de vous vaincre seroient toujours les plus précieuses : mais comme il faut aussi con-

* Echelle Sainte, 27. *dégré.*

ſulter vos forces, les plus grandes occaſions ſont pour vous les plus critiques. Examinez-vous ſans prévention & ſans timidité ; & s'il le faut, évitez la rencontre d'un puiſſant ennemi, plûtôt que de vous expoſer à être vaincu, ou du moins troublé, épuiſé, rebuté par un débat violent & opiniâtre. Mais auſſi ne manquez pas de combattre en fuyant; & de gagner par l'humilité, en vous confondant de votre peu de courage, ce que vous auriez gagné par la force, en terraſſant votre ennemi: & cependant propoſez-vous de faire un jour, avec le ſecours de Dieu, & à l'aide d'une vertu éxercée, ce qui eſt maintenant trop fort pour vous. Venons à une pratique plus détaillée & plus ſenſible : les exemples réaliſent les maximes.

§. III.

MA réputation eſt attaquée par des traits calomnieux * que je puis repouſſer ſans beaucoup de peine; mais qui ſe répandent au loin, à la faveur de mon inaction. Quelle occaſion pour moi

* *D'une eſpèce qu'on peut ſouffrir en conſcience ſans ſe juſtifier.*

de détruire ce fond d'amour propre, qui, sous les plus beaux prétextes, me rend si avide d'estime, & si délicat sur l'honneur ! Si j'étois assez fort pour supporter les atteintes de ces traits qui me percent, toute la corruption dont je suis rempli disparoîtroit bientôt. Mais je sens une extrême foiblesse, & mon cœur est aux abois : je ne suis plus en état de prier, de méditer ; j'ai entièrement perdu la paix de l'ame, & rien ne me dit qu'elle reviendra avant la réputation qu'on m'a ôtée injustement. Je gémis de mon peu de vertu : je me demande à moi-même, si je prétends l'acquérir sans la pratiquer ; ou si j'attends, pour la pratiquer, que je n'y sente aucune répugnance ; si c'est en reculant toujours qu'on va au Ciel, ou en avançant malgré les obstacles. Mais enfin je me traite moi-même dans cette occasion, comme je traite un malade foible & timide. Touché de compassion, je différe l'opération, jusqu'à ce qu'il ait pris du courage & des forces : mais je l'exhorte toujours à s'y résoudre & à s'y disposer, puisque sa vie en dépend. Il ne faut qu'une parole ingénue & modeste pour dévoiler mon innocence ; je la dis, & en la disant j'ac-

cepte au moins l'humiliation qui m'en revient, & à mes propres yeux, & aux yeux des personnes vertueuses qui sont surprises de voir le fond de ma patience si près de sa superficie.

Une personne est tellement indisposée contre moi, que toutes les fois qu'elle peut me joindre, elle me traite de la manière la plus dure & la plus outrageante. Je sens que je ne suis pas encore assez mort à moi-même, pour souffrir cet affront avec la tranquillité nécessaire : le fond d'amour propre qui est en moi, me cause des agitations violentes qui m'ôtent la paix ; j'évite la rencontre de cette personne, lorsque je la vois le plus envenimée, & que je puis l'éviter sans scandale & sans inconvénient. Mais si je me sens venir des forces, j'attire mon adversaire, & je reçois sur moi tout le poids de la contradiction. Ainsi saint François fuit d'abord la colère injuste de son père ; mais fortifié dans sa retraite, il s'expose sans crainte à tous les excès de sa fureur.

J'ai reçu un sanglant affront : quoique je n'y sois pas insensible, le Seigneur me fait la grace de n'en être pas troublé. J'en fais usage selon les desseins de Dieu & les besoins de mon

ame, je l'accepte de bon cœur ; je remercie le Seigneur de me l'avoir ménagé ; je le prie pour celui qui m'a procuré un si grand bien ; pour confondre mon amour propre, je me rappelle l'outrage que j'ai essuyé, j'y fixe toute mon attention, & dans ces momens je reconnois, mais sincèrement, que j'ai mérité cette humiliation par mille endroits, si ce n'est pas par celui qui en a été l'occasion. Mais ce que cet affront n'a pas fait en moi, la réflexion le fait dans la suite : l'idée que je m'en retrace, m'émeut, me trouble vivement, & me fait perdre la paix : je n'ai garde d'en venir aux mains avec un ennemi déja vaincu, & de disputer encore la victoire que j'ai remportée : je renouvelle tout simplement l'acceptation intérieure de cet affront, & je ne m'occupe qu'à en dissiper le souvenir. C'est ainsi qu'en usa saint François de Sales, lorsque sentant le mouvement de sa piété fortement combattu par le penchant de la convoitise, il prit le parti de se distraire de cet objet, & tout son soin fut d'en écarter la pensée.

Voilà la prudence des Saints : mais notre téméraire présomption ne s'ac-

commode pas de ces ſages tempéramens. Elle veut toujours avoir la gloire de voir ſes ennemis à ſes pieds, & jamais l'humiliation d'éviter d'en venir aux mains. Mais qu'arrive-t-il ? C'eſt qu'on ſe fatigue à les combattre, & ſouvent on emploie ſans raiſon ſes efforts contre ceux qu'on a déja vaincus & qu'on tient aux fers. Quelquefois même on s'anime, & on s'épuiſe contre des phantômes & des chimères qui n'auront jamais aucune réalité, & on perd à ces vains débats contre des défauts peu dangereux, les forces qu'il faudroit réſerver pour la pratique des vertus; mais on y perd encore plus la paix, qui n'habite jamais dans une ame tumultueuſe.

§. IV.

ENfin il ne faut jamais troubler la paix de ſon ame par une pratique forcée de la vertu. Je dis une pratique forcée, & non pas une pratique fervente. La première eſt la ſeule qui trouble, qui fatigue & qui égare : la ſeconde tranquilliſe, ſoulage & fait avancer. J'appelle une pratique forcée, que l'ambition & la préſomption, ou du moins un zèle peu éclairé inſpirent, & qui ne

consulte ni ses forces ni son attrait. Marchons avec précaution, mais avec fidélité, & toujours sur les pas de la grace, dans les routes scabreuses de la perfection. Quelque lentement que nous allions, nous ferons beaucoup de chemin, si nous avançons toujours, dit saint François de Sales (*a*). Si nous ne nous possédons & ne nous observons soigneusement dans ces sentiers rapides, nous risquons beaucoup de faire de faux pas & de tomber dans le précipice. Les Saints ont toujours redouté de marcher précipitamment dans les sentiers roides de la vertu; comme on tremble pour un imprudent, qui court sur le penchant d'un abyme, où il faudroit se traîner sur ses pieds & sur ses mains, à l'exemple du sage Jonathas (*b*). Des progrès trop subits leur ont paru aussi peu durables, que des richesses amassées à la hâte, qui se dissipent en très-peu de tems (*c*). Un commençant qui veut tout faire & exceller d'abord, s'excite

(*a*) Epit. 47. liv. 4.
(*b*) I. Rois. 13.
(*c*) Voyez *l'Echelle Sainte de saint Jean Clym. 5. dégré, n.* 28.

lui-même sans se donner aucun repos, & s'anime à courir comme un géant, tandis qu'il n'est encore qu'un enfant dans la vertu ; & plût à Dieu qu'il le fût autant par la défiance de lui-même, que par son peu d'expérience & de force ! Je le vois en effet avancer rapidement ; mais je vois aussi sa marche forcée, qui ne le conduira pas loin : bientôt il se sent fatigué, il s'arrête ; & s'arrêter dans le chemin de la vertu, c'est revenir sur ses pas (*a*), tandis que celui qui le suivoit de loin par une marche réglée, le laisse à son tour bien loin derrière lui. Il ne convient qu'à celui qui part du haut du Ciel, & qui descend sur la terre, de courir comme un géant (*b*) : mais nous qui sortons du sein de la terre pour monter au Ciel, nous devons marcher avec précaution, & ménager nos forces. Les Saints ont cependant marché à pas de géant dans la voie de la perfection : mais leur marche n'étoit point forcée, parce qu'elle étoit proportionnée aux grands desseins de Dieu sur eux, &

(*a*) In via salutis non progredi, regredi est.
(*b*) Exultavit ut gigas ad currendam viam : à summo cœlo egressio ejus. *Ps.* 18. ℣. 7.

aux graces abondantes qu'il répandoit dans leurs ames ; mais c'eſt toujours en pure perte qu'on trouble la paix de ſon ame, par le zèle exceſſif, mais ſéduiſant, de ſon avancement dans la vertu.

CHAPITRE V.

De la paix intérieure dans les tentations.

ARTICLE PREMIER.

La paix intérieure eſt un moyen très-efficace de combattre les plus fortes tentations : & le Démon ne gagne pas peu ſur nous, lorſqu'il réuſſit à nous la faire perdre.

§. I.

SI l'amour du bien eſt capable d'exciter dans nos ames des mouvemens peu réglés qu'il faut amortir; l'horreur du mal, & la vivacité de la tentation qui le rend préſent, y excitent bien plus ſouvent des troubles dangereux qu'il faut appaiſer. Notre foibleſſe nous rend bien plus ſuſceptibles de la

crainte qui effraie le cœur & qui le décourage, que de l'imprudente ardeur qui l'enflamme & qui le transporte. On ne sauroit donc trop se posséder & se munir contre les impressions de la crainte, dans les plus violentes tentations. C'est un puissant moyen d'éviter les surprises, de résister aux attaques, de réparer les pertes, & de se laisser pénétrer par les lumières du Ciel, si nécessaires dans ces momens ténébreux; l'ennemi est déconcerté, lorsqu'il voit que nous montrons une contenance ferme & assurée; que bien-loin de gagner quelque avantage, il perd à nous tenter; que nous devenons toujours plus humbles par le sentiment simple & tranquille de notre foiblesse, & plus expérimentés pour user de la force qui nous vient d'en-haut; que nous possédons toujours la paix avec plus de mérite, & qu'enfin notre infirmité se fortifie de tout ce qu'il fait pour la terrasser, comme le roseau se nourrit du torrent même qui l'agite.

§. II.

VOus avez surmonté une fâcheuse tentation, & vous voilà tout satisfait d'avoir frustré

frustré toutes les espérances de votre ennemi ? Vous vous trompez. S'il n'a pû gagner sur vous tout ce qu'auroit souhaité sa malice, il a du moins obtenu tout ce qu'il avoit espéré ; puisque vous êtes sorti du combat tout troublé, tout dissipé, tout épuisé de forces. Il ne s'étoit point flatté de vous faire tomber d'abord dans le précipice qu'il vous a présenté ; il vous voyoit trop loin du danger, & trop bien soutenu par la main du Seigneur ; il ne prétendoit que vous effrayer & vous troubler, en vous montrant la profondeur de cet abysme : mais il ne désespère pas de vous y conduire dans la suite, ne fût-ce que par votre étourdissement, s'il peut le fomenter par le trouble où vous êtes déja. Il vous attaque dans votre cœur, comme on attaque quelquefois des ennemis dans un fort, non pour les y forcer, mais pour les attirer au-dehors, & les défaire plus aisément en rase campagne. Vous êtes hors de vous-même. Voilà tout ce que le démon se promettoit de son premier choc. Prenez garde que le second ne lui réussisse aussi bien, si vous ne vous hâtez de prendre sur lui, par une profonde paix, l'avantage qu'il a eu sur vous.

§. III.

NOn assurément, ce n'est pas avoir vaincu une tentation, que d'en sortir plein d'un trouble qui est lui-même une grande tentation. Dans le trouble intérieur il ne vient que des pensées tristes & capables de nous décourager : l'obscénité, le chagrin, la tristesse, le dépit, la jalousie, la défiance, le découragement, tout renaît alors, & se réunit en nous contre nous : & ainsi la crainte excessive d'une tentation fait renaître presque toutes les autres ; parce que le trouble remue tout le fond de l'ame, & qu'alors tout ce qui étoit assoupi en nous, se réveille, comme la lie tombée au fond d'un tonneau se mêle avec le vin dès qu'on le remue. Dans cet état on ne connoît Dieu que confusément ; on ne sait discerner, ni son éloignement ni ses approches ; (*a*) &, comme les disciples de Jésus, on le prend, tantôt pour un esprit qui nous trompe (*b*), tant ôt pour un phan-

---

[*a*] Si venerit ad me, non videbo eum : si abierit, non intelligam. *Job.* 9. ℣. 11.

[*b*] Conturbati verò existimabant se spiritum videre. *Luc.* 24. ℣. 37.

tôme qui nous fait peur. * On ne se reconnoît plus en soi-même ; on n'y retrouve plus ni la sérénité de son ame, ni la délicatesse de son attrait, ni la netteté de ses idées, ni la vivacité de ses sentimens, ni la fermeté de ses résolutions : enfin on ne sait plus où l'on en est, ni presque ce qu'on est : & pour parvenir à se posséder, il faut calmer ses inquiétudes, se distraire par le mépris de tout ce qui les excite, en se retirant au-dedans de soi-même. C'est le seul moyen de dissiper les nuages qui s'opposent à cette heureuse sérénité.

Mais la tentation est horrible : mais elle fait impression sur vous : mais vous sentez du penchant pour le mal. N'importe : soyez tranquille dans le combat, puisque vous êtes sans blessure, & que vous vous exposeriez à en recevoir de mortelles, si vous ne vous possédiez. L'impression est un sentiment qui vous humilie, & non un consentement qui vous rende coupable : le penchant est une infirmité de votre nature, & non

* Turbati sunt, dicentes quia phantasma est ; & præ timore clamaverunt. *Mat.* 14. ℣. 26.

un désordre de votre volonté. L'horreur & l'infamie de la pensée qui vous fait tant craindre, est, entr'autres choses, ce qui doit vous rassurer : plus elle est horrible, moins elle est dangereuse pour vous ; & plus vous la craignez, moins vous avez sujet de la craindre. Comment aimeriez-vous ce que vous craignez même de voir ? Et comment Dieu, qui ne vous reproche qu'un amour volontairement entretenu, vous condamnera-t-il pour une pensée qui vous afflige ?

ARTICLE II.

Assurance intérieure dans les tentations de blasphême.

C'Est un horrible blasphême que le Démon vous suggère : c'est tout ce que l'Enfer peut inventer de plus infâme & de plus impie. Reconnoissez donc à ces traits, sans vous émouvoir, la malice de votre ennemi, & non la corruption de votre cœur. Un préjugé favorable pour le dernier, c'est qu'il n'a peut-être jamais produit rien de semblable, lors même que la plus grande

dissipation en faisoit sortir tout ce qu'il contenoit de mauvais. Un autre préjugé bien consolant pour vous, c'est que le Démon qui vous afflige, ne vous compte pas sans doute parmi les siens qu'il n'a garde d'inquiéter : il vous porte une haine mortelle ; & désespérant presque de vous tourmenter dans l'autre monde, il tâche de se satisfaire dans celui-ci : sentant qu'il ne peut vous vaincre, il s'efforce du moins de vous intimider ; & ne pouvant d'abord vous abattre, il tâche de vous fatiguer & de vous affoiblir, pour vous combattre ensuite avec avantage, lorsque vous vous serez épuisé à lutter contre ces phantômes. Mais enfin, après que le Fils de Dieu fait homme a été tenté du plus énorme de tous les crimes, qui est celui d'adorer le Démon, & de le reconnoître pour son Dieu ; & qu'il n'a rejetté cette tentation, qu'en répondant tranquillement au tentateur: »Il est écrit, » Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, » & vous ne servirez que lui seul : « foible créature, paîtrie de corruption, devez-vous être surprise de vous voir susceptible de quelque suggestion infâme ? L'horreur que vous en concevez, doit-elle être la matière de votre trou-

ble ? & faut-il faire tant d'efforts pour la repouſſer ? Faut-il vous donner de violentes ſecouſſes, & vous débattre comme vous faites ? Le combat contre le Démon eſt-il celui du Ceſte ou de la Lutte ? Eſt-ce par le mouvement du corps qu'on chaſſe les penſées de l'eſprit ?

ARTICLE. III.

Aſſurance intérieure dans les tentations contre la pudeur.

§. I.

C'Eſt d'une penſée contraire à la modeſtie que vous êtes affligé ? Votre trouble eſt ſuperflu ; mais il ne me ſurprend pas. Ces ſortes de tentations ſont du nombre de celles dont les ames timorées ſont le plus affligées. Elles voient que le fonds vicié de leur nature, ou les produit, ou les fomente : on s'y complaît ; & plus on eſt pur, plus on eſt affligé d'éprouver en ſoi des penſées & des impreſſions qui ne le ſont pas. S. Paul lui-même qui ſouffroit avec tant de patience les furieuſes perſécutions, & les plus cruels

traitemens, ne peut s'empêcher de se plaindre à Dieu de ces attaques de Satan : il le prie plusieurs fois de l'en délivrer. Tout concourt à rendre cette tentation violente, & capable de troubler une personne modeste : l'esprit, la mémoire, l'imagination, le penchant naturel, tout se réunit contre elle : les pensées sont importunes, & semblent s'attacher à l'ame qui veut les repousser ; les images sont vives & séduisantes ; la nouveauté ajoûte aux attraits de la volupté : que sais-je ? la chair se joint à l'esprit ; & l'ame qui se trouve entre ces deux ennemis, ne sait sur lequel porter ses coups, l'un restant dans toute sa liberté, tandis qu'elle est aux prises avec l'autre. Violente situation ! mais qui ne doit, ames timides, ni vous troubler, ni vous faire donner des agitations corporelles semblables à des convulsions, comme vous faites assez ordinairement; puisque le trouble, bien-loin de dissiper les mauvaises pensées, seroit seul capable de les faire naître ; & que l'agitation que vous vous donnez, suffiroit pour exciter l'impression qui vous afflige. Plus le penchant est rapide, plus vous devez vous tenir ferme pour ne pas tomber : & plus l'en-

nemi qui vous assaillit est impur, moins vous devez vous commettre avec lui; puisque vous vous souilleriez même en le terrassant. Tournez-lui le dos, oubliez qu'il soit derrière vous, ne répondez rien à ses propos honteux; ne vous appercevez pas qu'ils frapent votre oreille intérieure, occupez votre esprit de quelque sainte & consolante pensée, & votre corps de quelque éxercice modéré; & soyez tranquille.

§. II.

LOrsque votre ennemi se sera retiré, ne le rappellez pas, pour savoir les coups qu'il vous a portés, & si vous les avez écartés assez tôt, & assez bien, pour n'en recevoir aucune blessure. Ce seroit rengager le combat avec plus de danger; puisque votre adversaire conserve toute sa force, & que vous êtes affoibli par le premier choc. Combien le Démon n'en a-t-il pas trompés par-là! Il a tourné contre eux la délicatesse de leur conscience, qui les rendoit comme inaccessibles au mal: il les a insensiblement affoiblis & enfin vaincus, en les faisant revenir sans cesse sur des pensées séduisantes, pour examiner s'ils en avoient été séduits. Oubliez donc &

l'espèce, & l'occasion, & la durée du combat, & les perplexités même qu'il vous occasionne. Si dans la suite il faut tranquilliser la conscience timide & alarmée, prenez-en les moyens, moins dans un examen suivi, qui lui seroit aussi dangereux, que le jugement pourroit lui être favorable; que dans ces grands principes, qu'on n'aime jamais véritablement ce qu'on craint encore d'aimer; que ce qui fatigue ne plaît pas; que ce n'est pas le sentiment, mais le consentement qui fait le peché; que plus le débat est violent, plus la résistance est manifeste; que ce que nous souffrons de l'impression du mal, est pour nous un sujet de mérite; & qu'ordinairement pour les personnes timorées, & accoûtumées à discerner le péché, un doute, si elles ont consenti, est une présomption & presque une certitude qu'elles n'ont point succombé, du moins jusqu'au péché mortel. Et les péchés véniels en cette matière sont plutôt le sujet de nos gémissemens & de nos précautions, que de nos éxamens rigoureux & de nos confessions détaillées.

ARTICLE IV.

Assurance intérieure dans les tentations de vaine gloire.

§. I.

UNe autre espèce de tentation qui porte ordinairement le trouble dans le cœur, ce sont les pensées & les sentimens de vaine gloire. On sait que ce vice déplaît infiniment à Dieu ; qu'il est le poison de toutes les vertus, & qu'il est lui seul capable de perdre les saintes ames ; qu'il ruine tout le mérite des bonnes œuvres, & qu'il les tourne même en sujet de condamnation. On sait tout cela, on le rappelle : & le Démon, tout orgueilleux qu'il est, ne laisse pas d'en exagérer la malice : tout lui est bon, pourvû qu'il porte le trouble dans les ames, dont il ne voit le saint repos qu'avec le dernier dépit. Le piége est subtil, & il est rare qu'on n'y soit pris. Qui croiroit en effet pouvoir trop craindre la vanité, & que le père de l'orgueil se cachât sous le voile de l'humilité même ? On ne garde aucun ménagement dans l'exercice de cette vertu, pour éviter le précipice opposé :

on fait les derniers efforts pour s'abyſmer dans ſon néant. On multiplie les réfléxions les plus triſtes & les plus effrayantes, juſqu'à ce qu'étant accablé de leurs poids, on ſe croit humble, parce qu'on eſt abattu. Ce n'eſt pas aſſurément le bon moyen de rejetter les tentations; mais c'en eſt un tout propre à troubler la paix de l'ame. Un regard dédaigneux de votre ennemi & de vous-même, un prudent oubli de tout ce que votre amour propre s'imagine trouver de bon en vous; une fidélité attentive, ſans contention, à rendre à Dieu la gloire de tout ce qu'il vous a confié de talens, que vous ne pouvez vous diſſimuler; l'éxactitude à laiſſer tomber tous les déſirs de vaine eſtime, & à retrancher, autant qu'il ſe peut, tout ce qui ſeroit capable de vous l'attirer; le ſoin de vous humilier ſimplement de votre orgueil; c'eſt ce qu'il y a de plus propre à le faire périr, & à conſerver en même-tems l'humilité & la paix de l'ame.

§. II.

ON n'oſe ordinairement adreſſer ſes prières à Dieu dans cette fâcheuſe ſituation, parce qu'on eſt tout confus de ſa

vanité, ce qui augmente la triſteſſe & l'abbatement; c'eſt une illuſion. Tournez-vous vers Dieu par un regard ſimple & amoureux, il vous remplira le cœur de conſolation : regardez votre tentation plutôt comme une infirmité que comme une malice, puiſque votre volonté s'en défend : découvrez-la avec confiance & avec ſimplicité au ſouverain Médecin des ames. Dites-lui ingénuement : » Seigneur, celui que vous » aimez eſt malade, il en eſt dans une » ſorte de délire. Voyez l'égarement de » mon imagination & l'excès de ma » folie : je me crois tout ce que je ne » ſuis pas, & je ne crois être rien moins » que ce que je ſuis en effet. Le larcin » ſe joint au délire : je m'approprie in- » juſtement ce que vous m'avez confié, » après m'être attribué follement ce que » vous ne me confiez pas. Mon Dieu, » préſervez-moi de ce double égare- » ment : donnez-moi un juſte diſcerne- » ment de ma pauvreté & de vos lar- » geſſes : ne permettez pas que j'exagère » les talens que vous m'avez ordonné de » faire valoir, ni que je vous en dérobe » la gloire dont vous êtes ſi juſtement ja- » loux : gardez vous-même votre bien qui » eſt entre des mains ſuſpectes : je ſerois

» capable, & vous me voyez même » tenté, de détourner à mon profit, » comme Judas, ce qui m'a été confié » pour votre service. « Si les pensées de vaine estime & de vaine complaisance revenoient avec importunité, un retour simple vers Dieu seroit un renouvellement abrégé de ces humbles & pieux sentimens, & un suffisant désaveu des impressions contraires.

Article V.

Assurance intérieure dans les tentations contre la Foi.

§. I.

NOus ne devons pas oublier ici les tentations contre la Foi, qui sont les plus capables d'ébranler les ames; parce qu'elles portent sur le fondement de l'édifice intérieur. Une ame qui en est attaquée, se trouble d'autant plus, que ce qui fait sa ressource dans les autres tentations, fait précisément le sujet de celle-ci; qu'elle est toute découverte aux traits de son ennemi, parce qu'elle combat contre lui pour son bouclier & pour son armure; * qu'elle n'a

* Accipite armaturam Dei, in omnibus sumentes scutum fidei. *Eph.* 6. ℣. 13. & 16.

plus cette force que donne la vive conviction qu'on combat pour la justice ; & que ce n'est plus une tentation clairement reconnue qu'elle combat, mais une impression que sa conscience même lui fait craindre de combattre. L'embarras est grand ; & il est bien difficile & bien rare qu'on n'y perde la paix du cœur. Car enfin quel parti prendre ? Examiner & raisonner ? Ce n'en est pas le tems. Croire sans éxamen & sans raisonnement ? Mais est-ce absolument sans raisonnement & sans éxamen, qu'on fait taire un esprit qui se révolte, & une conscience qui s'alarme ? Croire, parce qu'on est résolu de croire ? C'est caprice. Croire, parce qu'on a été élevé dans cette créance ? C'est préjugé. Croire aujourd'hui, parce qu'on croyoit hier ? C'est habitude. Croire, parce que nombre d'habiles gens & des peuples sans nombre croient ainsi ? C'est foi humaine. Croire, parce que par ses propres lumières on se juge fondé sur la parole de Dieu ? C'est une présomption qui préfere son discernement à celui des autres ; c'est une source d'héréſies, bien-loin d'être une ressource dans les tentations. Croire, parce que l'Eglise Catholique croit ainsi, & que Dieu l'a

révélé ? Oui : c'eſt l'unique voie pour ſortir de ce labyrinthe. Heureux qui peut venir juſques-là, & s'y tenir ! Mais eſt-ce ſans éxamen qu'on y parvient ? Mais encore, ſi la tentation porte ſur l'Egliſe même & ſur la révélation divine ? Mais ſi on ne voit pas plus les premiers principes, que les dernières concluſions ? Mais ſi toute la Religion diſparoît dans cet orage ? L'appui échape. On revient à flotter comme des enfans, avec une perte infaillible de la paix de l'ame, & un grand riſque pour la Foi. *

§. II.

ON voit par-là, que ceux qui ne donnent pour remède aux ames tentées contre la Foi, que de ſe ſoumettre aveuglément aux vérités révélées, & de déſavouer les impreſſions qui leur ſont contraires, ou ne donnent pas un remède auſſi étendu que le mal, ou n'en expliquent pas aſſez l'uſage. Remède qui reſſerré dans l'idée qu'il préſente, ne guérit pas radicalement la plaie du cœur, mais y laiſſe toujours un fonds d'inquié-

* Ut jam non ſimus parvuli fluctuantes, & circumferamur omni vento doctrinæ. *Eph.* 4. v. 14.

tude. Remède qui peut être tourné en poison, & qui ne montre point par lui-même lequel il est des deux; puisque plusieurs de nos adversaires éxigent de leurs sectateurs une soumission aveugle. Remède enfin qui ne suppose pas dans le fond la véritable connoissance du mal, qui est pourtant le premier pas qu'il faut faire pour parvenir à une solide guérison. Il ne faut donc pas raisonner pendant la tentation, mais il faut la prévenir par de sérieuses réfléxions sur ce qu'on croit, & sur les motifs qu'on a de le croire. Il faut être sobre en sagesse; mais il faut aussi être prudent & raisonable en soumission. Il faut obéir sans réplique, mais il faut savoir à qui l'on obéit, & ce qui l'autorise à nous faire obéir: sans quoi on risque de ne pas bien obéir, même en obéissant à qui on doit.

§. III.

IL faut donc connoître la religion du moins jusqu'à un certain point, & selon qu'on est capable: il faut en avoir remarqué les appuis extérieurs & l'œconomie intérieure: il faut savoir qu'il n'y en a qu'une; qu'elle est divine dans son institution, comme dans son objet;

qu'elle eſt le ſeul moyen de connoître Dieu, d'autant qu'il veut être connu, parce qu'il ne s'eſt fait connoître que par elle; qu'elle eſt l'autorité qui nous dirige, & la lumière qui éclaire nos pas. Il faut être inſtruit que c'eſt l'Egliſe Catholique, qui remonte, par l'Egliſe d'Iſraël & par les Patriarches, juſqu'aux commencemens de la foi & du culte, qui eſt ſeule la dépoſitaire de cette Religion, l'interprète légitime des Ecritures, & le témoin fidèle de la révélation; que, par une néceſſaire & dernière conſéquence après laquelle il n'eſt plus permis de raiſonner, il faut écouter cette Egliſe avec une entière ſoumiſſion, quelque difficile à croire que ſoit la doctrine qu'elle nous propoſe. Ces principes ſont ſi lumineux, qu'ils peuvent pénétrer les eſprits les plus bouchés, s'ils leur ſont préſentés dans tout leur jour par ceux qui ſont chargés de les inſtruire. S'il ſemble à quelqu'un que c'eſt trop faire raiſonner les ſimples fidèles; qu'il faſſe attention que celui qui n'eſt pas conduit, du moins implicitement par ces dégrés, à croire la ſaine doctrine, croit ſouvent ſans ſavoir pourquoi, & pour ainſi dire au hazard. Et à quelles tentations n'eſt-il pas expoſé? quelle ſera

alors sa ressource ? S'il n'est point tenté, sa tranquillité n'a-t-elle pas peut-être son origine dans son indifférence ? Quelle injure ne fait-il pas à la Religion qu'il craint toujours d'approfondir; de laquelle il ne peut rendre aucune raison, & à laquelle il ne paroît & n'est peut-être attaché, que parce que sa naissance, son éducation, &, pour ainsi dire, le sort l'a voulu ainsi ?

§. IV.

MAis ces grands principes une fois posés & suffisamment approfondis, une ame qui sait qu'il y a un tems de voir & d'éxaminer, quoique sans entrer en doute ; & un tems de se soumettre, & de faire taire sa raison, quoique sans imprudence ; que le premier n'est pas celui de la tentation & du trouble, & que le dernier est celui de presque toute la vie ; que la Religion dans son tout est sensible & lumineuse ; que ses principes tiennent l'un à l'autre par un enchaînement si nécessaire, qu'on ne peut en abandonner un seul, que tout ne se démonte & ne se dissipe; qu'elle ne peut nier un seul article de sa créance, sans être conduite par dégrés & par des conséquences nécessaires jusqu'à nier

l'éxiſtence d'une Egliſe, d'une Religion, & même d'un Dieu ; que ce qui fait maintenant le ſujet de ſon embarras pendant le trouble & l'orage, a fait l'objet de ſes ferventes adorations, de ſes méditations enflammées, de ſes ſaintes délices dans le tems ſerein ; que, quoique la foi dans ſes dehors & dans ſes préliminaires ſoit une obéiſſance raiſonnable, elle eſt en elle-même une obéiſſance de la raiſon : une ame, dis-je, qui connoît toutes ces vérités, ſe poſſéde dans le tems de la tentation, & elle ſe ſent fondée à ne pas ſe troubler. Elle reſpecte les ténèbres répandues ſur la face de l'abyſme, & elle y deſcend ſans crainte ſur les pas de la Foi. Elle eſt ferme & aſſurée, parce qu'elle ſait en qui elle ſe confie. * Non-ſeulement elle n'eſt point troublée de ſe voir dans cette épaiſſe obſcurité, mais encore elle ſent que le plus grand jour ne lui donneroit jamais une conſolation auſſi ſolide. Voilà de quelle manière on peut conſerver la paix dans les tentations contre la Foi, ſans cela l'on s'expoſeroit à perdre l'une & l'autre.

---

* Scio cui credidi ; & certus ſum. *II. Tim.* 1. ℣. 12.

ARTICLE VI.

Assurance intérieure dans les tentations contre l'Espérance.

§. I.

APrès les tentations contre la Foi desquelles nous venons de parler, celles qui attaquent l'Espérance, viennent se placer ici comme d'elles-mêmes. Elles sont toutes propres à troubler la paix intérieure d'une ame qui ne se repose en Dieu, que parce qu'elle connoît ses bontés, qu'elle goûte sa présence; & que, s'il se cache pendant le tems de cette vie, elle espère de le voir & de le posséder dans l'éternité de l'autre. Tandis que le juste aura son soutien dans une ferme espérance, il ne sera point ébranlé. * Mais si ce soutien lui manque, ou chancelle dans sa main, comment pourra-t-il se tenir ferme? La crainte du Seigneur qui faisoit sa consolation n'étant plus modérée par l'humble confiance, ne fera plus que son tourment: c'étoit un maître doux & attentif,

* Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus; non commovebitur. *Ps.* 111. ℣. 8.

qui l'instruisoit & qui le protégeoit (*a*) : ce ne sera plus qu'un censeur terrible, qui lui fera souffrir ce qu'à peine il souffriroit d'un ennemi déclaré (*b*). Les traits imaginaires de la colère de Dieu, que cet infortuné aiguise sans cesse lui-même, le perceront jusques dans le fond du cœur, & dévoreront en lui tout l'esprit intérieur & toute l'onction sainte (*c*). Il n'osera chercher de la consolation en Dieu, puisque c'est des mains de Dieu même qu'il croit voir partir ce feu qui le dévore. Il en cherchera peut-être parmi les hommes : mais peu entendront sa peine, & parmi ceux-là il s'en trouvera peu qui y compatissent, & *moins* encore qui soient en état de l'adoucir ; plusieurs même l'augmenteront en lui exagérant ses fautes, ou en irritant son imagination qu'il faudroit calmer. Les ténèbres de son esprit augmentent à proportion du saisissement de son cœur (*d*) :

(*a*) Est custos timor quasi pædagogus. *Aug.*

(*b*) Terrores Domini militant contra me. *Job. 6. ℣. 4.*

(*c*) Sagitæ Domini in me sunt, quarum indignatio ebibit spiritum meum, *Job. ibid.*

(*d*) Timor & tremor venerunt super me, & contexerunt me tenebræ. *Ps. 54. ℣. 6.*

& plus il s'éloigne de la voie de la paix, plus il écarte les ressources pour y rentrer. Pour surcroît de malheur, cette tentation, la plus terrible de toutes, est celle qui lui paroît le moins ce qu'elle est : il se figure au contraire que c'est une foi vive, qui lui fait sentir tout le poids des vérités terribles dont il est frapé.

§. II.

MAis il s'en faut de beaucoup, que ces terribles transes soient ce qu'on se figure. La Foi est le fondement de l'Espérance ; & celle-ci est ferme & consolante, à mesure que celle-là est vive & animée. On voit toujours augmenter la joie, la consolation, l'assurance & la paix, à mesure qu'on est plus persuadé de l'amour de Dieu pour nous, de la puissance de sa grace, de l'efficacité du sang de Jesus-Christ, de la vertu des Sacremens qui en contiennent le prix, & qui en appliquent les mérites ; toutes vérités essentielles, primordiales & lumineuses qu'on néglige, pour s'occuper de quelques autres qui sont moins prochaines & même impénétrables, comme de l'incertitude de la prédestination, de la profondeur des jugemens de Dieu,

de la sévérité de sa justice : vérités auſquelles il ne faudroit penſer que rarement, & ſeulement pour le beſoin où l'on eſt d'abattre la préſomption & d'exciter la vigilance. Les fréquentes réfléxions que l'on fait ſur des vérités effrayantes, ſe tournent ſouvent en tentation, & tentation ordinairement la moins connue de toutes, mais en effet très-facile à connoître, ſi l'on y réfléchit comme il faut. Elle porte dans l'ame le trouble, l'affoibliſſement, le découragement & l'éloignement de Dieu, ce que nos ſeuls ennemis peuvent faire : Dieu au contraire excite toujours en nous une agréable ſérénité, une joie modeſte, & une réſolution ferme de le ſervir, même dans les impreſſions les plus fortes que ſa grandeur fait ſur nos ames, dans les retours les plus humilians qu'il nous fait faire ſur nous, & dans les plus cuiſans remors qu'il nous inſpire. Plus cette tentation eſt dangereuſe, turbulente, & oppoſée à la paix de l'ame ; plus nous devons lui réſiſter dans ſes accès, & l'affoiblir pendant ſes intervalles, par les réfléxions & les pratiques ſuivantes, la plûpart tirées de S. François de Sales, qui ayant éprouvé ces grandes peines durant un aſſez long-

tems, compatissoit sensiblement, comme il dit lui-même, à l'état triste des ames qui en étoient affligées. *

§. III.

NOus avons déja dit qu'il ne falloit s'occuper que rarement & pour le besoin de certaines vérités de la Religion, qui effraient & qui accablent. Les personnes timides & sujettes aux tentations contre l'espérance, doivent encore réfléchir sobrement à ce qui les étonne & qui les saisit, à la vaste étenduë de l'éternité où la vuë se perd; à l'infinité de Dieu qui est un abysme sans route & sans fond; au peu que nous pouvons faire pour mériter ce poids immense de gloire auquel nous aspirons; & au peu encore que nous faisons de ce peu que nous pouvons faire : il n'y a qu'un pas à faire, pour passer de la frayeur à la défiance. Les mystères les plus connus, les vérités les plus pratiques, les maximes les plus simples doivent faire l'occupation ordinaire des ames timides & encore peu avancées dans la vertu.

* *S. François de Sales. Epit.* 30 & 31, *lib.* 5.

§ IV.

§. IV.

IL eſt ſi rare que les penſées ſur la prédeſtination touchent le cœur, & excitent la piété, autant qu'elles étonnent l'eſprit, & qu'elles irritent l'imagination, que les Directeurs des ames les plus éclairés ne les leur permettent qu'avec la dernière réſerve, & qu'ils les interdiſent abſolument à celles qui ſont agitées des tentations dont nous parlons ici. Quel avantage pouvez-vous retirer, leur diſent-ils ordinairement, ou plutôt quelle perte n'eſt-ce pas pour vous, que d'employer à penſer triſtement ſi vous êtes prédeſtiné, un tems qu'il faudroit mettre tout entier à travailler courageuſement pour mériter de l'être? Il n'eſt rien, dites-vous, que vous ne vouluſſiez faire, ſi vous ſaviez être du nombre des élus. Faites tout ce que vous voudriez faire alors, & vous le ſerez plus certainement, que ſi un Ange vous l'avoit révélé. La crainte de la réprobation qui vous abat, eſt tout-à-fait frivole dans ſes excès & dans ſes recherches ſur l'avenir. Dieu qui a fait connoître à pluſieurs Saints pendant leur vie mortelle qu'ils étoient prédeſtinés, a-t-il jamais mis dans l'eſprit à aucun réprou-

vé qu'il le ſeroit? C'eſt que cette connoiſſance & cette penſée ne ſont bonnes à rien. Ou vous ſerez un jour du nombre des bienheureux, ou vous n'en ſerez pas, diſent encore ces ſages Directeurs à ces perſonnes, qui perdent leur tems, leur ſanté, leur dévotion, à faire ces réfléxions auſſi ſtériles qu'effrayantes. Si vous venez à l'être, vous le ſerez toujours moins de tout ce que vous aurez perdu de tems à penſer ſi vous le ſeriez: ſi vous ne l'êtes pas, ce ne ſera que par votre faute. Et n'en eſt-ce pas déja une, que de vouloir prévenir le jugement de Dieu, ſonder la profondeur de ſes conſeils, & découvrir comme malgré lui ce qu'il veut tenir caché; au-lieu d'adorer ſa majeſté, de louer ſa ſageſſe, de goûter ſa préſence, & d'accomplir ſa volonté? Laiſſez donc là des penſées qui ne ſervent qu'à vous faire ſouffrir dès ce monde une partie des tourmens de la réprobation, & à vous la faire preſque mériter à force de la craindre, & de vous en occuper contre la volonté de Dieu.

§. V.

UNe tendre piété eſt toute propre à ſoulager les ames attaquées de ces ten-

tations. L'onction intérieure adoucit toute l'amertume de ce poison que le Démon souffle dans les cœurs. La vuë, le goût, & encore plus la pratique du bien, réjouissent, consolent, & encouragent bien plus que les réfléxions les plus consolantes qu'on puisse prescrire dans cet état. Celles-ci livrent souvent une ame déja accablée de peines, à une méditation séche & à une triste désoccupation, où les anciennes idées plus puissantes que celles qu'on veut leur substituer, (parce qu'elles occupent la place, & qu'elles s'y sont fortifiées par un long séjour,) font les plus vives & les plus dangereuses impressions. Si l'on veut des réfléxions, (& en effet il en faut, puisque le siége du mal est dans l'esprit & dans l'imagination, & qu'il y faut porter le remède;) qu'elles soient vives, courtes, pleines d'onction. Qu'on aille à l'esprit par le cœur, puisque toutes les autres avenuës sont fermées. Les mouvemens intérieurs, pourvû qu'ils ne soient point forcés & trop longs, produisent ordinairement un feu qui éclaire l'esprit, en même tems qu'il échauffe le cœur. Ainsi, au lieu de raisonnemens amenés de loin, lentement, & avec peine, je conseillerois à ces personnes

de se répandre fréquemment en affections toujours animées & toujours propres à consoler les ames, & à mettre en fuite les Démons. Nous leur fournirons ici quelques-unes de ces élévations affectueuses, dont elles pourront se servir utilement, mais qui doivent toujours céder à celles dont l'expérience leur fera connoître qu'elles seront plus touchées, ou que leur cœur attendri produira subitement de lui-même.

C'est en vous, mon Dieu, que j'ai mis mon espérance : je ne serai jamais confondu..... A vous, esprits orgueilleux & obstinés, Démons infâmes, à vous le désespoir & la réprobation, & non à une ame pénitente & humiliée, qui gémit sans cesse du mal qu'elle fait tous les jours.... Que la vertu de votre sang est grande, Seigneur Jesus ! le monde entier y trouve une rédemption surabondante : elle le seroit pour un million d'autres, & pour les Démons même, s'ils étoient capables de pénitence & de salut, comme je le suis..... Ah ! quand mes péchés seroient mille fois plus énormes & plus nombreux, mes mauvais penchans plus violens & plus horribles, mes fautes journalières

plus fréquentes & plus réfléchies, je ne craindrai rien tant que de trop craindre... Non, Seigneur, quand mes chutes deviendroient tous les jours plus considérables, tandis que je conserverai la volonté de m'en relever, tandis que vous m'attirerez encore par le désir d'aller à vous, je ne désespérerai jamais, ni de votre grace pour me convertir, ni de votre miséricorde pour me pardonner.... Qu'il est doux d'espérer au Seigneur! L'enfer même ne seroit plus ce qu'il est, si la moindre lueur de cette espérance pouvoit percer ses ténèbres : lui seul peut m'envier un si grand bien, & le nuage du désespoir ne peut s'élever que de ses abymes.

§. VI.

LA dévotion envers la sainte Vierge est singuliérement une grande ressource dans les tentations contre l'Espérance. Elle est un puissant moyen de salut, une source féconde de toute sorte de biens, & même une marque de prédestination, selon S. Anselme * , & plusieurs autres Pères de l'Eglise. » Si les remors de

* *De excellentiis beatæ Virginis*, cap. 4.

» votre conscience & la crainte des ju-
» gemens de Dieu vous jettent dans une
» profonde tristesse, dit S. Bernard : si
» le poids énorme de vos crimes vous
» entraîne vers l'abyme du désespoir,
» tournez-vous vers Marie, implorez
» son assistance ; vous verrez bientôt
» renaître en vous la joie, la confiance
» & la paix (*a*). « Vous êtes pécheur ?
» Marie est cette échelle mystérieuse,
» par laquelle les pécheurs montent au
» Ciel, dont ils s'étoient fermé les ave-
» nuës. Pécheur comme vous, je suis
» encore plein de confiance, parce que
» j'en trouve en elle les plus puissans
» motifs (*b*). « Avant lui, saint Ephrem
l'avoit appellée l'espérance de ceux à
qui il n'en reste plus aucune, *spes desperatorum* : & après lui, S. Thomas
lui appliquant avec l'Eglise les éloges de
la sagesse, nous la présente comme le

(*a*) Si criminum immanitate turbatus, conscientiæ fœditate confusus, judicii horrore perterritus, barathro incipias absorberi tristitiæ, desperationis abysso, cogita Mariam. *Bernard*, *Homiliâ* 2. *super* Missus est.

(*b*) Hæc peccatorum scala, mea maxima fiducia, tota ratio spei meæ. *Bernard. Serm. de Aquæ ductu.*

principe de toute espérance de vie & de vertu (*a*).

Il est donc très-utile dans ces momens d'orage & de trouble, d'avoir recours à Marie; mais d'une manière simple, affectueuse & pleine de confiance, en prononçant son nom, regardant ses images; pensant aux vertus qu'elle a pratiquées, à la gloire qu'elle possède, & à l'amour tendre & vraiment maternel qu'elle nous porte; lui adressant cette prière de l'Eglise: Marie mère de grace & de miséricorde, protégez-nous contre notre ennemi (*c*); ou cette autre qu'on récite peut-être tous les jours sans goût & sans réflexion, parce qu'on s'en est fait une habitude, mais qui en elle-même est pleine d'onction, & qui sur-tout au moment de la tentation devient personnelle, intéressante & animée: Sainte Marie mère de Dieu, priez pour nous maintenant; ou bien ces trois paroles courtes & enflammées: Notre vie, notre douceur, notre

(*a*) In omni periculo potes obtinere salutem ab ipsâ Virgine gloriosâ; & ideò dicit ipsa: In me omnis spes vitæ & virtutis. 3. *Part. quæst. 27. art. 5. ad Sum.*

(*b*) Maria mater gratiæ, Dulcis parens clementiæ, Tu nos ab hoste protege.

eſpérance; ou bien encore lui diſant dans les plus violens accès de la tentation, comme le jeune Tobie à l'Ange Raphaël: Hélas! ce monſtre infernal eſt prêt à me dévorer; il me ſaiſit & m'entraîne dans les abymes: puiſſante Protectrice, hâtez-vous de me ſecourir.

L'état de votre ame fût-il auſſi triſte & auſſi déſeſpérant que celui du célèbre Théophile vendu au Démon, non-ſeulement par égarement & par déſordre, mais par choix & par convention expreſſe écrite de ſa main & de ſon ſang; comme lui vous trouverez toujours dans la confiance en Marie l'eſpérance, la grace & le ſalut. *

§. VII.

L'Amour de Dieu ſur-tout eſt propre à ramener la paix dans une ame agitée

* Tu peccatorem quantumlibet fœtidum non horres, non deſpicis, ſi ad te ſuſpiraverit..... Tu illum à deſperationis barathro piâ manu retrahis, ſpei medicamen aſpiras, foves ..... quouſque horrendo Judici miſerum reconcilies. Famoſum hujus tuæ benignitatis teſtimonium, eſt per te Theophilus reſtauratus gratiæ. *Bernard. in deprec. & laude Mariæ.* Si quid ſpei in nobis eſt, ſi quid gratiæ, ſi quid ſalutis, ab eâ [Mariâ] noverimus redundare. *Id. Serm. de Aquæ ductu.*

de ces sortes de tentations ; parce qu'il dilate le cœur, qu'il fortifie, qu'il inspire des sentimens généreux, & qu'il bannit cette espèce de crainte qui fait des malheureux, & qui n'est le propre que des esclaves. Voyons-le dans un exemple connu de S. François de Sales. Le Démon jaloux de la paix de son ame & des progrès qu'il fait dans la vertu par ce moyen, lui met dans l'esprit qu'en vain il gêne ses inclinations & mortifie ses sens, puisqu'il n'est pas du nombre des prédestinés. Idée bien affligeante pour un Saint : celui-ci en est accablé. En vain il cherche du soulagement : par tout il porte l'image de la réprobation empreinte dans son esprit, & il en ressent en partie les peines. Le Dieu de bonté qui appelle les pécheurs, qui aime les plus obstinés, qui console & qui sauve les pénitens, n'est plus pour lui qu'un Juge sévère qui le condamne aux peines éternelles pour les taches imperceptibles de sa vie, ou par la profondeur impénétrable de ses conseils. Mais ce Dieu dont il craint si fort les ugemens dans ses momens terribles, il l'a toujours aimé, il l'aime encore : & le Démon qui lui imprime des images tristes & accablantes, ne peut affoiblir

cet amour généreux & consolant, qui lui fournit une puissante ressource. » Hé » bien, dit-il au milieu de ce nuage » ténébreux qui l'environne, si je suis » si malheureux que de ne pouvoir con- » templer cette beauté infinie pendant » toute l'éternité, du moins je la loue- » rai & je l'adorerai pendant toute ma » vie : & plus je crains de n'aimer pas » toujours un Dieu si digne d'être aimé, » plus je veux redoubler mes soins pour » l'aimer toujours davantage. « Cette résolution courageuse, fervente, & toute de pur amour, est comme un éclair qui porte une lumière subite dans son ame, & comme un coup de foudre qui terrasse son ennemi.

§. VIII.

LA crainte excessive de sa foiblesse & des tentations auxquelles on pourra être exposé, est une source féconde de vaines terreurs. On ne sera jamais tranquille, tant qu'on craindra de perdre son repos. * Vous qui trouvez dans le présent de quoi vous consoler, vous allez chercher des alarmes dans l'avenir? Le repos

* Calamitosus est animus futuri anxius. *Seneca.*

vous est-il à charge ? Quoi ! tandis qu'à chaque jour suffit son mal *, vous rassemblez dans un moment celui qui est répandu dans toute la vie ? Vous réunissez, par votre prévoyance, des tentations que Dieu ne veut vous faire vaincre qu'en détail ? C'est de toutes les tentations la plus dangereuse ; il est bien difficile que vous n'y succombiez pas : c'est tenter Dieu ; c'est attirer sur vous des ennemis auxquels il ne veut point que vous vous exposiez maintenant ; c'est vouloir les combattre seul, & sans secours ; c'est vouloir périr. Bornez-vous au moment présent, & vous serez tranquille : vivez du pain quotidien : ne pensez pas au jour de demain, & ne vous inquiétez pas d'un avenir éloigné, vous qui touchez peut-être au dernier moment de votre vie. Si vous avez déja vaincu les tentations que vous craignez, pourquoi ne les vaincrez-vous pas encore ? Vous ne sentez maintenant de la foiblesse, que parce que ce n'est pas le tems du combat, mais celui de votre imprudence. Dieu donne la grace dans l'occasion & selon le besoin, & non dans tous les momens & selon notre d

* Sufficit diei malitia sua. *Matth.* 6 ℣. 34.

caprice. Le fort d'Israël n'est saisi de l'esprit de Dieu, que lorsqu'il se présente des monstres à terrasser, ou des ennemis à combattre. * Eussiez-vous eu autrefois du dessous avec ceux qui vous font trembler jusques dans leur éloignement, vous devriez vous fortifier par toutes sortes de précautions, bien-loin de vous affoiblir par la crainte. Rien de plus formidable pour les Démons, qu'une ame qui unit la confiance en Dieu au mépris & à la défiance d'elle-même. C'est ce qu'ils furent forcés d'avouer plus d'une fois à l'Abbé Moyse. » Tu nous as vaincus, Moyse, lui di-» soient-ils, & tous nos efforts contre » toi sont vains, parce que, lorsque nous » voulons t'abaisser pour te faire tomber » dans le désespoir, tu te relèves; & » lorsque nous voulons t'élever pour te » porter à la vanité, tu t'abaisses & tu » t'humilies. «

§. IX.

ENfin, puisque la seule crainte qui arrête nos passions, & qui excite notre ferveur, est un vrai bien; & que celle

* *Voyez saint François de Sales, Ep. 38. Liv. 5.*

qui ne sert qu'à nous affliger, qu'à nous abattre, qu'à nous ôter le goût des choses divines, qu'à émousser les désirs de notre avancement, ne peut être qu'un mal & un grand mal; ce n'est pas trop de tous nos efforts pour détruire cette dernière. Nous le pouvons, en réfléchissant souvent qu'elle ne peut venir de Dieu, puisqu'elle nous éloigne de lui; & qu'elle ne peut être que la manœuvre du malin esprit, puisqu'elle est si conforme à ses desseins. Nous le pouvons, par une dévotion tendre qui dilate le cœur, qui en adoucit les plaies, & qui met en fuite les Démons; comme le son de la harpe touchée de la main de David délivroit Saül de l'esprit malin dont il étoit tourmenté. Nous le pouvons encore par la confiance en Dieu, qui désire notre salut plus que nous ne le désirons nous-mêmes. Il veut tellement que nous en soyons convaincus, qu'il nous fait un crime, & un grand crime, d'en douter: il est aussi puissant pour éxécuter avec nous ses desseins de miséricorde, qu'il est bon pour les former en notre faveur. Notre perte semble intéresser sa souveraine félicité, tant il y paroît sensible. Enfin nous pouvons détruire cette crainte par la connoissance

& l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ ; par la participation fréquente au Sacrement de son corps ; par la méditation de ses mystères, & de l'amour qui les lui a fait opérer pour notre salut ; amour qui le pressoit sans cesse de consommer l'ouvrage de notre rédemption, par le baptême de son sang.

ARTICLE VII.

Maximes générales pour conserver également l'innocence & la paix dans les tentations.

NOus ne finirions jamais, si nous voulions parcourir toutes les différentes espèces de tentations qui peuvent troubler la paix de l'ame : nous avons touché les principales ; mais il n'en est point qui ne puisse produire, & qui ne produise le plus souvent ce mauvais effet, si l'on n'observe les maximes suivantes.

Première Maxime.

Il ne faut pas trop craindre les tentations, ni désirer avec trop d'ardeur d'en être délivré ; puisque la crainte excessive nous tiendroit dans des alar-

mes continuelles, qui suffiroient pour faire revenir la tentation par l'image vive qu'elles en conserveroient ; qui enhardiroient notre ennemi, & nous affoibliroient pour le tems du combat. Persuadons-nous bien que Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, & qu'ainsi les tentations ne peuvent nous faire que le mal que nous voudrons. D'ailleurs elles produisent toujours de bons effets dans les ames fidelles ; elles les humilient, elles excitent leur vigilance, elles éxercent leur patience & leur courage, elles entretiennent leur ferveur, en les ramenant souvent à Dieu, & les rendent compatissantes aux infirmités du prochain, & capables de lui donner des conseils utiles : ce qui a souvent porté les Saints à les souffrir avec joie, bien-loin d'en demander à Dieu la délivrance. * Et enfin toutes celles que nous surmontons, nous méritent des couronnes, & nous fournissent des armes ; comme en fournit à David son triomphe sur Goliath.

---

* *Voyez sainte Thérèse, Chemin de la perfl.* chap. 38.

Seconde Maxime.

On ne doit pas oppoſer toujours aux tentations une vive réſiſtance, mais ſubſtituer le mépris à la force, ſi elles ne cédent pas aux premiers coups. Je l'ai déja inſinué : mais je ne ſaurois trop le dire ; car c'eſt ordinairement par un combat opiniâtre, qu'on ſe fatigue & qu'on ſe trouble. D'ailleurs, le mépris eſt le moyen le plus court de ſe défaire d'un ennemi orgueilleux, que rien ne bleſſe tant que le dédain. C'eſt un enfant pour ceux qui le mépriſent, & un géant pour ceux qui le craignent. On voit dans la vie de ſaint Antoine, & de pluſieurs autres Saints, qu'ils mettoient en fuite des légions de Démons par un ris moqueur & par une piquante raillerie. Vous vaincrez plus aiſément les tentations, aidé du ſecours de Dieu, en les combattant peu-à-peu avec patience & avec douceur, qu'en les repouſſant avec trop d'empreſſement & de chagrin. *

* Paulatim, & per patientiam, cum longanimitate, Deo juvante, meliùs ſuperabis, quàm cum duritiâ & importunitate propriâ. *Imit. Chriſti, L.* 1. *c.* 13.

Troisième Maxime.

Il faut découvrir ses tentations à son Directeur. On voit dans les instructions & dans les vies des Saints, & particulièrement dans celles des Pères des déserts, combien ils jugeoient cette pratique nécessaire : & l'un d'eux en fit une triste expérience. Il fut tourmenté d'une grande tentation, pendant l'espace de vingt années, dont il ne fut délivré qu'à la première ouverture qu'il en fit à un Ancien. Le Prince des ténèbres craint beaucoup la lumière, qui manifeste le fond des cœurs, & qui le fait voir lui-même à découvert. Ce lion qui court pendant la nuit, cherchant quelqu'un à dévorer, rentre dans ses sombres retraites, dès que le jour paroît. * Le père de l'orgueil ne hait rien tant que l'humilité qui découvre toutes ses misères : & l'ouverture de cœur est comme une issuë pour le feu intérieur de la tentation, qui renfermé excitera toujours de violentes se-

* Posuisti tenebras, & facta est nox; in ipsâ pertranſibunt omnes bestiæ silvæ, catuli Leonum rugientes ut rapiant. Ortus est sol & congregati sunt, & in cubilibus suis collocabuntur. *Ps.* 103. ℣. 20. 23.

cousses & de funestes ébranlemens. Mais il faut bien choisir celui à qui on s'ouvre ; car s'il étoit peu expérimenté, il risqueroit d'aigrir la plaie du cœur, au-lieu de la guérir ; & peut-être de se salir, sans la nettoyer.

Quatrième Maxime.

Il est important de ne pas multiplier des réfléxions qui ne peuvent qu'affliger sur des tentations assez affligeantes par elles-mêmes, sur leur durée, sur leur vivacité, sur le danger d'y consentir, sur la tranquillité de ceux qui en sont exempts, sur l'incertitude du tems où elles finiront, &c. Mais il faut veiller, prier, se méfier de soi-même, se confier en Dieu, & éviter les occasions, autant qu'on le peut, sans sortir des bornes de la prudence. Saint Pierre marcha d'un pas ferme sur les abymes de la mer, tandis qu'il ne regarda que *Jésus-Christ, mais il commença* d'enfoncer, dès qu'il se détourna, pour considérer les tourbillons de vent & les flots qu'ils soulevoient. *

* Ambulabat super aquam, ut veniret ad Jesum : videns verò ventum validum, timuit ; & cùm cœpisset mergi, &c. *Matth.* 14. ℣. 30.

Cinquième Maxime.

Quoique la prière ſoit notre grande reſſource contre les tentations, il en eſt pourtant qui demandent quelque choſe de plus; &, ce qui paroîtra peut-être ſurprenant, quelque choſe d'oppoſé; le travail, la diſtraction, la gaieté. Il eſt des imaginations qui ſaiſiſſent les objets avec tant de vivacité, & qui en reçoivent de ſi profondes impreſſions, qu'elles les portent par-tout, & les retiennent juſqu'à ce que d'autres plus fortes viennent à les effacer. Alors il eſt tout manifeſte que ſe recueillir n'eſt que ſe déſoccuper, pour être, même malgré ſoi, ſpectateur des peintures qu'on a toujours préſentes; que prier ne ſuffit pas, parce que Dieu veut qu'on ſe ſerve des moyens connus. C'en ſeroit un bien puiſſant pour effacer ou faire oublier toutes ces images, qu'une affaire ſérieuſe ou même fâcheuſe qui ſurviendroit. * Au défaut de ce moyen, on peut avoir recours à une étude ap-

---

Dùm reſpicit Jeſum, *non* reſpicit elementum. *Ambroſ.*

* Malitia horæ oblivionem facit luxuriæ magnæ. *Eccli.* 11. ℣. 29.

pliquante, à un travail qui demande beaucoup d'attention, à une multitude d'occupations qui se succedent les unes aux autres, sans laisser d'autres intervalles que ceux qui sont nécessaires à de courtes & vives élévations de cœur à Dieu pour attirer son secours, pour ne pas trop se dissiper, & pour ne point perdre par cette dissipation la paix de l'ame qu'on veut conserver en cherchant à se distraire de la tentation.

C'est de ce dernier moyen qu'usa un sage Supérieur envers un jeune Solitaire, qu'il délivra d'une tentation fâcheuse & opiniâtre par des occupations continuelles de corps & d'esprit, qui lui ôtoient la liberté de penser au mal; ne lui laissant pas même, pour ainsi dire, le tems de vivre. * On sait encore que c'est par le même motif, que S. Jérôme redoubla ses études dans son désert, & s'appliqua singulièrement à apprendre la Langue Hébraïque, qui occupoit son esprit presque jusqu'à lasser sa patience. Ceux qui ne sont capables ni d'une forte étude, ni d'un long travail, pourront trouver une utile

* Quomodò fornicari libeat, cui nec vivere licet? *In Vitis Patrum.*

diverſion dans la converſation édifiante & agréable de leurs pieux amis ; dans le ſpectacle de l'univers, ſimple, mais touchant pour qui le conſidère de près ; dans une douce promenade à la campagne, toute propre à diſſiper les dangereuſes impreſſions, & la triſteſſe preſque inſéparable du violent combat qu'elles cauſent.

Sixième Maxime.

On eſt ordinairement porté à prendre des réſolutions, pour éviter les tentations, ou pour les vaincre, lorſqu'on en eſt le plus preſſé ; mais c'eſt préciſément alors qu'on n'en doit prendre aucune, que celles qu'on prendroit en tout autre tems, & que la prudence ſuggère à toute perſonne ſenſée. Les partis qu'on prend, les pratiques qu'on s'impoſe dans le tems de l'agitation, ſe reſſentent preſque toujours de cet état violent ; elles ſont ordinairement extrêmes, & la ſource de pluſieurs troubles. Troubles, lors même qu'on remplit les onéreux devoirs qu'on s'eſt impoſés ; parce qu'ils ſont au-deſſus de ſes forces : troubles encore plus, lorſqu'on vient à y manquer, & qu'on regarde ces manquemens comme des infidélités

envers Dieu, quoiqu'en effet Dieu ne puisse jamais inspirer une résolution imprudente ou en exiger la pratique : troubles sur-tout, lorsque la tentation revient, & qu'on la regarde comme une punition de ces infidélités chimériques. Et fasse le Seigneur que ces troubles ne soient pas suivis de l'affoiblissement & du découragement, & qu'on ne soit pas vaincu de la tentation par les moyens même qu'on croyoit devoir servir à la vaincre !

Septième Maxime.

Non-seulement nous devons conserver la tranquillité de l'ame parmi les tentations ; mais encore, si elle avoit commencé de ressentir quelque trouble, nous n'en devons rien témoigner au-dehors par nos gestes & par notre inquiétude, mais faire bonne contenance, pour déconcerter le Démon, qui ne pouvant point pénétrer dans nos ames, ne juge de leur disposition que par l'extérieur ; & qui désespérant de nous abattre, nous laissera peut-être, lorsque nous serons déja ébranlés : comme un ennemi qui assiége une place qu'on défend vivement, & où tout paroît disposé à faire une longue résistan-

ce, l'abandonne quelquefois lorſqu'elle eſt ſur le point de ſe rendre ; parce qu'il ne ſait, ni les grands effets qu'ont produit les feux qu'il y a jettés, ni le trouble & la diviſion qui y régnent.

CHAPITRE VI.

Qu'on ne doit pas ſe troubler, même des péchés qu'on commet.

§. I.

C'Eſt ici ſur-tout que nous avons beſoin d'autorité, & vous de confiance, ames chagrines de vous-mêmes, qui ne pouvez ſupporter vos péchés, tandis que Dieu les ſupporte avec tant de patience. Vous ne voulez entendre à aucune propoſition de paix au ſujet de vos fautes; parce que vous ne faites pas attention que ce n'eſt que de la paix avec vous-même, & nullement avec le péché, que nous vous parlons : un repentir tranquille, ſur-tout au moment qui ſuit celui de vos chutes, vous ſemble toujours un paradoxe, ou même une erreur. Nous ſavons qu'il faut haïr le mal, & que c'en ſeroit un grand, que de le regarder avec indifférence. Mais

n'y a-t-il pas un milieu entre l'indifférence que craint votre raison, & le dépit, le chagrin & le trouble où vous jette votre impatience ? Un humble & paisible retour vers Dieu s'éloigne également de ces deux extrémités. » Retour paisible vers Dieu ! me répond » ici une de ces ames préoccupées, dans » lesquelles rien de ce qu'on dit pour » les porter au calme, ne peut pénétrer : » il faut attaquer vivement le péché, & » c'est dans son propre cœur qu'il faut » l'attaquer : il faut le détruire, & se » confondre. Il siéroit bien au Publicain de lever la tête, d'entrer dans le » tabernacle, de porter ses audacieux » regards du côté du sanctuaire ! Rester » dans le parvis, baisser les yeux, se » frapper la poitrine, s'abymer dans son » néant, & encore plus dans la profondeur de ses désordres, c'est tout ce » qui lui convient. Considérer ses plaies » & les sonder, tandis qu'elles sont encore toutes ouvertes, c'est le moyen » d'en savoir la profondeur, & de connoître toute l'étenduë de ses misères. « Je reconnois aisément à ce discours l'attachement à vos idées & votre ardeur excessive. Mais s'il est encore possible, écoutez-moi tranquillement.

§. II.

§. II.

IL faut détruire le péché ; sans doute : mais est-il nécessaire pour cela de se détruire soi-même, de troubler sa raison, de ruiner sa santé, & par la violence de ses mouvemens se déranger au-dedans & au-dehors, & se mettre hors d'état de suivre la lumière divine & même de la discerner ? Il faut briser son cœur ; sans doute : mais ne le peut-on qu'aux dépens de son repos ? Il faut sonder ses plaies : mais faut-il les agrandir & les envenimer, à force de les ouvrir, pour en bien savoir la profondeur ? Le Publicain est au fond du Temple, frapant sa poitrine, & baisant les yeux : oui, c'est-là sa place, & la situation qui lui convient : mais il est plus tranquille dans l'humilité de son repentir, que ne l'est le Pharisien dévoré de ses passions, & enflé de sa fausse justice. Comme ce Publicain converti, tous les vrais pénitens ont été tranquilles, tandis qu'ils se sont reconnus coupables Le saint Roi Ezéchias repasse les années de sa vie dans l'amertume de son cœur ; mais cette amertume n'en altère nullement la paix (*a*). David, à la vérité, parle sou-

(*a*) Recogitabo tibi omnes annos meos in

vent de trouble & de frémiſſement dans les Pſaumes de la pénitence ; mais il reconnoît que ce trouble n'eſt qu'au-dehors d'une ame pénitente & affligée, & dans le fond, remplie de la joie que lui inſpire la confiance en Dieu (*a*). Sainte Marie, niéce de ſaint Abraham Solitaire, pleure ſes péchés : eh ! quels péchés ! mais elle les pleure, dit l'Auteur de ſa vie, dans un grand repos d'eſprit (*b*).

Le retour ſimple & tranquille vers Dieu vous paroît-il encore difficile? Faites attention que le péché n'étant qu'un éloignement de Dieu pour s'attacher à la créature, la véritable converſion conſiſte à ſe détourner de la créature pour revenir à Dieu, avec un regret ſincère de lui avoir déplu, & une véritable réſolution de lui ſatisfaire pour le paſſé, & de lui être plus fidèle à l'avenir. Tout ce qui eſt au-delà, chagrin, trouble, réfléxions infinies ſur ſes chutes,

amaritudine animæ meæ. In pace facta eſt amaritudo mea amariſſima. *Iſ.* 38. ℣. 15. & 18.

(*a*) Tu es refugium meum à tribulatione quæ circumdedit me : exultatio mea, &c. *Pſ.* 31. ℣. 7.

(*b*) *Voyez ſa vie parmi celles des Pères du déſert, Tom.* 1.

n'eſt qu'un reſte d'attachement à la créature, qu'un amour rafiné de ſoi-même, & qu'un obſtacle à la parfaite converſion. Il faut gémir de ſes fautes; mais ce ne doit pas être par le ſentiment naturel qu'inſpire le dépit de ſes imperfections, ce qui eſt l'unique ſource de l'impatience & du chagrin; mais il en faut gémir par amour pour Dieu, & par le déſir de ſa gloire & de ſon propre ſalut. Vous voulez revenir à Dieu en déteſtant la créature qui vous l'a fait abandonner; vous devriez, au contraire, commencer par revenir à Dieu, & votre attachement à la créature tomberoit néceſſairement.

§. III.

IL s'en faut bien que les alarmes d'une ame qui eſt hors d'elle-même à la vuë de ſes fautes réitérées, ſoient ce qu'elle ſe figure, c'eſt-à-dire la connoiſſance de ſoi-même & l'humilité. Elle ſe voit confuſément dans un certain déſordre qui l'effraie, mais qu'elle ne peut définir; & elle ne remarque, ni les miſéricordes de Dieu ſur elle, ni les ſemences de vertu qu'il y a miſes, ni les mouvemens intérieurs qu'il y opère. Elle ne voit, ni la réſiſtance qu'elle

oppose à la tentation avant d'y succomber, ni le regret avec lequel elle y succombe, ni la promptitude avec laquelle elle se relève. Elle ne démêle point cette heureuse inclination pour la piété, qui l'y ramène sans cesse, & qui est un présent de Dieu, & un gage de son amour, d'avec cette espèce de fatalité qui lui a fait contracter de mauvais penchans dans le tems de sa dissipation; & que le Seigneur moins attentif à ses surprises qu'à ses dispositions, regarde plutôt comme un malheur que comme une malice. J'ose même dire, non pour l'effrayer davantage, mais pour lui découvrir l'illusion cachée sous cette belle apparence de connoissance de soi-même, qu'elle ne voit pas tout le mal qui y est; qu'un Saint y en verroit davantage, sans cependant perdre la paix : témoin entr'autres S. François d'Assise qui se disoit & qui se croyoit le plus grand de tous les pécheurs, & qui toutefois étoit toujours dans une sainte joie, & ennemi déclaré de la tristesse dans lui-même & dans les autres. Si l'on se trouble de voir la corruption de son cœur, ce n'est pas qu'on la connoisse à fond, mais parce qu'on la voit dans un mauvais jour. C'est plutôt vuë confuse, que connoissance distincte.

Auſſi cette fauſſe connoiſſance de ſoi-même ne produit point l'humilité, qui devroit en être le fruit. On voit ſouvent ces perſonnes qui penſent en apparence, & qui diſent en effet tant de mal d'elles-mêmes, remplies réellement de l'idée de leur propre mérite dont elles s'occupent ſans ceſſe. On les voit chagrines, déciſives, pleines de dépit, & dans le fond moins humiliées du mal qu'elles voient en elles, que flattées de ſavoir le diſcerner. Ce trouble & cette crainte exceſſive ſont l'ouvrage du Démon : & le Démon toujours orgueilleux enfle toujours le cœur, lors même qu'il abat le courage. C'eſt donc, pour m'exprimer d'après ſainte Thérèſe, une humilité diabolique, que celle qui ôte la confiance en Dieu & la paix de l'ame. *

§. IV.

VOus perdez courage à la vuë de vos rechutes malgré vos réſolutions ; & moi, j'eſpère beaucoup de vos réſolutions, ſi vous les ſoutenez malgré vos rechutes : & j'oſe dire que le Démon eſpère bien moins de celles-ci, qu'il ne craint celles-

* *Sainte Thérèſe, Chemin de la perfection.* chap. 39.

là ; & que s'il s'attache si fort à vous faire souvent retomber dans les mêmes fautes, c'est moins pour vous rendre criminel que pour vous rendre timide. C'est sur-tout à votre courage qu'il en veut : il sera déconcerté, si vous ne vous laissez point abattre ; comme un ennemi fier, robuste, & plusieurs fois vainqueur, est enfin intimidé de voir celui qu'il a souvent terrassé, se relever toujours avec un nouveau courage, & revenir sur lui avec plus de feu. Ainsi quand vous retomberiez plusieurs fois le jour dans les mêmes fautes, relevez-vous autant de fois avec le même courage ; & ne craignez rien tant que de ne pas espérer assez. Eh ! pourquoi n'espéreriez-vous pas, puisque Dieu vous appelle encore ? Le désir que vous sentez d'aller à lui, dont lui seul peut être l'auteur, & qui seroit encore plus vif, si vous étiez moins timide, vous est garant de la volonté sincère où il est de vous sanctifier, malgré vos fautes & vos imperfections.

Espérez beaucoup en Dieu, & j'espérerai beaucoup de vous, malgré vos foiblesses : & c'est sur sa parole que j'espérerai de voir dans la suite la rapidité de vos progrès égaler l'étenduë de vos misères présentes (*a*). Et ne pensez pas

que ces maximes ne regardent qu'un petit nombre d'ames choisies ; elles sont applicables à toutes sortes de personnes. Les Directeurs y sont si accoûtumés, qu'ils attendent toujours plus de ces ames pieuses qui, faisant des fautes, même assez marquées, se relèvent toujours avec une nouvelle ardeur, que de celles qui sont exemptes de ces fautes, mais aussi qui n'ont pas cette résolution qui les précède & qui les suit (*b*). Ils voient dans les premières un reste de foiblesse, à la vérité, mais aussi un courage toujours renaissant. Ils voient les efforts extraordinaires que le Démon fait pour les arrêter ; mais aussi l'assistance toute particulière que Dieu leur accorde, & qui est une marque de prédestination, n'échappe pas à leurs lumières. Jamais ces personnes ne frustrent leurs espérances, si elles ne donnent pas dans le piége de la dissipation, ou dans celui du découragement : il est même rare qu'elles leur fassent attendre long-

---

[*a*] Multiplicatæ sunt infirmitates eorum ; postea acceleraverunt. *Ps.* 15. ℣. 4

(*b*) Diligens æmulator valentior erit ad proficiendum, etiamsi plures habeat passiones, quàm alius benè morigeratus, minùs tamen fervens ad virtutes. *Imit. Christi. L.* 1. *c.* 25.

tems les fruits abondans de leurs soins & de leur patience.

On voit un exemple de cette conduite dans la vie d'une Fondatrice de Maison Religieuse. Deux aspirantes se présentent à elle pour embrasser la vie monastique. L'une d'un caractère doux pratiquoit d'un air tranquille tous les devoirs de l'état religieux ; on ne remarquoit en elle, ni manquement, ni humeur : l'autre au contraire étoit sujette à tous les deux ; mais ces défauts étoient contrebalancés par une ferme résolution de s'en corriger, & d'acquérir la perfection. Cette Fondatrice renvoya la première, & reçut l'autre, au grand étonnement de ceux qui ne discernoient point, comme elle, les caractères, la force de l'attrait, & l'étenduë de la grace ; & qui ne savoient pas qu'avec beaucoup de courage & de force on fait beaucoup de chemin, quoiqu'on tombe fréquemment ; mais qu'avec beaucoup de lenteur on avance peu, quoiqu'on ne fasse aucun écart, ni aucun faux pas.

§. V.

Dosithée faisoit des fautes : mais parce qu'il les réparoit d'abord sans se rebu-

ter, il ne lui a fallu que peu d'années pour se rendre Saint. Sainte Catherine de Sienne en faisoit aussi ; & comme elle s'en affligeoit devant le Seigneur, il lui fit entendre que ses retours simples, prompts, vifs, & pleins de confiance, lui plaisoient plus, qu'il n'étoit offensé de ses fautes. Tous les Saints en ont fait, & quelquefois les plus grands en ont commis des plus considérables, comme David, saint Pierre, S. Théophile : & peut-être n'eussent-ils jamais été si grands Saints, s'ils n'eussent fait des fautes, & de grandes fautes. Tout concourt au bien des Elus, dit saint Paul, * jusqu'à leurs péchés, dit S. Augustin. Oui, au lieu qu'une ame tiède tourne en piége & en péché même le peu de bien qu'elle fait, une ame fervente tourne en moyens de sanctification jusqu'aux péchés dans lesquels elle tombe. Sa ferveur augmente à l'occasion de ses infidélités, comme un grand feu devient plus actif lorsqu'on n'y jette que quelques gouttes d'eau. Et Dieu qui voit combien ces infidélités

* Omnia cooperantur in bonum iis qui secundùm propositum vocati sunt sancti. *Rom.* 8. *v.* 28.

ſont utiles, les permet par providence; & les pardonne avec bonté. Dieu de miſéricorde, vous ſacrifiez donc ainſi votre gloire à notre utilité, & vous ſouffrez que nous devenions ingrats, infidèles, coupables; parce que vous voyez que nous en ſerons plus humbles, plus circonſpects & plus ſaints.

§. VI.

J'Inſiſte beaucoup ſur ce chapitre; & ma prolixité doit faire comprendre à ces pénitens inquiets, combien leur état demande de ſoins, & combien je me ſens fondé à condamner leur impatience. Je multiplie les réfléxions; parce que l'expérience m'a appris que, quoiqu'elles ſoient très-néceſſaires, on eſt peu capable d'en faire dans un état où à peine on peut profiter de celles d'autrui; l'eſprit bouché par les plus triſtes images, & le cœur ſerré par la crainte, ne laiſſant preſque aucune ouverture à la lumière & à la conſolation. C'eſt pourquoi je demande d'abord à ces perſonnes de m'écouter tranquillement, & de calmer pour un moment toutes leurs alarmes. Et comme leur ſituation n'eſt pas celle où on peut abſolument éxiger leur obéiſſance, je m'efforce d'en rendre la

néceſſité ſenſible ; l'autorité fait place à la perſuaſion : &, ſi je réuſſis alors à convaincre que je commande avec raiſon, je ſuis aſſuré de commander avec ſuccès dans mille autres occaſions ſans rendre raiſon de ce que je commanderai.

Penſez-vous, dis-je à ces eſprits plus abatus de leurs réfléxions que de leurs chutes, que cette forte impreſſion d'effroi & d'abatement que vous appellez une impreſſion de regret & de pénitence, ſoit en vous une production du Saint-Eſprit ? Vous n'oſeriez le dire, ou du moins vous ne ſauriez le prouver. Et moi, je dis que l'Eſprit Saint n'en eſt, ni n'en peut être l'auteur ; & ce que je dis, je le prouve. Les véritables ſentimens de pénitence ſont toujours accompagnés de l'eſpérance du pardon ; & l'eſpérance eſt la ſource de la véritable joie (*a*) : & vous ne ſentez que de l'oppoſition à l'une & à l'autre. Les remors de conſcience que Dieu produit, en font ceſſer le trouble (*b*) : & les vôtres l'augmentent toujours de plus en plus. Dieu excite en nous le déſir de

(*a*) In verâ contritione naſcitur ſpes veniæ. *Imit. Chriſti*, *L.* 3. *c.* 52.

(*b*) Reconciliatur perturbata conſcienti. *Ibid.*

réparer nos pertes (*a*) : & vous ne vous sentez du penchant qu'à tout abandonner. L'ame animée du saint repentir s'élève à Dieu, qui se penche vers elle pour lui donner le saint baiser (*b*) : & vous, comme Adam prévaricateur, vous fuyez sa présence, & vous voudriez pouvoir vous dérober à ses regards. La tristesse excessive, c'est-à-dire celle qui va jusqu'à troubler & à décourager, est si peu un effet de la véritable contrition, que l'Apôtre ne veut pas que l'incestueux Corinthien s'y livre, pour un crime énorme, public, scandaleux, & long-tems soûtenu (*c*) ; & cela, dit saint Paul, pour ne pas donner dans le piége du Démon, dont nous connoissons les desseins (*d*) : & vous, pour des fautes assez pardonnables, vous vous livrez à de sombres & tristes regrets, d'autant moins utiles, qu'ils sont plus cuisans par le défaut de confiance. Il est donc hors de doute que c'est le Démon qui vous

(*a*) Reparatur gratia perdita. *Ibid.*

(*b*) Occurrunt sibi mutuò, in osculo sancto, Deus & pœnitens anima. *Ibid.*

(*c*) Ne abundantiori tristitiâ absorbeatur, qui ejusmodi est. *II. Corinth.* 2. ℣. 7.

(*d*) Ut non circumveniamur à Satanâ : non enim ignoramus cogitationes ejus. *Ibid.* ℣. 2.

inſpire ce repentir accablant, ou du moins qui le pouſſe juſqu'à l'excès.

§. VII.

MAis que vous dit cet eſprit de ténèbres ? Deux choſes principalement. La première, que vous n'êtes pas ſans doute bien converti, puiſque vous êtes encore ſi foible ; qu'on ne tombe pas ſi facilement dans le mal qu'on a ſincèrement déteſté ; que la juſtice donne une toute autre conſiſtence à l'ame ; qu'il n'eſt pas facile au Démon d'entamer ce tréſor, protégé qu'il eſt au-dedans de la vertu de Dieu même qui y habite, & au-dehors de ſes Anges qui l'environnent. Raiſonnement auſſi faux que ſpécieux & ſéduiſant. Une ame qui craint le péché, & qui en évite les occaſions ; qui travaille journellement à ſe fortifier contre les tentations par les ſaints éxercices ; qui prévient l'attrait du plaiſir par la mortification, les ſurpriſes des paſſions par la vigilance, & leurs efforts par la prière ; cette ame, dis-je, eſt *ſincèrement* convertie, quoiqu'elle ne ſoit pas impeccable : elle poſsède ordinairement la juſtice, quoiqu'elle tombe quelquefois. Les fautes qu'elle commet de tems en tems, ou ne ſont pas de nature à

à lui faire perdre la grace, ou du moins elles ne supposent pas que cette ame ne fût point juste avant de les commettre ; & moins encore qu'un sincère repentir ne la rétablisse pas dans son premier état. Rien au contraire ne prouve tant les regards favorables de Dieu sur une ame, que le mouvement qu'elle se sent pour revenir à lui, dès qu'elle a eu le malheur de s'en séparer : & rien ne prouve tant qu'il y habite encore, que les reproches intérieurs qu'elle essuie de ses plus légères fautes.

§. VIII.

En second lieu, cet esprit d'erreur vous dit que vous ne vous corrigerez jamais de vos défauts, puisque vous y tombez si fréquemment, malgré les résolutions les plus fortes ; que vos mauvaises habitudes se fortifient tous les jours ; que chacune de vos chutes en appésantit les chaînes que vous ne pourrez plus enfin ni rompre, ni porter ; qu'étant aussi négligent dans la première ferveur, qui fait franchir ordinairement tous les obstacles, tems où l'on brise & où l'on entraîne tout ce qui s'oppose à un zèle naissant, un rien vous arrêtera, lorsque les premiers bouillons de ferveur

ſeront tombés. Il vous ſuggère enfin que chacune de vos fautes eſt une diminution de la grace qui vous a été donnée, & un refroidiſſement réciproque entre Dieu & vous. Raiſonnement auſſi ſpécieux, & auſſi faux que le premier. Non, les habitudes de vos défauts ne ſe fortifient pas par vos chutes; mais vos réſolutions ſe fortifient par chacun de vos retours. Vous tombez par foibleſſe, par ſurpriſe, par un reſte d'habitude, qui devient tous les jours moins forte & moins volontaire; mais vous vous relevez par courage, par réfléxion, & par le déſir d'une fidélité conſtante, qui ſe fortifie par tous vos gémiſſemens ſur vos continuelles infidélités. Des fautes de pure foibleſſe, précédées d'une pure réſiſtance, ou commiſes ſans réflexion, & ſuivies d'un prompt repentir, ne laiſſent preſque aucune trace dans l'ame : c'eſt un feu qu'on prend dans ſes mains, & qu'on rejette tout de ſuite, dont on ne reſſent preſque aucune impreſſion. Mais ce qui forme une véritable habitude, ce ſont les retours de votre pénitence, bien volontaires, bien difficiles, bien ſoûtenus, & d'ailleurs bien difficiles, puiſqu'ils ont à ſurmonter l'impreſſion du péché encore toute récente, la foibleſſe & le penchant qu'il a

laissé dans l'ame, l'ascendant qu'il a donné au Démon, la violence avec laquelle ce cruel ennemi vous pousse sur le penchant du précipice, & votre propre timidité qui ne peut se relever que par un dernier effort. Ainsi vous pouvez dire dans un vrai sens, que vous vous fortifiez par toutes vos foiblesses: » Lorsque je suis foible, c'est alors que je » suis fort; « * & que tous les jours les bonnes habitudes gagnent sur les mauvaises, à l'occasion même des surprises que vous font les misérables restes de celles-ci. Que sera-ce donc de vos Communions, de vos prières, de vos méditations, de vos austérités, & enfin de tous vos saints éxercices ? C'est de quoi votre ennemi ne vous parle pas, & ce qu'il a même intérêt d'éloigner de vos réfléxions.

§. IX.

AUtre erreur, autre illusion diabolique. Un commençant rempli de ferveur, que Dieu attire fortement, & qui veut de tout son cœur aller à lui, vient à commettre une faute considérable, dans laquelle le Démon le fait tomber,

* Cùm infimor, tunc potens sum. *II. Cor.* c. 12. ℣. 1.

ou par adresse, ou par effort, & qu'il ne manque pas de lui exagérer autant qu'il lui est possible. Alors, prenant la forme & le ton de l'Ange de lumière, il lui dit au-dedans d'un air sévère & dédaigneux : » Comment es-tu tombé » du Ciel, toi qui en faisois, ou plu- » tôt qui te flattois d'en faire un des plus » beaux ornemens ? Toi qui disois dans » ton cœur : Je m'élèverai, je me per- » fectionnerai, j'ornerai mon ame de » toutes les vertus, j'approcherai de plus » en plus du Très-haut ; te voilà donc » tombé dans l'abysme, esprit téméraire, » jeune audacieux, qui voulois porter » ton vol rapide jusqu'au sommet de » la perfection, & dont l'ambitieuse » & frivole piété vouloit égaler les Saints » même ? Que sont devenues tes belles » résolutions, prises, réitérées, écrites ? » Est-ce donc là que devoit aboutir ce » système original d'une dévotion raf- » née : *N'ayez pas des sentimens trop éle- » vés* ?* "(Car il ne craint point de prendre le langage des Saints divinement inspirés, pour tromper les serviteurs de Dieu, puisqu'il s'en est servi contre lui-même pour le tenter dans son humani-

* Noli altum sapere. *Ep. Rom. cap.* 11. *v.* 20.

té.) » Apprens, continue-t-il, à t'humilier, & à suivre les routes communes, esprit vain & singulier : les grands » éxemples de vertu sont des merveilles » pour toi, & non pas des modèles. «

L'illusion ne peut être plus grossière. Un commençant sans instruction, comme sans expérience, peut à peine y être trompé. Dieu se rit-il d'une ame, lorsqu'elle vient à tomber ? Et lui fait-il de son zèle & de sa ferveur, des sujets de reproches ? Est-ce un crime que d'avoir voulu le servir, lorsqu'on vient à l'offenser ? Cela ne demande pas une plus longue discussion. Vous devez donc alors vous armer de force, foible commençant ; mais ame généreuse, dont les premiers pas dans la vertu sont dirigés vers la perfection, vous devez opposer la vérité au mensonge, & le courage à la tentation de pusillanimité, & répondre à l'ennemi : » Retire-toi de moi, » Satan, ou prens d'autres stratagêmes ; » ta malice te couvre mal ici. Ce que » j'ai à me reprocher, ce n'est pas la » sublimité de mes vuës, & l'austérité » de mes résolutions, mais l'inconstance » de mon cœur, & l'infidélité de mes » pratiques : ce n'est pas d'avoir voulu » aimer mon Dieu, puisque ce n'est que

» dans cette vuë qu'il m'a formé ; mais
» de m'être attaché à la créature dont
» je ne devois me ſervir que pour ten-
» dre à ma fin. Oui, j'ai voulu m'unir
» à mon Créateur, qui eſt le centre
» auſſi-bien que le principe de mon
» être, & je le veux plus que jamais,
» obſervant ſeulement d'aller à lui par les
» différens dégrés de la vie ſpirituelle.
» Soit foibleſſe, ſoit malice, ſoit ſurpri-
» ſe, ſoit reſte d'habitude, ſoit permiſ-
» ſion divine pour me déſabuſer de moi-
» même, & me rendre plus propre à la
» ſolide vertu, j'en ſuis déchu à ce mo-
» ment, mais je ne la perds pas de vuë :
» plus je m'en ſuis éloigné, plus je veux
» redoubler mes efforts pour en appro-
» cher toujours davantage. Je n'affecte
» point les voies extraordinaires, je les
» laiſſe pour les Saints : mais la morti-
» fication des ſens, mais l'humilité d'eſ-
» prit & de cœur, mais le renoncement
» à moi-même, mais l'obéiſſance à mes
» ſupérieurs, & la déférence pour mes
» égaux, mais le recueillement & l'orai-
» ſon, ne ſont-ils pas de la voie ordi-
» naire où tout Chrétien eſt appellé,
» & où je veux courir de toutes mes
» forces ?

» Et vous, Seigneur, témoin de ma

» foiblesse, auteur de ma résolution ;
» daignez affermir celle-ci en m'ôtant
» celle-là. Vous voyez que les désirs de
» mon cœur me portent à vous ; que
» ma plus grande consolation seroit d'i-
» miter les ames qui ne vivent que pour
» vous ; que mes plus doux momens
» sont ceux que je passe avec vous ; que
» je porte à regret le poids de mes
» passions qui m'entraînent loin de vous,
» & que je gémis continuellement des
» chutes qu'elles me font faire. Ces chu-
» tes sont lourdes, à la vérité ; mais la
» douleur que j'en ressens d'abord, me
» prouve que je ne les aime pas, &
» que malgré mes infidélités, vous
» m'aimez encore. N'abandonnez donc
» pas votre ouvrage : continuez, hâtez,
» achevez ma sanctification. Et puisque
» vous voulez que ce soit aussi mon
» ouvrage, je vais y remettre la main
» avec autant de confiance, de zèle &
» de tranquillité, que si je ne l'en eusse
» jamais retirée. «

§. X.

CONcluons donc avec un grand Saint que je cite souvent, parce que c'est un des plus grands maîtres de la vie spirituelle & de la paix intérieure, que vous

devez, ames timides], regarder vos fautes plutôt avec compassion qu'avec indignation, & avec plus d'humilité que de sévérité. (*Saint François de Sales.*) Vos péchés ne peuvent étonner que votre présomption : votre raison doit plutôt être surprise, & votre religion reconnoissante envers Dieu, de ce que vous ne péchez pas davantage. Vous n'êtes pas un Dieu impeccable, dit le pieux & consolant Auteur de l'Imitation (*a*), mais une créature sujette au péché; non pas un esprit céleste, mais un homme paîtri de boue & rempli de corruption. Et cette bone & cette corruption seroient surprises de se sentir exhaler quelquefois une vapeur de péché & une odeur de mort, dont les Anges dans le Ciel & Adam dans le Paradis terrestre n'ont pas été éxempts (*b*)? Je suis le seul, dit le Seigneur, éxempt de corruption & de foiblesse; c'est moi qui puis soulager, délivrer de l'une & de l'autre, & qui le fais jusqu'à rendre participantes de ma sainteté les ames, qui bien convaincues de leur

(*a*) Homo es, & non Deus; caro es, non Angelus. *Imit. Christi. L. 3. c. 57.*

(*b*) Quomodò tu posses semper in eodem statu virtutis permanere, quando hoc defuit Angelo in cœlo, & primo homini in Paradiso? *Id. ibid.*

misère & de leur néant, sont entièrement éloignées de s'approprier leur vertu, & de m'en dérober la gloire (*a*).

Lisez ceci de tems en tems pour être prêts dans l'occasion, vous que vos péchés jettent ordinairement dans le trouble. Lisez encore plus le Combat Spirituel (*b*). Lisez sur-tout les Lettres de S. François de Sales, qui ne respirent par-tout que la confiance & la paix au milieu de nos misères. Vous ne sauriez trop vous précautionner contre le trouble que vos péchés vous causent ; puisque c'est ordinairement le plus difficile à appaiser, & toujours celui dont l'occasion est inévitable dans cette vie. Nous ne cesserons de pécher, que lorsque nous cesserons de vivre : & plus nous serons surpris & chagrins de nos chutes, plus elles nous seront nécessaires, & Dieu les permettra pour nous guérir de notre présomption. Mais lorsque nous n'attendrons rien de nous que le péché, le péché même ne nous troublera pas.

(*a*) Ego sum qui mœrentes erigo sospitate, & suam cognoscentes infirmitatem ad meam proveho divinitatem. *Id. ibid.*

(*b*) *Chap. 15. de l'Edition de Castagnisa, qui est le 26. dans celle de Scupoli.*

§. XI.

QUoique je vous aie déja montré non-seulement la confiance, mais encore la simplicité avec laquelle vous devez revenir à Dieu, lorsque vous vous en êtes éloigné par le péché; je ne puis finir ce Chapitre, sans vous parler de cette simplicité dans un plus grand détail. Il est nécessaire de vous précautionner contre l'empressement téméraire qui succède quelquefois à la pusillanimité & à l'abatement. Je dis donc que vous devez être aussi tranquille dans votre retour, que patient dans votre chute. L'un est presque inséparable de l'autre: & ceux qui voient leurs fautes avec plus d'humilité que de dépit, en gémissent avec plus de patience que d'activité. Au lieu que le même orgueil qui consterne & qui décourage lorsqu'il est abatu, enflamme & transporte lorsqu'il se relève. Il passe en un moment du désespoir à la présomption, & toujours par le même principe, qui est la confiance en soi-même, chagrine & désespérée lorsqu'elle se voit confondue; fière & arrogante lorsqu'elle croit trouver des ressources en elle-même. N'espérez rien de vous, mais espérez tout

de Dieu, le repentir comme le pardon, le désir & la pensée même de revenir à lui ; & votre pénitence sera simple, humble, & retenue.

L'enfant prodigue est le modèle des vrais pénitens. Voyez-le se présenter devant son Père, d'un air grave & sérieux, mais pénitent & modeste. Il ne se frappe point le front, il ne s'arrache point les cheveux : mais aussi la bonne conduite qu'il se propose de tenir désormais, ne lui fait pas prendre un air ferme & assuré. Il témoigne ingénuement les sentimens de sa douleur : il n'emploie point de grands discours pour exprimer son vif regret & ses sincères résolutions : sa contenance parle pour lui, il retranche la moitié du peu qu'il vouloit dire, dès que la bonté de son Père l'interrompt. Quand sa tendresse se penche sur lui pour l'embrasser, il ne se retire point par une humilité mal entendue ; mais aussi on ne remarque point en lui une confiance pleine de fierté. Il se laisse dépouiller de ses haillons, & revêtir d'habits magnifiques, sans se répandre en discours superflus. Il voit dans un humble silence, mais avec des yeux reconnoissans, le festin qui se prépare : il y prend sa place, dès que son Père

Père l'en convie, sans éxagérer par des exclamations mal placées la magnificence de ce bon Père, & sa propre indignité. Il n'écoute pas la symphonie d'un air morne & consterné ; mais aussi il n'a garde de se mêler avec ceux qui chantent, pour faire éclater ses transports. Une joie modeste & une grande retenuë, jointes aux sentimens de regret & de reconnoissance que son cœur pénétré épanche sans affectation par ses yeux & par tous ses mouvemens, expriment mieux que tout, la sincérité de sa conversion, & présentent le modele de la véritable pénitence. Laissez donc là cette ferveur qui sent l'enthousiasme, & qui n'est rien moins que ce qu'elle nous paroît. Revenez à Dieu avec plus de candeur que d'activité : il aime mieux un cœur touché qui ne peut exprimer ses affections, qu'une imagination échauffée qui ne sauroit retenir l'impétuosité de ses saillies. S'il vous semble que votre cœur n'est dans le silence que parce qu'il est sans ferveur, présentez le tel qu'il est au Seigneur, priez-le de le ranimer ; & ne prévenez point par votre impatience, n'empêchez point par votre empressement ce qu'il peut faire par sa grace & ce qu'il fera par sa bonté lorsqu'il le jugera convenable.

CHAPITRE VII.

Ne pas se troubler des fautes d'autrui.

§. I.

VOus avez du zèle ; vous aimez le bon ordre ; la gloire de Dieu vous intéresse vivement ; après elle & votre salut éternel, rien ne vous touche autant que celui de votre prochain. L'ardent désir que vous en avez, fait que chacune de ses fautes vous perce de plusieurs traits ; parce qu'elle blesse & celui qui la commet, & plusieurs de ceux qui en ont la connoissance. Utile disposition, si vous savez la régler ; ardeur nuisible & pour vous & pour autrui, si vous vous y livrez sans mesure. Outre la perte de la paix, la charité, comme dit saint François *, sera infailliblement altérée & en vous & en votre prochain, si votre zèle contre ses fautes se tourne en courroux contre lui. Vous ne sauriez donc trop vous prémunir contre les agitations & le feu d'un zèle ardent & impétueux, au milieu

* *Chapitre 7. de la Règle des Frères Mineurs.*

duquel le Seigneur n'habite pas (*a*), & où toutefois des yeux offusqués par l'impatience ne croient appercevoir que lui seul. Le zèle qui plaît au Seigneur, est celui qui, semblable à un doux zéphir, adoucit & purifie sans émotion sans bruit & sans danger (*b*). Plus donc le vôtre s'enflamme, plus il vous semble que le mal qui l'irrite est grand, & qu'il faut vous y opposer d'abord, & de toutes vos forces; plus vous devez vous en méfier, & vous tenir en garde contre ses saillies : parce que vous avez lieu de craindre que ce feu ne vienne pas de Dieu, que sa sombre lueur ne vous fasse paroître les objets tout autres qu'ils ne sont, & qu'il ne vous fasse donner dans des travers qui augmenteroient le mal, bien-loin d'en accélérer la guérison. Ajoûtez à cela, que ces grands mouvemens feroient perdre à votre ame cette assiette où Dieu la veut, & dont le Démon s'efforce toujours de la tirer, même sous de pieux prétextes.

Si cet ennemi rusé qui vous observe continuellement, vous voit porté à cette indignation, il vous pressera sans cesse

(*a*) Zelo zelatus sum... Non in spiritu Dominus : non in commotione Dominus : non in igne Dominus. 3. *Reg.* 19. ℣. 10, 12.

(*b*) Et post ignem sibilus auræ tenuis. *Ibid.*

de ce côté-là, sachant bien qu'il y gagnera toujours contre vous, & qu'à l'égard de votre prochain, du moins il n'y perdra rien; la colère de l'homme n'opérant point la justice de Dieu. * Sans que vous vous en apperceviez, vous deviendrez semblable à ceux dont vous ne sauriez approuver la conduite, qui n'ont jamais de repos ni au-dedans ni au-dehors, & dont le zèle dévore le corps aussi - bien que le cœur; parce que les agitations qu'il leur donne, détruisent également la santé de l'un, & la paix de l'autre.

§. II.

CHacun doit porter son fardeau: voudriez-vous vous charger de celui de tous les autres? Mais encore croyez-vous ramener l'ordre par le désordre de votre passion, & corriger les fautes de votre prochain par les vôtres? L'hypocrite même que Jésus-Christ condamne, dit modestement: Mon frère, souffrez que j'ôte de votre œil une paille que vous y avez; & vous vous ferez un mérite de l'arracher brusquement avec autorité & avec violence? Vous aigrissez le mal de votre prochain, au lieu de le guérir, & par votre

* *Epître de saint Jacques, chap.* 1. *v.* 20.

emportement la correction détruit la vertu qui la commande. La charité est patiente & douce (*a*), & votre zèle est inquiet & amer. » Celui-ci ne peut pas plus » conduire à celle-là, qu'une eau salée » n'en peut rendre une autre douce, » comme dit l'Apôtre saint Jacques (*b*). » Si quelqu'un croit être sage & retenu » parmi vous, continue le même Apôtre, » qu'il le fasse voir par une conduite » pleine de discrétion & de douceur. Si au » contraire vous êtes animés d'un zèle » plein d'amertume qui excite l'indi- » gnation dans le cœur & les contesta- » tions dans les paroles, gardez-vous » bien de vous en glorifier; car ce seroit » donner le démenti à la vérité même. » Non, mes frères, cette sagesse ne vient » pas d'en-haut; elle est toute terrestre, » animale, diabolique. Car là où est le » zèle inquiet & le bruit qu'il excite, là » règnent l'inconstance & toute sorte de » désordres. La sagesse qui vient d'en- » haut, la voici: c'est celle qui est rete- » nue, amie de la paix, modeste, insi- » nuante, pleine de déférence pour les

(*a*) Charitas patiens est, benigna est. *I. Corinth.* 13. ℣. 4.

(*b*) Sic nec salsa dulcem potest facere aquam. *Ep. Jacob.* 3. ℣. 12.

» gens de bien, & de compassion pour » les méchans ; qui est chargée de bonnes » œuvres, & qui juge de tout avec la der- » nière simplicité. Voilà les fruits de la » véritable justice, qui se sément dans la » paix, & qui ne sont que pour ceux qui » cultivent la paix. «

Vous ne devez donc avoir que de la compassion pour les fautes de vos frères, & de l'indignation que contre le zèle amer dont vous vous sentez animé : de la compassion pour les fautes de vos frères ; car ils en sont tout-à fait dignes, s'ils péchent par ignorance, puisqu'ils ne connoissent pas le bien : mais s'ils péchent par malice, leur état est encore plus déplorable, puisqu'ils se rendent plus coupables, connoissant le mal qu'ils font & le bien qu'ils devroient faire. Réservez au contraire votre indignation contre le zèle impétueux qui vous dévore, puisqu'il est ordinairement une production de l'orgueil & de la présomption. L'humilité porte dans l'ame la douceur & la paix. *

§. III.

J'Ai dit au Chapitre précédent, qu'il y avoit de l'amour propre à ne pouvoir

* Jugis pax cum humili : in corde autem

ſupporter ſes propres foibleſſes : il y en a bien plus encore à ne pouvoir ſupporter celles d'autrui. S'il y a quelquefois de l'imperfection à vouloir être parfait, il y en a toujours à exiger rigoureuſement la perfection des autres. Le zèle qui veut corriger tous les abus, eſt lui-même un grand abus : il y en a de preſque inſurmontables ; on s'efforceroit en pure perte de les réformer par une activité déréglée & par un miniſtère ſans vocation. Il en eſt même d'utiles, qu'il ſeroit dangereux de retrancher d'abord : tel, par éxemple, eſt l'attachement trop fort & trop naturel qu'auroit un foible commençant pour un homme plus avancé dans la perfection, qui le ſoûtient. Lui ôter ſon appui, avant qu'il ſoit en état de s'en paſſer, c'eſt ôter à un enfant ſa gouvernante qui le conduit par ſa liſiere : on veut qu'il marche ſeul, il tombe, & il ſe bleſſe.

§. IV.

IL eſt donc des défauts utiles, mais il eſt rare que la correction ſubite & prématurée le ſoit auſſi. Il faut beau-

---

ſuperbi, zelus & indignatio frequens. *Imit. Chriſt. Lib.* 1. *ch.* 7.

coup de jugement & d'expérience, pour discerner ceux-là, & pour diriger celle-ci. Et cependant tout le monde s'en croit capable : il n'est pas d'homme rempli de défauts, qui n'en voye dans les autres, quelque vertueux qu'ils puissent être ; & qui ne se croye en droit, ou de les reprendre, ou de les critiquer, sans faire attention qu'il s'expose lui-même à une plus juste correction, ou à une plus judicieuse critique. Il faut, pour ainsi dire, être parfait, pour faire voir aux autres qu'ils ne le sont pas : mais il faut l'être en effet, pour les conduire à la perfection. La correction, si elle n'est longtems méditée, autant que la nature du mal peut le permettre, & si elle n'est préparée par la prière, aura le plus souvent la passion, ou pour principe, ou pour effet. Dans les premiers mouvemens de notre activité, que notre illusion déguise sous le nom de zèle, nous nous troublons, nous troublons les autres, nous brouillons tout, nous blâmons, nous louons sans discernement, sans mesure ; nous choquons ceux que nous prétendons corriger, & dont il auroit plutôt fallu gagner l'affection. Dans cette confusion nous ne savons choisir ni les moyens de nous insinuer,

ni les paroles, ni les geſtes, pour nous expliquer comme il faut : tout n'eſt que feu, qu'aigreur, que dépit de part & d'autre.

§. V.

LEs anciens Solitaires, ces hommes d'une vertu conſommée, méditoient long-tems, conſultoient entr'eux, concertoient ſagement les moyens les plus doux pour corriger un de leurs frères, dont la ſainteté devoit inſpirer tant de confiance à leur zèle, ſi elle n'eût imprimé encore plus de reſpect à leur diſcrétion. Ils uſoient de ces ménagemens, lors même qu'il ne s'agiſſoit que de fautes très-légères, dont la correction devoit plus flatter qu'offenſer celui en qui on ne voyoit que ces imperfections à reprendre. Nous au contraire, nous faiſons rougir ceux que nous reprenons, en appuyant ſur la griéveté de la faute qu'ils ont commiſe, que nous éxagérons même contre les règles de la prudence ; nous ne manquons pas de nous prévaloir de ce qu'elle eſt encore toute récente, & nous déconcertons par des reproches animés, ſans ordre & ſans égard, de foibles commençans qu'il

faudroit plutôt encourager par des éloges. Ce qui est encore plus déplorable, c'est qu'après avoir excité du trouble sans aucun fruit, on va, tout satisfait de soi-même, s'applaudir en secret, & encenser ce zèle imprudent dont on fait son idole : (*a*) & souvent ceux qui s'ingèrent à faire ainsi des leçons de vertu, & à en venger les outrages (*b*), ne sont encore que des novices dans la perfection. Il n'y a même guères que ceux-là qui tombent dans cette imprudence ; parce qu'ils sont ordinairement & plus ardens, & moins éclairés. La véritable & parfaite justice est pleine de compassion & de charité : mais celle qui est fausse ou imparfaite, ne montre que de l'indignation & du dédain (*c*).

§. VI.

FAites de sérieuses réfléxions avant que de reprendre, & vous vous épargnerez des émotions fâcheuses en reprenant, & des retours affligeans après

(*a*) Idolum zeli. *Ezech.* 8. ℣. 4.
(*b*) Idolum zeli in ipso introitu. *Ibid.*
(*c*) Vera justitia compassionem habet, falsa justitia dedignationem . . . . . *Greg. Hom.* 34. *in Evang.*

avoir repris. Voyez si ce qui vous paroît un défaut, & un grand défaut, n'est pas une simple faute, & une faute assez légère, où la foiblesse & la surprise ont plus de part que la malice & la réflexion. Attendez que le tems vous fasse connoître si l'habitude, si le scandale, si les suites dangereuses de cette faute sont aussi importantes, que votre première ardeur vous le représente. C'est une faute de réflexion, de malice, d'habitude. Soit: elle est d'une nature à ne devoir pas être tolérée: mais l'occasion la plus propre de s'élever contre cet abus est-elle celle qui se présente maintenant? Dieu vous a-t-il destiné à le corriger? En voyez-vous tous les moyens, pour choisir le plus doux & le plus convenable? Etes-vous exempt de ce défaut, comme il faut l'être, pour que la récrimination ne soit pas le seul fruit de votre zèle? Est-ce le défaut qui doit être corrigé le premier dans la personne que vous allez reprendre? N'est-ce pas peut-être, non le plus nuisible pour elle ou pour les autres, mais le plus choquant pour vous, qu'il intéresse par quelque endroit? De quelle paix ne jouiroit-on pas, si on faisoit toutes ces réflexions? Et quel avantage ne retirerions-nous pas

de la conduite de notre prochain, quelque imparfaite qu'elle fût, si chacun de ses manquemens nous ramenoit ainsi aux règles de la prudence ?

§. VII.

VOus qui ne pouvez conserver la paix de l'ame à la vuë des imperfections des autres, vous allez la chercher loin des imparfaits en vous retirant du commerce des hommes. Vous faites voir par-là que vous êtes très-imparfait vous-même, & que par conséquent vous portez toujours avec vous ce que vous voulez éviter. Vous fuyez donc en vain ; & le trouble vous accompagnera jusqu'au fond des déserts. Le Solitaire qui ne put avoir la paix dans son Monastère avec ses frères, ne put l'avoir dans le désert avec sa cruche. Restez avec vos frères, quoiqu'il ne soient que des hommes, puisque vous n'êtes pas vous-même un Ange. S'ils conviennent avec vous sur les règles des mœurs ; s'ils s'en écartent par foiblesse, plutôt que par habitude ; s'ils louent votre éxactitude, bien-loin de la blâmer ; si leurs fautes ne portent directement que sur vous, & sur les saintes Loix seulement par contre-coup ; votre amour propre sera celui qui per-

dra le plus à leur compagnie. Ceux qui vous paroiſſent, & qui ſont peut-être en effet les moins pieux & les moins traitables, vous ſont à certains égards plus utiles que les plus ſociables & les plus vertueux. Avec ceux-ci notre amour propre trouve ſon compte ; il ſe nourrit & ſe fortifie des égards qu'on a pour lui, & de l'affection qu'on lui témoigne ; il s'applaudit de la profonde paix dont il jouit, ſans faire attention qu'elle vient plutôt des autres que de lui-même. Mais avec des perſonnes d'un commerce difficile, d'une humeur fâcheuſe, & d'une conduite peu régulière, on apprend à ſe vaincre & à ſe renoncer ſoi-même ; ce qui eſt toujours le plus eſſentiel de la vertu, & cependant ſouvent le plus négligé.

Réflexion bien conſolante dans les petites peines que nous avons à ſouffrir de notre prochain ! Moyen bien puiſſant pour arrêter l'ardeur qui nous enflamme contre ſes manquemens ! Ces petites fautes qui nous font gémir, peuvent guérir en nous de grandes imperfections que nous n'y appercevons pas, l'amour de nous-mêmes, la dureté pour les autres, l'impétuoſité du naturel, le penchant exceſſif à ſuivre nos idées & nos goûts, &

à éloigner de nous tout ce qui les contrarie. Pourquoi nous révolter des petits défauts que nous appercevons dans notre prochain ? Dieu ne les laisse peut-être en lui que pour être un contrepoids à sa vertu, & encore plus une épreuve pour la nôtre ; & il n'attend que de nous voir tels que nous devons être, pour le rendre tel que nous le souhaitons. * Ce Père plein de bonté, qui fait entrer les fautes de nos frères dans les desseins que sa Providence a sur nous, ne voit qu'avec douleur l'indignation que nous en concevons contr'eux. Ils se rendent coupables ; mais ils nous deviennent utiles. Recueillons nos avantages, avant de travailler à guérir leurs maux : & si nous ne pouvons réussir dans le dernier, que le premier nous console. Dans le fond ces défauts ne sont presque rien pour eux, mais ils sont beaucoup pour nous. Quel aveuglement que de négliger *ce qui nous intéresse le plus*, pour nous occuper de ce qui est moins important !

---

* Cogita quia sic fortè melius est pro tuâ probatione & patientiâ, sine quâ non sunt multùm ponderanda merita nostra. *Imit. Ch. L. 1. c. 16.*

§. VIII.

NOus avons tant de péchés, de si grands péchés à pleurer, que nous ne pouvons sans égarement nous occuper des manquemens journaliers des autres. Hypocrite, arrache avant toutes choses la poutre de ton œil. Notre zèle est ordinairement si foible & si lent, que si quelquefois nous retrouvons en lui quelque force & quelque vivacité, nous devons dans ce précieux moment le tourner tout entier sur nous-mêmes. Nous sommes si imparfaits, que ce n'est pas trop de tout notre tems & de tous nos soins pour notre amendement; & nous avons besoin de tant de moyens pour nous perfectionner, que, s'il étoit permis, nous devrions souhaiter que la malice des hommes se joignît à tous les secours du Ciel. Ce qu'il ne nous est pas permis de souhaiter, Dieu permet qu'il arrive. Réjouissons-nous, non pas de ce que les hommes ont de la malignité, ce que nous ne devons pas même penser facilement, mais de ce qu'elle se tourne contre nous plutôt que contre les autres qui en ont moins de besoin. D'ailleurs, ce qui nous semble une malignité, n'est peut-être qu'un penchant

qui les afflige encore plus qu'il ne nous choque. Ils combattent vivement, & ils le surmontent dans cent occasions pour une où ils en sont vaincus. Nos défauts, qui pour le moins sont aussi fâcheux que les leurs, ne les troublent point : ils les supportent avec tant de patience, qu'ils ne paroissent souffrir que parce que nous en souffrons. Pourquoi donc nos yeux offusqués par la colère regarderoient-ils les foiblesses de nos frères comme capables d'effacer toutes leurs bonnes qualités, tandis que le Dieu des miséricordes les leur pardonne en considération de leurs vertus ; & des efforts qu'ils font pour se corriger ? Ces réfléxions faites à loisir rendroient notre zèle plus retenu, & moins incommode ; nos corrections plus rares, & moins hazardées ; notre commerce plus édifiant, & moins difficile ; & notre paix intérieure plus profonde, & moins exposée.

§. IX.

L'Exemple de la patience de Dieu devroit servir de frein à l'empressement impétueux qui nous fait perdre la paix. Il voit sans émotion, il tolère sans inquiétude une infinité de maux, qu'il con-

damne toujours sans passion, & qu'il punit dans leur tems sans se troubler. Dira t-on que ce Dieu patient ne tolère le mal que dans les réprouvés, sur lesquels il éxerce déja une terrible justice, en les abandonnant aux indignes maîtres qu'ils ont choisis, tandis que malgré eux il fait servir à la sanctification des justes la haine qu'ils leur portent ? Que de défauts Dieu ne voit-il pas dans ces justes même, à l'égard desquels les imprudens censeurs sont inéxorables ; sans doute, parce qu'ils voient bien que la critique maligne qu'ils font de la vertu, ne peut retomber sur eux-mêmes ! Ce sont quelquefois des défauts grossiers dont ils rougissent dans la suite : & Dieu non-seulement les souffre en eux, mais encore il ne les leur reproche pas. Il ne les leur découvre que peu-à-peu, parce que sa sagesse toujours tranquille veut opérer insensiblement. Elle ne développe leurs misères à leurs propres yeux que lentement, à proportion qu'ils ont corrigé ce qu'il leur en avoit fait connoître : & pour ne point les décourager, sa bonté ne leur découvre la vaste carrière de la perfection qu'ils doivent fournir, que successivement & à mesure qu'ils avancent. Mais notre ardeur

inconsidérée voudroit faire tout à la fois : & cependant c'est elle-même qui est le plus grand obstacle à la correction du mal contre lequel elle est si animée. Celui qu'elle nous fait n'est pas médiocre, puisqu'elle nous donne des émotions qu'il n'est pas facile d'appaiser. S'il fallut du tems, du silence, & le son d'un instrument au Prophète Elisée pour calmer son esprit agité par le mouvement du zèle le plus légitime, & pour le remettre en état d'entendre la voix de Dieu, & de discerner sa lumière ; * changerons-nous facilement en calme l'impétuosité du torrent qui nous emporte, qui étourdit, qui trouble, qui ébranle, qui renverse, & qui submerge souvent ce qu'il n'auroit dû qu'arroser ?

§. X.

UN autre exemple de la patience avec laquelle on doit supporter les défauts des hommes, est celui de Jésus-Christ. Il a souffert avec bonté les foiblesses, l'ignorance, les jalousies, les disputes ambitieuses de ses Apôtres ; il les a repris avec douceur de leurs défauts les plus

* IV. Rois 3.

grossiers, que les mal-intentionnés auroient pû faire retomber sur lui. Il a attendu avec patience le fruit tardif de ses instructions ; & il semble avoir choisi ses Disciples de la lie du peuple, sans éducation, sans lettres, & avec peu de vertu, & les avoir laissés dans cet état pendant tout le tems de sa vie mortelle, pour nous enseigner à vivre en paix avec des gens grossiers, intéressés, timides, & enfin pleins de défauts. Aurions-nous bonne grace, nous qui sommes chargés de péchés, ou tout au moins remplis d'imperfections, de ne les point supporter dans les autres, tandis que Jésus-Christ les supporte avec tant de bonté dans les hommes qu'il a honorés de sa confiance ? Dieu, tout jaloux qu'il est de sa gloire, souffre avec patience, depuis le commencement du monde, ce déluge de crimes dont il est inondé. Quoiqu'il soit affligé des défauts qu'il voit en nous, dans les autres & dans ceux même qu'il a le plus comblés de ses faveurs, il les dissimule ; & sa paix n'en est pas altérée.

§. XI.

APrès ces exemples, quel sera le défaut que nous ne pourrons pas supporter ?

Il en eſt, à la vérité, quelques-uns qui paroiſſent inſupportables à ceux même qui en ſont les plus remplis : mais chacun s'accorde-t-il à condamner le même ? Nullement : nous avons tous une oppoſition perſonnelle à quelque défaut, comme un penchant particulier pour quelqu'autre ; preuve certaine du déréglement de notre jugement, comme de celui de notre conduite. Ce que nous condamnons le plus, n'eſt pas ce qu'une raiſon déſintéreſſée nous repréſente comme le plus condamnable, mais ce dont le ſubtil amour propre nous perſuade que nous ſommes éxempts. L'un ſe révolte contre un manque de raiſon ; l'autre regarde comme un crime l'ingratitude dans les plus petites choſes : celui-ci pardonne facilement une première & ſeconde faute, mais les fréquentes récidives pouſſent ſa patience à bout : celui-là fait grace d'une faute dont on ne cherche pas à ſe diſculper : mais veut-on en excuſer une ? dès-lors elle lui paroît inexcuſable. On en voit qui paſſent preſque tout à certaines perſonnes, tandis qu'ils frémiſſent, qu'ils s'emportent contre quelques-uns de leurs manquemens qui ſont contraires à l'eſprit & aux devoirs de leur état.

Mais quel eſt de tous ces défauts celui qui ne nous parût pardonnable, ſi nos réfléxions le rapprochoient de nous autant que le fait notre foibleſſe ? Sera-ce le manque de raiſon ? Hé ! ſommes-nous ſans défaut ? & tout défaut n'eſt-il pas un manque de raiſon ? L'eſprit de l'homme n'eſt-il pas ſujet à s'égarer ? Il ſeroit auſſi ridicule de s'armer d'indignation contre l'égarement d'un eſprit déraiſonnable, que contre l'infirmité d'un corps qui boite. Il n'eſt point de défaut moins connu & moins volontaire, ni par conſéquent plus pardonnable que celui de s'écarter de la raiſon. Sera-ce l'ingratitude ? C'eſt à la vérité le vice contre lequel nous nous réuniſſons tous, tant il porte un caractère odieux ; & cependant c'eſt celui que nous aurions tous intérêt d'excuſer, puiſqu'aucun de nous n'en eſt éxempt. Il nous eſt auſſi naturel d'être ingrat, qu'il nous l'eſt d'être amateurs de nous-mêmes, juſqu'à rapporter tout à nous. Nous nous attachons au bienfait qui nous eſt utile, juſqu'à oublier le bienfaicteur, & même à le haïr en quelque façon, parce que nous lui ſommes redevables : & il eſt bien rare que nous témoignions quelque gratitude, ſi la reconnoiſſance du bienfait ne nous

en fait eſpérer un autre. Les récidives nous révoltent, nous qui ne pouvons réfléchir tant ſoit peu ſur nous-mêmes, que nous ne trouvions une oppoſition continuelle entre nos pratiques & nos réſolutions ? On ne mérite aucune grace, dites-vous, quand on ne veut point s'avouer coupable. Etes-vous donc d'une autre nature que les enfans d'Adam, qui a tranſmis à tous ſes deſcendans, avec l'inclination au mal, l'art de l'excuſer ? Pouvons-nous nous diſſimuler que nous avons une forte oppoſition à la honte, & à l'aveu ſincère de nos déſordres ? Ne la retrouvons-nous pas en nous juſques dans le Tribunal ſacré, où nous nous portons pour accuſateurs de nous-mêmes ? Les fautes contre les devoirs d'état ſont impardonnables ? Eh ! ne péchons-nous pas à toute heure contre les nôtres ? Ne manquons-nous pas ſouvent de recueillement dans les prières, de ſincérité dans les paroles, de fidélité dans les promeſſes ? Sommes-nous toujours amis zèlés, débiteurs éxacts, citoyens fidèles ? Combien de fois ne nous ſommes-nous pas retrouvés maîtres ſans bonté, ſupérieurs ſans condeſcendance, inférieurs ſans égard ?

Peut-être ne ſont-ce-là que des fau-

tes ordinaires ; & que ce qui vous choque dans les autres, ſont de très-grands défauts. Mais n'eſt-ce pas le plus grand de tous les défauts que d'être livré au plus groſſier amour propre, & ne ſavoir pas même qu'il y ait un amour propre ; ou ne ſavoir pas le reconnoître, lorſqu'il ſe montre tout entier ? Si nous le connoiſſions bien, nous ſaurions qu'il diminue autant nos fautes à nos propres yeux, qu'il nous groſſit celles des autres, pour nous préférer à eux : & ainſi après avoir diminué les leurs de la moitié, & doublé les nôtres, nous craindrions encore l'injuſtice & l'illuſion. Au reſte, il n'y a aucun riſque à préférer tout le monde à ſoi ; mais il y en a toujours beaucoup à ſe préférer à un ſeul. *

§. XII.

JE n'ai garde d'inſpirer, ou d'approuver ici une molle tolérance dans ceux à qui Dieu préſente les moyens de corriger ou d'arrêter les méchans, & moins encore à ceux à qui leur état en fait

* Non nocet, ſi omnibus te ſupponas : nocet autem plurimùm, ſi vel uni te præponas. *Imit. Chriſti, L. 1. c. 7.*

un devoir. Que ne puis-je plutôt le porter à préférer un trouble utile à une funeſte paix ! Au-lieu de s'oppoſer comme un mur d'airain au torrent du déſordre, ils ſe détournent pour éluder ſon choc, ou ils s'amolliſſent pour éviter le bruit. Ils croient faire beaucoup, s'ils ſavent plier à propos, comme de foibles roſeaux, pour n'être pas entraînés, eux qui devroient faire tout plier ſous le poids de leur miniſtère. Ils veulent la paix avant toutes choſes, au-lieu qu'elle ne doit venir qu'après le devoir. Malheur à cette paix ; c'eſt celle des faux Prophètes, qui ne voulant point s'expoſer à la malice, ou à la dériſion des méchans, les laiſſent jouir tranquillement de leurs déſordres, & qui préfèrent un nom de modération & d'Anges de paix, qui leur nuit autant qu'à ceux qui le leur donnent, à la confuſion que les méchans attachent au zèle qui les veut ſauver, mais que les vrais miniſtres de Jéſus-Chriſt recueillent avec joie, comme le précieux apanage de leur divin miniſtère. * Les véritables Anges

* Dicentes : Pax, pax, cùm non eſſet pax : confuſione non ſunt confuſi, & erubeſcere neſcierunt. *Jerem.* 8. ℣. 11. & 12.

de

de paix pleurent amèrement de ce que ceux-ci ne pleurent pas. * Ce que j'inſpire donc, c'eſt la paix intérieure, qui, ſe poſſédant toujours, ſait prendre le tems & les meſures propres pour reprendre avec fruit, & qui du moins en retire toujours de grands avantages, qui conſiſtent dans la mortification des paſſions : & ce que je blâme, c'eſt le zèle impatient d'un naturel indompté, qui fait d'un égal un téméraire, & d'un ſupérieur un turbulent.

§. XIII.

NE laiſſons donc pas troubler la paix de notre ame par le chagrin de voir les défauts du prochain, & par l'impatience de les corriger. Lorſque nous en venons à la correction que nous ſommes autoriſés à faire, lorſque notre activité s'eſt émouſſée avec le tems pas nos réfléxions, & que nous avons tout médité devant Dieu ; obſervons de près tous nos mouvemens, pour ne pas laiſſer troubler la paix de notre cœur ; peſons toutes nos paroles, réglons toutes nos

Eſt confuſio adducens gloriam & gratiam. *Eccli.* 4. ℣. 25.

* Angeli pacis amarè flebunt. *Iſ.* 33. ℣. 7.

manières, pour ne pas la troubler dans les autres. Parlons peu : une parole qui part du fond de la modestie, du recueillement, & de la charité, dit tout, & fait beaucoup ; mais un grand nombre ne fait qu'offusquer, & n'opère rien ; c'est une ardeur qui s'évapore. On sent d'abord tout ce que vous voulez dire, & ce qui vous oblige de le dire : ne vous épuisez donc pas sans nécessité, & avec risque, à étaler toutes vos pensées, lorsqu'une seule parole est quelquefois de trop. Si vous trouvez quelque résistance, paroissez ne pas vous en appercevoir, & ne pensez pas que vous ayiez perdu votre peine. La terre qui résiste à la charrue, n'est pas la plus stérile ; le grain qu'elle engloutit, & semble anéantir, germera dans son tems.

L'amour naturel de l'ordre est ordinairement trop actif, l'amour de Dieu & du prochain est toujours tranquille. * Préférez le dernier au premier. Ce que vous pourrez dire utilement sur le ton de l'instruction, gardez-vous bien de le dire sur celui de la correction, qui a toujours quelque chose de rude. L'ins-

* Charitas patiens est, benigna est . . . , non inflatur. *I. Corinth.* 13. *V.* 4.

truction qui l'emporte sur la correction, le cède au conseil, & le conseil à l'éxemple. On ne parle jamais trop, & on ne parle guères sans quelque fruit, quand on ne parle qu'aux yeux. Instruisons, conseillons, reprenons par nos pratiques: c'est l'instruction la plus modeste, le conseil le plus efficace, la seule correction dont personne ne peut être offensé. Opérons, avant que de dire aux autres qu'il faut opérer.

Le grand secret pour ne pas reprendre les défauts de notre prochain au préjudice de la paix de notre ame, mais pour nous rendre toujours utile la correction qui l'est rarement à autrui, c'est d'observer la pratique, que saint Grégoire dit être commune à tous les justes. * Humilions-nous au-dedans de nos propres fautes, tandis qu'au-dehors nous reprenons celles des autres: pensons que celles-ci sont beaucoup moindres que celles-là. Ce sera souvent avec

* Justi, & si foris increpationes per disciplinam exaggerant, intùs tamen dulcedinem per charitatem servant. Præponunt sibi in animo ipsos plerùmque quos corrigunt: meliores existimant ipsos quoquè quos judicant. Quod videlicet agentes, & per disciplinam subditos, & per humilitatem custodiunt semetipsos. *S. Gr. Hom. 34. in Evang.*

vérité, & toujours avec utilité, que nous le penſerons. Cette idée répandra dans nos ames une douceur qui corrigera le venin de la ſuffiſance, & qui guérira l'enflure de l'autorité ; & ſur nos paroles & nos manières un air de candeur, de charité & de retenuë, qui gagnera notre prochain. Supportons du moins avec une gaieté apparente ce qui nous déchire le cœur. Cette pratique eſt ſur-tout néceſſaire, dit ſaint Auguſtin, lorſque celui qui eſt repris, ayant la coutume à oppoſer à notre avis, ſe croit autoriſé à le rejetter avec indignation, comme une téméraire ſingularité.

§. XIV.

JE conclus donc ſur les fautes de votre prochain, comme j'ai conclu ſur les vôtres, d'après ſaint François de Sales; que vous devez les regarder plutôt avec compaſſion qu'avec indignation. & avec plus d'humilité que de ſévérité; car la charité ni la raiſon ne vous permettent pas plus de rigueur pour les autres que pour vous-même. Et ſi vous ne pouvez avoir la paix intérieure, ſans ſupporter tranquillement vos défauts, parce que vous en êtes rempli; vous ne ſauriez la conſerver, ſans ſouffrir patiemment ceux

des autres, parce que vous en êtes environné. Que votre zèle soit limité; mais que votre paix soit sans bornes. Ou Dieu ne vous a pas chargé de ses intérêts, ou du moins il ne veut pas que vous les preniez avec plus de feu que lui-même; mais plutôt sacrifiant en quelque manière sa gloire à votre avancement, il veut que votre patience à supporter des péchés qui l'offensent, soit pour vous un éxercice de vertu qui vous sanctifie.

CHAPITRE VIII.

Modérer son activité en toutes choses.

ARTICLE PREMIER.

Modération de l'activité dans les désirs.

§. I.

NE vous livrez pas d'abord à tous les désirs qui vous paroissent louables, dit l'Auteur de l'Imitation de Jésus-Christ; & ne rejettez pas du premier mouvement ceux qui vous paroissent ne pas l'être : ne vous exposez pas, en prévenant vos réfléxions par votre choix, aux erreurs qu'elles pourroient vous faire

appercevoir, & aux regrets qui pourroient les suivre. Quand même ces désirs seroient indubitablement bons, & en eux-mêmes & dans toutes leurs circonstances, ce qui ne peut se reconnoître sans un examen raisonnable, quelquefois même fort long; vous ne devriez pas vous y livrer d'abord & sans retenuë. Cette activité inconsidérée entraîne ordinairement avec elle de fâcheux inconvéniens. Le premier est qu'on agit souvent d'une manière toute humaine; qu'on ne cherche pas Dieu en Dieu même, & qu'on ne fait que sa propre volonté dans les choses même qu'il veut que nous fassions. Le second, que lorsqu'on agit en vuë de Dieu & par son mouvement, on se recherche avec lui, & on se met à son côté. Le troisième, qu'on se dissipe par sa précipitation. Le quatrième, qu'étant peu réglé dans sa conduite, on scandalise le prochain. Le cinquième, que si on vient à rencontrer des obstacles à son empressement, on s'inquiéte, on se trouble, & on fait quelquefois plus de mal par-là, que le désir même ne faisoit espérer de bien. Le sixième, qu'on ne fait jamais qu'imparfaitement ce qu'on veut faire trop subitement. Le septième enfin, qui est

celui que nous considérons particuliérement ici, c'est que cet empressement fait perdre la paix intérieure, qui ne peut habiter au milieu de l'agitation d'un cœur bouillant.

§. II.

IL est donc essentiel de ne point suivre avec impétuosité ses meilleurs désirs. Mais ce n'est pas tout : il faut les observer tous de près, lorsqu'ils commencent à se former en nous, & ne les laisser croître que par dégrés ; afin que, s'ils sont bons, ils puissent se fortifier, & jetter dans le cœur de plus profondes racines ; & qu'accoutumés dès leur naissance à la soumission, ils ne nous entraînent pas avec rapidité comme malgré nous, lorsqu'ils seront dans toute leur force ; & que s'ils sont mauvais, nous puissions les rejetter sans effort & sans trouble, & nous épargner leurs retours inquiétans : ce qui ne peut se faire, lorsqu'ils ont pris un certain empire sur nous. C'est sans doute dans cette vuë, que l'Auteur du Combat spirituel veut que nous mettions une sentinelle à la porte de notre cœur ; afin que du plus loin qu'elle verra paroître quelque nouveau désir, elle nous avertisse, pour lui

en interdire l'entrée. Je ne sais si saint François de Sales ne fait pas allusion à cette pensée, lorsqu'il dit * que la paix est le passe-port des saintes ames. Car de même que la garde qui est aux portes des villes, examine les passe-ports de ceux qui veulent y entrer, pour voir s'ils ne viendroient pas d'un pays ennemi, ou infecté de la contagion; ainsi à la paix que les désirs portent dans nos ames, ou au trouble qu'ils y excitent, on reconnoît s'ils viennent de Dieu ou du Démon: mais encore après avoir reconnu qu'ils sont bons, & que c'est Dieu qui nous les envoie, il faut ne les laisser entrer qu'avec beaucoup de précaution. C'est comme si, après avoir fermé la porte pour examiner les passe-ports, on n'ouvroit que le guichet, pour laisser passer le voyageur; de crainte qu'il n'entrât avec lui une troupe de gens suspects, ou d'animaux dangereux. Et certes l'amour propre se présente presque toujours en habit déguisé, pour entrer dans notre cœur, dès qu'on l'ouvre à un désir, quelque bon qu'il soit: & l'empressement peut bien être mis au nombre des reptiles, que sainte Thérèse dit être toujours à la porte du château de l'ame.

* Lettre 29. Liv. 4.

§. III.

LOrsque quelque désir vous presse, dites-vous à vous-même : Qu'est-ce que je veux, & qu'est-ce qui me presse si fort ? Car on manque souvent & on s'égare avec de bonnes intentions, parce qu'on ne s'approfondit pas soi-même. On ne sauroit trop mettre de netteté dans ses idées & d'ordre dans ses projets. Le Démon & l'amour propre qui se cachent dans les replis de notre cœur, ne craignent rien tant que ces regards de nous-mêmes, par lesquels nous nous sondons sans nous flatter. Nous cherchons alors nos véritables intentions dans nos meilleurs désirs ; nous tâchons de découvrir nos vuës par nos mouvemens, & nous nous développons tout entiers à *nos* propres yeux. Sans cela on n'aura jamais un discernement juste de ce qui regarde la vie intérieure : on se recherchera secrétement en mille occasions, & on donnera dans bien des illusions. Demandez-vous donc à vous-même, lorsque votre activité vous remplit de désirs, & que vos pensées se présentent en foule & précipitamment à votre cœur : Quel est mon but, & qu'est-ce que je cherche avec tant d'empressement ? La

gloire de Dieu ? mon avancement spirituel ? celui de mon prochain ? Tout ce que je puis désirer chrétiennement se réduit là ; & tout ce qui ne revient pas à ce but, n'est que néant ou corruption. Encore ces trois objets se réunissent-ils en un seul, qui est l'accomplissement de la volonté de Dieu ; puisque je ne dois procurer sa gloire que de la manière qu'il le veut ; que mon avancement consiste à me rendre de plus en plus conforme à sa volonté ; & que je ne dois travailler au salut du prochain, qu'à mesure qu'il m'y appelle, & par les moyens qu'il m'offre. Mais la volonté de Dieu est-elle ardente & empressée comme je le suis ? Sa force n'agit-elle pas de concert avec sa douceur ? Moi-même ne désiré-je pas une infinité de choses en vuë de cette volonté adorable avec beaucoup de tranquillité ? Si donc je ne trouve plus en moi cette tranquillité, c'est sans doute que ce qui m'occupe maintenant, intéresse secrétement mon amour propre, toujours inquiet & toujours impatient. Vous ne vous tromperez guères dans ce jugement : fût-il même quelquefois trop sévère, il ne peut que vous être utile : il vous rendra humble & circonspect, quoiqu'il ne

doive pas vous rendre timide, lent & irréſolu ; & peut-être n'aurez-vous pas beaucoup à chercher dans les replis de votre propre cœur, pour trouver ce qui vous émeut & ce qui vous fait perdre le repos. Car pour moi, je penſe que, quoique l'activité naturelle puiſſe elle ſeule nous jetter dans l'empreſſement, il eſt rare que notre amour propre n'y ait quelque part. Il n'y a du moins que lui ſeul, & les paſſions dont il nous remplit, qui puiſſent pouſſer l'empreſſement juſqu'au trouble.

§. IV.

UN piége dans lequel on ne manque guères d'être pris, c'eſt le déſir de la ſanté, du crédit, des talens, que nous croyons néceſſaires pour faire réuſſir les pieux deſſeins que nous avons formés. Il eſt rare que ce déſir qui en entraîne après ſoi pluſieurs autres, ou qui ſe multiplie en une infinité d'objets, ne jette dans l'empreſſement, dans l'inquiétude & dans le trouble, lorſqu'avec peu d'expérience & de diſcernement on a quelque zèle pour le bien, & de la vivacité dans le naturel : mais un peu de lumière diſſipe bientôt l'illuſion. Si Dieu veut que je m'employe à une

bonne œuvre, il me donnera la santé qui m'est nécessaire pour cet effet. S'il veut que j'y réussisse, il m'en fournira les moyens; ou lui-même sans moyens, & contre tous les moyens opposés, il fera secrétement son œuvre; &, si les difficultés ne me la font pas abandonner, je la trouverai toute faite entre mes mains, lorsqu'elle semblera désespérée. S'il veut que je n'y sois que pour le dessein & pour l'entreprise, & peut-être pour la confusion qui me reviendra devant les hommes d'avoir trop entrepris, & pour la mortification que je ressentirai en moi-même de n'avoir rien pu faire, je dois être content d'aller jusqu'où Dieu veut, & de ne point passer outre: il me doit suffire d'avoir commencé par son mouvement, d'être entré dans les voies qu'il m'a ouvertes, & d'avoir suivi les pas de sa Providence, sans jamais la devancer. Que si Dieu ne veut pas même que je fasse les premières démarches pour les plus beaux projets, pourquoi voudrois-je travailler à sa vigne, sans y être appellé; & faire mon œuvre de la sienne? Car nous devons être bien persuadés, que, quoique tout ce qui se fait dans le monde, excepté le péché, soit son ouvrage; tout

ce qui s'appelle bonnes œuvres, & surtout celles qui regardent le salut des ames, sont singuliérement l'œuvre de sa Providence & l'éxécution de ses grands desseins sur ses élus : c'est à ce point que tout le reste se rapporte. Il en est jaloux, & il ne veut pas que personne y mette la main que lui, & ceux qu'il y emploie ; afin que personne ne se glorifie, mais que la gloire du dessein & de l'éxécution lui revienne toute entière.

Vous êtes arrêté par une maladie ou par quelqu'autre accident, lorsque votre affaire prenoit le meilleur train du monde ? Soyez tranquille. Si c'est l'œuvre de Dieu, vous ne lui êtes point nécessaire : & si ce n'est que la vôtre, vous devez être bien-aise de ne plus perdre votre tems & vos soins. Assurément vous n'entreprendrez jamais un aussi grand, ni aussi saint ouvrage, que l'établissement de la Religion Chrétienne dans le monde ; & vous n'y serez jamais aussi nécessaire ou aussi utile, que l'étoit l'Apôtre saint Paul à cette œuvre divine. Il est cependant retenu dans les fers durant plusieurs années ; & sa sollicitude pour toutes les Eglises ne l'empêche pas de jouir d'une profonde paix. Il sait que Dieu a ses momens & ses moyens,

souvent bien différens des nôtres : il les attend, sans vouloir les deviner ni les prévenir. Son objet est, non pas de finir heureusement son ouvrage, mais de consommer fidélement sa course, dont Dieu a placé les bornes. S'il craint quelque chose, ce n'est pas la prison qui l'arrête, les tourmens qui l'épuisent, ou la mort qui met fin à ses projets & à ses travaux ; mais c'est de ne pas remplir avec assez de zèle & d'exactitude le ministère de la parole que le Seigneur Jésus lui a confié, & de ne pas rendre un témoignage assez éclatant à l'Evangile de sa grace (*a*). En un mot, tout son désir est de répondre fidélement aux desseins de Dieu sur lui, & de remporter la couronne qui lui est destinée, en courant dans la lice de sa vocation (*b*). Ce n'est pas qu'il ne pense qu'à lui-même ; son zèle pour le salut du prochain est un feu qui le dévore ; (*c*) mais qu'il n'entretient qu'autant que

(*a*) Nihil horum vereor, dummodò consummem cursum meum, & ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu, testificari Evangelium gratiæ Dei. *Act.* 20. ℣. 24.

(*b*) Ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis. *Philipp.* 3. ℣. 14.

c Quis scandalizatur, & ego non uror ? *II. Corinth.* 11. ℣. 29.

Dieu le veut, qu'il contient dans les bornes où Dieu le veut, & toujours sans préjudice d'une profonde paix intérieure, parce que Dieu le veut.

§. V.

SI vous faisiez attention, ame chrétienne, que tout votre bonheur consiste dans le repos en Dieu seul ; que toute votre vertu est de ne regarder & de ne posséder que Dieu seul ; que votre vie doit être une vie cachée en Dieu seul : si vous pensiez sérieusement que tout ce qui vous tire de cette occupation, emplois, charges, entretiens, études, affaires, est plus pour les autres que pour vous ; & que tout ce qui vous en tire avec empressement, est ordinairement un effet de l'amour propre, à qui Dieu seul ne suffit pas : si vous étiez toujours en garde contre les suggestions de ce subtil ennemi de nous-mêmes qui veut toujours se produire, & qui ne peut se souffrir seul & dans l'oubli ; qui se recherche secrétement presque en tout, & qui se retrouve quelquefois tout entier dans les choses même où il semble s'oublier entièrement, pour ne penser qu'aux autres : si vous étiez bien convaincue que tout ce qui ne tend pas à Dieu seul,

& qui ne vous conduit pas à l'oubli de vous-même, esprit, talens, naissance, crédit, autorité, &c. est moins utile que dangereux pour vous; on ne vous verroit pas si empressée à poursuivre les affaires que vous avez entreprises, à cultiver vos talens, à ménager votre crédit, à maintenir votre autorité. Votre goût pour les affaires, au milieu desquelles vous devriez être toujours gênée & dans une situation violente, prouve que vous ne connoissez pas l'excellence, les douceurs, la nécessité même du silence & de l'oubli, après lesquels vous devriez sans cesse soupirer, & auxquels vous devriez toujours revenir par penchant, & quelquefois même par distraction.

Je sais que les Saints ont distingué deux sortes de vie; une vie de repos & de séparation, & une vie d'action & de ministère: mais, à le bien prendre, cette distinction n'est que dans les fonctions particulières, les unes extérieures & publiques, les autres intérieures & secrettes; & nullement dans le fond de la vie chrétienne, qui est pour tous, selon l'Apôtre, une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ: * de sorte que, quel-

* Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. *Coloss.* 3. ℣. 3.

qu'importans que soient nos emplois ; quelque publiques que soient nos fonctions, quelque bien que nous espérions de nos projets, nous devons nous élever au-dessus de tout, être cachés en esprit, consentir à être oubliés, autant qu'il est possible ; sans manquer aux desseins de Dieu sur nous ; & nous regarder comme aussi seuls, que s'il n'y avoit que Dieu & nous dans le monde. Mais que c'est une chose bien difficile ! Cependant, pour goûter le repos au-dedans de nous-mêmes, & pour éviter les dangers où nous jettent les actions du dehors, il est nécessaire de contenir notre activité, qui veut toujours de l'extérieur & du mouvement, sous prétexte d'agir pour Dieu, mais en effet souvent parce qu'elle ne sait se reposer en Dieu, ni attendre ou discerner l'ordre de Dieu, pour allier l'action avec le repos.

L'Apôtre saint Paul a attendu cet ordre, pour s'engager dans les fonctions de la vie publique ; & nous devrions l'attendre comme lui ; & après l'avoir reçu, ne nous produire qu'en tremblant & par pure obéissance, en gémissant à la vuë de la sûreté que nous quitterions, & des dangers auxquels nous irions nous exposer : dangers parmi les proches, dan-

gers parmi les étrangers, dangers juſques dans la ſolitude, où les images importunes que nous y porterions obſéderoient notre eſprit. * Oui, il y a autant de danger dans la vie publique, qu'il y a de ſûreté dans la vie privée.

Saint Paul l'Hermite ne recevant point cet ordre d'agir & de ſe communiquer, reſte ſeul avec Dieu ſeul dans un vaſte déſert, durant près de cent ans; ignorant tout ce qui ſe paſſe dans le monde, l'établiſſement de la Religion, les révolutions des Empires, & juſqu'à la ſucceſſion des tems; connoiſſant à peine les choſes dont il ne peut abſolument ſe paſſer, le ciel qui le couvre, la terre qui le porte, l'air qu'il reſpire, l'eau qu'il boit, & le pain miraculeux dont il ſe nourrit. Que pouvoit-il faire dans ce grand loiſir, diront peut-être avec les mondains diſſipés ces ames actives, qui croiroient ne pas vivre, ſi elles n'étoient dans un mouvement perpétuel? Ce qu'il faiſoit? Hélas! on pourroit avec *bien plus* de ſujet vous demander ce que vous faites vous-même, lorſque vous ne faites pas ce que le ciel & la terre

* Periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in ſolitudine, &c. *II. Corinth.* 11. ℣. 26.

sont, la volonté de Dieu. N'eſt-ce donc rien faire, que de ne faire que ce que Dieu s'eſt propoſé en nous donnant l'être; le contempler, l'adorer, l'aimer? Eſt-ce être oiſif & inutile dans ce monde, que d'y être uniquement occupé de ce que les Bienheureux font dans l'autre, de ce que Dieu même fait, & de ce qu'il peut faire de mieux? Ce qui ſuffira à tous les Anges & à tous les Saints pendant l'éternité toute entière, ce qui ſuffira toujours à Dieu même, ne pourroit-il ſuffire à l'homme durant cette courte & miſérable vie? Faire autre choſe, s'il ne ſe rapporte au même but, ſi Dieu n'en eſt le principe, comme la fin, ſi nous ne le faiſons dans une dépendance continuelle de ſa divine volonté, qui nous demande toujours plus le cœur que la main, & le repos de l'ame plus que ſon activité: qu'eſt-ce, ſinon ſe détourner de ſa fin, perdre ſon tems, & redemander le néant dont Dieu nous a tirés?

§. VI.

VOus avez des talens & du crédit, trop peut-être pour vous. Vous avez de la naiſſance, de l'autorité, une réputation bien établie de génie, de ſavoir

& de droiture, la confiance du public. Saint Arsène en manquoit-il ? Et cependant avec tous ſes grands talens, avec les ſciences des Grecs & des Romains, comme il dit lui-même ; avec tout le crédit poſſible à la Cour de l'Empereur, dont l'eſtime & la confiance le mettoient à portée de faire tant de bien dans tout l'Empire, pour l'Egliſe & pour l'Etat, il ſe dérobe aux pieux empreſſemens du Prince, qui le fait chercher en vain ſur terre & ſur mer ; va ſe cacher dans un déſert affreux, & ne veut pas même voir les Anges terreſtres qui l'habitent. Il a moins d'égard aux grands biens qu'il auroit pu faire, qu'à la volonté de Dieu, ſans laquelle on ne peut rien faire de bien. N'en eſt-ce pas aſſez pour fermer la bouche à notre préſomption, qui eſt infinie en raiſons plauſibles, pour ſe tirer de l'obſcurité qui la confond, & du ſaint repos qui l'ennuie ? Les talens, l'autorité, le crédit, la confiance du public, & tous les autres moyens de faire du bien dont on ſe prévaut tant pour tirer une ame de la retraite, n'en ſont pas une raiſon ſuffiſante, bien-loin de lui en faire une néceſſité, comme on le prétend. Dieu, qui ne mérite pas ſans doute qu'on ne

lui abandonne que le rebut des hommes & ceux qui ne ſont bons à rien dans le monde, donne ſouvent les talens, l'autorité, le crédit, comme les richeſſes, les plaiſirs & les commodités de la vie, non pour en uſer, mais pour lui en faire le ſacrifice. Et qui oſera dire que ce ſoit être un ſerviteur inutile, que de ne faire que ce que Dieu veut ? Le talent qu'on enfouit par ſon ordre, eſt un grain qu'on met en terre, & qui produit au centuple, comme on le voit dans les Arsène, les Nil, & tant d'autres.

Mais ſans multiplier ici les exemples des Saints, qui ſont ſans nombre; celui du Saint des Saints eſt ſans replique. De trente-trois ans qu'il a vécu ſur la terre, il en a paſſé trente dans l'obſcurité d'une vie privée & d'une humble condition, malgré le zèle de la gloire de Dieu & du ſalut des hommes, dont ſon ame étoit embraſée, malgré les déſordres & les ſcandales ſans nombre qui lui perçoient le cœur. La Sageſſe éternelle ne rompt le ſilence, & ne ſort de l'obſcurité, qu'à l'heure qui a été arrêtée dans les deſſeins de Dieu, & elle rejette avec ſévérité la prière de ſa mère ſelon la chair, parce qu'elle ſemble

vouloir prévenir cette heure.* Et nous, nous céderons aux moindres persuasions humaines, sans consulter beaucoup la volonté de Dieu, pour nous engager dans les œuvres extérieures & dans des ministères périlleux ; ou plutôt nous nous laisserons séduire par notre amour propre, qui nous persuade souvent sans beaucoup de fondement, que nous devons nous y livrer, & que nous sommes en état d'y réussir ! Les faveurs de la Providence sont-elles donc une raison suffisante pour nous tirer de son ordre ? & suffit-il d'avoir des mains & des forces avec une bonne volonté, pour se mettre à cultiver la vigne du Seigneur ?

§. VII.

LA gloire de Dieu est l'objet de votre œuvre ; mais l'empressement avec lequel vous la désirez, doit vous faire craindre que votre propre gloire ne soit l'objet de votre cœur. Le moyen d'épurer votre intention & de modérer par-là votre désir, c'est de n'envisager dans cette bonne œuvre que ce qu'elle a ou peut avoir de mortifiant pour vous, des travaux sans fin, des mépris, des persécu-

* Quid mihi & tibi est, mulier ? nondum venit hora mea. *Joan.* 2. ℣. 4.

tions, des médisances, des calomnies pendant toute votre vie, & jusques après votre mort, & tout ce que l'enfer peut susciter pour traverser votre projet, ou pour s'en venger sur vous. Cela bien médité fera tomber vos désirs, s'ils ne viennent que de votre fonds; ou vous sera une preuve qu'ils vous viennent d'en-haut, s'ils vous répondent comme l'Apôtre, qu'ils ne craignent rien de toutes ces contradictions: *Nihil horum vereor.*

Vous voulez entreprendre une affaire dont vous espérez beaucoup de bien? Prenez garde que votre empressement ne vous fasse beaucoup de mal, ne gâte vos desseins comme dans leur germe, & ne vous fasse perdre pour vous-même tout ce que vous ferez de bien pour le prochain.

Vous voulez corriger un abus? Le dessein est louable; mais souvenez-vous que la prière est le premier moyen, & la douceur le second.

Vous souhaitez une entrevuë avec une personne d'une haute piété, dont vous espérez tirer de grands secours pour votre progrès spirituel? Si c'est pour cela seul que vous la cherchez, & si rien ne peut raisonnablement vous inter-

dire cette recherche, allez ; mais ne vous empreſſez point par la crainte de manquer l'occaſion ; elle ne manquera jamais à Dieu : & s'il ne permet pas que des recherches paiſibles vous faſſent parvenir à ce que vous ſouhaitez, c'eſt ſans doute qu'il ne vous a pas deſtiné ce moyen d'avancement.

Vous ſouhaitez de vous pourvoir de quelqu'objet de dévotion, de quelque bon livre dont on vous a parlé, que ſais-je ? d'inſtrumens de pénitence ? Car, hélas ! l'homme ſe retrouve par-tout, & ne ſait rien faire ni déſirer avec la modération convenable ; deux ou trois jours de plus ou de moins n'y font rien : attendez, quand ce ne ſeroit que pour attendre, & pour mortifier votre activité.

Enfin quelque bonne œuvre que vous ayiez en vuë, & de quelque conſéquence qu'elle puiſſe être, ou pour vous, ou pour le prochain ; ſouvenez-vous que la paix intérieure eſt la marque des bons déſirs, & doit être le fruit des meilleures œuvres. Si elles ne ſont pas d'une grande conſéquence, il n'en eſt pas de même de la paix intérieure. Il ſemble même qu'elle eſt plus expoſée, & que nous devons prendre plus de précautions pour la conſerver dans les petites choſes,

parce

parce qu'elles reviennent plus fréquemment, qu'elles nous passionnent insensiblement, & qu'elles ne font pas sur nous des impressions assez fortes pour nous avertir du dérangement qu'elles y causent

Appliquez-vous ce que saint François de Sales dit à une Religieuse. » Il » faut attendre le mot de ..... « (c'étoit une réponse décisive sur une bonne œuvre d'une grande conséquence,) » & cependant demeurer en paix, » & quand le mot sera venu, demeurer en paix; & quoi qu'il dise, demeurer en paix de tout notre pouvoir. « (*a*) Ailleurs le même Saint recommande dans les termes les plus touchans, de conserver cette paix, & de n'éviter rien tant que ce qui peut la faire perdre. (*b*)

Il faut être homme de désirs & de grands désirs, comme Daniel, *Vir desideriorum*: car Dieu les voit avec complaisance, & les récompense toujours par quelque faveur. Mais, comme ce Prophete, il faut en attendre long-tems l'accomplissement sans se troubler, &

(*a*) *Ep.* 29. *liv.* 4.
(*b*) *Ep.* 26. *liv.* 4.

être même content d'en laisser le fruit à une postérité fort reculée, si Dieu le veut ainsi. L'impatience que vous témoignez est comme une fumée qui vous offusque, & qui s'élevant du fond de votre cœur, vous fait connoître que le feu qui vous anime, n'est pas celui d'un zèle bien épuré. Si vous n'aviez que le Seigneur en vuë, les désirs ne vous donneroient guères d'empressement, ni les succès de vanité, ni les contradictions de trouble.

ARTICLE II.

Modération de l'activité dans toutes les actions.

§. I.

NE commencez aucune action grande ou petite, sans avoir élevé votre esprit à Dieu, pour le prier de vous faire connoître si c'est ce qu'il veut de vous dans ce moment; pour le référer à sa gloire, lorsque vous aurez reconnu sa volonté; & pour implorer son secours, afin de vous en acquitter d'une manière qui lui soit agréable. Cette élévation qui doit être ordinairement plus ou moins longue, à mesure de la conséquence de

l'action, de la difficulté de reconnoître la volonté de Dieu, & du besoin de vous mettre dans la sainte indifférence pour tout ce que Dieu peut demander de vous, amortira votre activité, vous accoutumera à agir par réflexion, & non par humeur; rectifiera vos intentions, & épurera vos mérites Cette pratique est si utile, que je vous la conseille jusques dans les actions où la volonté de Dieu est toute décidée par les devoirs. Vous les remplirez ainsi d'une manière plus éxacte & plus relevée; &, en réfléchissant sur ce qui semble demander le moins de réfléxion, vous vous formerez, comme le saint homme Job,* une louable habitude d'entrer en défiance de vous-même, & pour les actions que vous ferez, & pour les intentions dont elles seront animées. Commencez tranquillement: continuez & finissez de même. Si vous vous sentez impatient de faire une action, qui peut sans inconvénient être renvoyée à un autre tems, prenez le dernier parti; & lorsqu'aucune nécessité ne vous presse, donnez toujours la préférence aux occupations qui vous laissent le plus libre, & qui vous passionnent le moins.

* Verebar omnia opera mea. *Job.* 9. ℣. 28.

§. II.

EN faisant vos actions, arrêtez-vous de tems en tems, pour modérer votre activité, qui se réveille dans les naturels vifs, dès qu'ils reprennent leurs occupations. Assujettissez & réduisez à son rang cette suivante indiscrette & dangereuse, *periculosa pedissequa*, qui presse la volonté qu'elle devroit se contenter de suivre pas à pas; & qui, dans son impatience, s'efforce même de la devancer, *præire conatur.* Mortifiez-la, sans la faire mourir. Elle est utile, si elle est bien réglée. Sans elle, dit saint Grégoire de Nazianze, on ne fera guères rien de grand: mais on fera beaucoup de chemin avec un naturel plein de force & d'ardeur, s'il est bien dompté. Si malgré toutes *vos précautions, vous voyez* que votre activité s'enflamme, éteignez-en le feu, par la cessation de tout désir empressé qui en est l'aliment, & non par des efforts qui l'enflammeroient davantage, comme si on secouoit fortement une méche allumée, croyant l'éteindre par-là.

Il vous tarde d'avoir fini, lorsqu'il n'y a que votre empressement démesuré qui le demande: ne finissez point d'abord.

Outre le mérite de la mortification, vous gagnerez par-là l'empire sur vous-même, & le détachement de tout ce que vous ferez. Si lorsque vous rentrerez en vous-même pour voir si le mouvement du dehors ne se communique pas jusqu'à l'intérieur, vous vous sentez pressé d'en sortir, pour reprendre au plutôt l'occupation que vous avez suspendue, restez-y plus long-tems: la nécessité en est toute décidée, par le dégoût que vous en ressentez. Ces suspensions sont si utiles pour modérer l'activité, & pour conserver la paix intérieure, qu'il est bon de les faire, même pendant la prière. Outre qu'elles servent beaucoup à renouveller la pureté des intentions, & à relever le cœur, qui par son poids retombe toujours vers la terre; on en retirera un fruit considérable de recueillement & de ferveur.

Si vous êtes d'un naturel lent, faites pour ranimer votre activité ces retours que je conseille à ceux qui ont besoin de l'amortir. L'indolence est pour le moins aussi contraire à la paix intérieure, que l'ardeur & l'empressement. Cette paix est le fruit de la ferveur, que l'empressement porte trop loin, mais que l'indolence détruit.

§. III.

QUand vous aurez fini une action, ne passez pas à une autre, sans réfléchir un peu sur la manière dont vous vous serez acquitté de celle-ci; & en particulier, sur la tranquillité & sur le dégagement avec lesquels vous l'aurez faite. Vous reconnoîtrez l'un & l'autre, & au calme intérieur que vous aurez toujours conservé, & à la disposition continuelle de quitter cette action sans peine & sans retour importun, pour vous porter à une autre, au premier signe de la volonté de Dieu. C'est le moyen de vous rendre un homme éxact, délicat sur les mouvemens intérieurs, plein de discernement dans les voies de l'ame. Ces éxamens fréquens vous rendront encore humble, par la vuë des fautes que vous connoîtrez même dans vos meilleures œuvres: ce qui vous donnera occasion de vous confondre de ce qui d'ailleurs flatteroit le plus votre vanité. Cependant à l'égard de ces fautes, la sévérité ne doit pas être excessive, mais raisonnable: sans s'en dissimuler aucune, il ne faut point les éxagérer. Il ne faut, dit S. François de Sales, ni s'accuser ni s'excuser légèrement: l'un produit la

puſillanimité, & l'autre la préſomption.

§. IV.

IL paroîtra peut-être à des perſonnnes peu verſées dans la vie intérieure, & peu ſoigneuſes de ſe tenir dans le recueillement, dans la paix, & dans la ferveur, que cette grande attention ſur elles-mêmes, & les éxamens preſque continuels de leurs actions extérieures & de leurs mouvemens intérieurs, ne peuvent qu'être une ſource de ſcrupules, & une contention gênante qui ne laiſſe pas aſſez de liberté pour la ſociété & pour les affaires. Mais ceux qui en ont l'uſage, ſavent que rien n'eſt plus propre à conſerver la ferveur & la paix, qui diſſipent les ſcrupules, bien-loin de les faire naître; & que, quand on s'eſt fait une heureuſe habitude de cette attention ſur ſoi-même, elle devient auſſi familière & auſſi peu gênante, que le ſont à une perſonne bien élevée la modeſtie, la diſcrétion, les manières civiles, les égards, le maintien honnête, qui paroiſſent ſi gênans à celui qui a toujours vécu d'une manière libre, groſſière & ruſtique.

Les affaires ne ſouffriront nullement

de cette circonspection : si l'on sait bien la prendre, elles ne s'en feront que mieux ; & c'est à tort qu'on en prendroit occasion de décrier les dévots ; comme des gens inutiles à tout, à force d'être avec eux-mêmes. Ce seroit comme si l'on disoit qu'un homme n'est bon à rien, parce qu'il a toujours les yeux ouverts pour se conduire. Rien n'est au contraire si arrangé, si prévoyant, si éxact, au milieu d'un cahos d'affaires, qu'une personne tranquille, qui possède les affaires bien-loin de s'en laisser posséder, & qui se possède elle-même. Mais celui qui s'empresse & qui se trouble par la multitude des affaires, s'embarrasse lui-même & s'y perd ; il ne sait plus où il en est : il s'agite violemment ; il multiplie sans nécessité ses mouvemens & ses courses ; il ruine sa santé ; il presse les autres, autant qu'il se presse lui-même ; il les envoie, les rappelle à tout instant, & avec tout cela ne fait rien à propos.

On ne doit pas craindre non plus que ces retours sur soi-même & ces éxamens de ses mouvemens & de ses actions absorbent beaucoup de tems : car à mesure qu'ils sont plus fréquens, ils deviennent aussi plus aisés & plus subits ;

de sorte qu'à peine dans toute une journée rempliront-ils un quart-d'heure qui sera bien employé, même pour vos devoirs extérieurs, parce qu'il vous disposera & à bien diriger vos affaires, & à bien remplir le reste de votre tems.

§. V.

CEtte attention à observer les mouvemens de son ame dans toutes ses actions ne paroît pas aux Maîtres de la vie spirituelle, & en particulier à l'Auteur de l'Imitation de Jésus-Christ (*a*), une application ou peu nécessaire, ou trop gênante; parce qu'ils savent combien notre corruption est grande (*b*); que souvent dans la même action notre intention n'est pas toujours la même; qu'on finit souvent par la chair ce qu'on a commencé par l'esprit. Ils savent que l'activité, si elle n'est bien ménagée & assujettie, ou gâte en nous l'œuvre de Dieu,

(*a*) Proh dolor! statim post modicam recollectionem foràs erumpimus, nec opera nostra districtâ examinatione trutinamus. *Imit. Christi*, *L.* 3. *c.* 31.

(*b*) Ubi jacent affectus nostri, non attendimus; & quàm impura sint omnia, non deploramus. *Ibid.*

ou se l'approprie, croyant y avoir beaucoup de part.

Il faut pourtant avouer qu'il est des circonstances où les affaires viennent en si grande foule, qu'il est comme impossible que ces réfléxions, ces suspensions & ces éxamens les précédent, les accompagnent & les suivent toutes. Alors il n'y a qu'à se livrer à l'esprit de Dieu pour l'accomplissement de sa seule volonté ; remplir ses différens devoirs avec toute sorte de soin, sans précipitation au dehors, & sans trouble au-dedans ; s'arrêter tout court de tems en tems, lorsqu'on se voit le plus actif, pour calmer l'ame qui s'enflamme dès qu'on l'agite, pour dégager le cœur, qui comme par une glu naturelle s'attache à tout ce qu'il touche ; * & pour modérer le mouvement jusques dans le corps, d'où il se communique facilement à l'ame. Il suffit donc alors de rentrer dans son intérieur, & de voir d'un coup d'œil si la paix y règne ; comme une personne, qui, sans négliger son ménage, traite de diverses affaires, les quitte

* Limosa quidem & glutinosa nostra substantia videtur ; & facilè cor humanum omnibus quæ frequentat, adhæret. *S. Bernard.*

de tems en tems, & rentre dans son domestique, pour voir si tout est tranquille, & si chacun fait son devoir, & ensuite va rejoindre son monde, & reprendre le fil des affaires.

§. VI.

LE moyen de se posséder en paix au milieu des occupations les plus multipliées & les plus appliquantes, c'est de ne tenir à aucune, d'être, comme dit l'Auteur de l'Imitation, * toujours au-dessus d'elles, & jamais au-dessous; toujours maître de soi-même & de ce qu'on fait, & jamais esclave ni de ses

---

* In omni loco & actione seu occupatione externâ sis intimus, liber, & tuî ipsius potens: & sint omnia sub te, & tu non sub eis.

Ut sis dominus actionum tuarum & rector, non servus, nec emptitius; sed magis exemptus, verusque Hebræus, in sortem ac libertatem transiens filiorum Dei.

Qui stant super præsentia & speculantur æterna:

Qui transitoria sinistro intuentur oculo, & dextro cœlestia: quos temporalia non trahunt ad inhærendum, sed trahunt ipsi magis ea ad benè serviendum, prout ordinata sunt à Deo, & instituta à summo Opifice, qui nihil inordinatum reliquit in suâ creaturâ. *Imit. Christi, L. 3. c. 38.*

passions, ni de ses affaires ; d'agir en tout en véritable Israëlite, affranchi de toute servitude, & établi dans la liberté des enfans de Dieu ; de se tenir toujours debout entre les choses éternelles & les présentes, ayant celles-ci sous les pieds, & les yeux arrêtés sur celles-là ; s'il faut donner quelque attention à ce qui se passe, ne le regarder que de l'œil gauche, tenant toujours le droit fixé sur les biens célestes qui ne finiront jamais : bien-loin de se laisser entraîner par les choses terrestres, les élever à soi-même pour s'en servir, & non pas s'y attacher, les regardant toutes & en usant selon les desseins de Dieu qui sont remplis d'ordre & de sagesse ; envisageant toujours ses desseins adorables, & non tant les actions qu'on fait pour les remplir, ou le fruit qu'on en espère : n'atteindre les choses que de la pointe de l'ame, de sorte que rien ne nous touche, & ne nous remue dans le fond. Mais ceci demande un détail que nous ferons ailleurs : nous ne considérons ici ce dégagement que par rapport à la tranquillité dans la multitude des occupations.

§. VII.

JE ne sais ce qui peut nous presser si fort, & nous donner dans nos occupations cette ardeur impatiente que nous ne pouvons contenir. Le naturel y a beaucoup de part ; mais je crois qu'il n'est guères seul à nous piquer si vivement, sur-tout lorsque cela va jusqu'au trouble, ou à quelque secrète impatience. Et cependant nous retrouvons en nous cette ardeur inconsidérée, jusques dans les actions qui semblent devoir le plus écarter l'inquiet amour propre, & nous porter au saint repos.

Je le dis à ma honte : mais la vérité me force à cette aveu public ; & l'espérance qu'il me sera utile par les secours des prières qu'il me procurera, me le rend consolant. Hélas ! je parle de la paix, que je ne possède pas, & de la sainte liberté que je possède moins encore : je m'empresse à écrire contre l'empressement ; il me tarde d'avoir fini ceci. Mes amis qui savent que j'y travaille, me pressent de le leur livrer ; & je me presse encore plus moi-même. S'il me vient quelque chose d'utile à y mettre hors les heures où j'y suis appliqué, quelquefois même pendant la

prière, je le saisis avec ardeur, & je crains de le perdre. Je quitte la plume à regret, je la reprends avec une joie sensible : je m'afflige de sa stérilité qui m'arrête, comme de ma mauvaise santé qui m'oblige souvent de suspendre mon travail.

Eh, Seigneur ! qu'est-ce que je fais ici ? Est-ce mon ouvrage ou le vôtre, votre volonté ou la mienne ? Si c'est pour vous seul que je travaille, dois-je regarder mon tems comme perdu lorsqu'un esprit ingrat & une santé ruinée me font souffrir une inaction & un ennui plus mortifiant que le travail ? Pensé-je que vous ne compterez que les lignes que j'aurai écrites, & non la bonne intention que j'aurai eue, & la peine que j'aurai soufferte ? Ou souhaité-je de compter avec quelqu'autre que vous ? Et si c'est en vous, & non en moi, que je mets ma confiance pour un petit opuscule sur la Paix intérieure, & votre règne dans cette paix, qui est bien plus votre ouvrage que celui de tous les hommes & de tous les Anges, dois-je craindre de perdre les réfléxions utiles, mais déplacées, que j'éloigne de mon esprit, lorsque vous l'appliquez ailleurs ?

§. VIII.

SI je ne cherche que Dieu dans ce travail, je m'y appliquerai comme à celui des mains, avec la même indifférence pour tout ce que Dieu peut demander de moi, & la même disposition à le quitter pour quelque autre chose que ce puisse être au premier signe de sa volonté, sans penser quand je pourrai le reprendre. Je le suspendrai pour vingt ans, avec autant de tranquillité, que si je devois m'y remettre dans le quart-d'heure; & après ces vingt années je le reprendrai sans plus ni moins de goût, que si je venois de le quitter. Je penserai alors que je dois faire la volonté de Dieu, & non pas faire un livre; y travailler pour plaire à Dieu qui le veut, & non pour l'avancer ou pour le finir, me bornant au moment présent, sans penser à celui qui doit le suivre, qui peut-être n'aura pas lieu pour moi. Je dois être aussi content, lorsque je me vois arrêté, que lorsque j'avance beaucoup; parce que je dois avoir en vuë d'accomplir la volonté divine, & non de remplir du papier. Je ne dois point me livrer à un plaisir fort sensible, lorsqu'il me vient quelque chose

de bon à y mettre, puiſque cela ne vient pas de moi, & que ce n'eſt pas pour me l'approprier que Dieu me le donne. Quand j'aurai fini cet ouvrage, je ne devrai pas me livrer à une ſatisfaction ordinaire & toute humaine : je dois au contraire me mettre dans la diſpoſition de le recommencer avec le même goût, que j'y travaillai la première fois, ſi ceux en qui je me confie le jugeoient à propos ; parce que c'eſt le bon plaiſir de Dieu qui doit être tout le mien.

Si mes Examinateurs jugent que je n'ai travaillé que pour le feu, je dois éxécuter tranquillement leur ſentence, & s'ils l'éxécutent eux-mêmes, leur ſavoir bon gré de m'en avoir épargné la peine. Mon travail alors ne ſera pas perdu, s'il ne l'eſt déja, le mérite de ce qu'on fait pour Dieu ne dépendant pas de l'effet. Si au contraire mes Examinateurs ſe trompent, & que le Public ne faſſe aucun cas d'un ouvrage qu'ils auront cru pouvoir lui être utile, je dois être charmé de ſon équité & de ſon diſcernement, remercier le Seigneur de ce qu'il ne permet pas qu'un ouvrage inutile occupe les ſaintes ames, & rempliſſe le tems précieux de leurs lectures

de piété. Ces dispositions intérieures qui doivent diriger mon travail, ne peuvent opérer en moi que la paix : assurément je serois moins empressé que je ne le suis, si j'étois aussi détaché que je devrois l'être. Si ceci peut voir le jour & en soutenir l'éclat, je conjure les bonnes ames qui le liront, de prier pour moi & pendant ma vie & après ma mort, afin que le Seigneur me corrige, & me pardonne.

§. IX.

QUoique je ne donne ici que des maximes communes à toutes les actions, sans parler d'aucune en particulier, parce que la nécessité d'y conserver la paix est toujours égale, & que les moyens en sont à peu-près les mêmes ; il en est pourtant une qui demande des avis particuliers, parce qu'elle revient souvent, & que la paix du cœur y court un grand risque. C'est le repas. Il n'est guères d'action où l'empressement soit si ordinaire & si funeste. La raison & la nécessité commencent peut-être seules ; mais la sensualité & l'activité ne tardent guères de se joindre à elles, & bientôt elles prennent leur place. Ces passions font tant de ravage dans l'ame,

qu'en un moment elle devient méconnoissable. Une seule intempérance ruine en vous tout ce que la sobriété, la retraite, le recueillement, & l'entretien avec Dieu, avoient pu faire durant bien du tems ; comme elle détruisit chez les Hébreux tout ce que leur saint Législateur avoit fait avec Dieu durant quarante jours sur la sainte montagne. (*a*) Un grand Saint dit que la gourmandise ouvre la porte de notre ame, & qu'alors nos ennemis y entrent en foule. Le silence & le calme peuvent-ils encore y régner ? Non, sans doute, l'un & l'autre régneroient plutôt dans une place, où une armée qui l'assiége entre précipitamment & tumultueusement par une porte qu'elle a trouvé le secret d'ouvrir. Aussi une des maximes des anciens Solitaires étoit, qu'en vain on travailloit à extirper les autres vices, si on n'avoit commencé par déraciner celui-ci.

Arrêtez-vous donc tout court, dès que vous vous appercevez de votre empressement. Elevez votre cœur à Dieu, & gémissez devant lui, de ce que vous

* Quadraginta dierum laborem ac perseverantiam, Dei servo continuò jejunante ac orante, una populi ebrietas cassam irritamque reddidit. *Basil. Hom. 1. de jejun.*

êtes si facile à répandre votre cœur sur des alimens terrestres, *tam effusus super cibum** ; & demandez-lui la grace d'en user avec plus de détachement & de retenuë : arrêtez-vous pour quelque tems ; privez-vous vous-même de quelque petite chose, si vous le pouvez ; & certes il est peu de personnes qui ne le puissent : peu de chose suffit à la vraie nécessité ; & après tout on ne sera pas plus rassasié pour une bagatelle, que la mortification peut sacrifier, mais que la gourmandise réclame. Et en général observez par mortification tout ce qui est prescrit en ceci par la bienséance : la civilité & la sobriété ne diffèrent que par les motifs. Je ne puis me dispenser de vous donner ici quelques autres avis, peut-être un peu déplacés, mais très-importans, & qui ne sont point étrangers à la paix intérieure, laquelle ne peut que souffrir beaucoup des excès dans ce genre qui reviennent tous les jours.

Ne pensez pas que la gourmandise ne trouve son compte que dans la délicatesse, & dans la variété des mets : elle se satisfait quelquefois mieux en usant des plus grossiers & des plus com-

* *Imit. Christ. liv. 4.*

muns, par goût, ſans contrainte & ſans meſure, dans une compagnie libre, & dans un repas ruſtique, qu'en mangeant des viandes les plus délicieuſes dans un feſtin ſomptueux & bien ordonné, mais au milieu d'une compagnie reſpectable qui gêne la diſſolution, tandis que les mets exquis irritent l'intempérance.

Obſervez toujours inviolablement cette grande maxime de ſaint Jérôme : Que votre appétit ne finiſſe point avec votre repas (*a*). La piété, encore plus que la médecine, vous défend toute réplétion : un eſtomac chargé de nourriture affoiblit bien plus la vigueur de l'ame que celle du corps (*b*). Un Ancien diſoit qu'on ne feroit jamais rien de grand dans ſa République, tandis qu'on y feroit deux bons repas par jour. Lorſque l'Egliſe ne vous en permet qu'un, c'eſt pour vous mortifier par le jeûne, & non pour vous appéſantir par l'excès : ce dernier dans un ſeul repas feroit de ce ſaint tems de pénitence & d'oraiſon,

(*a*) Sic edat, ut ſemper eſuriat. *Hieron. Ep. ad Lætam.*

(*b*) Quotidiano experimento probatur.... ciborum nimietate vigorem cordis hebetari ; ita ut delectatio edendi etiam corporum contraria ſit ſaluti. *Leo Magn. Serm.* 8. *de jejun.*

des jours d'intempérance & d'assoupissement. Saint Antoine défendoit à ses disciples de boire même de l'eau avec quelque excès, & saint François n'osoit pas en boire assez pour étancher sa soif. La nécessité & l'intempérance sont limitrophes; & les bornes qui les séparent, sont imperceptibles: il est comme impossible de ne point donner dans celle-ci, si l'on veut satisfaire à celle-là dans toute son étendue.

§. X.

IL est des occasions qui demandent une certaine activité, & dans lesquelles une froide tranquillité seroit une réserve ridicule. Vous ne devez pas être au-dehors, ni tout-à-fait même au-dedans, lorsque le feu prend à votre maison, tel que vous êtes en sortant de la sainte Table; ou lorsque vous recevez chez vous nombre d'amis, comme lorsque vous accompagnez un convoi funèbre. Soyez actif, ardent même quand il le faut, & autant qu'il le faut; mais soyez-le par réfléxion, & non par saillie. Que votre raison pique votre activité; mais loin de se laisser emporter à son ardeur, qu'elle la dirige toujours à son gré, & qu'il soit toujours en son pouvoir de

l'arrêter quand elle voudra. Soyez actif, comme l'eſt l'Apôtre S. Jean dans une occaſion bien capable d'intéreſſer ſon zèle, & de réveiller toute ſa ferveur. On lui apprend que le ſépulcre de Jéſus eſt ouvert & tout vuide, & qu'on ne trouve plus ſon corps : il part, il court, il vole pour s'en aſſûrer par lui-même : ſon agile jeuneſſe laiſſe derrière & aſſez loin ſaint Pierre déja vieux ; mais ſa raiſon tranquille l'arrête tout court à l'entrée du ſaint caveau, pour déférer au Prince des Apôtres l'honneur d'y entrer le premier : le déſir le plus légitime & le plus ardent ne lui donne pas un empreſſement capable de lui faire commettre l'incivilité la plus légère & la plus pardonnable.

CHAPITRE IX.

Détachement univerſel.

ARTICLE PREMIER.

Détachement des biens terreſtres & des plaiſirs ſenſibles.

§. I.

ON donneroit en vain des préceptes pour contenir l'activité, ſi l'on ne l'attaque dans ſa ſource. Ce qui

nous remplit de désirs inquiets, & toujours renaissans ; ce qui nous passionne dans toutes nos actions, même les plus louables en elles-mêmes, c'est notre intérêt secret ou même sensible, que nous ne discernons pas, ou que nous n'avons pas le courage de sacrifier. » Tous » désirent la paix, dit l'Auteur de l'Imi- » tation de Jésus-Christ (*a*) ; mais tous ne » prennent pas le véritable moyen de se » la procurer. Le moyen le plus propre » & le plus court est de ne s'attacher qu'à » Dieu seul, de ne désirer rien hors de » lui, & de n'avoir d'autre vuë dans » toutes ses actions, & dans tous ses » projets, que de le glorifier & de lui » plaire. L'homme ne se livre jamais à » un désir déréglé, qu'il ne se donne du » chagrin & de l'inquiétude, « dit encore le même Auteur, (*b*) que je cite souvent & que je citerai sur-tout dans ce Chapitre, parce qu'il semble n'avoir dans tout son Livre d'autre objet que la paix intérieure, ni en reconnoître presque d'autre moyen que le parfait détachement, qu'il tourne en mille manières, & qu'il ramène presque par-tout. » Le repos intérieur,

(*a*) *lib.* 3. *ch.* 25.

(*b*) *lib.* 3. *ch.* 6.

» dit-il, fut toujours inconnu à l'orgueil-
» leux & à l'avare : mais pour le pau-
» vre & l'humble d'esprit, ils jouissent
» d'une paix profonde. Celui qui n'est
» pas encore parfaitement mort à lui-
» même, est facilement tenté, & pres-
» que aussi-tôt vaincu par les plus pe-
» tites choses. Un homme encore foible
» dans la vie de l'esprit, & en qui celle
» des sens n'est pas bien éteinte, a
» beaucoup de peine à se dégager des
» désirs terrestres : aussi est-il souvent
» porté à l'indignation, lorsqu'on veut
» le priver de ce qu'il aime encore; &
» à la tristesse, lorsqu'il veut s'en pri-
» ver lui-même. S'accorde-t-il ce que
» son cœur désire ? Il se sent déchirer
» par les remors de sa conscience; parce
» qu'il a suivi sa passion, sans pouvoir
» trouver la paix qu'il souhaitoit. C'est
» donc en résistant à ses passions qu'on
» trouvera la paix du cœur, & non en
» se rendant esclave. Non, elle ne sera
» jamais pour l'homme sensuel & dis-
» sipé, mais pour celui qui est spirituel &
» fervent. «

§. II.

C'Est sans doute un grand effort du cœur humain que de s'élever ainsi au-
dessus

dessus de toutes les choses sensibles, & de se tenir comme en l'air entre le ciel & la terre : ou plutôt c'est un grand coup de la grace, que de faire mourir ainsi un homme vivant à toutes les choses par lesquelles il vit, ou pour lesquelles il semble vivre ; de le rendre parfaitement exempt de toutes les illusions qui séduisent les hommes ; & le mettre par l'esprit dans une telle élévation, qu'il ne désire ni ne craigne rien de ce monde, & qu'il soit au-dessus de toutes les vicissitudes humaines (*a*). Il n'y a que Dieu qui puisse élever ainsi une ame, & la maintenir dans cette élévation (*b*). Sans un secours tout particulier & une fidelle coopération à ce secours, elle rampera au-lieu de voler ; elle languira au-lieu de vivre & de se fortifier ; elle tournoyera dans le labyrinthe de ses imperfections, au-lieu d'avancer dans les routes de la vertu (*c*). Eût-elle les ailes de la colombe, que le Roi-Prophète demandoit, pour s'en-

(*a*) Magnum opus gratiæ, ut cum suis amoribus, & erroribus, & terroribus vincatur hic mundus. *Aug.*

(*b*) Ad hoc magna requiritur gratia, quæ animam levet. *Imit. Christi*, L. 4. *c.* 31.

(*c*) Diù parvus erit, & infrà jacebit. *Ibid.*

voler dans le sein de Dieu, qui est le centre de son repos ; tandis qu'elle restera attachée, ne fût ce que par un fil, elle ne fera que voltiger, que se débattre, que se tourmenter autour de ce qui la retiendra. Que son état sera digne de compassion ! Une bagatelle, un rien l'arrêtera, après qu'elle aura peut-être brisé des chaînes énormes ; mais ce rien lui fera un grand mal, en l'empêchant d'avancer dans la vertu : car il importe peu de quel objet on soit esclave, dès qu'on n'est pas libre. Il n'y a que la honte de plus à être vaincu dans de petits combats, après avoir terrassé des ennemis formidables. C'est le cas des vierges folles (*a*). Mais aussi, si cette ame a enfin le courage de rompre ces misérables liens, quel progrès ne fera-t-elle pas dans la voie de la perfection ! Elle fera plus de chemin & avec moins de peine par le parfait dégagement, qu'elle n'en a fait dans tout le tems qu'elle traînoit à grand force le poids de ses convoitises : rien ne retardera sa course, ni ne troublera sa paix. Qu'y a-t-il en effet de plus tranquille que

(*a*) Ideò etiam fatuas appellavit ; quia majori certamine superato, in faciliori totum perdiderunt. *Chrysost.*

l'œil simple, & de plus libre que le cœur qui ne désire rien sur la terre (*a*)?

§. III.

D'Où vient que les Saints ont fait de si grands progrès dans la vie intérieure & dans la paix du cœur? sinon de ce qu'ils ont d'abord renoncé à tout, & que leur ferveur n'a regardé que comme le premier pas dans la vertu, ce dénuement total, par lequel, hélas! notre lâcheté s'estimeroit heureuse de pouvoir finir. C'est maintenant que je commence d'être disciple de Jésus-Christ, ne désirant rien de ce qui peut tomber sous les sens, disoit saint Ignace Martyr (*b*). Peut-être que notre amour-propre, subtil à nous tromper, nous persuaderoit que c'est là une ferveur extraordinaire, plus propre à nous étonner & à nous humilier, qu'à nous instruire, si la sentence de Jésus-Christ n'y étoit formelle: » Quiconque ne renonce pas à » tout ce qu'il possède, ne peut être

(*a*) Quid simplici oculo quietius? quid liberius, nihil desiderante in terris? *Imit. Christ. L.* 3. *c.* 31.

(*b*) Nunc incipio Christi discipulus esse, nihil de his quæ videntur desiderans. *Ignatii Mart. Ep. ad Rom.*

» mon disciple « Si nous devons re-
» noncer par un entier dégagement du cœur à tout ce que nous possédons ; à plus forte raison devons-nous renoncer à ce que nous ne possédons pas, & par conséquent à tout. Jésus-Christ court comme un géant : il faut être libre & débarrassé pour le suivre. Ce seroit même lui manquer de respect, que de vouloir jouir à sa suite, de quelque superfluité ; tandis qu'il manque du nécessaire, jusqu'à n'avoir pas où reposer sa tête. Les Saints se sont dégagés de tout ; & c'est ce qui les a conduits rapidement à la contemplation, à l'union divine, & à la profonde paix qu'elles opèrent : & nous, nous sommes privés de ces grands biens, parce que nous tenons encore à la terre ; (*a*) & cela, non par l'empire du monde, ou par quelqu'autre chose de fort grand, si toutefois il est quelque chose de grand dans le monde ; mais peut-être, ô misère, ô honte du cœur humain ! par des attachemens mépriſables, que nous n'avons ni le courage de rompre, ni l'humilité de nous avouer.

(*a*) Ideò pauci inveniuntur contemplativi, quia pauci sciunt se à perituris creaturis ad plenum sequestrare. *Imit. Christi*, *L.* 3. *c.* 31.

§. I V.

QUelle ſource de regrets pour une ame à l'heure de la mort, de voir que pour n'avoir pas voulu ſe défaire de quelques amuſemens & de quelques bagatelles, elle a perdu la ſainteté (*a*), le parfait amour de Dieu, & un poids immenſe de gloire pour toute l'éternité ! De plus elle n'a fait que languir, & ſouffrir beaucoup, toute ſa vie, dans cet état partagé entre Dieu & la créature. En quittant tout, elle auroit trouvé tout : le renoncement à ſes petites cupidités lui auroit procuré les délices du ſaint repos & toutes les vertus qui l'accompagnent (*b*). Malheureuſement pour elle le mauvais exemple, le préjugé, peut-être même, hélas ! une autorité, utile quand elle con-

(*a*) Il eſt facile de comprendre que je ne parle là de la ſainteté que dans le ſens où on la prend communément, c'eſt-à-dire, pour la perfection de la juſtice, & nullement pour la juſtice eſſentielle & pour l'état de grace. Je n'ai jamais prétendu qu'on déchût de cet état pour de legères imperfections. Le poids immenſe de gloire qu'elles font perdre, n'eſt que celui qui répond à la perfection qu'on auroit pu acquerir, en renonçant aux amuſemens.

(*b*) Dimitte omnia, & invenies omnia : relinque cupidinem, & reperies requiem. *Imit. Chr. L. 3. c. 32.*

duit à la perfection, funeste quand elle en éloigne, ont balancé en elle la doctrine & les exemples des Saints : son mauvais penchant a déterminé son cœur ; & elle ne reconnoît son égarement, que quand il n'est plus tems d'y remédier.

§. V.

VOs secrets attachemens sont comme de certaines maladies lentes, qui sans vous faire mourir vous font souffrir beaucoup, &, pour ainsi dire, ne vous laissent pas vivre. Malade, inquiet & ridicule, *vous cherchez* du repos, vous tournant tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre ; murmurant sans cesse contre le lit sur lequel vous vous roulez, au lieu de vous en prendre à la fiévre qui vous dévore. *Versa & reversa :* (*Augustin.*) Tournez-vous & retournez-vous ; jamais il n'y aura de repos pour un cœur qui conserve, en ce qu'il a de terrestre, un levain de fermentation. Le duvet & le coton seront trop durs pour son infirmité ; *dura sunt omnia* : il n'y pourra trouver le repos qu'un homme sain trouve jusques parmi les ronces. Sainte Thérèse souffrit durant vingt années un si cruel tourment dans cet état de foiblesse & de langueur intérieure, qu'elle

étoit surprise dans la suite d'avoir pu le supporter un mois entier : & jamais elle ne put trouver de soulagement, qu'en se dépouillant entièrement du vieil homme (*a*). Dès qu'elle commença de pratiquer ce qu'elle a enseigné depuis, se regardant comme seule avec Dieu seul dans ce monde, elle éprouva dans le fond d'une paix toute divine, que Dieu tient lieu de tout à ceux qui pour lui plaire davantage se détachent de tout (*b*).

§. VI.

DEtachez-vous donc de toutes les choses sensibles, de vos biens, de vos emplois, de votre rang, de tout ce qui vous environne : renoncez aux plaisirs : privez-vous des commodités, autant que votre état peut le permettre : ne satisfaites à la nécessité qu'avec discernement, ne prenez de toutes les choses créées que le vrai besoin ; &, pour ainsi dire, n'y touchez que légèrement & en passant, comme Jonathas prend du miel du bout de sa lance, sans s'arrêter. Laissez aux gens du siècle leurs divertissemens, leurs affaires, leurs intrigues ; vains amuse-

(*a*) *Voyez le* Chap. 8. *de sa Vie.*

(*b*) Erit ipse omnia in omnibus, qui pro ipso omnia reliquerunt. *Bernard.*

mens pour une ame qui ſçait penſer : *dimitte vana vanis (a)*. Le royaume de Dieu eſt au-dedans de vous-même: que pouvez-vous ſouhaiter de plus ? Si vous en banniſſez tous les uſurpateurs, Dieu régnera tranquillement en vous, & vous jouirez en lui d'une paix profonde. Mais tandis que vous entretiendrez dans votre cœur deux puiſſans rivaux, l'amour de Dieu, & l'amour-propre, vous ſouffrirez les débats intérieurs & les douleurs de Rébecca (*b*). Si vous pouvez donner du repos à un malheureux appliqué à la torture, dans laquelle on le tire violemment en haut, tandis que des poids énormes l'attirent en bas, vous pourrez eſpérer de goûter la paix de l'ame dans un état où le Ciel vous attire & la terre vous retient.

§. VII.

NE vous ſouciez pas même de voir ce qu'il ne vous eſt pas permis d'avoir (*c*). Fermez aux objets extérieurs les avenuës de vos ſens. Une ame qui eſt toujours aux fenêtres, ne peut être recueillie & en paix. *Quid hîc circumſpicis, cùm iſte non ſit locus tuæ requietionis ? (Imit.*

(*a*) *Imit. Chriſti, Lib.* 1. *cap.* 20.
(*b*) Geneſ. 25. ℣. 22.
(*c*) Quid vis videre, quod non licet habere ? *Imit. Chriſti, Lib.* 1. *cap.* 20.

Christ. Etranger, passez votre chemin; regardez votre patrie, & hâtez-vous d'y arriver. S'il faut vous communiquer aux créatures, que ce soit à la porte de votre cœur, sans l'ouvrir, & comme à travers la grille. Dès que vous aurez suffisamment répondu, tirez le rideau, & oubliez tout. Rentrez tout seul dans votre cellule intérieure, si vous voulez y trouver du repos: vous ne serez pas éxempt des agitations du siècle, si vous vous occupez dans votre retraite, des frivolités dont il vous aura entretenu. La seule inutilité des pensées nuit beaucoup à la vie intérieure: l'oisiveté de l'ame est comme une rouille, qui en ternit tout l'éclat, & qui la détruit même beaucoup plus que l'action. Qui pourroit faire revenir ces tems heureux des anciens Solitaires, nous montreroit des hommes si recueillis en eux-mêmes, qu'*ils* pourroient compter toutes les pensées étrangères qui leur viendroient, & qu'ils les marqueroient en effet sur leurs tablettes, pour en rendre compte à leur Directeur. Une des marques des ames tiédes, dit saint Bonaventure, c'est qu'elles ne sentent point le mal que leur font les pensées inutiles.

Article II.

Détachement des amis.

Détachez-vous des amis de votre ancienne dissipation, qui la feroient bientôt revenir, & avec qui l'Epoux sacré ne veut point partager votre cœur. Sainte Thérèse fut long-tems retardée dans son avancement spirituel par un attachement trop naturel pour une amie, qui n'étoit pas selon Dieu. Ceux même qui sont les plus parfaits, ne vous conduiront à la perfection qu'autant que vous en serez détaché, jusqu'à vous en séparer sans peine & sans délai pour toute votre vie, au premier signe de la volonté de Dieu. Plus l'attachement à un ami paroît innocent, plus il faut s'en méfier. De même qu'il n'est rien de comparable à un bon ami, selon le Sage, * aussi rien ne vous sera si nuisible qu'un ami dissipé ou tiéde, qui ne connoîtra point votre attrait, ou qui voudra le gêner : vous ne sauriez conserver la paix avec lui & avec Dieu. Les entretiens avec les amis pieux sont utiles; mais ils peuvent faci-

* Amico fideli nulla est comparatio. *Eccli.* 6. ℣. 15.

lement dégénérer en amuſement & en diſſipation: ſouvent après avoir ranimé la ferveur dans le premier quart-d'heure, ils la refroidiſſent dans le ſecond, & l'éteignent dans le troiſième. Ecoutez ici le ſage Auteur de l'Imitation de Jéſus-Chriſt. * » Cherchez la retraite: aimez à » demeurer ſeul avec vous-même: ne déſirez la converſation de qui que ce ſoit. » Mais appliquez-vous plutôt à prier avec » ferveur, afin de vous conſerver dans la » componction du cœur & dans la pureté de la conſcience. Regardez comme un néant toutes les créatures: » car tandis que vous chercherez de la » conſolation en quelqu'une, vous ne » pourrez en goûter dans l'entretien avec » Dieu. Vous devez donc vous éloigner » de vos amis & de vos connoiſſances, » & vous interdire généralement toute » ſatisfaction naturelle. Un eſprit encore foible & infirme ne comprend pas » ce que c'eſt que d'avoir ainſi le cœur » dégagé de toutes choſes; & l'homme » animal ne connoît pas la liberté de » l'homme intérieur: cependant s'il veut » devenir véritablement ſpirituel, il faut » qu'il renonce tant à ſes proches qu'aux

* *Liv. 3. ch. 53.*

» étrangers. « On rapporte de ce pieux Auteur, que lorſqu'on vouloit l'engager dans de trop longs entretiens, il avoit accoutumé de dire : On m'attend dans ma cellule (*a*). On entendoit ſon langage, & on reſpectoit ſon attrait. Suivez le vôtre ; & rendez-vous à Dieu qui vous attend au fond de votre cœur.

ARTICLE III.

Détachement & oubli de tous les hommes.

ON ſe plaint ſouvent des diſtractions & des troubles qu'on ſouffre dans la compagnie des hommes. J'avoue que c'eſt avec raiſon, puiſque les Saints même s'en ſont plaints : & à leur exemple il faut fuir la compagnie autant qu'on le peut. Mais il faut avouer auſſi que les hommes ne nous détournent ſi fort, que parce que nous ſommes nous-mêmes trop hommes, & que nous ne voyons en eux que des hommes. Si, tels que l'aveugle à demi-éclairé de l'Evangile, nous ne les regardions que comme des arbres qui ſe remuent ; (*b*)

(*a*) Eſt qui me expectet in cellulâ.

(*b*) Video homines velut arbores ambulantes. *Marc.* 8. ℣. 24.

nous ne ſerions gueres plus diſtraits au milieu du tumulte d'une grande ville, que parmi l'agitation d'une vaſte forêt. Que ces machines ſoient mues tantôt dans un ſens, tantôt dans un autre; qu'elles ſoient près ou loin de vous; qu'elles aient des yeux ou non: que vous importe? ne cherchez pas leurs regards, mais auſſi ne les craignez pas, & ne faites pas plus de cas de leur langue que de leurs yeux. » Si vous vivez en homme ſpirituel & » intérieur, vous prendrez peu garde » à des paroles qui volent, & qui n'ont » rien de ſolide; & vous ne ferez point » dépendre votre paix des diſcours des » hommes, qui ne mettent ni ne chan- » gent rien en vous *. « Leur eſtime ne vous rend pas meilleur, ni leur mépris plus mauvais: leurs louanges ni leurs blâmes ne font pas que vous les méritiez.

Ayez une bonne idée de tout le monde, ſans vous en beaucoup occuper: excuſez leurs fautes, ſans beaucoup raiſonner: eſtimez leur vertu, ſans trop ſubtiliſer: préférez-les tous à vous, ſans trop vous comparer; c'eſt le moyen d'éviter une infinité de tentations. Préſentez-vous ſeul devant Dieu ſeul, & vous n'y trou-

* *Imit. Chriſti, Liv. 3. chap. 28.*

verez que recueillement, qu'humilité, que charité. Il y a souvent du danger, & plus souvent encore de l'inutilité à juger de soi par comparaison avec les autres. Quoi qu'il en soit d'eux, vous êtes toujours le même : s'ils sont tous des Saints, vous n'en êtes pas plus méchant ; & fussent-ils tous des méchans, vous n'en seriez pas plus juste. Nous ne sommes véritablement que ce que nous sommes par rapport à Dieu, disoit saint François. On s'unit à ce Dieu, à mesure qu'on oublie les créatures. Pour trouver l'Epoux céleste, il faut laisser après soi, non-seulement ceux qui dans la ville sont plongés dans le sommeil, mais encore ceux qui veillent à sa garde. *

ARTICLE IV.

Détachement de soi-même.

§. I.

APrès vous être détaché de tout ce qui vous environne, de tout ce qui pique la curiosité, de tout ce qui flatte la vanité, de tout ce qui entretient la mollesse, des inutilités qui vous amu-

* Cant. des Cant. 3.

sent, des affaires qui vous distraient, des amis qui vous gênent, des hommes qui vous dissipent, & enfin de tout ce qui n'est point pour vous d'une providence reconnue ; détachez-vous sur-tout de vous-même, & sçachez qu'il n'est rien au monde, dont vous deviez vous défier davantage (*a*) ; parce que rien n'est aussi près de vous, ni aussi dangereux pour vous ; & que dans le fond le renoncement aux choses extérieures n'est si nécessaire, que parce qu'elles servent d'aliment à l'amour de vous-même. Si vous pouviez une fois vous délivrer de ce ver intérieur, qui vous agite au-dedans, & qui vous donne une faim insatiable des choses du dehors, vous jouiriez d'une paix profonde & d'une tranquillité inaltérable (*b*). Le malheur des hommes & la cause de leur peu de progrès dans les voies de la paix, c'est qu'au lieu de sortir entièrement d'eux-mêmes, ils restent toujours enveloppés

(*a*) Oportet eum à nemine magis cavere, quam à seipso. *Imit. Christi*, L. 3. c. 53.

(*b*) Ex hoc vitio quòd homo seipsum nimis inordinatè diligit, penè totum pendet quidquid radicaliter vincendum est : quo devicto & subacto malo, pax magna & tranquillitas erit continuò. *Imit. Christ.* L. 3. c. 53.

& enlacés dans les plis & replis de l'amour-propre * : car celui qui veut marcher délibérement dans ces voies toutes saintes, doit mortifier toutes ses affections déréglées, & ne tenir à aucune créature par les liens de la cupidité.

§. II.

REnoncez donc à vos goûts, à vos humeurs, à votre volonté propre, à cette complaisance en vous-même, qui s'admire en tout jusques dans le désir & la résolution de s'oublier ; à cet amour-propre délicat, qui affecte toujours le merveilleux & le singulier, qu'une conduite commune désespère, & qui veut exceller & l'emporter sur les autres jusques dans l'austérité & dans l'humiliation : à cet intérêt humain, qui cherche à se placer dans tout ce qu'il dit, & à se retrouver dans tout ce qu'il fait ; & qui seroit peut-être sans force & sans action, s'il étoit assuré de n'avoir

* In se implicati remanent, nec suprà se in spiritu elevari possunt. Qui autem liberè mecum ambulare desiderat, necesse est ut omnes pravas & inordinatas affectiones suas mortificet, atque nulli creaturæ, privato amore, concupiscenter inhæreat. *Imit. Christi. Ibid.*

que Dieu seul pour témoin & pour récompense : à cette prudence de la chair, qui est ennemie de Dieu, & qui anéantit la sage folie de la croix : à cette manière de penser fine & délicate qui subtilise en tout, & qui subsiste jusques dans une profession ouverte de piété, au mépris de la simplicité qui en fait le principal caractère : à ce goût fastueux d'ordre & d'arrangement, dont on est quelquefois plus entêté dans la retraite & dans la dévotion, que dans la magnificence du luxe & dans la vanité du siècle : à cette bonne idée de votre façon de penser, qui fait que les pensées des autres vous trouvent toujours prévenu : à cette finesse dans le commerce, même entre des personnes de piété ; vraie politique, que les gens un peu droits détestent jusques dans les mondains. Enfin renoncez à tout ce qui vous éloigne de Dieu, à mesure qu'il vous ramène à vous-même. Vous trouverez la paix intérieure dans le renoncement aux choses du dehors, & vous trouverez la source même de cette paix dans l'union avec Dieu, où vous conduit le renoncement à vous-même. *

* Fili, quantùm à te vales exire, tantùm in me poteris transire. *Imit. Christi.*

§. III.

UNe chose dont les personnes même vertueuses ne sont pas toujours assez détachées, c'est leur santé; & l'amour-propre ne manque pas de beaux prétextes pour justifier le soin excessif qu'elles en prennent. Si vous écoutez ce séducteur familier, vous n'aurez jamais un moment de repos : vous craindrez toujours, ou de ruiner votre santé, ou de ne vous donner pas assez de soins pour la rétablir, ou de vous en donner d'inutiles, ou de ne vous donner pas précisément ceux qu'il faut. Les veilles vous échaufferont, les jeûnes vous affoibliront, l'oraison vous épuisera : il faudra souvent réparer vos forces pour mieux servir Dieu, comme si le service de Dieu ne demandoit pas le sacrifice même de vos forces : & ce beau zèle pour vous mettre en état de pratiquer la vertu, fera que vous ne la pratiquerez jamais.

Vous êtes sans cesse à réfléchir sur ce qui convient à votre santé, ou sur ce qui lui est contraire ? Hé ! vous êtes-

Sicut nihil foris concupiscere, pacem internam facit; sic se interiùs relinquere, Deo conjungit. *Imit. Christ. L. 3. c. 56.*

vous donc mis au service de Dieu, pour devenir bon Médecin par le discernement de ce qui est inutile au corps, ou pour devenir bon Chrétien par la pratique de ce qui sanctifie l'ame? Qu'importe que les exercices de celle-ci affoiblissent celui-là qui n'est fait que pour elle? Faut-il la force d'un Athlète, pour emporter le Ciel? Ou faut il de l'embonpoint pour servir Dieu, comme pour servir les Rois de Babylone? Juif timide & sensuel, allez bâtir des maisons commodes, planter des vignes délicieuses, vous livrer à l'oisiveté & aux plaisirs domestiques: vous n'êtes pas propre à cette guerre sainte, sans laquel le on ne peut avoir la paix. * Point d'excès dans les austérités, mais encore moins d e timidité & de molleſſe. L'attrait & le Directeur doivent régler vos pratiques; & le zèle, plus que le régime, doit régler votre fidélité. Ayez toujours pour maxime que la vie la plus courte, si elle est fervente, vaut mieux que la plus longue tiédeur.

* Deuteron. 20. I. Machab. 3.

Article V.

Détachement des moyens de vertu.

Ne ſoyez pas eſclave des ſecours & des moyens que Dieu vous donne pour pratiquer la vertu ; puiſqu'il ſaura bien en ſubſtituer d'autres, ſi ceux-là vous manquent ; & qu'après tout, ce n'eſt pas pour vous y attacher qu'il vous les donne, mais pour vous conduire à l'union avec lui ſeul. Imitez S. Serapion le Syndonite, qui, après avoir donné aux pauvres juſqu'à ſes habits, leur donne enfin le Livre des Evangiles, d'où il prenoit le ſujet de ſes méditations qui le conſoloient de la perte de tout le reſte, & s'écrie plein d'une conſolation encore plus pure : J'ai tout quitté, même le Livre qui m'a appris à tout quitter. Détachez-vous ainſi de tout moyen particulier de vertu, pour ne plus tenir qu'à la vertu même. Les exercices ſpirituels, les pratiques de mortification, la retraite, le Directeur, ne ſont des moyens de perfection, qu'autant qu'on n'y tient pas. Ce dernier vous dit pour lui & pour tout le reſte, comme ſaint François de Sales à une perſonne

qu'il dirigeoit : Seroit-il possible que je vous fusse un objet d'attachement, moi qui ne vous suis utile qu'autant que je vous conduis au détachement de tout objet créé ? Vous ne serez jamais si riche que quand vous ne le serez que de dépouillement & de pauvreté, comme on l'a dit d'un grand Saint. *vir ditissimæ paupertatis :* & vous ne serez jamais si tranquille & si content, que quand vous embrasserez nud la croix toute nue (*a*). Car il n'y a point d'autre voie pour arriver à la véritable paix intérieure, que celle de la croix & d'une mortification totale & continuelle (*b*).

ARTICLE VI.

Détachement des consolations de la vertu.

LE goût & le plaisir que l'on ressent à servir Dieu, est la derniere chose dont on se détache, & il est même rare qu'on s'en détache tout-à-fait. Soit une

(*a*) Nudam crucem nudus amplectar. *Hieron.*

(*b*) Non est alia via.... ad veram internam pacem nisi via sanctæ crucis & quotidianæ mortificationis. *Imit. Christi*, *L.* 2. *c.* 12.

espèce de sensualité rafinée, qui veut goûter les plaisirs de l'ame, si elle renonce à ceux du corps : soit erreur, qui prend ces goûts de la vertu pour la vertu même, ou qui du moins les regarde comme une forte preuve qu'on la possède, puisqu'on en fait les actions avec tant de facilité & de plaisir ; nous croyons avoir suffisamment dévoilé cette illusion, en traitant des moyens d'acquérir la paix. Si donc vous trouvez beaucoup de goût à pratiquer la vertu, ne vous en élevez pas en vous-même, puisque vous n'êtes pas pour cela meilleur : & si vous n'y trouvez que du dégoût & de la répugnance, ne vous en affligez pas, puisque vous n'en êtes pas plus mauvais. Si le Seigneur vous console par sa présence, ne vous livrez pas à une joie excessive, puisqu'il pourra bientôt s'éloigner : & quand il s'éloignera, ne vous abandonnez pas à la tristesse, puisqu'il pourra bientôt revenir ; & jamais ne fondez votre paix sur des gouts sujets à tant d'alternatives, mais sur la croix qui ne peut jamais vous manquer.

Ne vous attendez qu'à souffrir beaucoup, & de toutes les manières ; & vous ne serez jamais troublé, ou vous le se-

lez bien peu, & pour peu de tems (*a*). Si, lorsque Dieu retirera de vous ses consolations, bien loin d'en murmurer, d'en gémir, vous adorez sa conduite & vous vous offrez à souffrir toujours davantage, vous voilà dans le grand & droit chemin de la paix (*b*). Et si enfin vous en venez jusqu'à l'oubli total & au parfait mépris de vous-même, sachez que vous jouirez alors de la plus profonde paix qu'on puisse goûter dans ce misérable exil (*c*).

Article VII.

Détachement de la vertu même en un certain sens.

Ce n'est pas encore assez de vous être détaché des moyens particuliers de vertu, & des consolations sensibles

(*a*) In multâ patientiâ erit pax tua. *Imit. Christ. L. 3. c. 25.*

(*b*) Si fueris tam fortis & longanimis in spe, ut subtractâ interiori consolatione, etiam ad ampliora sustinenda cor tuum præparaveris, nec te justificaveris, . . . sed me in omnibus dispositionibus . . . sanctum laudaveris, tunc in verâ & rectâ viâ pacis ambulas. *Imit. Christi, ibid.*

(*c*) Quòd si ad plenum tuî ipsius contemp-

qu'on goûte quelquefois dans sa pratique ; si vous ne vous détachez encore de la vertu même, non par indifférence, ou par dépouillement réel, mais par désappropriation, & par une continuelle dépendance de la volonté de Dieu. Reconnoissez, mais sincérement, & non par une idée superficielle de votre esprit, mais par un sentiment intime de votre cœur, que ce que vous en avez, vous le devez à la miséricorde divine, & non pas seulement ou principalement à vos soins, & à vos travaux, quoique vous vous en soyez donné beaucoup pour l'acquérir, & que vous ne deviez jamais vous relâcher à cet égard. Ne vous en attribuez pas plus que vous n'en avez : rabattez même toujours beaucoup de l'idée que votre amour-propre vous en donne ; & voyez sa médiocrité sans dépit, & l'éminence de celle d'autrui sans envie. Ne soyez pas jaloux de la conservation de celle que vous avez acquise avec le secours de Dieu, jusqu'à refuser de l'exposer pour son service. Quoique l'Epouse ait lavé ses pieds, elle ne doit

---

tum perveneris ; scito quòd tunc abundantiâ pacis perfrueris, secundùm possibilitatem tui incolatûs. *Imit. Christ. ibid.*

pas

pas craindre de les poſer à terre, pour aller où l'Epoux l'appelle (*a*) Laiſſez à Dieu le ſoin de conſerver, avec votre coopération, ce qu'il y a opéré de même, & faites ſans héſiter tout ce qu'il demande de vous : voilà la véritable abnégation (*b*).

ARTICLE VIII.

Ne croire pas être parvenu à ce détachement parfait, mais travailler continuellement à ſe détacher toujours davantage.

§. I.

NE vivre jamais pour ſoi, ſe perdre entièrement de vuë, ſe ſervir des créatures, ſans s'y arrêter; les fouler toutes aux pieds, pour s'élever à Dieu; les oublier toutes, tandis qu'elles entrent en nous par tous nos ſens, pour ne s'occuper que de Dieu qu'aucun ſens ne peut atteindre; écouter continuellement ſa voix au fond de ſon cœur; ne vouloir que lui pour témoin de ſes

(*a*) Cant. des Cant. 5.

(*b*) Volo te addiſcere perfectam abnegationem tuî in voluntate meâ, ſine contradictione & querelâ. *Imit. Chriſti, L. 3. c. 56.*

œuvres, & pour juge de ſes intentions; ſe regarder enfin comme ſeul avec lui ſeul dans ce monde : que cet état eſt ſublime ! & que nous devons bien peu nous flatter d'y être parvenus, ou de pouvoir y parvenir avec des graces communes & par des efforts ordinaires ! Auſſi lâches que préſomptueux, nous ne faiſons preſque rien de ce que nous croyons pouvoir faire, & ſouvent nous penſons avoir tout fait, lorſqu'à peine nous avons commencé, ou que nous en avons eu l'idée & formé le deſſein. Mais ſi l'on ſe plaint que la ſainteté & les miracles ſont fort rares aujourd'hui, on doit ſavoir que le parfait détachement ne l'eſt pas moins.

» Qui trouvera ce véritable pauvre » d'eſprit, dégagé de l'amour de tou» tes les créatures ? C'eſt un tréſor qu'il » faudroit aller chercher au bout du » monde. « *

Où trouver en effet ces ames fortes, qui dans tous les momens s'élèvent au-deſſus de tout ce qui les environne, & au-deſſus d'elles-mêmes ; renoncent aux plaiſirs des ſens, ſe privent des commodités de la vie, & uſent de ce monde

* *Imit. Chriſti, L.* 2. *c.* 11.

comme n'en usant pas ? Qu'il est rare de trouver de ces athlètes parfaitement dépouillés, sur lesquels le monde, la chair, & toutes les puissances de l'enfer n'ont aucune prise pour les renverser, ni pour les ébranler ! Ce sont aujourd'hui autant de miracles que ces Anges terrestres, ou ces hommes célestes, qui, cachés en Dieu comme dans une solitude inaccessible à toutes les créatures, jouissent sans cesse de lui, & représentent aux yeux du monde la vie des Bienheureux, si néanmoins le monde indigne de les posséder n'étoit pas aussi incapable de discerner une si haute perfection & un si grand bonheur.

§. II.

COurage donc, ame fidelle, ce n'est pas à une triste & honteuse pauvreté qu'on vous exhorte, mais à un dégagement noble & délicieux. Vos attachemens font votre esclavage, & votre esclavage ne peut faire que votre malheur. Si on vous demande tout pour cette perle Evangélique, c'est qu'elle vaut elle seule plus que tout le reste. Toutes les richesses de la terre, tous les honneurs du monde, tous les plaisirs du corps, tout l'éclat des talens, ne sont auprès

d'elle que de l'ordure, du limon, & des amuſemens puériles; & même preſque tous les autres biens ſpirituels, les pratiques de piété, les auſtérités corporelles, les autres vertus morales ne ſont pas comparables à ce renoncement parfait & tout Apoſtolique, dont ſaint Pierre oſe bien demander au Sauveur quelle pourra être la récompenſe; à quoi ce bon Maître répond par la promeſſe d'une place, non-ſeulement parmi les Saints, mais parmi les Juges même des Saints (*a*).

On vous appelle à une vertu ſublime? ne craignez rien: elle n'a pas moins de ſûreté que d'élévation: ou plutôt, hors d'elle il n'y a aucune véritable aſſurance, mais des agitations continuelles, & de fréquens dangers. Tandis que notre amour-propre ſe répand ſur une infinité d'objets, comme par autant de branches, nous ſommes le jouet de tous les vents du ſiécle. *Præcidite ramos ejus.* (*b*) Otez tout ce branchage orgueilleux, & vous jouirez de l'immobilité au milieu des plus violens orages.

§. III.

NE regarder que Dieu, c'eſt une vie angélique: ne regarder que les créatu-

(*a*) *Matth.* 19. ℣. 28. (*b*) *Dan.* 4. ℣. 11.

res, c'eſt une vie animale : ne regarder que ſoi-même, c'eſt une vie diabolique. Choiſiſſez. La délibération vous fait horreur. Le mélange de choſes ſi oppoſées pourroit-il ne pas vous en faire? Craindriez-vous d'être trop à Dieu qui veut être tout à vous, ſi vous voulez être tout à lui? Si vous ſaviez combien par cet entier renoncement vous ſerez agréable à ſa divine Majeſté, terrible aux Démons, édifiant pour le prochain; combien votre vie ſera heureuſe, & votre mort tranquille; combien vous vous épargnerez de tentations, & vous pratiquerez de vertus; combien vous abbrégerez votre purgatoire, & vous enrichirez votre couronne; on ne vous verroit pas diſputer ainſi pour une bagatelle entre la grace & la cupidité. Car, je le dis encore, & encore je crains de ne le pas dire aſſez; c'eſt ſouvent un rien qui nous arrête, après que nous avons renoncé aux grands objets. Le Solitaire tient quelquefois plus à un vil animal domeſtique, qu'un grand Pape à toute la gloire & à toute l'opulence du ſouverain Pontificat. L'amour-propre ſait bien changer d'objet, ſans changer lui-même : il ſe retranche & ſe renferme tout entier dans un coin du cœur :

il se rapetisse sans se mutiler : il sait souffrir le besoin, & vivre de peu dans sa retraite, en attendant le moment favorable de regagner le terrein, & de se remettre dans l'abondance.

Vous n'avancerez votre édifice intérieur, qu'à proportion de votre dépouillement : quand il ne vous restera plus rien, vous y mettrez le comble. Pour les édifices matériels, il faut de grands préparatifs & beaucoup de dépense ; pour celui-ci, la pauvreté & le dénuement en sont les matériaux ; la confiance en Dieu & sa grace avec notre coopération les mettent en œuvre. Celui qui, avant de commencer, ne se propose pas un dépouillement total, ou qui ensuite n'a pas le courage de l'éxécuter, ne fait, dit le Sauveur, qu'un ouvrage imparfait & ridicule, qui lui attire la dérision & le mépris. * Essayez-vous donc sur tout, ne vous dissimulez rien, ne vous passez rien. Le plus petit détail n'est pas devant Dieu d'un petit mérite : il n'est désagréa-

* Quis . . . volens ædificare turrim, non priùs sedens computat sumptus ; ne posteaquàm posuerit fundamentum, & non potuerit perficere, omnes qui vident incipiant illudere ei. Sic ergò omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, &c. *Luc.* 14.

ble qu'à l'orgueil qui ne veut que de grands objets, & à l'amour-propre qui craint d'être découvert dans les plus petits. Veillez sans cesse, pour empêcher que ce dernier ne vous dérobe une partie de votre sacrifice : mais priez encore plus, pour éviter ses surprises, & pour résister à ses violences : car quoique toute sagesse vienne de Dieu, le parfait dénuement est singulièrement un ouvrage de la prière & de la grace.

Prière pour demander à Dieu le parfait détachement.

SEigneur, vous demandez de moi le détachement total des créatures, afin que vous puissiez prendre une possession entière & paisible de mon cœur : j'en reconnois la nécessité, je vous en offre le désir, je vous en demande la pratique. Enseveli dans le limon des choses terrestres, où j'enfonce d'un côté, tandis que je me dégage de l'autre, comment pourrois-je en sortir par mes seuls efforts ? Pieds & mains liés, comment pourrois-je me délier moi-même ? Venez donc à mon aide, ô mon Dieu, & hâtez-vous de me secourir. Brisez mes

liens, & je vous offrirai un véritable sacrifice de louange ; car c'est l'ame parfaitement détachée qui vous loue dignement : elle fait voir que toutes les créatures ne sont rien devant vous ; puisqu'elle les abandonne toutes, non-seulement pour n'être pas entièrement abandonnée de vous, mais encore pour vous plaire davantage. Que mes besoins vous touchent ; que votre présence me console ; que votre grace me délivre ; que le reste de mes attachemens excite votre compassion, au-lieu d'irriter votre colère. Eloignez de moi tout ce qui m'éloigne de vous. Entrez en maître dans mon cœur ; & faites-vous vous-même justice de tous les usurpateurs, qui veulent vous en disputer la possession, ou la partager avec vous. *Ure, seca, non parcas :* Brûlez, coupez, consumez sans miséricorde, ou plutôt par une grande miséricorde, tout ce qui choque vos regards sur cet indigne serviteur, ou qui empêche son union avec votre sainteté infinie. Que je n'aime désormais que vous seul : que je ne cherche, ou que je ne trouve que vous seul, quelque part que me conduisent mes devoirs, ou de quelque côté que se tourne mon inconstance. Hélas ! pour-

riez-vous jamais me paroître borné, & ne pas me suffire ? Et pourrois-je être si insensé, que de demander des néants, pour achever de remplir le vuide que votre Majesté infinie me sembleroit laisser dans l'étroite capacité de mon cœur ? Anathême à toute ame qui n'aime pas le Seigneur : & malheur, trouble, remors, inquiétude toujours dans ce monde, & long-tems dans l'autre, à celle qui en l'aimant veut encore aimer quelqu'autre chose. Qu'y a-t-il pour moi que vous seul dans le Ciel ? Et que puis-je désirer que vous sur la terre ? Mon cœur n'est fait que pour vous seul : & si vous lui offrez les créatures, ce n'est que comme des dégrés pour élever sa foiblesse, & non comme des objets à partager son amour. Vous, mon Dieu, voulez être son unique partage : & je vous prie, je *vous conjure par Jésus-Christ*, par vous-même, de faire que je n'en aie point d'autre pour le tems, ni pour l'éternité.

CHAPITRE X.

Liberté intérieure opposée à l'esprit de contrainte.

§. I.

SI la ferveur est nécessaire, la liberté intérieure l'est davantage : la contrainte qui détruit celle-ci, même pour entretenir celle-là, n'est qu'une source de troubles & une pure illusion. Rien de si tranquille, de si susceptible des mouvemens de la grace, de si prompt à les seconder, qu'une ame uniquement attachée à la volonté de Dieu, qui, bien-loin de nous gêner intérieurement, & de nous rendre esclaves, nous conduit à la liberté des enfans. Cette ame est douce, simple, modeste, pliante, sociable, unie, toujours disposée à l'oraison. Mais dans la contrainte, nous sommes roides, inflexibles, chagrins, pleins de hauteur, dévots par système & par méthode, plutôt que par grace & par fidélité. Comme la liberté vient de notre application unique à la volonté de Dieu, & de son amour qui nous conduit ; la contrainte vient de l'atta-

chement à notre volonté, & de l'amour-propre qui nous égare. C'eſt ce qui nous donne cet arrangement invariable, ce maintien forcé, cette meſure dans les mouvemens, que j'appellerois preſque une dévotion cadencée ; ces manières compoſées, précieuſes, gênées, puériles, & tout-à-fait vaines, qui déplaiſent à Dieu, & qui n'édifient pas beaucoup le prochain, lorſqu'elles viennent à ſe rendre ſenſibles. C'eſt l'illuſion ordinaire des jeunes dévots, ſi entêtés de cette œconomie intérieure & extérieure, qu'ils ſe révoltent contre ce qui la dérange le moins du monde, & qu'ils ſont prêts alors de tout abandonner, comme s'ils perdoient tout avec elle. Et parce qu'elle ſouffre des atteintes continuelles au-dedans & au-dehors, ils ne poſſedent jamais la paix. S. François de Sales peint d'après nature cet eſprit de contrainte. *

§. II.

ON vous interrompt fréquemment ? On vous force de laiſſer, de différer, de ſuſpendre vos éxercices ? votre règle de conduite vous échape à tout moment ? Ici des affaires, là des bienſéances, par-tout des aſſujettiſſemens &

* *Lettre* 1. *L.* 2.

des distractions ? C'en est fait de votre paix intérieure, si vous la faites dépendre des exercices de votre piété : vous la conserverez parmi ces mouvemens, si elle a pour fondement la liberté de votre ame. Qu'on aille & qu'on vienne autour de vous ; qu'on vous pousse & qu'on vous repousse ; qu'on vous tourne en tout sens : si vous êtes fidèle, sans être esclave, vous ne perdrez que la contrainte dans toutes ces agitations ; vous y gagnerez la liberté de l'ame, & le repos intérieur sera le fruit de cette liberté. A force d'être froissé, vous deviendrez souple : vous aurez la paix, au milieu de ces troubles extérieurs : poursuivie sans relâche au-dehors, elle se renfermera dans le fond de votre ame. A l'homme purifié, vuide des créatures, & désabusé de lui-même, il ne faut que de l'ordre, de la retraite & du silence : c'est ce qui lui est ordinairement nécessaire, quoiqu'il sache s'en passer. A celui qui n'est pas encore mort à lui-même, l'importun est plus utile que l'homme discret ; le dérangement involontaire, plus que l'ordre symétrisé ; & un Directeur qui sait être austère, plus que celui qui ne connoît que la douceur. A une terre toute préparée,

il ne faut plus que de bon grain : à celle qui n'a pas encore eu ſes façons, il faut le ſoc & la herſe.

§. III.

VOus vous êtes trop livré à votre ferveur, & vous en êtes affoibli & gêné : vous êtes entré dans les celliers, peut-être de votre naturel, plutôt que de l'Epoux ; & vous vous y êtes livré à toute votre avidité. Vous avez trouvé du miel, vous en avez mangé avec excès ; & il vous donne des nauſées (*a*) : ce raſſaſiement vous fait perdre le repos de l'ame (*b*) ; vous n'avez plus cette agilité d'ame, cette liberté d'eſprit, cette délicateſſe de ſentiment, qui vous rendoit prompt à tout, & ſuſceptible des moindres impreſſions de la grace. Vous n'êtes pas ſans mouvement, vous n'en avez peut-être que trop ; mais il eſt impétueux & forcé, & incapable de céder à un autre mouvement plus doux & plus pur. Sortez promenez-vous ; faites un peu d'exer-

(*a*) Mel inveniſti ; comede quod ſufficit tibi, ne fortè ſatiatus evomas illud. *Prov.* 4 ℣. 16.

(*b*) Saturitas divitis non ſinit eum dormire. *Eccleſ.* 5. ℣. 11.

cice, pour digérer cette plénitude ; & n'oubliez pas à l'avenir que la paix intérieure ne se conserve que dans la sobriété. La sérénité de l'ame est préférable aux goûts de la ferveur. L'Epoux invite l'Epouse à la douceur du printems, & non aux feux de la canicule (*a*). Le vin qu'il donne, est tempéré (*b*) : & quand il fait boire jusqu'à la sainte yvresse, elle ne produit que le doux repos de l'ame & le tranquille mouvement du cœur. (*c*)

CHAPITRE XI.

Fidélité à suivre l'attrait intérieur.

§. I.

ON n'aura jamais de véritable paix, tant qu'on résistera à Dieu : & malheur à qui trouveroit quelque tran-

(*a*) Propera & veni... Jam enim hiems transiit, flores apparuerunt, vox turturis audita est, ficus protulit grossos suos : vineæ florentes dederunt odorem suum. *Cantic. Cant.* 2.

(*b*) Bibite vinum quod miscui vobis. *Prov.* 9. ℣. 5.

(*c*) Bibite, & inebriamini, charissimi. Ego dormio, & cor meum vigilat. *Cant. Cant.* 5.

quillité, dans cette opposition à ce que Dieu demande de lui ; puisque ne cédant pas à l'impression de l'Esprit Saint ce seroit l'Esprit Saint qui céderoit a sa résistance. Et quel malheur n'est-ce pas que Dieu nous traite comme ces nations, auſquelles il ne manifeste plus la sainteté de ses voies & les desseins de sa sagesse ! Allez donc, comme les animaux mystérieux d'Ezéchiel, par-tout où le mouvement de l'esprit de Dieu vous porte (*a*) ; & comme eux, marchez toujours devant vous, sans demander où il vous mène, & sans revenir sur vos pas (*b*). Vous craindrez souvent qu'il ne vous conduise trop loin : mais lorsque le mouvement est conforme aux maximes de la perfection ; & qu'il n'est point opposé aux règles de la prudence, & qu'au contraire la crainte qui vous retient est favorable à l'indolence, à l'amour-propre, ou à la cupidité, il est facile de reconnoître de quel principe part cette incertitude ; & le seul doute

(*a*) Ubi erat impetus spiritûs, illùc gradiebantur. *Ezech.* 1. ℣. 12.

(*b*) Unumquodque eorum coram facie suâ ambulabat ; nec revertebantur cùm ambularent. *Ibid.*

doit vous déterminer. Ne regardez point les autres : l'Esprit de Dieu souffle où il veut : personne ne voit ce qui se passe, & ce que Dieu opère dans le cœur de l'homme, que l'esprit de l'homme même. Et après tout, quels que puissent être les desseins de Dieu sur les autres, & leur manière d'y répondre, vous serez toujours comptable des mouvemens de sa grace ; & il vous sera dur & funeste de regimber contre son aiguillon qui vous piquera sans cesse. * Mais parce que la paresse & le Démon vous font souvent craindre, lorsqu'il n'y a aucun sujet de crainte, voici les marques auxquelles vous pourrez discerner le véritable attrait d'avec le faux.

§. II.

1°. LE véritable attrait respecte les Loix & les Supérieurs qui les ont faites : le faux au contraire se préfére aux Loix, & regarde en pitié ceux de qui elles sont émanées. 2°. Le véritable attrait veut toujours obéir, tant que la conscience n'y est point intéressée ; & laisse à Dieu le soin de faire ce qu'il ne peut

* Durum est tibi contrà stimulum calcitrare. *Act.* 26. ℣. 14.

faire lui-même, ſans réſiſter à une autorité légitime : le faux, ou n'obéit pas, ou n'obéit qu'au-dehors, & en murmurant, & en regardant l'obéiſſance, non comme une ſainte ſubordination qu'il doit reſpecter, mais comme une dure tyrannie dont il cherche à ſecouer le joug avec quelque bienſéance. 3°. Le véritable attrait ne veut qu'une conduite ordinaire, mais il veut la perfection de cette conduite : le faux affecte toujours la ſingularité, & va tracer au loin un plan de perfection, tandis qu'il néglige celle de ſon état. 4°. Le véritable attrait veut temporiſer & conſulter, non pour réſiſter à Dieu, mais pour éprouver les eſprits : le faux veut tout précipiter, & ne veut prendre conſeil de perſonne, ou n'en prend que de ceux qui adoptent toutes ſes idées. 5°. Le véritable attrait veut prier, & prier beaucoup, & prier avec une parfaite ſoumiſſion aux ordres du Seigneur : le faux ou ne prie point, ou prie avec une diſpoſition toute décidée, & ſe contente d'une courte prière, où il cherche plutôt un prétexte à ſon entêtement, qu'une règle à ſa conduite. 6°. Le véritable attrait eſt conſtant & uniforme, & s'affermit avec le tems : le faux eſt peu

ferme & peu égal, & se dissipe insensiblement de lui-même. 7°. Le véritable attrait porte à l'humilité, à la patience, à la douceur : le faux est impérieux, turbulent, & plein d'amertume, 8°. Le véritable attrait nous met intérieurement en silence & en paix : le faux nous trouble & nous fatigue. 9o. Le veritable attrait nous donne des idées claires & des images nettes des choses qu'il nous propose, & de celles qui en dépendent : le faux confond ou obscurcit toutes les idées & toutes les images de ces choses, par une espèce de nuage qu'il fait élever du fond de l'ame, à force de remuer les passions. 10. Le véritable attrait nous fait sentir notre incapacité, & en même tems nous donne du courage : le faux nous remplit de présomption, ou nous jette dans le désespoir.

§. III.

SI votre attrait a tous les caractères du véritable : s'il est doux, paisible, patient, humble, obéissant, modéré ; suivez-le sans hésiter & sans relâche, il vous conduira loin, mais il ne vous conduira qu'à Dieu. On voit tous les jours des personnes, privées de tout secours hu-

main, faire de grands progrès dans la vertu, par la seule fidélité à ces mouvemens intérieurs ; & avancer plus l'ouvrage de leur sanctification, par le renoncement continuel à elles-mêmes, pour suivre l'impression de l'Esprit divin, que par tous les préceptes & toutes les méthodes des Maîtres de la vie spirituelle. (*a*) L'onction divine leur enseigne toutes choses, comme dit l'Apôtre Saint Jean (*b*). Le Saint-Esprit qui réside dans une ame juste, est un grand Directeur quand on veut l'écouter, & qu'on sait l'entendre ; & proprement c'est lui seul qui dirige. Les hommes qu'il emploie à ce saint ministère, ne sont que ses interprètes : toute leur autorité se borne à faire reconnoître aux ames qu'ils conduisent, ses desseins sur elles, & à leur faire discerner sa voix. Pour l'entendre, il faut être attentif, & avoir sans cesse l'oreille à la porte du cœur : car c'est dans le cœur qu'il parle (*c*) ; &

(*a*) Plùs proficiunt relinquendo omnia, quàm studendo subtilia. *Imit. Christi*, Liv. 3. *c.* 43.

(*b*) Et vos unctionem quam accepistis ab eo, maneat in vobis... sed sicut unctio ejus docet vos de omnibus, &c. *I. Joan.* 2. ℣. 27.

(*c*) Loquar ad cor ejus. *Osée* 2. ℣. 14.

comme à l'oreille (*a*). Cette attention n'eſt pas une application pénible, mais un ſilence tranquille & heureux. Toujours renfermée en elle-même, toujours unie à Dieu, attentive à ſes paroles, ſouple à ſes impreſſions, une ame jouit d'une paix continuelle, dont elle ne ſauroit exprimer la douceur, ni eſtimer le prix (*b*). Toujours dirigée par l'Eſprit divin, qui ne ceſſe point d'inſpirer, quand on ne ceſſe point de répondre à ſes inſpirations, ſes déſirs ſont juſtes & modérés, ſes actions réglées & ſaintes, ſes paſſions aſſujetties, ſes diſcours ſérieux, ſes manières graves, ſes intentions pures, & enfin ſa vie toute céleſte, &, ſi je l'oſe dire, toute divine : ce n'eſt plus elle qui vit, c'eſt Jéſus-Chriſt qui vit en elle.

Il eſt tems de finir ce Traité déja fort étendu. Je ne rappelle pas ici bien des choſes dont j'ai parlé dans la théorie ; parce que la pratique en eſt facile, ou qu'on en trouve les règles dans les

(*a*) Audi, filia, & vide, & inclina aurem tuam. *Pſ.* 44.

(*b*) Utinàm ſic tecum eſſet, & ad hoc perveniſſes, ut... ad nutum meum purè ſtares, tunc tota vita tua in gaudio & pace tranſiret. *Imit. Chriſti, Liv.* 3. *chap.* 32.

Livres de piété, bien plus répandus sans doute que celui-ci ne le sera. Je finis par la prière pour demander à Dieu cette paix : car c'est toujours à la prière qu'il faut revenir, après toutes les spéculations & toutes les maximes ; puisque ces spéculations & ces maximes doivent être elles-mêmes le fruit de la prière, & que sans la prière on ne sauroit ni les bien comprendre, ni les bien pratiquer.

Prière pour demander à Dieu la paix intérieure.

DIEU tout-puissant, que rien ne peut empêcher de donner le calme à mon cœur : Dieu tout bon, qui, avec la fidélité à vos Loix, ne nous demandez que le repos de nos ames : Dieu tout aimable, dont le règne en nous n'est qu'amour & que paix : formez vous-même dans mon ame ce silence que vous attendez pour vous communiquer à elle. Je n'y vois qu'ardeur impatiente, que confusion de mouvemens, que trouble. L'action tranquille, le désir sans passion, le zèle qui agit sans s'agiter, ne peuvent nous venir que de vous,

ſageſſe éternelle, activité infinie, repo inaltérable, qui êtes le principe & le modèle de la véritable paix. Elle eſt ſi précieuſe, que votre amour & votre libéralité nous la promettent dans l'autre vie, comme la ſuprême récompenſe de la fidélité avec laquelle nous vous aurons ſervi dans celle ci. Elle eſt ſi délicate, qu'elle ne peut être parfaite que dans le Ciel. Elle eſt ſi délicieuſe, que l'éternité entière ne ſauroit nous en dégoûter. C'eſt de vous ſeul, Père des lumières, ſans changement & ſans viciſſitude, que peut deſcendre un préſent auſſi précieux & un don auſſi parfait. Vous nous l'avez promiſe par vos Prophètes, envoyée par votre Fils, aſſurée par l'effuſion de votre Eſprit. Ne permettez pas que l'envie de nos ennemis, le trouble de nos paſſions, les ſcrupules de notre conſcience nous faſſent perdre ce don céleſte, qui eſt le gage de votre amour, l'objet de vos promeſſes, le prix du ſang de votre Fils. Ainſi ſoit-il.

FIN.

Approbation du Censeur.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Traité de la Paix intérieure ;* & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, ce 19. Février mil sept cent cinquante-six.

FOUCHER

Approbation des Théologiens de l'Ordre.

NOus avons lû par ordre du Très-Révérend Père Général un Manuscrit qui a pour titre, *Traité de la Paix intérieure*, composé par le R. P. Ambroise de Lombez, Religieux de notre Ordre ; dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne soit très-conforme à la Foi, très-propre à nourrir la piété des Fidèles, à procurer leur avancement dans la vie spirituelle. En foi dequoi nous avons signé en notre Couvent d'Auch, ce 25 Mars 1754.

F. GABRIEL D'AUCH, ancien Professeur en Théologie.

F. DAMASE DE LA FRANÇOISE, Professeur en Théologie.

Permission du R. P. Général de l'Ordre.

FRater Seraphinus Capricollensis totius Ordinis Minorum Capucinorum Minister Generalis (L. I.) Librum Gallico idiomate scriptum, cui titulus *Traité de la Paix intérieure*, à venerabili admodùm Patre Ambrosio Lumbariensi, ejusdem Ordinis Provinciæ Aquitaniæ, antiquo Theologiæ Lectore composito,

à duobus, quibus id commissum fuerat, Ordinis nostri Theologis revisum & approbatum, typis mandari posse, servatis servandis, virtute præsentium, licentiam concedimus. In quorum fidem his Sigillo nostro munitis, manu propriâ subscripsimus. Dat. Romæ, die 10 Junii 1754.

F. SERAPHINUS qui suprà.

Locus Sigilli.

Permission du R. P. Provincial.

NOus soussigné Ministre Provincial des Capucins de la Province d'Aquitaine vû l'Approbation de deux Théologiens de notre Ordre, permettons autant qu'il est en nous, l'impression du Livre intitulé, *Traité de la Paix intérieure*, composé par le R. P. Ambroise de Lombez, ancien Lecteur en Théologie, & Gardien de notre Couvent d'Auch; après qu'on aura observé à cet égard tout ce que de droit. Donné en notredit Couvent d'Auch, le premier Avril 1756.

F. CLEMENT D'ASCAIN, Prov.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra,

appartiendra, SALUT : Notre amé le P. AMBROISE DE LOMBEZ Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Traité de la Paix intérieure*, &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera ; & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout-au-long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le con-

tre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France. Le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'éxécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le dix-ſixième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent cinquante-ſix, & de notre Règne le quarante-deuxième.

Par le Roi, en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Nº. 100. fol. 100. conformément au Réglement de 1723. qui fait défense, art. 4. à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leur nom, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires de chacun prescrit, par l'art. 108. du même Réglement. A Paris le 19. Octobre 1756.

Signé, P. G. LE MERCIER, Syndic.

ERRATA.

PAge 44, lig. 8. convulfif, *lif.* convulfif.
P. 74. lig. 3. qu'il, *lif.* qu'ils.
P. 76. 23. qui, *lif.* qui.
P. 113. lig. der. de la citation, veſtri, *lif.* veſtris.
P. 191. lig. der. dévotre, *lif.* dévote.
P. 210. lig. 7. ſuppoſés, *lif.* ſuppoſé.
P. 230. lig. 19. ſorce, *lif.* force.
p. 231. lig. der. attendus, *lif* attendu.
P. 254. lig. 22. que, *lif* quel.
P. 268. lig. 4. raſſuter, *lif.* raſſurer.
P. 271. lig. 3. plufieurs, *lif.* plufieurs.
P. 276. lig. 27. valoit, *lif.* valoir.
p. 297. lig. 26. ngemens, *lif.* Jugement.
p. 297. lig. 15. baiſant, *lif.* baſſant.
p. 333. llg. 14, bone, *lif.* boue.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Excellence de cette Paix.

CHAPITRE I. *LA paix intérieure affermit en nous le règne de Dieu,* Pag. 1

CHAP. II. *Elle nous dispose aux communications divines.* 4

CHAP. III. *Elle est très-propre à nous faire discerner les mouvemens de Dieu.* 7

CHAP. IV. *Elle nous est d'un grand secours contre les tentations.* 12

CHAP. V. *Elle nous aide beaucoup à nous connoître nous-mêmes.* 15

CHAP. VI. *Elle entretient en nous la simplicité.* 18

CHAP. VII. *Elle aide beaucoup au recueillement.* 19

CHAP. VIII. *Plusieurs autres avantages.* 22

SECONDE PARTIE,

Où l'on traite des obstacles à cette paix, & des moyens de les vaincre.

CHAP. I. *La vaine joie & la noire tristesse.* 28

CHAP. II.

CHAP. II. *Le zèle impétueux.* 33
CHAP. III. *L'activité naturelle.* 37
CHAP. IV. *L'indolence.* 42
CHAP. V. *La violence des tentations & la résistance.* 43
CHAP. VI. *Quelques autres obstacles à cette paix.* 45
CHAP. VII. *Le scrupule.* 48
Prière pour les personnes peinées par des troubles intérieurs. 107

TROISIEME PARTIE,

Où l'on traite des moyens propres à acquérir cette paix.

CHAP. I. *L'humilité.* 109
CHAP. II. *La mortification.* 114
CHAP. III. *Fidélité à ses éxercices.* 121
CHAP. IV. *Ferveur modérée.* 124
CHAP. V. *Patience dans les distractions.* 126
CHAP. VI. *Tranquillité dans les mouvemens.* 128
CHAP. VII. *Souffrir sans inquiétude les aridités de l'ame.* 135
CHAP. VIII. *Vie de Foi.* 152
CHAP. IX. *L'amour de Dieu.* 156
CHAP. X. *La conformité à la volonté de Dieu.* 160
CHAP. XI. *La fréquente Communion.* 163
CHAP. XII. *L'oraison mentale.* 165
CHAP. XIII. *Détachement universel.* 169

CHAP. XIV. *Conclusion de ces trois Parties.* 171

QUATRIEME PARTIE,

Où l'on enseigne la pratique de cette paix.

CHAP. I. *Qu'il ne faut point rechercher cette paix avec trop d'ardeur.* 184

CHAP. II. *Ne point rechercher la dévotion sensible avec trop d'empressement.* 193

Article I. *Ne point trop s'efforcer de ressentir la ferveur quand on se prépare à la Confession.* 198

Article II. *Eviter le trop grand empressement pour la ferveur dans la Communion.* 202

CHAP. III. *Ne point se troubler de ses dégoûts, ni de ses vicissitudes.* 219

CHAP. IV. *Pour se maintenir dans la paix intérieure, on doit désirer les vertus même avec modération, & les pratiquer sans trop d'ardeur.*

Article. I. *Modération dans les désirs de la vertu.* 233

Article II. *Modération dans l'imitation de la vertu : ne pas entreprendre d'imiter tout ce qu'on voit faire aux autres.* 242

Article III. *Modération dans l'éxercice de la vertu.* 251

CHAP. V. *De la paix intérieure dans les tentations.*

Article I. *La paix intérieure eſt un moyen très-efficace de combattre les plus fortes tentations: & le Démon ne gagne pas peu ſur nous, lorſqu'il réuſſit à nous la faire perdre.* 263

Article II. *Aſſurance intérieure dans les tentations de blaſphême.* 268

Article III. *Aſſurance intérieure dans les tentations contre la pudeur.* 270

Article IV. *Aſſurance intérieure dans les tentations de vaine gloire.* 274

Article V. *Aſſurance intérieure dans les tentations contre la Foi.* 277

Article VI. *Aſſurance intérieure dans les tentations contre l'Eſpérance.* 284

Article VII. *Maximes générales pour conſerver également l'innocence & la paix dans les tentations.* 302

CHAP. VI. *Qu'on ne doit pas ſe troubler, même des péchés qu'on commet.* 311

CHAP. VII. *Ne pas ſe troubler des fautes d'autrui.* 338

CHAP. VIII. *Modérer ſon activité en toutes choſes.*

Article I. *Modération de l'activité dans les déſirs.* 365

Article II. *Modération de l'activité dans toutes les actions.* 386

CHAP. IX. *Détachement universel.*
Article I. *Détachement des biens terrestres & des plaisirs sensibles.* 406
Article II. *Détachement des amis.* 418
Article III. *Détachement & oubli de tous les hommes.* 420
Article IV. *Détachement de soi-même.* 422
Article V. *Détachement des moyens de vertu.* 428
Article VI. *Détachement des consolations de la vertu.* 429
Article VII. *Détachement de la vertu même en un certain sens.* 431
Article VIII. *Ne croire pas être parvenu à ce detachement parfait, mais travailler continuellement à se détacher toujours davantage.* 433
Prière pour demander à Dieu le parfait détachement. 439
CHAP. X. *Liberté intérieure opposée à l'esprit de contrainte.* 442
CHAP. XI. *Fidélité à suivre l'attrait intérieur.* 446
Prière pour demander à Dieu la paix intérieure. 453

Fin de la Table.

2 II 151





